



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





J-2

Director  
of  
the  
Bureau  
of  
Prisons  
and  
Reformatory  
System  
of  
the  
State  
of  
California

IF. 192/122





# ANCIENS MEMOIRES

D U

## QUATORZIÈME SIECLE,

DEPUIS PEU DÉCOUVERTS:

Où l'on apprendra les aventures les plus surprenantes, &  
les circonstances les plus curieuses

DE LA VIE DU FAMEUX

BERTRAND

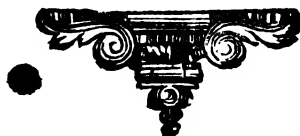
DU GUESCLIN,

CONNÉTABLE DE FRANCE,

Qui par sa valeur a rétabli dans ses Etats un Prince Catholique.

*Et nouvellement traduits par le S<sup>r</sup>. LE FEBVRE, Prévôt  
& Theologal d'Arras, cy-devant Aumônier, &  
Prédicateur de la REINE.*

Avec Approbation & Permission de Monsieur DU GUE' DE BAGNOLS,  
Conseiller d'Etat, Intendant de Justice, Police, & Finances : dans  
toute la Flandre conquise.



BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Femines  
60 - CHANTILLY

A D O U A Y,

Chez la Veuve de BALTAZAR BELLERE Imprimeur du R O Y.  
au Compas d'Or

---

L'An M. DC. LXXXII.





A  
LA REINE  
D'ANGLETERRE.



ADAME,

*Ce Heros dont je prens la liber-  
té de vous presenter la Vie, fut le  
plus grand Capitaine de son siecle,*

Et comme rien ne luy tenoit plus au  
 cœur que la gloire des Lys, son cou-  
 rage le faisoit entrer dans toutes les  
 Guerres où la France prenoit quel-  
 que intérêt. Il eut d'abord beaucoup  
 de part à la fameuse concurrence  
 qui mit aux mains Jean de Mon-  
 fort Et Charles de Blois pour la  
 Souveraineté de Bretagne. L'An-  
 gleterre épousoit le party du pre-  
 mier, Et la France celui du second.  
 Guesclin fit des prodiges en faveur  
 de Charles de Blois : mais le sort  
 des Armes ayant été funeste à ce  
 Prince à la journée d'Auray : nô-  
 tre General qui commandoit sous  
 luy, se rendit aux Anglois, qui  
 s'estimerent heureux d'avoir dans



*leurs mains un prisonnier de ce poids & de cette importance. V O S-  
T R E M A J E S T E reconnoitra dans  
la mort de Charles de Blois, qui fut  
trouvé couvert d'un cilice après la  
bataille : que ce n'est pas d'aujourd'  
d' huy que les Princes les plus pieux  
ne sont pas les plus fortunez dans ce  
monde : & que la disgrâce est quel-  
que fois le caractère de la vertu la  
plus épurée.*

*Mais ce qui fera naître une plus  
haute estime dans l'esprit de V O S-  
T R E M A J E S T E pour ce Capitai-  
ne, dont la Vie se trouve mêlée d'a-  
vantures les plus surprenantes &  
les plus bizarres : c'est qu'il sembloit  
né pour rétablir les Rois sur le Trô-*

ne , quand l'injustice ou la violence leur avoit attiré le malheur d'en descendre. Elle verra dans cette histoire deux Princes en compéte pour le même Sceptre , qui par une vicissitude étonnante , furent tous deux dépouillés , & tous deux rétablis. Le premier étoit un impie qui sous les dehors de la Religion Chrétienne , n'en avoit aucune que celle qui pouvoit favoriser son ambition , Prince plus Juif que Chrétien : dont le cœur étoit plus tourné du côté de la Sinagogue , que de l'Evangile : & dont la cruauté ne fut pas moindre que l'impiété , puis qu'il se servoit de deux scelerats de cette malheureuse secte pour faire mou-

*rir Blanche de Bourbon sa propre Femme, Princesse née dans le sein des Lys, & qui n'étoit pas moins heritiere des vertus que du Sang du grand S. Loüys. Henry son competitor avoit l'ame toute Catholique, étant plus jaloux du Regne du Fils de Dieu que du sien. Ses airs étoient également humains & insinuans : son accueil affable, ses approches aisées, & ses entretiens pleins de condescendance, de douceur & d'honnêteté. La France étoit trop sensible au meurtre de Blanche de Bourbon, pour n'en pas chercher la vengeance en épousant le party d'Henry contre Pierre que l'on appelloit le Cruel, avec*

tant de justice. Guesclin fut mis à la  
 tête de l'Armée Françoisse par les  
 ordres de Charles le Sage. Ce Gene-  
 ral poussant ses armes victorieuses  
 jusques dans le fond de l'Espagne,  
 chassa Pierre du Trône pour y met-  
 tre Henry Prince Catholique à sa  
 place. Pierre dépoüillé s'alla jet-  
 ter entre les bras du Prince de  
 Galles, qui par une hauteur d'ame  
 toutte extraordinaire, & par une  
 generosité si digne d'un cœur tout  
 royal, entra tête baissée dans ses in-  
 terests. Ce luy fut assez de voir un  
 Prince banny de ses Etats pour en  
 épouser la querelle, & sans faire  
 un retour d'esprit sur le crime de  
 Pier-



# ÉPIQUE.

*Pierre dont les mains étoient encore tout ensanglantées du sang de sa propre Femme, & sur son impiété qui luy avoit fait abandonner la Religion de ses Peres pour embrasser le Judaïsme : il arma plutôt pour la Roïauté que pour sa Personne, remporta sur Henry la celebre Victoire de Navarrette, remit le Sceptre dans les mains de Pierre, & jetta Bertrand dans les fers. Henry se voyant à son tour plongé dans la même disgrâce dont son ennemy venoit de sortir, mandia longtemps sans aucun succès la protection de toutes les Cours de l'Europe : & se trouvant enfin sans*

★

*aucune ressource, fut contraint de  
 se travestir sous l'habit d'un Pele-  
 rin de S. Jaques, & de se rendre  
 de son pié à Bordeaux en ce triste  
 équipage dans le temeraire dessein  
 de pouvoir adroitement s'ouvrir  
 l'entrée des prisons où Bertrand é-  
 toit enfermé pour s'aboucher avec  
 cet illustre Captif sur les mesures  
 qu'il auroit à prendre pour y rentrer  
 dans les Etats qu'il venoit de per-  
 dre. Cette entreveüe luy fut tres sa-  
 lutaire : car Guesclin devoüé tou-  
 jours au party du Prince Catholi-  
 que soutint ses interêts avec tant de  
 chaleur & de force auprès du Prin-  
 ce de Galles, qu'il luy fit abandon-  
 ner la cause de Pierre : & le cajola*

*si bien , qu'il luy donna non seulement la liberté de sa Personne , mais aussi celle d'armer une seconde fois pour faire remonter Henry sur le Trône. Il luy representa MADAME, que Pierre étant un meurtrier de sa propre Femme, il n'avoit jamais été digne de sa protection , qu'étant un Prince reprouvé de Dieu pour ses impietez , il avoit mérité de devenir l'exécration de toute la terre : mais sur tout il le fit souvenir qu'il ne l'avoit payé que d'ingratitude , puis que bien loin de luy faire hommage de tous ses Etats , dans lesquels il l'avoit fait rentrer par la force des armes, & de le dédommager se-*

lon sa promesse des frais de la Guerre qu'il avoit entreprise pour luy. Ce miserable fut assez perfide pour ne luy pas tenir parole , & laissa consumer de faim dans des terres incultes & desertes cette même Armée Angloise qui avoit epuisé toute sa valeur à le rétablir. Ces remontrances aussi fortes que justes, firent un si grand effet sur l'esprit du Prince de Galles , que son indignation succedant à la generosité qui l'avoit fait combattre pour ce malheureux , il prit enfin la resolution de l'abandonner à ses ennemis qui luy arracherent bientôt le Sceptre dont il avoit abuse par tant de scelerateffes : car Guesclin re-



*prenant les armes en faveur du Prince Catholique luy remit sur la tête la Couronne qu'on luy avoit ôtée. VOSTRE MAJESTE' pourra d'ailleurs remarquer icy que ce ne fut pas à la seule valeur de Bertrand qu'Henry fut redevable de son retablissement, puisque les intrigues de sa Femme, Princesse habile, luy furent encore d'un tres-grand secours, & d'un tres-grand poids au bien de ses affaires. L'Histoire de nôtre fameux Conquerant nous assure qu'elle eut beaucoup de part à toutes les Victoires que remporta le Roy son Epoux : & qu'elle en sçut si bien ménager les intérêts par la delicateſſe de son esprit,*

## E P I T R E.

*la sagesse de ses conseils, & ses airs engageans qu'elle faisoit entrer tout le monde dans ses sentimens : elle nous dit aussi que la Majesté de sa taille & de son visage luy attiroient par tout une veneration dont personne ne se pouvoit defendre. Enfin c'est dans le portrait de cette grande Reine que VOSTRE MAJESTE' pourra voir le sien même. En effet, MADAME, cette extraction distinguée que vous tirez de tant de Souverains, à qui les Lys même ont fait gloire de s'allier par Renée de France, Fille de Loüys XII. Femme d'Hercule d'Est second, & Mere d'Alfonse second : cette heureuse secondité qui vous a fait por-*

*ter un Prince, dont l'enfance promet déjà de si grandes choses : Et qui selon les vœux de la France sera bientôt suivy d'un second. Cette* Cæsari-  
bus vir-  
tus con-  
tigit an-  
te diem.  
*hauteur d'ame que vous faites éclater au milieu des plus grandes traverses : cette vaste étendue d'esprit qui vous a rendue capable des sciences les plus sublimes : cette humilité profonde qui vous accompagne au milieu de tant de lumieres. Ce grand cœur que le torrent des disgraces n'a point été capable d'abatre ny de renverser. Enfin cet absolu devoiement qui vous fait benir les ordres de la Providence dans le sein même de l'adversité sont autant d'endroits qui lais-*

*sent dans l'esprit de toute l'Europe une si haute idée de VOSTRE MAJESTÉ, qu'on peut dire d'elle ce que Tacite disoit autre-*

Tacite  
Annales  
livre 12.

AGRIP-  
PINE.

*fois d'une Imperatrice Romaine, Fœminam nobilitate puerperiis sanctimonia insignem. Cet air majestueux si digne de l'Empire, que tout le monde admire en vous, & qui vous est si personnel, a fait avoüer à toute la France, que la nature avoit prevenu la fortune en vôtre royalle Personne : & que si la noblesse de vôtre Sang ne vous avoit pas fait Reine, vous auriez mérité de la devenir par les seuls avantages de l'esprit & du corps, avec*

E P I T R E.

*avec lesquels vous êtes née.*

Quamvis aliena fuisses  
Principibus Regnum poteras hoc ore mereri.

*Ces Vers, MADAME, que j'ose citer en Latin ( sçachant que cette Langue, & beaucoup d'autres encore sont tres-familieres à VOSTRE MAJESTÉ ) sont d'un fameux Poëte, qui vivoit sous le Regne de l'Empereur Honorius : & c'est icy que vous conviendrez que les Siecles les plus éloignez, ramènent souvent des evenemens tout semblables à ceux de nos jours.*

*Ce Religieux Empereur qui faisoit tout son capital du culte du Dieu veritable, & de la defense de*

★

## E P I T R E.

*ses Autels s'appliquoit uniquement à la ruïne du Paganisme & de l'heresie. Tandis que toutes ses pensées étoient tournées de ce côté-là : l'Angleterre secoua le joug de son obeïssance , les Légions Romaines qui devoient reprimer la rebellion , en devinrent les complices elles mêmes , en élevant sur le Trône un faux Constantin , dont elles appuyerent l'usurpation par leur revolte & leur felonnie. Durant ces mouvemens , Claudien conjure l'Imperatrice Marie , Femme d'Honorius , de faire de son mieux avec son Epoux pour domter les Rebelles : & reprendre courageusement le Sceptre d'Angleterre ,*

# ÉPIQUE.

*qu'on avoit arraché de leurs mains,  
afin de le laisser à leurs enfans, qui  
devoient porter la Couronne après  
eux : le Ciel épousa le party le plus  
juste, faisant triompher Hono-  
rius de tous ses Ennemis, & le re-  
belle Constantin fut la premiere  
victime immolée à la justice de son  
Souverain. Les paroles que cet in-  
genieux Poëte adresse à l'Impera-  
trice Marie, semblent être plutôt  
faites pour VOSTRE MAJESTÉ  
que pour cette Princesse, dont les  
vertus ne vous sont pas moins he-  
reditaires que le nom.*

Magnorum soboles Regum diadema resume  
Quod tribuas natis & in hæc penetralia rursus  
Unde parens progressa redi.

CLAU-  
DIEN  
*de Nup-  
tiis Ho-  
norii &  
Maria*

# ÉPI TRE.

*Nous nous promettons , MA-  
DAME , de voir bientôt l'ac-  
complissement de toutes ces espe-  
rances : je veux dire la rebellion  
reprimée dans vos Etats par la de-  
faite de l'Usurpateur. La Reli-  
gion veritable y reprendra le lustre  
& l'autorité que la Reine Marie  
du Siecle passé luy avoit donnée , &  
qu'une autre Reine Marie Catho-  
lique , luy rendra bientôt en vôtre  
Personne , en secondant les justes ef-  
forts que le Roy vostre Epoux fait  
sous les auspices de Louis le Grand  
hautement déclaré pour sa juste  
querelle : & sous la protection du  
Ciel , qui ne manquera point d'em-  
brasser la cause la plus legitime.*



E P I T R E.

*Nous verrons VOSTRE MAJESTE'  
comme une autre Marguerite  
d'Anjou, se faire jour au travers  
de ses ennemis, & travailler com-  
me elle, à remettre sur la tête du  
Rôy son Mary la Couronne qu'ils  
luy ont ôtée contre le droit des Gens,  
& par la plus haute perfidie que le  
soleil ait jamais éclairée.*

*In medios ibis Regina sicambros.*

CLAU-  
DIEN  
ibidem.

*S'il m'étoit permis, MA-  
DAME, de remonter plus haut  
que le Siecle d'Honorius, & de  
percer jusqu'à celui de l'Empereur  
Tibere, je ferois voir à VOSTRE  
MAJESTE', que toutes les mêmes  
avantures qui nous surprennent &*

*nous étonnent aujourd'hui sont arrivées dès ce temps-là : mais aussi qu'elles ont eu pour l'Usurpateur un très-facheux retour.*

*Tacite dans le premier & le second livre de ses Annales nous fait un si juste portrait de celui de nos jours en la Personne d'Arminius, qu'il n'y a qu'à changer les noms. Il nous dit que ce dernier étoit originaire d'Hollande, que c'étoit un esprit inquiet, remuant & factieux, qui jaloux de la gloire de l'Empire Romain, souleva tout le Nord contre lui, se mit à la tête des Rebelles & ne se contentant pas d'avoir allumé le feu dans toute l'Europe, travailla par ses intri-*

# ÉPIQUE.

gues & ses artifices à débaucher d  
l'Empereur ses propres Sujets. Cet  
Historien nous assure qu'il avoit  
enlevé la Fille de Segeste, & que  
celle-cy plus portée pour les intérêts  
de son Mary que de son Pere, avoit  
sacrifié tous les plus tendres & les  
plus justes sentimens de la nature  
à son ambition effrenée.

Filia se-  
gestis  
mariti  
magis  
quàm  
Parentis  
animo.  
TACITE  
Annales  
Livre 1.

C'est dans cet esprit que le même  
Auteur nous assure que Segeste le  
regardoit comme un Gendre très  
pernicieux & très-exécrable : il a  
joute qu'il luy reprochoit qu'il étoit  
un faux Brave & très-mal-entendu  
dans la discipline militaire, & que  
son plus grand talent rouloit tout  
entier sur la malignité de ses en-

Gener  
invisus.  
TACITE  
Annales  
Livre 1.

Vecor-  
dem &  
rerum  
nescium.  
*Annales*  
*livre 2.*

Non  
fraude  
neque  
occultis,  
sed pa-  
lâm ar-  
matum  
Popu-  
lum Ro-  
manum  
hostes  
suos ul-  
tisci.  
ANNA-  
LES  
*Livre 2.*

Armi-  
nius pul-  
so Ma-  
robo duo

*treprises. Tacite employe dans le même endroit une circonstance tres-digne de remarque, en citant la belle repartie que le Senat de Rome fit à ceux qui s'offrirent à luy, d'expedier du monde par des voyes secretes cet ennemy, dont la mort auroit rendu le repos à l'Empire: il répondit que le Peuple Romain sçavoit triompher de ses ennemis par la force ouverte des Armes, & non pas s'en défaire par une conduite indigne de sa gloire. Enfin cet Arminius après avoir poussé du Trône un Prince legitime en la Personne de Maroboduus sous le specieux pretexte de la liberté qu'il*

à toutes les Couronnes, continu-  
 ra de faire connoître à VOS MA-  
 JESTEZ, combien il est sensible à  
 l'injure que l'on vous a faite. Ses  
 Armes seront toujours prêtes,  
 pour triompher de celles de vos En-  
 nemis : & comme Alexandre de-  
 clare dans Quint-Curſe, que l'u-  
 ſurpation de Beſſus n'étoit pas ſeu-  
 lement l'affaire de Darius ny la  
 ſienne, mais celle de tous les Mo-  
 narques du monde, qui devoient  
 tout ſacrifier pour venger la MA-  
 JESTE violée dans la Perſonne de  
 leurs voiſins. Louiſ le Grand a-  
 nimé du même cœur & du même  
 eſprit pouſſera juſqu'au bout le ge-  
 nereux deſſein qu'il a commencé

Regibus  
 omni-  
 bus &  
 gentibus  
 violatæ  
 fidei pæ-  
 nas luet.  
 QUINT-  
 CURSE  
 Livre 6.

E P I T R E.

*pour celles de V O S M A J E S T E Z.  
La France est encore seconde en  
Guesclins, & le Souverain qui la  
gouverne, n'a pas moins de zele  
que Charles le Sage pour faire  
rendre à vôtre Couronne le droit  
& l'autorité qu'on luy a ravie.*

*J'ose ajouter, M A D A M E,  
que s'il n'est pas nouveau dans l'Hi-  
stoire que des Rois aient trouvé  
leur azyle dans les Etats de leurs  
Voisins qui leur ont volontiers ten-  
du les bras pour rendre la justice  
qu'ils ont crû devoir à leur rang,  
on n'y lira point jusqu'icy qu'un  
Souverain pour épouser la querelle  
d'un autre dépouillé tres-injuste-  
ment n'ait point apprehendé de s'at-*

*qu'il vouloit rendre à tous les Peuples son Regne degenerant en tyrannie, ses nouveaux Sujets en secoïerent hautement le joug, & pour se delivrer de l'oppression sous laquelle il les faisoit gemir, ils attenterent à la Vie de celui-là même qui leur ayant promis de leur faire goûter toutes les douceurs de la liberté leur faisoit sentir toutes les rigueurs & toutes les miseres de la servitude.*

VOSTRE MAJESTE', MADAME, est trop éclairée pour ne pas faire icy toutes les justes applications que demande le sujet dont je parle. Il est à presumer,

★

Regnum  
affectās  
liberta-  
tem po-  
pula-  
rium ad-  
versam  
habuit &  
dolo pro-  
pinquo-  
rum ce-  
cidit.  
ANNA-  
LES  
Livre 2.

*que les mêmes causes traîneront après elles les mêmes effets. Nous en voyons déjà les préliminaires. L'Angleterre est trop jalouse de sa liberté pour la voir opprimée plus longtemps : ces Assemblées secrètes qui s'y font pour le repos de la Nation, ces écrits que l'on trouve semez jusques dans le Sanctuaire du Parlement, font bien voir que les affaires n'y peuvent pas demeurer longtemps dans une même assiette, & qu'il y reste encore plus de sept mille justes cachez, qui n'ont pas fléchy le genou devant Baal. D'ailleurs la protection de Louis le Grand, qui regarde cette usurpation comme un attentat fait*



*tirer tous ceux de l'Europe, & les  
ait tous battus les uns après les au-  
tres, pour leur faire sentir l'injus-  
tice qu'ils commettoient en proté-  
geant un Usurpateur, dont la ruine  
devoit être le seul objet de leurs ar-  
mes & de leurs desseins. Il sera bien  
glorieux au Fils Aîné de l'Eglise  
d'avoir tout sacrifié pour un Prin-  
ce devenu le Martir de sa Religion,  
comme il sera bien honteux à tous  
les autres Monarques Chrétiens  
de n'avoir consulté que leur jalousie  
qui approche de l'aveuglement &  
de la fureur dans une affaire, qui se  
doit appeller celle de tous les Rois  
qui devoient prêter non seulement  
leurs mains, mais leurs épaules*

Sceptra  
gener  
locero  
rapta su-  
perbus  
haber.  
OVIDE  
Fastorū  
Livre 6.

Vers  
d'Ovide  
contre  
Tarquin  
le Super-  
be, gen-  
dre de  
Servius  
Tullius,  
& qui se-  
condé  
de Tul-  
lie Fille  
de ce  
dernier  
luy ôta  
le Scep-  
tre & la  
vie.  
Vultus  
abscon-  
dite no-  
stros

Nenataz  
videant  
ora ne-  
fanda  
mea.  
*Idem.*

*mêmes, pour redresser un Trône ab-  
battu, dont la chute menace le leur  
de tomber à son tour.*

*Enfin, MADAME, ce grand  
Capitaine l'appuy des Princes Ca-  
tholiques, & dont le nom sera tou-  
jours tres pretieux dans l'esprit de  
la posterité, s'étant aquis par sa  
valeur l'épée de Connétable la tira  
toujours avec succès pour le service  
de son Maître : & la mort qui ter-  
mine tous les evenemens de la vie,  
ne fut point capable d'arrêter le  
cours de ses triomphes : puisque la  
Place assiegée, devant laquelle il  
rendit les derniers sôûpirs, luy fit  
hommage de ses clefs qu'elle fit por-  
ter sur son cercueil pour rendre un*

# ÉPITRE.

témoignage public, que c'étoit à luy seul qu'on devoit imputer la gloire de sa prise & de sa conquête. Je souhaiterois, MADAME, qu'une plume plus éloquente que la mienne eût entrepris d'écrire la Vie d'un si grand homme pour la présenter à VOSTRE MAJESTÉ : mais le sujet étant au dessus de mes forces, j'espère qu'elle aura la bonté de se contenter de mes foibles efforts, la suppliant tres-humblement d'avoir pour agreable ce petit present, que je me donne l'honneur de luy faire, & de m'accorder non seulement la liberté d'entrer par mes vœux & par mes prieres dans tout ce qui la touche,





## AVERTISSEMENT.



N sera peut-être surpris de voir le nom d'une grande Princeſſe à la tête d'un livre qui ne parle que de Combats , de Sieges , & de Batailles : dont la Vie de celui dont j'écris l'hiſtoire ſe trouve remplie. On pourra critiquer auſſi les vers latins que j'employe dans mon E-pître : cette Langue étant de peu d'uſage auprès des Dames, dont le Sexe ne ſe pique gueres de l'apprendre ny de la ſçavoir. On pourra même cenſurer le vieux Gaulois , que je fais parler à ce Connétable, dont le langage eſt à preſent un jargon que la pureté du ſtyle de nos jours ne peut pas ſouffrir.

Mais il m'eſt aisé de me diſculper.

sur ces trois endroits : puis qu'à l'égard du premier , il m'a paru qu'il ne déplairoit pas à SA MAJESTE' de lire dans un livre le succès des armes d'un grand Capitaine, qui par sa valeur & son experience dans la Guerre a rétably dans ses Etats un Prince Catholique, dont la Femme avoit un merite extraordinaire, & beaucoup approchant de celuy qui la fait admirer aujourd'huy de toute la France.

Pour ce qui regarde les vers Latins que je fais entrer dans mon Epître. Je ne veux point d'autre excuse que le correctif que j'y fais en representant que cette langue n'est point étrangere à cette incomparable Princesse qui la sçait tres-parfaitement, & beaucoup d'autres encore qu'elle possède dans toute leur delicateffe & toute leur beauté.

Enfin j'ay cru que le patois du quatorzième Siecle que j'employe dans quelques endroits de mon livre , mais avec beaucoup de reserve & de discretion serviroit beaucoup à delasser l'esprit de mon Lecteur , & luy seroit même de quelque agrément , en luy faisant voir ces traits vifs & naïfs qui portent avec eux leur energie , leur sel & leur force : & qui se perdent aussitôt qu'on veut se servir d'autres termes pour les exprimer. Les memoires de Philippe de Comines en font un exemple tout evident : car quand on a voulu leur donner un tour plus poly , non seulement on a découvert que ce n'étoit plus cela : mais que c'étoit les gâter que de les traduire.

A l'égard de Pierre , & d'Henry , tous deux Competiteurs pour le Sceptre d'Espagne., je n'ay pas cru devoir

entrer dans le fonds de leurs droits  
pretendus de part & d'autre : les Hi-  
storiciens étant si fort partagez là deffus  
qu'il est difficile de decider au juste  
en faveur de l'un, ny de l'autre. Je m'at-  
tache seulement aux faits , estimant  
qu'il est tout à fait inutile de vouloir  
penetrer plus avant , & n'ayant point  
d'autre but dans cette Histoire, que de  
faire voir le rétablissement d'un Prin-  
ce Catholique dans ses États par les  
armes de mon Conquerant.

Je sçay que le Marquis du Châte-  
let, d'une illustre Maison de Bretagne,  
a donné la Vie de ce Connétable il y  
a vingt fix , à vingt sept ans : mais il est  
aisé de remarquer que nous n'avons  
pas travaillé tous deux sur les mêmes  
memoires : puis que le Lecteur dé-  
couvrira dans mon Histoire plus de



## AVERTISSEMENT

cent circonstances des plus essentielles & des plus capitales qui font omises dans la sienne, & que j'ay tiré d'un vieux manuscrit composé par le Sieur d'Estouteville en l'An mil trois cens quatre-vingt sept, avant l'invention de l'imprimerie





# ERRATA

- P**age 13. ligne dernière uy lisez luy.  
Page 17. ligne 15. au rampars, lisez aux rampars.  
Page 25. ligne 2. qui lisez qu'il.  
Page 48. ligne 5. enfidele, lisez Infidele.  
Page 81. ligne 7. desir vivre, lisez desir de vivre.  
Page 107. ligne 21. bons sens, lisez bon sens.  
Page 127. ligne 24. dont on le menaçoit lisez dont on la menaçoit.  
Page 133. ligne 6. ny reve, lisez ny treve.  
Page 138. ligne 15. jettoien, lisez jettoient.  
Page 148. ligne 2. de larmes, lisez des larmes.  
Page 152. ligne 2. remontroit, lisez monteroit.  
Page 159. sur la fin plu, lisez plus.  
Page 165 ligne 7. des fort belles Troupes, lisez de fort belles Troupes.  
Page 140. ligne première les menaçoit, lisez le menaçoit.  
Page 215. vaisselles, lisez vasselles si riches, lisez si riche.  
Page 262. ligne 19. armories, lisez armoiries.  
Page 270. Rouergue, lisez Rouergue. Page 178. mois, lisez mois.  
Page 282. Frere aîné, lisez aîné. Page 302. battans, lisez battant.



# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S.

Contenus dans cette Histoire.

---

### C H A P I T R E P R E M I E R



*U le Lecteur admirera le penchant que Bertrand avoit pour la Guerre dans son enfance même* page 1.

*Chap. second Où Bertrand remporta le prix dans un Tournoy qui se fit au milieu de Rennes, après avoir toujours eu l'avantage dans tous les Combats de Lance qu'il donna.* Page 10.

*Chap. III. Où l'on verra l'artifice & le courage avec lequel Bertrand s'empara de la Citadelle de Fougeray pour Charles de Blois contre Simon de Monfort, lors que ces deux Princes se faisoient la Guerre, pour soutenir l'un contre l'autre, leurs droits pretendus sur la Duché de Bretagne.* Page 13.

*Chap. IV. Où l'on admirera le stratagème dont se servit Bertrand pour faire lever le Siege de Rennes assiégué par le Duc de Lancastre, & comme il se jetta dans la Place pour la secourir.* Page 15.

*Chap. V. De l'avantage que Bertrand remporta dans le Combat qu'il eut avec Guillaume de Brambroc Chevalier Anglois en presence du Duc de Lancastre, & de plusieurs artifices qu'il mit en usage pour faire lever à ce Prince le Siege de Rennes.* Page 25.

*Chap. VI. De l'avantage que Bertrand remporta dans un*

## TABLE DES CHAPITRES.

- Combat singulier qu'il fit contre Thomas de Cantorbie durant le Siege que le Duc de Lancastre mit devant Dinan.* P. 34.
- Chap. VII. *Siege mis devant Becherel par le Comte de Monfort & levé dans la suite par composition. L'on y verra l'adrese avec laquelle Bertrand se tira des prisons de ce Prince, & les conquêtes qu'il fit depuis.* Page 46.
- Chap. VIII. *De l'attaque que Bertrand fit du Château de Melun qu'il enleva d'assaut, & sous les yeux de Charles Dauphin Regent de France.* page 53.
- Chap. IX. *Du Siege, assaut, prise & destruction du Fort de Rouleboise, & de la prise de Mante & de Meulan, dont les murailles furent abattues.* page 58.
- Chap. X. *De la celebre Victoire que Bertrand remporta sur les Anglois devant Cocherel, où le Captal de Buc leur General fut pris & toute son Armée défaite.* page 76.
- Chap. XI. *De la prise de Valogne & de Carentan par Bertrand, & de la Victoire qu'il remporta sur les Anglois dans le même Pais.* page 83.
- Chap. XII. *Du Siege que Jean de Monfort mit devant la Citadelle d'Aüray, qui tenoit pour Charles de Blois & pour qui Bertrand mena de fort belles Troupes, à dessein de secourir la Place.* Page 91.
- Chap. XIII. *De la Bataille que Charles de Blois perdit avec la Vie devant Aüray contre Jean de Monfort, qui devint Maître de la Bretagne par cette Victoire.* Page 99.
- Chap. XIV. *De l'origine de la Guerre qui se fit en Espagne, entre le Roy Pierre dit le Cruel, & son Frere naturel Henry Comte de Tristemarre.* Page 109.
- Chap. XV. *De la mort tragique de la Reine Blanche de Bourbon commandée par Pierre le Cruel son propre Marry.* 114.
- Chap. XVI. *De l'adrese dont Bertrand se servit pour faire un Corps d'Armée de tous les vagabonds de France, & les mener en Espagne contre Pierre le Cruel pour venger la mort de la Reine Blanche & faire monter en sa place Henry sur le Trône.* Page 121.

## TABLE DES CHAPITRES.

- Chap. XVII. *De la prise que Bertrand fit de Maguelon & d'autres fortes Villes d'Espagne en faveur d'Henry contre Pierre.* page 134.
- Chap. XVIII. *De la Reddition volontaire que ceux de Burgos & de Tolède firent de leurs Villes, aussitôt qu'ils apprirent que Bertrand & la Compagnie Blanche étoient en marche pour les assiéger.* page 144.
- Chap. XIX. *De la vaine tentative que fit Pierre auprès du Roy de Portugal pour en obtenir du secours. Et du prix que Mathieu de Gournay Chevalier Anglois remporta dans un Tournay, contre des Portugais.* page 164.
- Chap. XX. *De la foudre du Ciel qui tomba miraculeusement sur Daniot & Turquant ces deux scelerats accusés du meurtre de la Reine Blanche, & qui s'en voulurent purger en rejetant ce crime l'un sur l'autre, pour lequel on les fit combattre en champ clos.* page 173.
- Chap. XXI. *Du secours que le Roy Pierre alla demander au Prince de Galles qu'il trouva dans Angoulême & du présent qu'il luy fit de sa Table d'or pour l'engager dans ses intérêts.* Page 177.
- Chap. XXII. *Des Lettres de Cartel, dont le Prince de Galles envoya défier Henry avec menaces aux Anglois qui servoient sous luy de confisquer leurs biens, & de les punir comme criminels de haute trahison s'ils ne le quitoient* P. 183.
- Chap. XXIII. *De la Victoire que le Prince de Galles remporta près de Navarette en faveur de Pierre sur Henry & Bertrand, qui fut pris dans cette journée.* Page 191.
- Chap. XXIV. *De la Reddition volontaire de Burgos, Tolède, & Seville, entre les mains de Pierre, & de l'ingratitude qu'il commit à l'égard du Prince de Galles.* P. 201.
- Chap. XXV. *De l'artifice dont se servit Henry pour parler au Roy d'Arragon qu'il alla trouver déguisé sous l'habit d'un Pèlerin de Saint Jacques.* Page 208.
- Chap. XXVI. *De la delivrance du Maréchal d'Andreghem & du Besque de Vilaines accordée par le Prince de Galles, & de la reddition de Salamanque entre les mains d'Henry.* Page 216.

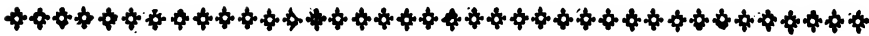
## TABLE DES CHAPITRES.

- Chap. XXVII. *De la rançon que paya Bertrand au Prince de Galles, & du voyage qu'il fit en Espagne, pour se rendre avec tout son monde au Siege de Toledé, qui tenoit encore contre Henry.* Page 135.
- Chap. XXVIII. *De la grande Bataillè que Bertrand gagna sur le Roy Pierre, qui cherchant du secours chez les Sarrazins, tomba malheureusement entre les mains d'un Juif, auquel il fut vendu comme esclave.* Page 246.
- Chap. XXIX. *De la dernière Bataille que gagna Bertrand sur le Roy Pierre, qui perdit dans cette journée plus de cinquante mille hommes, & qui fut ensuite assiégé dans le Château de Montiel où il se retira.* Page 258.
- Chap. XXX. *De la Prise du Roy Pierre par le Belique de Vilaines comme il sortoit furtivement du Château de Montiel pour se sauver.* Page 269.
- Chap. XXXI. *De la Ceremonie qui se fit en l'Hôtel de S. Pol à Paris par Charles le Sage Roy de France, en donnant l'épée de Connétable à Bertrand, qui sous cette qualité donna le rendez-vous à toutes ses Troupes dans la Ville de Caën, pour combattre les Anglois.* Page 286.
- Chap. XXXII. *De la Prise du Fort de Baux & de la Ville de Bressiere, & de la sortie que les Anglois firent de S. Maur sur Loire après y avoir mis le feu : mais qui furent ensuite battus par Bertrand devant Bressiere* P. 304.
- Chap. XXXIII. *De la défaite & de la Prise du Comte de Pembroc devant la Rochelle par les Flotes de France & d'Espagne, dont la première étoit commandée par Ivain de Galles.* Page 320.
- Chap. XXXIV. *De plusieurs Places conquises par Bertrand sur les Anglois; & de la reddition qui luy fut faite de celle de Randan, devant laquelle il mourut après qu'on luy en eut porté les clefs.* Page 331.



L A V I E

# DE BERTRAND DU GUESCLIN.



## CHAPITRE PREMIER.

*Où le Lecteur admirera le penchant que BERTRAND avoit pour la Guerre dans son enfance même.*

**V**N Auteur Espagnol a fort judicieusement pensé qu'il étoit de l'intérêt public d'étudier l'inclination des enfans avec beaucoup de soin, pour découvrir au juste à quel employ la Providence les a destiné, & qu'il n'en est point à qui le ciel n'ait donné quelque talent particulier, dans lequel ils réussiroient si on leur laissoit suivre leur pente naturelle. Il prétend que la plupart des parens pour n'avoir pas voulu garder une précaution si nécessaire, ont fait prendre de fausses routes à leurs enfans, & les ont engagé dans une condition, qui ne s'accordant point avec leur génie, les a fait vivre sans honneur & sans réputation dans le monde. En effet un Pere peche contre le bon sens, quand il fait embrasser à son fils

A

une profession pour laquelle il témoigne une aversion naturelle : quand il destine à l'épée celui qui n'est né que pour le Barreau : quand il veut employer dans le commerce & dans le négoce celui qui n'a du penchant que pour l'éloquence : & jetter dans les intrigues & les négociations celui qui n'aime que la retraite & la solitude. Ce choix inconsideré fait qu'on voit peu de gens exceller dans le party qu'on leur a fait prendre : parce que leur naturel étant forcé n'agit point de source , & ne fait que de languissans efforts : au lieu que s'il se laissoit aller à cette rapide inclination qu'il sent d'origine, il éclateroit avec un succès admirable & feroit un progrès merveilleux dans l'art, ou dans l'état auquel il se seroit volontairement appliqué.

*Bertrand du Guesclin* dont j'entreprends d'écrire la vie, fut un genie de ce caractère : la Guerre fut tout son penchant, il aima les Armes en naissant & cultivant toujours cette inclination martiale : il devint enfin le plus fameux Capitaine de son siècle, & se procura par sa valeur & son experience la Dignité de Connétable de France, au delà de laquelle l'ambition d'un homme de guerre ne peut plus rien pretendre. Il y vint par degrez, & dans le cours d'une vie de soixante six ans, il donna chaque année de nouvelles preuves de son courage, & de sa bravoure : & rendit de si grands services à l'Etat, que pour en rendre la memoire immortelle, Charles le Sage son Maître & son Roy voulut qu'une lampe fut toujours allumée sur le tombeau de ce Heros : de peur que la posterité ne perdît le souvenir des memorables actions qu'il avoit faites sous son Regne : il le fit même enterrer à S. Denis, pour donner une Sepulture Royale à celui qui par ses victoires avoit conservé la Couronne de France dans son lustre & dans la splendeur.

Ce Grand Homme, qui devoit être dans le quatorzième siècle la terreur des Anglois & des Espagnols, & le Conservateur de la Couronne de France, reçut le jour au Château de la Mothe à six lieues de Rennes en Bretagne. Son Pere avoit plus de Noblesse que de biens, & quoy que personne



ne luy pût disputer la qualité de Gentilhomme, la fortune ne luy avoit pas donné suffisamment de quoy la soutenir. La Mere de Bertrand étoit parfaitement belle, & comme elle avoit le cœur grand & des sentimens proportionnez à sa haute naissance, elle ne se sçavoit pas bon gré d'avoir mis au monde un enfant si difforme & si laid que l'étoit Guesclin, pour lequel elle n'avoit que du mépris & de l'aversion luy voyant des airs si grossiers & si mal agreables. En effet il n'avoit rien de revenant : toutes les actions de cet enfant avoient quelque chose de farouche & de brutal, son humeur taciturne & revêche ne promettoit à ses parens que des suites indignes du nom qu'il portoit : & plus ils étudioient ses inclinations, & moins ils avoient d'esperance de s'en rien promettre d'avantageux à leur famille. Un extérieur si ingrat leur donnoit contre luy des mouvemens de colere, car toutes les fois qu'il paroissoit en leur presence ils ne le voyoient qu'avec peine, comme s'ils avoient un mutuel chagrin d'avoir donné la naissance à un monstre, dont ils ne devoient attendre que des actions qui leur attireroient des reproches & de la honte dans leur Maison.

Ce peu de predilection qu'ils avoient pour luy, faisoit qu'ils le postposoient à ses freres quoy qu'il en fût l'Ainé, le méprisant & le rebutant jusques-là qu'ils ne luy permettoient pas de manger à table avec eux, comme s'ils avoient de la repugnance à le reconnoître pour leur fils. Tous ces mauvais traitemens rendoient cet enfant encore plus sombre & plus melancolique, & quand les Domestiques s'en approchoient pour luy dire quelque chose de fâcheux & le tourmenter, il leur témoignoit son ressentiment en levant contre eux un bâton qu'il avoit toujours en sa main. Cependant il fit bien voir un jour à sa Mere qu'il n'étoit pas insensible aux outrages qu'on luy faisoit : car cette Dame faisant asséoir à sa table les Cadets de Bertrand, sans luy vouloir permettre d'y prendre sa place avec eux. Cet enfant quoy qu'il n'eût encore que six ans ne put digerer un affront si sanglant & sans se soucier s'il perdoit le respect à sa Mere, il menaça ses freres

de tout renverser s'ils pretendoient l'empêcher de prendre au dessus d'eux le rang qui luy appartenoit comme à leur Aîné. Des paroles il vint aux effets, & l'indignation qu'il avoit de se voir negligé de la sorte le fit aussitôt partir de la main, se mettant brusquement à table sans en attendre l'ordre de sa Mere & mangeant tout en colere mal proprement, & de mauvaise grace. Cette faillie qui venoit pourtant d'un bon fonds déplut fort à sa Mere qui luy commanda de sortir au plutôt & le menaça que s'il n'obeïssoit sur l'heure elle le feroit fouetter jusqu'au sang. Ce petit garçon se le tint pour dit, il se leva de la place qu'il avoit prise : mais ce fut avec tant de rage qu'il jetta par terre & la table & toutes les viandes qu'on avoit servy devant cette Dame, qui surprise de son audace luy donna mille maledictions, luy dit les paroles du monde les plus indignes, & luy témoigna qu'elle étoit au desespoir de se voir la mere d'un Bouvier, qui ne feroit jamais que du deshonneur au Sang dont il étoit fort.

Tandis que cette Dame se déchainoit ainsi sur son fils, une Juifve entra dans sa chambre & comme elle avoit assez d'habitude & d'accès auprès d'elle, elle prit la liberté de luy demander le sujet de son emportement & de son chagrin. Le voila, luy dit-elle en luy montrant le petit Guesclin, qui se tenoit tapy dans un coin. soupirant & pleurant sur toutes les duretez qu'il luy falloit tous les jours essuyer, la Juifve qui se piquoit d'être habile physionomiste approcha de Bertrand & regardant avec attention les traits de son visage & les lineamens de ses mains, elle essaya de l'appaiser en luy disant quelque chose d'obligeant & le conjurant de ne se point décourager parce qu'elle prevoyoit qu'il ne seroit pas toujours malheureux. L'enfant qui croyoit que cette femme vouloit se divertir à ses dépens la repoussa rudement & luy dit qu'elle le laissât en paix, qu'elle allât porter plus loin ses railleries & qu'autrement il luy donneroit du bâton qu'il avoit dans sa main. La Juifve ne se rebuta point & ne se contentant pas d'avoir si bien cajolé le petit Bertrand qu'elle l'appaisa tout à fait, elle se tourna du côté de :

## DE BERTRAND DU GUESCLIN

sa Mere & l'afûra que cet enfant étoit né pour de grandes choses, qu'il se feroit un jour distinguer par des actions heroïques & que son étoile vouloit qu'il se procurât par ses merites personnels, les Dignitez les plus eminentes; particulièrement en France, où l'appelleroit la defense & la gloire des lys, dont il soutiendrait les interets avec une valeur extraordinaire. Elle la conjura de ne point negliger l'education d'un enfant dont sa maison devoit tirer son plus grand éclat quoy que son visage & sa taille fussent fort disgraciez. La Dame fut peu credule à tout ce qu'on luy promettoit de son fils disant que toutes ses inclinations ne quadroient gueres à de si belles esperances. Cependant elle revint un peu de la mauvaise opinion qu'elle avoit de Bertrand par l'action qu'elle luy vit faire à l'instant : car ayant fait asseoir la Juifve à sa table, ce petit garçon se souvenant de tout ce qu'elle avoit dit en sa faveur caressa cette femme de son mieux, luy donna d'un Paon que le Maître d'hôtel venoit de servir & voulut luy même luy verser à boire remplissant le verre avec tant d'empressement & de si bon cœur que le vin furnageant les bords se répandit un peu sur la nappe : l'enfant luy disant qu'il en usoit ainsi pour faire la paix avec elle & luy donner quelque satisfaction sur le peu d'honnêteré qu'il avoit eu d'abord pour elle. Cette petite generosité surprit agreablement sa Mere, qui ne put se defendre d'avouer qu'elle ne luy croyoit pas un si grand fonds de reconnoissance. Cependant elle eut pour luy plus de consideration dans la suite, le faisant habiller plus honnêtement, & defendant à ses Domestiques de prendre plus avec luy des airs de privauré qui ne s'accommodoient pas avec le respect qu'ils devoient au fils de leur Maîtresse.

Cette premiere estime qu'elle eut pour son fils ne fut pas de longue durée : car quand il eut atteint l'âge de neuf ans elle eut beaucoup de peine à contenir cette humeur bouillante qui le mettoit aux mains avec tout le monde. Il se déroboit souvent de la maison sans prendre congé d'elle & se faisoit un plaisir d'assembler auprès de luy tous les enfans

de son âge qu'il rensondroit pour se battre contre eux, prêtant le colet à tous ceux qui vouloient mesurer leurs forces avec luy, jettant les uns par terre & s'éprouvant tout seul contre plusieurs, & sortant toujours avec avantage de tous ces petits combats qu'il donnoit, si bien qu'il étoit redouté de tous les enfans de son voisinage & l'on voyoit déjà par avance des preliminaires certains de ce qu'il devoit devenir un jour. Il se battoit avec tant d'acharnement qu'il sortoit quelquefois de la mêlée la bouche & le nez tout en sang, ses habits étoient tout déchirez des coups qu'il recevoit, ce qu'il s'attiroit pour ne vouloir jamais lâcher prise : & quand il revenoit à la maison tout meurtry des gourmandes qu'on luy donnoit, sa Mere le voyant ainsi défiguré luy reprochoit cette basse inclination qu'il avoit à se mêler avec de petits Païsans, ne frequentant que de la canaille & ne se plaissant qu'à se battre avec des Gueux sans se souvenir de la Noblesse de son extraction, ny de ce qu'avoit prédit la Juifve en sa faveur qui témoignoit n'avoir pas rencontré juste sur son chapitre : puisque bien loin de soutenir en Gentilhomme tout ce quelle s'étoit promise de sa conduite il s'en éloignoit tout à fait en menant la vie d'un goujat & d'un misérable en ne s'exerçant qu'avec des coquins.

Tous ces reproches ne furent point capables de luy donner des sentimens plus nobles. L'amour du combat l'emporta sur l'obéissance que Bertrand devoit à ses parens, il mourroit d'envie de se battre sans considérer la naissance de ceux avec lesquels il étoit toujours aux prises. On avoit beau le veiller pour l'empêcher de sortir, il se déroboit si secrettement qu'on le trouvoit aux mains en pleine campagne quand on le pensoit encore à la maison. C'étoit là qu'il faisoit son apprentissage de guerre s'atroupant avec tous les petits villageois, se mettant à leur tête, donnant le signal du combat & se jettant au travers de ces pretendus ennemis avec tant de courage & de force, qu'il remportoit toujours la victoire. Son Pere ne pouvant luy faire perdre cet acharnement qu'il avoit à se battre fut obligé de faire publier par les Villages

voisins que les pères seroient condamnez à de grosses amendes dont les enfans se trouveroient à l'avenir dans la compagnie de son fils Bertrand , pour recommencer avec luy leurs premiers jeux de main qui le détournoient de tous les autres plus nobles exercices, qui doivent faire l'occupation d'un jeune Gentilhomme : Mais il ne fit que blanchir avec toute cette precaution qui luy fut tout à fait inutile. Il luy falut s'assurer de la personne de Guesclin l'enfermant dans une chambre de son Château, de peur qu'il ne prît encore la clef des champs pour reprendre son premier train de vie.

Quatre mois de prison ne furent point capables de diminuer en luy la demangeaison qu'il avoit pour ces exercices, le repos luy fut ennuyeux, il se devint à charge à soy même se voyant tout seul sans avoir plus aucuns ennemis à combattre, il s'avisa d'un stratagème pour rompre ses liens. Vne fille de chambre avoit ordre de luy porter à manger deux fois tous les jours il eut l'adresse de l'enfermer dans sa même chambre & d'en emporter la clef, de peur quelle ne revelât l'évasion qu'il meditoit de faire, il courut aussitôt à la campagne & détacha d'une des charruës de son Pere une jument sur laquelle il monta, se moquant du chartier qui courut après luy pour l'en faire descendre, & galopa jusqu'à Rennes sans selle & sans bride pour se refugier chez une des ses Tantes qui luy fit un fort méchant accueil, ayant appris toutes les jeunessees qu'il avoit faites auprès de ses parens & toute la mauvaise satisfaction qu'il leur avoit donnée dans sa conduite. Le Mary de cette Dame n'approuva pas cette vesperie, luy representant que les jeunes gens avoient toujours une gourme à jettor, que ces fortes de saillies se rectifioient avec l'âge, & que tous ces mouvemens quoyque dereglez dans le commencement venans à se temperer dans la suite rendoient l'homme capable des plus grandes choses: il ajoûta qu'il ne trouveroit point mauvais qu'il demeurât auprès d'eux pour en faire leur Eleve, & qu'il se promettoit que cet enfant ayant tant de feu, pourroit devenir un jour un grand Capitaine, si l'on luy laissoit suivre le penchant qu'il avoit pour les armes.

Ce fut dans cet esprit que pour cultiver en luy ce naturel guerrier, il le faisoit souvent monter à cheval avec luy, luy faisoit faire de longues traites tout exprès pour l'endurcir davantage au travail, & Bertrand encherissoit encore sur ce que son Oncle desiroit de luy, souffrant des fatigues au delà de son âge, & témoignant par tout un plaisir incroyable quand on luy faisoit faire tous ses exercices : par ce qu'il répondoient à cette inclination vehemente qu'il avoit pour les armes. Une conjoncture fit bientôt connoître ce naturel ardent & heureux qu'il avoit pour la Guerre. On proposa dans Rennes un certain Dimanche un prix pour celuy qui sçauroit le mieux s'exercer à la Lute : Bertrand brûloit d'impatience de se mettre sur les rangs avec les autres n'ayant point de passion plus violente que celle d'être aux prises avec quelqu'un. Sa Tante qui craignoit que ce jeune homme ne voulût être de la partie, s'avisa de le mener au Sermon pour l'en détourner : mais aussitôt que Bertrand qui n'avoit alors que seize à dix-sept ans vit le Predicateur en chaire, il se déroba secrettement de l'Eglise & se rendit sur la place où se faisoit la Lute. Il y fut bientôt reconnu par quelques-uns de ceux avec lesquels il avoit fait là dessus son apprentissage dans son enfance. Ils le prièrent d'entrer en lice avec les autres, il en avoit plus de demangeaison qu'eux : mais avant que de s'y engager il leur fit promettre que jamais ils n'en parleroient à sa Tante, dont il avoit interest de ménager la bienveillance, après avoir eu le malheur de perdre celle de ses parens pour de semblables choses. Après avoir reçu leur parole il se mit en devoir de prêter le colet au premier qui se présenteroit devant luy. L'occasion ne luy manqua pas, il apperçut un jeune Breton dont la contenance étoit tout à fait fiere & qui s'applaudissoit sur le succès qu'il avoit eu dans la Lute ayant déjà terrassé douze de ses compagnons. Bertrand voulut mesurer ses forces avec luy. La Lute fut longtemps opiniâtée de part & d'autre : Mais à la fin Guesclin fit de si grands efforts qu'il jetta son homme par terre. Il arriva par malheur qu'en se tiraillant l'un & l'autre, Ber-

trand

trand tomba sur son adversaire & dans sa chute il se froissa le genou contre un caillou , dont le coup fut si rude & si violent qu'il luy fit une large ouverture & luy causa tant de douleur qu'à peine pouvoit-il se tenir sur ses pieds , & le sang qui couloit de sa playe luy faisant apprehender que la nouvelle de cet accident ne vint jusqu'aux oreilles de sa Tante : il pria ses camarades de le mener chez un chirurgien pour panser sa blefsûre , ils luy rendirent ce bon office , & luy presenterent le prix qu'il avoit remporté dans la Lute , c'étoit un chapeau tout couvert de plumes & garny d'argent sur les bords : mais il n'osa pas l'accepter de peur que sa Tante découvrant par là qu'il avoit eu la temerité de s'engager à la Lute à son inscû contre sa defense absolüe ne luy fit ressentir son indignation. Il ne put pourtant pas empêcher que toute l'affaire ne vint ensuite à sa connoissance : car cette Dame après que le Sermon qu'elle avoit attentivement écouté fut finy , venant à s'appercevoir que son Neveu luy manquoit auprès d'elle le fit chercher par tout. Un de ses compagnons la tira de peine en la felicitant sur le bonheur qu'il avoit eu de remporter le prix de la lice , & l'assurant que cet avantage ne luy avoit coûté qu'une blefsûre legere au genou , dont elle devoit esperer qu'il gueriroit bientôt , puis qu'on avoit eu grand soin d'appliquer aussitôt l'appareil nécessaire à la playe que luy avoit causé la rencontre d'une pierre qui luy avoit fait quelque contusion.

La Dame n'étant pas moins irritée de la désobeïssance de son Neveu , que fâchée de sa blefsûre , se rendit incessamment dans son logis , où trouvant Bertrand au lit , elle luy fit une reprimande fort seche sur le méchant ply qu'il prenoit de se commettre tous les jours avec des canailles , & de n'avoir point devant les yeux la noblesse du Sang dont il étoit fort.

Guesclin tâcha de la radoucir de son mieux , en luy representant que sa blefsûre n'étoit pas dangereuse , ayant plus fait de bruit dans le monde que de mal à luy même , & qu'il esperoit d'en guerir au premier jour. En effet il se vit sur pied au neuvième jour , & quelque temps après ayant fait sa

paix avec son Pere par le canal de sa Tante & de ses amis, il en obtint un petit Rouffin, sur lequel il montoit ordinairement pour contenter la curiosité qu'il avoit d'aller voir les Tournois qui se faisoient dans la Province de Bretagne. Il eût bien voulu se mettre sur les rangs avec les autres : mais comme il étoit trop jeune & trop mal monté, ces deux obstacles ne luy permettoient pas de satisfaire le desir qu'il avoit de se signaler dans cet exercice sous les yeux d'une foule de spectateurs, dont la presence l'auroit encouragé de faire de son mieux pour surmonter son adversaire. Il se contentoit de faire à son Pere un recit fort exact & fort agreable de toutes les circonstances qui s'étoient passées dans ces sortes de combats, & ce Jeune-homme témoignoit en les racontant prendre tant de goût à ces exercices, que ceux qui l'écoutoient là dessus & particulierement son Pere jugerent dès lors que Bertrand feroit un jour un grand fracas dans l'Europe dans la profession des armes, & quoy qu'il eût l'humeur tout à fait guerriere : cependant ses Parens admirerent la bonté de son naturel qui s'attendrissoit sur les pauvres, qui ne fortoient jamais d'auprès de luy sans en recevoir quelque aumône.



## C H A P I T R E I I.

*BERTRAND remporta le prix dans un Tournoy qui se fit au milieu de Rennes après avoir toujours eu l'avantage dans tous les combats de lance qu'il donna.*

C'Etoit autrefois une coûtume fort louable d'instruire la jeunesse à courre la Lance, & de proposer un prix à celui qui réussiroit le mieux dans ce noble exercice, afin que cette lice luy servît d'apprentissage pour faire un jour la guerre avec succès. C'est sur ce pied qu'on marqua dans



Rennes le jour, le temps, & la place où se devoient donner ces sortes d'affauts. Chacun courut avec empressement pour les voir, les Dames paroissoient aux fenêtres fort magnifiquement parées pour s'attirer les yeux de tout le monde, & pour être les spectatrices de ces combats. La presence de tant de témoins & d'arbitres excitoit dans le cœur de chaque Ecuyer un desir ardent de bien faire, & de sortir avec honneur d'une si glorieuse carriere. Bertrand se mit sur les rangs avec les autres : mais il devint la raillerie de ce beau sexe qui le voyant si laid & si mal monté ne manqua pas d'éclater de rire à ses dépens, en disant qu'il avoit plus l'air d'un Bouvier que d'un Gentilhomme, & qu'il avoit apparemment emprunté le cheval d'un Meunier pour faire une course de cette importance. D'autres qui connoissoient sa naissance, sa bravoure & son cœur, prenoient son party soutenant qu'il étoit le plus intrepide & le plus hardy Chevalier de toute la Province, & qu'il alloit bientôt donner publiquement des preuves de son adresse & de sa force.

Bertrand qui prêtoit l'oreille à tout ce qu'on disoit de luy, se reprochoit interieurement son méchant air & sa mauvaise mine, & desespéroit de pouvoir jamais plaire aux Dames étant si mal fait : il pestoit aussi dans son ame contre la dureté de son Pere qui le negligeoit si fort qu'il souffroit qu'il eût une si méchante monture dans une occasion de cet éclat. C'est ce qui l'engagea de prier un de ses cousins qui se trouva là, de luy faire l'amitié de luy prêter son cheval afin qu'il pût se démêler avec succès de l'action qu'il alloit entreprendre, l'assurant qu'il reconnoitroit dans son temps ce bon office qu'il attendoit de son honnêteté. Ce Parent ne balança point à luy faire ce petit plaisir, l'accommodant sur l'heure de ses armes & de son cheval. Bertrand se voyant dans un équipage assez leste & monté fort avantageusement, se presenta pour rompre une lance, tendant les mains au premier Ecuyer qui voudroit entrer en lice avec luy. L'un des plus braves de la troupe luy répondit par le même signe. La carriere étant ainsi reciproquement ouverte, Guesclin poussa son che-

val avec tant de force & pointa sa lance avec tant d'adresse qu'il donna juste dans la visiere de son adversaire, & luy fit sauter le casque à bas. Il frappa ce coup avec tant de roideur qu'il jetta par terre le cheval & le Chevalier. Le premier en mourut à l'instant & l'homme demeura longtemps pâmé sur la place sans pouvoir reprendre ses sens, & quand il fut revenu de ce grand étourdissement il demanda le nom de son vainqueur : mais on ne luy pût donner là dessus aucun éclaircissement : parce que le casque qui couvroit la tête de Guesclin ne permettoit pas à personne de le reconnoître. Il arriva pour lors une conjoncture fort heureuse pour Bertrand, & qui fit voir à tout le monde la bonté de son naturel : car son Pere qui ne le connoissoit point au travers de son armure de tête, voulant vanger l'affront de celui qui venoit d'être terrassé, se presenta pour faire un coup de lance contre luy : mais Bertrand qui reconnut les armes de sa Maison sur l'écu de son Pere, jetta aussitôt par respect la sienne par terre.

Tous les spectateurs furent également surpris d'une contenance si contraire à celle qu'il venoit de faire éclater. Son Pere qui s'imaginoit que sa seule crainte avoit toute la part à cet action, fut bien détrompé quand il le vit aussitôt mesurer ses forces avec un autre auquel il fit perdre les étriers, & qu'il atteignit sur la tête avec tant de roideur qu'il luy fit voler son casque à plus de dix picds de là. Toute l'assemblée battit aussitôt des mains applaudissant à ce genereux Avanturier, dont ils ne connoissoient ny le nom, ny la personne : mais ce fut un redoublement de joye, particulièrement pour son Pere, quand Guesclin leva la visiere devant tout le monde pour se donner à connoître. Il courut pour embrasser ce cher enfant qui luy faisoit tant d'honneur, & dont tous les assistans admirerent la grande jeunesse & la grande adresse, & la surprenante hardiesse. Il luy promit qu'à l'avenir il l'assisteroit de tout ce qu'il auroit besoin de chevaux, & d'argent pour busquer fortune dans la Guerre, pour laquelle il avoit des dispositions si heureuses, &

sa Mere & sa Tante qui se trouverent là ne se pouvoient tenir de joye , de voir dans ce jeune homme les glorieux premisses de ce qu'on leur avoit dit qu'il devoit devenir un jour.



### CHAPITRE III.

*Où l'on verra l'artifice & le courage avec lequel BERTRAND s'empara de la Citadelle de Fougeray pour Charles de Blois contre Simon de Monfort, lors que ces deux Princes se faisoient la guerre, pour soutenir l'un cōtre l'autre leurs droits pretendus sur la Duché de Bretagne.*

L'Histoire de France nous apprend la fameuse concurrence qu'il y eut entre Charles de Blois & Jean de Monfort pour la Souveraineté de Bretagne. Philippe de Valois épousa la querelle du premier de ces Princes , & le Roy d'Angleterre celle du second. Toute l'Europe sembla se vouloir partager là dessus. En effet une si belle Province meritoit bien que ceux qui pretendoient y avoir plus de droit, en achetassent la possession par des combats, & par des victoires. Comme elle étoit la Patrie de Bertrand & qu'il avoit le cœur tout François, ils ne balanço point à se déclarer pour celui qui s'étoit mis sous la protection des Lys. Il prit donc le party de Charles de Blois, & se mit en tête d'enlever par surprise un Château qu'on appelloit Fougeray qui dans ce temps étoit une Place importante, & dont la prise pouvoit donner un grand poids aux pretentions du Prince , dont il avoit entrepris de soutenir les intérêts. Il s'avisâ pour y réussir de se travestir en Bucheron pour se rendre moins suspect à ceux qui gardoient ce Château. Soixante hommes qu'il avoit apposté pour seconder son dessein, uy furent d'un tres-grand secours pour l'exécuter à coup sûr.

B iij

Il partagea ce petit corps en quatre parties comme si c'étoient autant de Bucherons qui venoient les uns après les autres indifferemment pour vendre du bois dans la place, il épia le temps que le Gouverneur venoit d'en sortir avec une partie de sa garnison pour faire la tentative qu'il avoit méditée. Tout son monde avoit comme luy des armes cachées sous leur juste au corps. Ils sortirent séparément d'une forêt voisine dans laquelle ils avoient passé fort secrettement la dernière nuit, ils parurent de grand matin chargez, qui çà, qui là de bourées, & de fagots sur leurs épaules. Comme on ne voyoit cette troupe que fort confusément de loin, le Guet ne manqua pas de sonner : mais à mesure qu'ils approcherent, la défiance commença de cesser. Bertrand se presenta le premier dans ce bel équipage, & parut auprès du pont levis couvert d'une robe blanche jusqu'aux genoux & chargé de bois par dessus. Le Portier qui ne se défioit de rien vint luy quatrième abaisser le pont. Bertrand debuta par se décharger de son fardeau pour embarrasser le pont, & tira de dessous ses habits une bayonnette dont il poignarda le Portier, & cria tout aussitôt *Guesclin*, pour donner le signal à ses gens de le joindre & de le seconder. Ils partirent aussitôt de la main, se jettans sur le pont & gaignerent la porte dont ils se saisirent en attendant que le reste pût entrer avec eux : mais comme il y avoit bien deux cens Anglois dans la Place, & que Bertrand n'avoit que soixante hommes, la partie n'étoit pas égale : il y eut grande boucherie de part & d'autre, les Bretons étoient attaquez de tous côtez, ils n'avoient pas seulement à soutenir les efforts des soldats Anglois : il leur falloit encore essuyer une grêle de pierres, qui leur étoient jettées par les femmes & les enfans de Fougeray.

Le fracas fut grand, il y eut un Anglois qui d'un coup de coignée fendit la tête d'un des compagnons de Bertrand : celui-cy le perça de son épée pour vanger la mort de son Compatriote, & s'emparant de la même coignée, charpenoit tous les Anglois qui se presentoient devant luy, les menant battant jusqu'au pied d'une bergerie, contre laquel-

le il s'adossa pour reprendre haleine , & parer les coups qu'on luy pouvoit porter par derriere , en attendant qu'il luy vint du secours dont il avoit un tres-grand besoin : car il avoit déjà reçu beaucoup de blessures , & le sang qui couloit de dessus sa tête sur ses yeux , luy ôtoit l'usage de la veüe , sans laquelle il ne pouvoit pas se defendre. Quand il arriva par bonheur qu'un party de Cavalerie qui tenoit pour Charles de Blois , passant là tout auprès & sçachant que Bertrand étoit aux mains avec les Anglois pour le même sujet , vint le dégager fort à propos , écarta d'autour de luy tous ses ennemis qui s'acharnoient à le massacrer , & contre lesquels il tint tête jusqu'à ce que ces Cavaliers arriverent heureusement , & chargerent les Anglois avec tant de furie , qu'ils en tuerent la meilleure partie. Le reste fut contraint de prendre la fuite. Ils trouverent Bertrand dans un grand danger : car il étoit tout seul aux prises avec dix Anglois , & comme sa coignée luy avoit échappé des mains , il étoit obligé de se defendre à coups de poing. Cependant il disputa si bien le terrain que secondé de ce secours , il se rendit le Maître de la place dont il s'empara pour Charles de Blois , & s'acquitta par cette bravoure une si grande reputation par tout , qu'il passoit pour le plus intrepide & le plus hardy Chevalier de son siecle.

\*\*\*\*\*

#### CHAPITRE IV.

*Où l'on admirera le Stratagème dont se servit BERTRAND pour faire lever le Siege de Rennes assiéger par le Duc de Lancastre, & comme il se jetta dans la place pour la secourir.*

LE Roy d'Angletere s'étant déclaré pour Jean de Monfort contre Charles de Blois, envoya le Duc de Lancastre en Bretagne à la tête d'un gros corps de troupes pour mettre le siege devant la Capitale de cette Province. Il

fit accompagner ce Prince des Seigneurs les plus distinguez de sa Cour, pour faciliter une si considerable expedition, le Comte de Pembroc, Jean de Chandos, Robert Knole, Jean d'Andelette, tous fameux Capitaines étoient de la partie. Il y avoit même dans l'Armée du Duc beaucoup de Gentilshommes Bretons qui s'étoient engagez au service de Jean de Monfort, & qui prirent party dans l'Armée Angloise pour luy donner des preuves de leur zele & de leur fidelité. Le Duc fit serment qu'il ne dessembleroit point du poste qu'il avoit occupé qu'après la prise de la Ville, & qu'il pretendoit planter son enseigne sur le haut des murailles de Rennes.

Bertrand qui tenoit pour Charles de Blois, étoit aux écoutes caché dans un bois avec ses gens cherchant l'occasion de se jeter dans la Place, & faisant toujours quelques efforts pour ce sujet, il harceloit l'Armée des ennemis, leur donnant toutes les nuits de nouvelles alarmes; ce qui fatiguoit fort les Anglois qui devoient être toujours sur leurs gardes, & ne pouvoient ainsi reposer, ny dormir à loisir. Le Duc fut curieux d'apprendre le nom du Cavalier qui donnoit tant d'exercice à ses troupes. Un Gentilhomme Breton le luy déclina par de fort beaux endroits, luy marquant sa naissance, sa bravoure & son intrepidité dans les occasions les plus dangereuses, & l'adresse & la resolution qu'il avoit depuis peu fait paroître, quand il s'étoit saisy du Château de Fougerey, dont il avoit surpris & tué toute la garnison. Ce Prince sur ce recit conçut beaucoup d'estime pour Bertrand: mais il eût fort souhaité qu'il allât exercer son courage dans un autre Païs: parce qu'il apprehendoit qu'un homme de cette trempe ne fût capable de troubler beaucoup le cours de son Siege.

Guesclin suivant toujours sa pointe faisoit souvent des courses aux environs du camp des Anglois. Un Officier de cette Armée tomba par bonheur dans ses mains, qui luy dit que le Duc de Lancastre esperoit de faire bientôt jouer une mine pour ouvrir une breche, à la faveur de laquelle  
il

il comptoit de prendre Rennes d'assaut. Bertrand pour détourner le coup se mit en tête de donner le change aux Anglois, & de leur faire perdre l'envie de continuer l'ouvrage qu'ils avoient commencé, se glissant avec ses Bretons dans une nuit bien sombre au milieu du Camp du Duc lors que les Anglois étoient endormis, & pour encourager ses gens, & dans le même temps intimider ses ennemis, il mit le feu dans leurs tentes & cria *Guesclin*. L'alarme fut si grande que les Anglois à leur reveil croyoient que Charles de Blois leur venoit tomber sur le corps avec un armée fort nombreuse : mais après s'être un peu reconnus ils se rassurèrent & donnerent mille malédictions à Bertrand ; qui leur avoit brûlé leur équipage avec une poignée de ses gens & s'étoit ensuite tiré d'affaire en faisant une fort honorable retraite. Le Duc indigné de toutes les algarades que luy faisoit cet Avanturier, jura que s'il tomboit une fois dans ses mains, il ne le relâcheroit jamais quelque rançon qu'on luy voulût offrir pour sa liberté : mais un Chevalier Breton prit celle de dire à ce Prince que Bertrand ne luy donneroit jamais de repos jusqu'à ce qu'il fût entré dans Rennes pour la secourir. C'est ce qui l'obligea de presser ce Siege & de faire hâter la mine qu'il avoit commencée.

Le Gouverneur de Rennes que Charles de Blois avoit établi dans la place, & qu'on nommoit le *Tortboiteux*, étoit fort en peine de découvrir en quel endroit on faisoit miner, & pour en avoir quelque éclaircissement, il avoit ordonné que dans toutes les maisons qui tenoient au rempars on y pendît de petits bassins, afin que par le tressaillement que le mouvement des Mineurs y causeroit nécessairement, on scût l'endroit où ils travailloient. Cette invention fit deterrer le lieu de la mine, contre laquelle le Gouverneur prit ses precautions en contreminant, & par cet artifice il rendit les travaux des Mineurs Anglois inutiles & sans aucun effet. Ce qui chagrina beaucoup le Duc de Lancastre, qui voyant qu'il luy falloit changer de batterie, fit vivement attaquer la Place par des beliers & d'autres instrumens de guerre : mais les As-

siégez se defendans toujours fort vaillamment, il fut obligé d'avoir recours à d'autres Stratagêmes. Il sçavoit que les Assiegez avoient peu de vivres, & que la faim les forceroit bientôt à se rendre.

Il crut que pour les engager à sortir de leurs murailles & luy donner beau jeu pour les défaire, il leur devoit présenter quelque amorce qui les attirât au dehors. Il s'avisâ de faire approcher de Rennes grand nombre de pourceaux, s'imaginant que la famine qui les pressoit leur feroit exposer leur vie, dans la veüe de faire un butin qui leur donneroit de quoy la soutenir longtemps, en attendant qu'il leur vint quelque secours de Charles de Blois.

Mais le Gouverneur bien loin de donner dans ce piege en sçut tirer un fort grand avantage en profitant de la proye que le Duc luy presentoit. Il s'avisâ de faire attacher à la porte de Rennes une truie la tête en bas & les pieds en haut, qui se tourmentant & se demenant dans cette situation renversée, fit de grands cris & de grands efforts pour se détacher : mais n'en pouvant venir à bout elle fit tant de bruit, que les porcs coururent en foule de ce côté-là. Quand les assiegez s'apperçurent que la troupe grossissoit auprès des fosses, ils abbatirent le pont levé & couperent la corde qui tenoit la truie suspendue, qui se voyant en liberté rentra dans la Ville, criant toujours. Elle y fut aussitôt suivie par tout le troupeau qui ne manqua point par une sympathie naturelle de se ranger tout autour d'elle. Les Assiegez releverent aussitôt le pont & se presenterent aux creneaux des murailles pour faire des huées contre les Anglois ; disant qu'ils alloient faire grand chere à leurs dépens & qu'ils remercioient le Duc de Lancastre de leur avoir donné de quoy soutenir plus longtemps contre luy le Siege de la Ville, & qu'ils esperoient le luy faire lever au plutôt par le secours qu'ils attendoient.

Cette favorable aventure les ravitailla pendant quelque temps : mais à la fin les vivres commençans à leur manquer, le *Toriboiteux* assembla non seulement tous les Officiers de



sa garnison : mais aussi tous les plus notables Bourgeois de la Ville, pour leur représenter qu'ils étoient à bout, & qu'ils ne pourroient pas encore tenir beaucoup de jours, s'il ne leur venoit un prompt secours : qu'il étoit donc d'avis que quelqu'un de la compagnie prit la résolution de passer tout au travers du camp des ennemis pour aller trouver le Duc Charles qui faisoit son séjour à Nantes, & luy témoigner que sa Capitale étoit aux abois, & ne pourroit pas se défendre de capituler : s'il ne faisoit les derniers efforts pour la secourir. Il y eut un Bourgeois qui s'offrit de tenter le peril, pourveu que durant son absence, on voulût avoir soin de trois filles & de cinq garçons qu'il avoit, & qui manquoient de pain. La condition fut bientôt acceptée, cet homme qui n'étoit point mal embouché joua son rôle fort adroitement : car on ne l'eut pas plutôt mis hors des portes, que tournant les pas du côté du camp des Anglois pour se faire arrêter, il pria les ennemis de ne luy faire aucune violence, & d'avoir la bonté seulement de le mener à la tente du Duc, auquel il avoit une affaire très-importante à communiquer, & dont il pourroit beaucoup profiter.

Les Gardes le conduisirent auprès de ce Prince, il ne manqua point de fléchir le genou devant luy, contrefaisant le triste & le desolé, comme s'il n'étoit sorti de la Ville que pour l'attendrir sur sa misère. Il luy représenta que le Gouverneur de Rennes avoit fait mourir sept de ses enfans, & qu'au lieu de mettre dehors toutes les bouches inutiles, comme les Vieillards, les petits enfans, & les pauvres, il les avoit fait tous passer au fil de l'épée, de peur que venans à sortir, on ne découvrit le déplorable état où la famine avoit réduit la Place. Le Personnage s'apercevant que le Duc prêtoit l'oreille à son discours, feignit pour tirer avantage de sa crédulité d'avoir un avis très-important à luy donner. Ce Prince le carressa de son mieux pour l'engager à luy révéler ce secret. Il luy dit que les Assiégés attendoient un secours de quatre mille Allemands qui devoient forcer ses lignes, & jeter dans la Place tous les vivres & toutes les munitions.

qui luy manquoient. Que ce Corps de troupes se devoit partager en deux bandes : afin que si l'une ne réussissoit pas, l'autre pût entrer dans la Ville à coup sûr.

Ce rusé circonstancia si bien tous les faits qu'il eut la hardiesse d'avancer, que le Duc ordonna qu'on luy fit apporter à boire & à manger, & monta tout aussitôt à cheval à la tête de ses plus belles troupes, pour aller au devant de ce secours imaginaire, laissant peu de gens dans les lignes pour la continuation du Siege. Le galant ayant fait son coup, ne songea plus qu'à se dérober secrètement du camp des Anglois, tandis que le Duc qu'il avoit joué, seroit occupé dans la vaine expedition qu'il venoit de luy conseiller. Il se glissa donc à la faveur de la nuit hors des lignes, & marchant à perte d'haleine il alla reposer dans un vieux Château qu'il rencontra sur son chemin sans y trouver personne : parce que le Seigneur du Lieu craignant les courses des partis, avoit été contraint de l'abandonner. Il poursuivit sa route à la pointe du jour dès le lendemain : mais il tomba dans l'embuscade de Bertrand, qui étoit toujours aux aguets. Il le prit d'abord pour un Espion que les Anglois avoient envoyé pour observer sa marche, & sa contenance, & luy dit dans le langage de ce temps là ? *fausse Espie que le Corps Dieu te cravante si tu ne me dis moulte verité.*

Le pauvre Messager tout épouvanté se mit à genoux & luy fit tout au long le recit du stratagème, dont il venoit de se servir pour duper le Duc de Lancastre : il luy offrit même de l'accompagner s'il entreprenoit de donner sur le peu d'Anglois qui restoient dans les lignes. Quand Bertrand s'aperçut que cet homme luy parloit fort sincèrement, il se tourna du côté de ses gens & leur representa qu'il y avoit un beau coup à faire, & que s'ils avoient assez de courage & de resolution pour le suivre, il pourroit avec eux delivrer Rennes des mains des Anglois. Ils luy promirent tous de ne jamais l'abandonner quand même il les voudroit mener à une mort certaine. Le Duc de Lancastre ayant quité son camp avec ce qu'il avoit de troupes choisies, envoya des

Espions de tous côtez pour apprendre des nouvelles de ces pretendus Allemands qui devoient le venir forcer dans ses lignes : mais ses Emissaires n'ayant rien appris, ny rien découvert, il luy tomba dans l'esprit que le Bourgeois de Rennes pourroit bien l'avoir joué, pour le faire décamper de son Siege & donner cependant à Guesclin beau jeu pour venir insulter le peu de gens qu'il avoit laissé auprès de la Place. Son pressentiment ne se trouva que trop veritable : car Bertrand fit une si grande diligence qu'il surprit les Assiegeans à l'aube du jour comme ils étoient encore endormis, chargea tout ce qui se rencontra devant luy, fit une cruelle boucherie de ceux qui se mirent en devoir de luy résister. L'épouvante des Anglois fut si grande qu'ils croyoient avoir sur les bras une Armée de François toute entiere.

Guesclin ne se contenta pas de ce premier succès il apperçut plus de cent charrettes chargées de chairs salées, de farines & de vins, que les Anglois vouloient sauver à la faveur du trouble & du tumulte : mais Bertrand y courut pour s'en saisir & fit tant battre les Chartiers pour les obliger à marcher du côté de Rennes qu'il vouloit ravitailler, qu'il les fit tourner de ce côté là, les menaçant qu'il les feroit pendre & les frappant toujours durant tout le cours de leur marche pour les hâter d'aller. Quand il fut arrivé jusqu'à la barriere de Rennes avec ses Troupes victorieuses & cet agreable attirail, il cria de toute sa force *Guesclin*, faisant signe de la main qu'il venoit au secours des Assiegez & qu'ils ne balançassent point à luy faire l'ouverture de leurs portes. Le Gouverneur & les principaux Officiers de la Garnison firent baisser le pont, & coururent à luy pour l'embrasser & le feliciter d'un si grand succès, l'appellans leur Libérateur & reconnoissans que non seulement il avoit sauvé la Ville, mais leurs propres vies : puis que la famine les avoit tous mis sur les dents. Il fit son entrée dans Rennes au bruit des acclamations, toutes les rues ne retentissoient que du nom de *Guesclin*, chacun s'empressoit de le voir. Toutes les Dames & les Bourgeoises étoient aux fenêtres pour le regarder, si

bien que ce jour heureux en fut un de triomphe pour luy.

Bertrand ne s'entêta point de toutes ces louanges: & comme au travers de sa bravoure & de toute son humeur guerrière il conservoit toujours un esprit d'équité: ce genereux Capitaine envoya quérir les Chartiers qu'il avoit forcé de mener le convoy du camp dans la Ville, & leur demanda si les denrées dont leurs charrettes étoient chargées leur appartenoient en propre, & sur le serment qu'il leur en fit faire, il leur donna sa parole qu'ils seroient dédommages de tout, & leur ayant fait compter leur argent sur l'heure il leur commanda de retourner au camp des Anglois & de dire de sa part au Duc de Lancastre qu'ayant à present des vivres & des munitions pour longtemps, il defendroit la Place jusqu'au dernier soupir de sa vie: mais il leur recommanda sur tout de ne plus à l'avenir charier de vivres au camp des Anglois, ajoutant que s'ils étoient assez hardis pour entreprendre de le faire une seconde fois, il ny auroit aucun quartier pour eux.

Cependant le Duc de Lancastre étant de retour de son équipée, fut bien consterné quand il apprit l'expédition que Bertrand avoit faite dans Rennes avec le convoy qu'il venoit d'enlever aux Anglois. Il donna mille malédictions au Bourgeois qui l'avoit joué de la sorte, & jura que si jamais il tomboit dans ses mains, il luy feroit souffrir les plus cruels tourmens qu'il pourroit inventer. Tandis que ce Prince s'abandonnoit à ses saillies, les Chartiers se presenterent devant luy pour s'aquiter de la commission dont Bertrand les avoit chargé, luy disant que ce genereux Capitaine en avoit usé de la maniere du monde la plus honnête à leur égard, les faisant rembourser au juste du prix de leurs marchandises, & leur faisant rendre leurs voitures & leurs chevaux. Ils l'assûrerent aussi de sa part, qu'il étoit resolu de luy disputer le terrain pied à pied & qu'il se feroit ensevelir sous les ruines de la Ville, avant que les Anglois y pussent entrer. Le Duc à ce recit conçut une estime toute particuliere pour Bertrand se souvenant de toute la conduite qu'il avoit tenue

## DE BERTRAND DU GUESCLIN. 13

durant tout le cours de ce Siege, du courage & de l'adresse avec laquelle il avoit forcé ses lignes, & de l'honnêteté qu'il avoit faite à ces Chartiers, il témoigna même quelque curiosité de voir un si brave Soldat. Le Comte de Pembroc qui connoissoit Bertrand, ne laissa point tomber ce discours à terre. Il assura ce Prince, qu'il luy seroit aisé de satisfaire l'envie qu'il avoit là dessus, & que s'il luy vouloit envoyer un passeport, il devoit compter que Guesclin ne balanceroit point à se rendre aussitôt à sa Tente. Le Duc fit expedier un Saufconduit qu'il signa de sa propre main, le mit dans celle d'un Heraut d'Armes qui portoit ses livrées & luy commanda d'aller à toutes jambes à Rennes pour prier Bertrand de sa part de le venir trouver.

Ce Cavalier s'alla presenter aux portes de la Ville, & faisant signe de la main qu'il avoit quelque chose à dire de la part de son Maître le Duc de Lancastre, le Gouverneur vint aux creneaux des murailles, il luy montra de loin les dépêches du Duc. Les portes luy furent aussitôt ouvertes, beaucoup d'Officiers se rangerent autour de luy, dans un grand empressement d'apprendre ce qu'il y avoit de nouveau. Cet Anglois les regardant tous les uns après les autres, dit qu'il ne voyoit point là celui qu'il cherchoit, & que c'étoit à Bertrand auquel il avoit ordre de parler. On le fit entrer plus avant dans la Ville, & comme on le luy montra de loin qui se promenoit sur la Place : ce Heraut étudiant sa taille & son visage dit indiscrettement à ceux qui l'environnoient que cet homme avoit plus l'air d'un Brigand que d'un Gentilhomme. On l'avertit qu'il se donnât bien de garde de s'émanciper de la sorte quand il luy parleroit, s'il vouloit retourner en vie dans le camp des Anglois. Le Cavalier se le tint pour dit, il approcha de Bertrand avec beaucoup de crainte, & de respect, qui fronçant le sourcil luy demanda ce qu'il avoit à dire. Le Heraut tout tremblant le cajola de son mieux, luy marquant que le Duc de Lancastre son Maître admirant sa bravoure, & sa valeur, & la grande action qu'il venoit de faire pour le service de Charles

les de Blois & les Bourgeois de Rennes, avoit une merveilleuse envie de le voir, & qu'il luy feroit un plaisir extrême, s'il vouloit bien se rendre à son camp, pour contenter non seulement sa curiosité : mais aussi celle de toute son Armée, qui brûloit du desir de regarder en face un si courageux Capitaine, quoy que leur ennemy. Qu'il ne devoit point hesiter à prendre ce party, puis qu'il y pouvoit venir sûrement à la faveur d'un passeport bien conditionné, que le Duc luy avoit commandé de luy mettre en main, pour le guerir de tout le soupçon qu'il pourroit avoir, qu'il eût envie de luy tendre un piege pour s'afsûrer de sa personne.

Bertrand qui ne sçavoit pas lire (parce qu'il avoit toujours eu tant d'indocilité pour ses Maîtres, qu'au lieu d'écouter leurs instructions il les vouloit battre & maltraiter) mit le passeport entre les mains d'un de ses Compagnons pour en apprendre la teneur, & quand il en eut entendu la lecture, il ne se contenta pas de dire au Heraut qu'il s'alloit preparer pour aller avec luy jusqu'au camp du Duc : mais il voulut avant que de se mettre en chemin le regaler dans son appartement, & le gracieuser d'une belle veste, & d'une bourse de cent florins qu'il luy donna fort genereusement, dont le Cavalier qui ne s'attendoit pas à cette honnêteté fut si satisfait qu'il la prôna dans toute l'Armée des Anglois. Guesclin partit donc avec luy dans un équipage fort leste, monté sur un fort beau cheval, & dans une contenance intrepide. L'empressement qu'on avoit de le voir, fit que tous les soldats s'amasserent en foule pour le regarder à l'envy : tant la reputation fait d'impression sur l'esprit des gens. On l'étudia depuis la tête jusqu'aux pieds, on s'étonna de le voir si gros & si noir : on observa même jusqu'à la grosseur de ses poings & l'on s'en faisoit une idée d'un fort redoutable ennemy. Bertrand passa fierement au travers de tous ces Spectateurs, & mit pied à terre auprès de la tente du Duc, devant lequel il fléchit fort respectueusement un genou.

Ce Prince ne le voulant pas souffrir dans cette posture

le releva , le prenant par la main disant qu'il luy sçavoit bon gré de ce qui avoit bien voulu faire ce pas , & cette demarche en sa consideration. Bertrand l'assura qu'il auroit toujours le dernier respect pour sa personne : mais qu'il ne devoit pas trouver mauvais s'il ne faisoit avec luy ny paix ny treve jusqu'à ce qu'il eût mis les armes bas par un accommodement avec son Seigneur. Le Duc luy demanda le nom de celui qu'il reconnoissoit pour son Seigneur. C'est ( luy répondit-il ) Charles de Blois , à qui la Bretagne appartient du côté de la Duchesse sa femme. Il est bien éloigné de son compte luy repartit le Duc. Il faut qu'il fasse perir plus de cent mille hommes , avant qu'il puisse parvenir à son but. Seigneur ( luy dit Bertrand ) s'il en doit coûter la vie à tant de gens ceux qui leur survivront auront au moins la consolation de succéder à leurs heritages. Le Duc admirant l'assurance & l'intrepidité de Guesclin , ne put pas s'abstenir de rire. Bertrand le regardant encore plus fierement & sans se défermer engagea ce Prince à redoubler son ris , & ne pouvant assez admirer la resolution de ce Capitaine , il luy dit Bertrand si tu veux prendre party dans mon Armée , je t'y promets un rang fort distingué : mais il acheva de charmer ce Prince en luy répondant que rien ne seroit jamais capable d'ébranler en luy la fidelité qu'il devoit à Charles de Blois.

~~~~~

## CHAPITRE V.

*De l'Avantage que BERTRAND remporta dans le Combat qu'il eut avec Guillaume de Brambroc Chevalier Anglois en presence du Duc de Lancastre & de plusieurs artifices qu'il mit en usage pour faire lever à ce Prince le siege de Rennes.*

Quand le Duc eut étudié tout à loisir la taille , le visage , les airs , les manieres , & les reparties de Bertrand

D

il le fit regaler de son mieux, pour témoigner publiquement l'estime qu'il faisoit d'un Gentilhomme de cette trempe. Il y en eut un autre qui jaloux de toutes les caresses dont ce Prince faisoit gloire de l'honorer, essaya d'effacer de son esprit cette haute idée qu'il en avoit conçue, par un cartel qu'il luy fit, en le défiant de combattre contre luy seul à seul à la veüe du Duc & de toutes ses troupes. Cet Anglois s'appelloit Guillaume Brambroc, il portoit une dent à Guefcclin depuis qu'il avoit enlevé le Château de Fougeray sur Robert de Brambroc son proche Parent, & d'ailleurs ne pouvant souffrir qu'avec peine toutes les loüanges qu'on donnoit à cet Etranger, il voulut defabuser tout le monde de sa prétendue bravoure, en mesurant ses forces avec luy dans un combat singulier, dont il esperoit de sortir avec tout le succès & tout l'avantage. Bertrand se sentant piqué jusqu'au vif de l'arrogance de ce fanfaron se promit bien de le faire repentir de sa temerité : luy declarant qu'il acceptoit volontiers le party qu'il luy presentoit, & que bien loin de craindre d'entrer en lice avec luy, jamais il n'auroit un plus beau champ de faire sentir à ses ennemis jusqu'où pouvoit aller le courage & l'adresse d'un Gentilhomme Breton contre un Chevalier Anglois : & que quand on luy compteroit tout autant d'argent que toute la masse de son corps en pourroit peser, il ne voudroit pas renoncer au duel qu'il venoit de luy proposer. Le Duc ayant entendu la fiere repartie que Bertrand venoit de faire à ce Chevalier, dit à ce dernier qu'il avoit fait une entreprise bien hardie de se vouloir commettre avec un si rude Jouëur & voyant que l'un & l'autre témoignioient une égale chaleur pour en venir aux mains ensemble, il leur marqua le jour du combat pour le lendemain.

Ce Prince n'eut pas plûtôt achevé ces paroles que le Heraut que Bertrád avoit gracieusé se vint prosterner à ses pieds & luy faire un recit exact de toutes les honnêtetez qu'il luy avoit faites. Il exagera de son mieux le présent qu'il luy avoit fait d'une bourse de cent florins d'or & d'une fort belle veste, quand il l'avoit été trouver de sa part pour l'engager à se rendre au-



prés de la personne. Le Duc fut si touché de la courtoisie de Bertrand qu'il commanda sur l'heure qu'on tirât le plus beau courfier de son écurie, dont il le gratifia fort genereusement. Guesclin tout transporté de joye luy dit dans son patois : *Sire, Dieu vous gard d'encombrier : car oncques ne trouvoy Comte, ne Prince qui me donnât vaillant un seul denier, le cheval est bel, si le chevaucheray demain devant vous pour aquiter mon convenant.* Aussitôt qu'il fut de retour à Rennes le Gouverneur & les principaux Officiers de la Garnison vinrent au devant de luy pour apprendre tout le détail de la conference qu'il venoit d'avoir avec le Duc. Bertrand leur donna toute la satisfaction qu'ils pouvoient attendre de luy là dessus, en leur exposant toutes les honnêtetez qu'il avoit reçues de ce Prince, qui luy avoit fait don du plus beau cheval de son écurie, sur lequel il devoit remonter le lendemain pour combattre corps à corps en pleine carriere contre Guillaume de Brambroc Chevalier Anglois, dont il n'avoit pas pu refuser le défi, qu'il luy avoit fait en presence de ce Prince. Cette nouvelle ne fut pas goûtée du Gouverneur de Rennes, encore moins des Parens de Bertrand, qui tâcherent par toutes les raisons les plus specieuses, de le détourner de cette entreprise, luy representans le peril qui le menaçoit, & le peu d'assurance qu'il y avoit à la parole des Anglois, sur laquelle il ne devoit faire aucun fonds. Bertrand les assûra qu'il n'y avoit rien à craindre pour luy : puis qu'il avoit pour garant un Prince trop Religieux, pour trahir le serment qu'il avoit fait, qu'il n'auroit aucune acception de personne, & qu'il ne permettroit pas que rien s'y passât au préjudice des deux combattans, qui devoient tout attendre de leur courage, & de leur seule adresse, sans esperer aucun secours qui pût tourner au desavantage de l'un ny l'autre. Le Gouverneur parut satisfait de ses raisons : mais il ne sortit pas de la crainte qu'il avoit qu'on ne luy fit quelque supercherie.

Le lendemain Bertrand s'arma le plus lestement qu'il luy fut possible & refusa de prendre une cuirasse, pour combattre avec plus de liberté, se contentant d'un casque, d'une

D ij

lance & d'un bouclier. Il se rendit dans cet équipage à l'Eglise la plus prochaine pour entendre la Messe avant son départ, & recommander à Dieu la justice de sa cause & la conservation de sa vie : le priant de toute l'étendue de son cœur de benir la droiture de ses intentions, & de donner un heureux succès à ses armes. Il voulut même aller à l'offrande pour y faire une espèce de vœu, dans lequel il se consacra tout entier à la défense de la Religion Chrétienne contre les Payens & les Infidèles, si le Ciel luy faisoit remporter l'avantage avec lequel il esperoit sortir de ce combat. Après qu'il se fut acquité de ce devoir de piété, son premier soin fut de prendre une soupe au vin, pour avoir plus de force dans l'action qu'il alloit faire & comme il se disposoit à monter à cheval sa Tante le vint arrêter par le bras, & s'efforça par ses larmes & par ses soupirs de le détourner de cette entreprise, luy représentant qu'il alloit combattre contre le plus redoutable Chevalier de toute l'Angleterre, & qu'elle avoit toutes les raisons du monde d'apprehender que sa vie ne fût dans un extreme danger, ou du moins qu'on ne luy jouât quelque mauvais tour : mais Bertrand ne se laissa point intimider pour toutes les remontrances que luy fit cette Dame, qui voyant qu'il ny avoit rien à gagner sur son esprit, luy demanda par grace qu'il voulût bien ôter son casque, afin qu'elle le pût embrasser, peut être pour la dernière fois : mais Guesclin ne voulant point répondre à tous ces mouvemens de tendresse qu'il croyoit être hors de saison, luy dit, ma Tante vous ferez mieux de retourner à la maison baiser votre mary, que de m'empêcher de courir où la gloire & mon honneur m'appellent. Defaites vous de toutes ces terreurs pueriles : songez seulement à faire preparer le dîner & comprenez que je seray de retour avant qu'il soit prêt.

Après qu'il se fut tiré de cette importunité, qu'il regardoit comme un grand contretemps, il partit avec une résolution qui étonna tous les Bourgeois de Rennes, qui coururent sur les rempars pour admirer la fierté de sa marche & de sa contenance. Il ne fut pas plutôt arrivé près du camp

des Anglois , que le Duc de Lancaſtre fit publier une deſenſe par toute ſon Armée d'approcher de plus de vingt lances aucun des deux Ecuyers , ſur peine de la vie : ny de ſe preſenter pour aller au ſecours de celui qui ſeroit terraiſſé pour le relever. Le champ fut donc ouvert afin que ces deux genereux combattans pûſſent entrer en lice en preſence du Duc & de toute ſon Armée, qui mouroit d'envie de les voir aux mains. Bertrand faiſoit une ſi belle contenance qu'elle fut un augure certain de l'avantage qu'il alloit remporter. Il ouvrit le combat par un coup de lance ſi violent qu'il perça la cuiraiſſe de ſon adverſaire & penetra même le coton de ſon pourpoint : ſi bien que peu ſ'en falut qu'il n'allât juſqu'à la chair.

Brambroc indigné de cette premiere diſgrace qu'il venoit d'eſſuyer en voulut reparer l'affront en déchargeant un coup de ſabre avec tant de force & de furie ſur la tête de ſon ennemy , que le fer entra bien avant dans le caſque de Bertrand, qui ſe tenant ferme ſur ſes étrières ne fut aucunement ébranlé de la rude atteinte qu'il venoit de recevoir. Enfin après avoir bien chamaillé l'un contre l'autre avec un ſuccès égal , Bertrand fit un dernier effort , & ramaiſſant tout ce qu'il avoit de vigueur & de force , remporta la gloire de la lice & de la carrière , en portant un coup à ſon ennemy , qui non ſeulement luy perça la chair : mais le coucha par terre ſur le ſable , & ſans la conſideration du Duc , pour lequel il proteſtoit d'avoir les derniers égards, il l'auroit achevé : mais il ſe contenta de ſe ſaiſir de ſon cheval pour marque de la victoire qu'il avoit remportée, criant tout haut qu'il n'étoit ſorty de Rennes qu'avec un cheval , & qu'il ſ'en retournoit avec deux. Le Duc qui fut le témoin de la bravoure de Gueſclin l'en felicita par l'organe d'un de ſes Herauts , & luy fit dire qu'il pouroit reprendre le chemin de Rennes en toute ſûreté , ſans apprehender qu'on luy fit aucune injuſte ſur ſa route. Bertrand reçut ce compliment avec tant de generoſité qu'il donna de fort bonne grace à ce même Heraut le cheval qu'il venoit de gagner dans ce dernier combat. Cette ho-

niété ne luy attira pas seulement la reputation d'un brave Chevalier, mais aussi celle d'un fort galant homme qui sçavoit faire les choses à coup porté, soutenant par de fort beaux endroits, la gloire de sa nation.

Son retour à Rennes fut accompagné de tous les applaudissemens imaginables. Le Gouverneur, les Officiers de la Garnison, les plus notables Bourgeois de la Ville coururent à l'envy pour l'embrasser, & ne pouvoient tarir sur les louanges qu'ils donnoient à une si genereuse action. Ses Parens encherirent encore sur les autres, & luy preparerent un fort magnifique repas : afin qu'il se pût agreablement delasser de toutes les nobles fatigues qu'il venoit d'essuyer. Ce fut avec un extreme plaisir qu'ils entendirent le recit qu'il leur fit de toutes les circonstances qui étoient entrées dans ce celebre combat, qu'il avoit donné sous les yeux du Duc de Lancastre, du Comte de Pembroc, & de toute l'Armée Angloise, qui venoit de voir avec un œil jaloux la défaite d'un de leurs Braves, qui reconnoissoit qu'il devoit la vie à Guesclin son vainqueur, qui avoit droit de la luy ôter : si la clemence, & la generosité ne l'eussent emporté dans son cœur, au dessus de la vengeance & du ressentiment que les ames aussi bien nées que celle de Bertrand ont coûtume de mépriser.

Cependant le Duc de Lancastre n'oublia pas le soin de son Siege. Il avoit fait preparer une grande machine de guerre, qu'il fit approcher des murailles de Rennes étant appuyée sur des roües qui en facilitoient le mouvement. C'étoit une espece de Tour de bois dont la hauteur égaloit celle des murs de la Ville, & dans laquelle il avoit fait entrer grand nombre d'Arbalestriers, qui tiroient à coup sûr sur les Assiegez au travers des ouvertures, dont elle étoit percée. Cette Tour étoit fort meurtriere, Bertrand s'avisa d'un stratagème pour en rendre les efforts inutiles, il se mit à la tête des plus braves de sa garnison pour faire une sortie sur les Anglois il passa sur le ventre à tout ce qui se presenta pour luy résister, & s'étant ouvert le passage à grands coups de sabre jus-

qu'à cette Tour, il y mit le feu malgré les Assiegeans : la flamme avoit tant d'activité qu'il n'étoit pas possible de l'éteindre : parce que c'étoit un feu gregeois , que l'eau même ne peut pas empêcher de brûler. Comme la matiere de la machine étoit combustible , la flamme gagna bientôt les hauteurs de la Tour , dont la charpente venant à croûler fit tomber les Anglois quelle renfermoit , à demy brûlez & étouffez, c'étoit un fort pitoyable spectacle de les voir sauter de haut en bas les uns sur les autres au travers des flammes, qui recevans toujours un nouvel aliment , faisoient un fracas d'autant plus horrible. Si bien que toute la machine venant à se déboîter fit une chute qui étonna tous les spectateurs.

Bertrand ayant fait une si grande execution, fit une retraite aussi glorieuse que l'avoit été sa sortie : car il rentra dans la Ville à la tête de ses Bretons, se faisant jour au travers de tous les Assiegeans qui le vouloient envelopper. Le Duc de Lancastre , dont toutes les ressources étoient épuisées étoit au desespoir d'avoir jusqu'à lors si peu reüssy dans le Siege qu'il avoit entrepris, la famine ne travailloit pas moins son camp que la Ville, la saison s'avançoit & cependant il n'avoit encore fait aucun progrès considerable. Il eût bien voulu lever le piquet de devant Rennes : mais il ne le pouvoit faire sans honte , & d'ailleurs il avoit fait serment de ne point décamper de là , qu'il n'eût arboré les Leopards d'Angleterre sur les rempars de Rennes. Il falut donc chercher quelque expedient pour luy faire lever le Siege sans trahir son serment. Bertrand le trouva sur l'heure en luy representant qu'il pouvoit entrer luy dixième dans Rennes, & monter sur les murs de la Ville pour y planter son étendard , & que les assiegez luy ouvreroient volontiers leurs portes , pour luy donner lieu d'accomplir son serment.

Le Duc entra volontiers dans la pensée de Guesclin , ne demandant qu'à se tirer d'affaire. Le jour fut marqué pour l'execution de cette belle ceremonie. Bertrand & le Gouverneur firent publier par toute la Ville que chacun se tint prêt pour recevoir le Duc de Lancastre , & comme ils

apprehendoient qu'il ne découvrit leurs besoins & le peu de vivres qui leur restoit pour soutenir encore le Siege long téps. Il fut ordonné sous de grossès peines , que chaque Bourgeois étaleroit à sa porte , tout ce qu'il avoit de viande , de bled , de poisson , & d'autres denrées à la pointe du jour , & que si quelqu'un d'entr'eux étoit assez hardy pour en receler la moindre chose , on luy confisqueroit tous ses biens , & l'on s'assûreroit de sa personne. Cet ordre fut si ponctuellement executé , que quand le Duc entra dans Rennes avec son petit cortege , il fut surpris de voir tant de vivres dans cette Place & perdit l'envie de rester devant plus long temps , le Gouverneur de Rennes , Bertrand , & les Officiers les plus distinguez de la garnison reçurent ce Prince avec tout le respect , dont ils furent capables & luy firent tout l'acueil qu'un Seigneur de sa condition pouvoit attendre de leur honnêteté.

Le Duc monta donc sur les murs , on luy presenta l'éten-dard d'Angleterre , pour s'aquiter de la ridicule ceremo-nie qui devoit le dégager de son serment. Il mit son enseig-ne sur le haut de la porte de Rennes avec autant de front & d'assûrance que s'il en avoit fait la conquête , Bertrand luy voulut verser à boire luy même , & prit la liberté de luy de-mander où la Guerre se devoit continuer dans la suite : car ce Brave qui ne cherchoit que les occasions de se signaler , apprehendoit de se voir hors d'œuvre après la levée de ce Siege. Le Duc ne pouvant se defendre d'admirer cette in-clination martiale qu'il voyoit en luy , se mit à luy sourire , en disant qu'il l'apprendroit bientôt & qu'il trouveroit un champ assez large pour exercer son courage & sa valeur : Mais ce Prince eut un grand déboire , quand il apperçut qu'on jetta son enseigne par terre , avant même qu'il eût for-ty la barriere & que les Assiegez faisoient de grandes huées sur luy. Ce luy fut une mortification qu'il eut beaucoup de peine à digerer & qui le fit bien repentir de la démarche hon-teuse qu'il venoit de faire.

Comme il avoit donné sa parole de lever le Siege il fut reli-

religieux à la tenir , il fit plier bagage à ses troupes , & dé-campa tout aussitôt de la Place , pour aller passer son hyver dans Auray , jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles de Jean de Monfort , avec lequel il devoit s'aboucher pour prendre de nouvelles mesures pour la prochaine campagne. Charles de Blois ayant appris le peu de succès que le Duc de Lancastre avoit eu devant Rennes , & le courage avec lequel Bertrand l'avoit défenduë , se rendit incessamment dans cette Capitale , pour remercier les Bourgeois du zele & de la fidelité qu'ils avoient eu pour son service , & pour témoigner à Bertrand , combien il étoit sensible aux grands efforts qu'il avoit fait pour sa querelle avec tant de succès. Il luy fit don d'un beau Château qu'on appelloit *la Roche d'Arien* , le conjura de toujours épouser son party dans la suite & de vouloir en sa faveur couronner l'œuvre qu'il avoit commencé si généreusement. Bertrand luy promit de se devoüer tout entier à luy , l'asûrant qu'il ne manieroit jamais l'épée que pour sa querelle , & qu'il tâcheroit à l'avenir de luy conserver la Souveraineté qu'un Usurpateur luy disputoit avec tant d'injustice.

En effet toute la Bretagne étoit partagée pour ces deux Princes , les uns tenans pour l'un , & les autres pour l'autre le Roy d'Angleterre entrant avec chaleur dans le party de Jean de Monfort remplit toute la Bretagne d'Anglois qu'il fit débarquer à Brest , dont il donna le commandement au Duc de Lancastre , & le chargea de mettre tout en usage contre les Partisans de Charles de Blois. Ceux de Dinan qui tenoient pour ce dernier écrivirent à ce Prince que leur Ville étoit fort menacée , qu'elle avoit besoin d'un fort prompt secours , pour se mettre en état de soutenir le Siege que les Anglois alloient former contre eux.

Ce fut la raison pour laquelle Charles mit Bertrand à la tête de cinq ou six cens combattants , & luy donna l'ordre de se jeter incessamment dans la Place. Il y courut à perte d'haleine & fit une si grande diligence qu'il eut le bonheur d'y entrer avec tout son monde , auparavant que les enne-

E

mis investissent la Ville. Chacun se fit un merite d'y partager le peril avec Bertrand. Olivier de Guesclin son Frere & le *Tortboiteux* auparavant Gouverneur de Rennes voulurent être de la partie dans l'esperance qu'ils pourroient defendre Dinan avec le même courage & le même succès qu'ils avoient defendu la Capitale de toute la Bretagne.



## CHAPITRE VI.

*De l'avantage que BERTRAND remporta dans un combat singulier qu'il fit contre Thomas de Cantorbie durant le Siege que le Duc de Lancastre mit devant Dinan.*

**L**E Duc de Lancastre étant devenu sage à ses dépens. & voulant profiter du malheur qu'il avoit essuyé devant Rennes, serra Dinan de si près, & prit des mesures si justes, que les Assiegez se voyant aux abois, furent contraints de mander à ce Prince qu'ils luy rendroient la Place, si dans quinze jours Charles de Blois ne leur envoyoit pas du secours, & qu'ils le supplioient de leur accorder ce terme pour leur donner le loisir de faire sçavoir de leurs nouvelles à ce Comte, pour se disculper auprès de luy, si dans la suite il leur reprochoit d'avoir capitulé trop tôt. Le Duc de Lancastre & Jean de monfort ne les voulans pas aigrir, ny jetter dans le desespoir trouverent bon de deferer à leur demande, en leur donnant cette surseance. Il arriva durant cette treve qu'Olivier de Guesclin Frere de Bertrand, croyant qu'il pouvoit en toute sûreté sortir de la Ville, sans craindre aucun danger du côté des ennemis, & se divertir à la campagne sous la bonne foy de ce dernier traité, rencontra par hasard le Chevalier Thomas de Cantorbie Frere de l'Archevêque de cette Ville, qui luy fit toutes les hostilités & les avanies imaginables, l'arrêtant tout court, & luy demandant impe-



rieusement son nom, le menaçant que s'il le luy taisoit il luy en coûteroit aussitôt la vie.

Ce jeune Cavalier luy dit nettement , qu'il s'appelloit Olivier de Guesclin Frere du fameux Bertrand , dont la reputation luy devoit être assez connue par les grandes actions dont il se signaloit tous les jours. Cette reponse ne fit qu'échauffer la bile de Thomas , dont la jalousie ne luy permettoit pas d'entendre parler de Bertrand qu'avec peine, & bien loin de s'adoucir sur Olivier dans la crainte de s'attirer son frere, il s'acharna davantage à le maltraiter , & dit mille indignitez de Bertrand le mettant au rang des brigands, des scelerats & des incendiaires , & que c'étoit pour le braver qu'il le vouloit faire son prisonnier : qu'il eût donc à le suivre sans se le faire dire deux fois , & que s'il n'obeïssoit sur l'heure il luy donneroit de son épée tout au travers du corps.

Olivier de Guesclin voyant que Thomas parloit fort indignement de son frere, ne put pas se defendre de prendre son party, luy disant qu'il avoit grand tort de se déchaîner ainsi contre la reputation de Bertrand qui n'ayant eu qu'un petit patrimoine & beaucoup de naissance, tâchoit à se pousser dans la guerre par sa valeur & par son courage. Le Chevalier Anglois que ce discours aigrissoit encore davantage , mit l'épée à la main le menaçant de le faire taire & luy commandant de le suivre. Olivier fut contraint d'obeir parce qu'il étoit seul & desarmé, contre un autre à qui rien ne manquoit , & qui d'ailleurs étoit luy quatrième contre Olivier , qui ne put pas pourtant s'empêcher de luy dire qu'il n'étoit pas de bonne prise & qu'il ne croyoit pas qu'il en eut jamais aucune rançon. Thomas luy coupa la parole en luy défendant de plus raisonner , & le faisant marcher devant luy l'assûra qu'il ne sortiroit jamais de ses mains qu'il ne luy eût payé mille bons florins , & que la bourse de son frere n'étoit que trop suffisante pour le racheter & le conduisit ainsi jusques dans sa tente & luy donna des gardes.

Il y eut là par hasard un Chevalier Breton, qui s'apercevant qu'Olivier étoit arrêté prisonnier , partit de la main

pour en aller avertir Bertrand. Il le trouva dans la grand' Place de Dinan où il se defennuyoit à regarder des gens qui jouïoient à la longue paume. Ce Chevalier le demêlant au travers de la foule luy vint dire à l'oreille que Thomas de Cantorbie venoit d'arrêter son frere , & l'avoit mené prisonnier dans sa tente, sans avoir égard à la securité, que le benefice de la treve donnoit à tout le monde. Bertrand reçut cette nouvelle fort impatiemment , & regardant ce messager il luy demanda s'il ne s'étoit point mépris , & s'il connoissoit bien son frere. Il luy répondit qu'ayant eu l'honneur de servir d'Ecuyer à son propre Pere , le visage de son frere Olivier luy devoit être bien familier. Bertrand voulut apprendre le nom de l'Anglois qui avoit fait le coup , il le luy déclina fort juste , en luy disant qu'il s'appelloit le Chevalier Thomas de Cantorbie , propre Frere de l'Archevêque de cette fameuse Eglise d'Angleterre : *& par Saint Yves il me le rendra* ( dit Bertrand ) *ne oncques si mauvais prisonnier n'a pris.* Il se jeta tout aussitôt sur son cheval & vint à toute jambe au camp des Anglois. La plupart de ceux de l'Armée qui le connoissoient luy firent mille amitez , luy demandans le sujet de sa venue. Guesclin sans s'ouvrir davantage, les pria de luy vouloir bien enseigner où étoit la tente du Duc , auquel il avoit envie de parler. On se fit un merite de l'y conduire. Il y trouva ce Prince jouant aux échets avec Jean de Chandos , & qui avoit pour spectateurs Jean de Monfort, le Comte de Pembroc & Robert Knole. Tous ces Seigneurs firent mille caresses à Bertrand & luy ouvrirent le passage pour le laisser parler à son aise au Duc de Lancastre. Guesclin luy fit une profonde reverence & fléchit un genou devant luy. Ce Prince quita tout aussitôt son jeu releva Bertrand avec beaucoup d'honnêteté , luy demandant quelles affaires l'avoient appelé dans son camp. Chandos ajouta qu'il ne souffriroit pas qu'il s'en retournât à Dinan sans avoir auparavant beu de son vin. Bertrand répondit qu'il n'auroit point cet honneur , qu'auparavant on ne luy eût fait justice sur l'outrage qu'il avoit reçu : s'il y a ( dit Chan-

dos ) quelqu'un dans l'Armée qui vous ait fait le moindre tort , on vous le fera reparer sur l'heure.

Guesclin ne manqua pas d'entrer aussitôt en matiere , en representant au Duc de Lancastre & à toute sa Cour, qu'au préjudice de la treve le Chevalier Thomas de Cantorbie s'étoit saisy de la personne de son jeune frere , qu'il avoit surpris à la sortie des portes de Dinan, comme il ne songeoit qu'à prendre l'air & se divertir en exerçant son cheval tout seul dans les champs, & que ne s'étant pas contenté de luy faire insulte : il l'avoit forcé de le suivre jusques dans sa tente, où il le faisoit garder à veüe comme un prisonnier: qu'il les supplioit donc de donner incessamment les ordres necessaires pour sa liberté. Jean de Chandos prenant la parole l'assûra que ce ne seroit pas une affaire, & qu'il comprât que non seulement son frere luy seroit rendu : mais aussi que le Chevalier Thomas se repentiroit de sa temerité. Le Duc commanda sur l'heure qu'on fit venir le Chevalier Thomas devant luy , pour luy rendre compte de sa conduite & qu'en attendant on apportât du vin pour regaler Bertrand , & le faire boire avec eux. Les deux ordres furent promptement executez. Bertrand bût à la santé du Prince & de tous ces Seigneurs , & chacun luy rendit la pareille à l'instant. Le Chevalier Thomas de Cantorbie fut bien deconcerté, quand il vit Bertrand dans la tente du Duc, à qui toute la Cour faisoit des honnêtetez, & qui se plaignoit hautement du violent procedé qu'il venoit de tenir à l'égard de son frere, contre la bonne foy de la treve & le droit des Gens. Le Duc sans donner le loisir au Chevalier Thomas de répondre luy commanda de remettre entre les mains de Bertrand , son frere Olivier sans aucune rançon, parce qu'il n'avoit pas été de prise durant la furléance d'armes.

Le Chevalier tout à fait indigné des grosses paroles que Bertrand luy avoit attiré de son General , répondit fierement qu'il étoit homme d'honneur & Gentilhomme sans reproche, & qu'il le soutiendrait au peril de sa vie contre ce Guesclin , qui luy venoit de faire cette affaire : & pour preuve de ce

qu'il asûroit , il jetta son gant par terre , comme un gage du combat qu'il étoit prêt de faire avec celui qui seroit assez hardy pour le relever. Bertrand voyant que celui cy le vouloit braver ramassa le gant aussitôt , & prenant tout en colere Thomas par la main , luy dit qu'il vouloit se couper la gorge avec luy , pretendant prouver par le succès du combat qu'il étoit un lâche , & un malhonnête homme d'en avoir usé si mal avec son Frere Olivier , qu'il n'avoit pas pris de bonne guerre. Le Chevalier sans s'étonner luy répondit qu'il ne se coucheroit point qu'ils n'eussent auparavant mesuré leurs épées ensemble , & moy luy dit Bertrand , *oncques ne mangeray que trois soupes en vin au nom de la Trinité , jusqu'à tant qu'aye fait & accompli le gage.* Jean de Chandos offrit là dessus à Guesclin le meilleur cheval de son écurie & tout l'équipage convenable pour une si grande action , ce qu'il accepta volontiers.

Cette nouvelle après s'être répandue dans le Camp des Anglois , passa bientôt jusques dans la Ville de Dinan , dont tous les Bourgeois & les Officiers de la Garnison furent fort desolez , apprehendans que Bertrand , dont ils avoient un extreme besoin pour soutenir le Siege , ne se commit trop souvent , & ne perdit à la fin la vie , qu'il avoit déjà tant de fois risquée contre les Anglois , qui se promettoient qu'à force de le faire combattre , ils pouroient à la fin se delivrer d'un si dangereux ennemy : mais une jeune Demoiselle leur remit l'esprit en les asûrant que Bertrand sortiroit de cette affaire avec tout l'honneur & toute la gloire qu'il pouroit remporter avant le Soleil couché. Cette fille dont la naissance étoit illustre & l'éducation bien conditionnée , s'étoit acquise un tres grand credit dans toute la Bretagne , par les predinctions heureuses qu'elle avoit faites en d'autres rencontres , & le peuple ignorant & grossier imputoit à sortilege le talent qu'elle avoit dans la speculation des Astres , dans laquelle elle étoit fort experimentée : quoyque dans le fonds , toutes ces predinctions ne soyent pas toujours un coup sûr : puisque les Astrologues se mécomptent souvent en nous donnant des mensonges pour des veritez.

Cependant on avoit tant de foy pour tout ce qu'elle disoit , que chacun se promit un heureux succès de l'aventure de Bertrand. Il y eut même un Cavalier qui se déroba de Dinan , pour venir à bride abbattuë faire part de cette nouvelle à Guesclin , se persuadant qu'il s'en feroit un gros mérite auprès de luy : parce qu'elle luy seroit un infailible préjugé de l'avantage qu'il alloit remporter sur son ennemy. Mais Bertrand ne le voulut presque pas écouter, luy témoignant qu'il attendoit tout , de son courage , & de la justice de sa cause & comptoit fort peu sur la prediçtion de *Tifaine* ( c'étoit le nom de cette Demoiselle sçavante & fameuse dans tout le País. ) Un autre messager luy vint donner avis de la part du Gouverneur de la Ville & de tous les Bourgeois qu'il se donnât de garde des Anglois , qui en vouloient à sa propre vie , qu'il ne pouvoit mettre à couvert du danger qui la menaçoit qu'en faisant le combat dont il s'agissoit , au milieu de Dinan sous le bon plaisir du Duc de Lancastre , qui pouroit s'y rendre luy vingtième , en cas qu'il voulût en être spectateur , & qu'on le pouroit assûrer qu'on luy donneroit de fort bons otages pour sa sûreté. Bertrand leur manda qu'il étoit trop persuadé de la candeur & de la sincerité du Duc de Lancastre pour avoir rien à craindre de sa part : mais que pour les satisfaire il alloit proposer à ce Prince le party qu'ils luy suggeroient.

Ce fut dans cet esprit qu'il prît la liberté de luy témoigner le desir extreme qu'avoient ceux de Dinan que le champ du combat fut marqué dans le grand Marché de leur Ville. Le Duc y donna tout aussitôt les mains , & demanda seulement des otages pour sa personne , & pour tous les Seigneurs qui le devoient accompagner , quand il se transporteroit à Dinan le lendemain , pour voir ces deux Chevaliers aux prises dans une si belle carrière. Ce Prince ne manqua pas de s'y rendre de bonne heure avec tout son monde. Il y eut quelques personnes qui s'entremirent de part & d'autre pour ménager quelque accommodement entre ces deux ennemis , qui s'en alloient entrer en lice : mais Bertrand

qui vouloit assouvir son ressentiment contre son adversaire , n'en voulut jamais entendre parler : si bien que le Duc qui le connoissoit , voyant bien que toutes ces tentatives seroient inutiles , imposa silence là dessus à tous ceux qui les avoient voulu reconcilier & tout se disposa de part & d'autre pour en venir aux mains.

Guesclin se fit armer à l'avantage & de pied en cap , & s'étant mis à cheval il parut au milieu de la Place dans une fort belle contenance. Le Duc de Lancastre avec sa Cour, le *Tortboiteux* & tous les Officiers de la Garnison, les Bourgeois de la Ville & tout le menu peuple se rangerent au tour des barrières pour être les spectateurs d'une lice si importante. Les Dames & les Bourgeoises étoient toutes aux fenêtres pour étudier à loisir la bravoure des deux Chevaliers & s'en rendre aussi les arbitres. Le Gouverneur de la Place posta des gardes aux endroits nécessaires, non seulement pour empêcher le trouble & la confusion : mais aussi de peur que quelqu'un n'entrât dans le champ pour favoriser l'un ou l'autre des combattants. Il fit , aussi publier avant que la carrière fut ouverte , que si quelqu'un s'ingeroit de nuire au Chevalier Anglois sous quelque pretexte que ce fût , il luy en coûteroit la vie. on prit enfin toutes les precautions nécessaires, afin que Bertrand & Thomas combattissent tous deux avec un avantage égal. Quand le dernier vit tout cet appareil & le peril prochain qui le menaçoit le cœur luy manqua tout d'un coup. Il eût souhaité volontiers en être quitte pour rendre à Guesclin son Frere Olivier sans rançon : mais comme il falloit soutenir avec quelque honneur la temeraire démarche qu'il venoit de faire, il engagea secrettement Robert Knole & Thomas de Granson pour faire quelque proposition d'accommodement, sans toutefois qu'il parût qu'il y eût aucune part, afin de ne point commettre sa reputation. Ces deux Mediateurs de concert avec luy approcherent doucement de Bertrand faisant semblant de luy parler de leur propre mouvement, luy représenterent qu'il étoit à craindre que s'il luy mesarrivoit dans ce combat, on ne crût dans

dans les Pais étrangers que les Anglois luy auroient fait quelque supercherie , se prevalans de sa grande jeunesse , pour le mettre aux mains avec un Chevalier qui non seulement étoit dans un âge viril : mais s'étoit aquis une grande experience dans ces sortes de combats. Qu'il étoit donc plus à propos qu'on luy rendit son frere sans rançon pour accommoder tout ce different , que de risquer tous deux leur vie pour une bagatelle. Bertrand leur répondit qu'il n'étoit plus temps , que les choses étoient trop engagées pour en demeurer là , que le Duc de Lancastre, Jean de Chandos & le Comte de Pembroc s'étant transportez dans Dinan sous de bons otages pour voir decider cette querelle dans cette lice, il ne falloit pas les renvoyer sans avoir rien fait. *Je jure* ( dit-il ) *à Dieu tout puissant que le faux Chevalier qui m'a fait vilenie n'échappera jusqu'à tant que son tort luy ay montré où il me détruira ce voyant la Baronnie.* Mais pour ne pas tout à fait rebuter ces Seigneurs qui s'interessioient pour la paix , il leur promit d'y donner les mains , pourveu que Thomas de Cantorbie luy rendit publiquement son épée tenant la pointe à guise de pommeau , luy disant qu'il se mettoit à sa discretion. Robert Knole luy répondit que la condition étoit trop inique , & qu'il ne conseilleroit jamais à Thomas de commettre une si grande lâcheté.

Les Anglois qui se trouverent presens à toute cette ceremonie ne pouvoient assez admirer l'intrepide resolution de Bertrand & conjurerent Thomas de ne se point décourager , & de tenter hardiment le sort du combat pour soutenir l'honneur de leur nation , qui seroit extrêmement fleshy par sa crainte , & par sa défaite. Le Chevalier cherchant du courage dans son desespoir , les assura qu'il étoit resolu de vendre chèrement sa vie , les priant que s'il avoit l'avantage sur Bertrand ils ne l'empêchassent point par une fausse indulgence de luy donner le coup de la mort , & qu'au contraire s'il étoit terrassé par son ennemy , ils courussent aussitôt pour engager Bertrand à ne pas achever sa victoire aux dépens de sa vie. Ces Anglois luy promirent

qu'en ce cas ils feroient de leur mieux pour le tirer d'affaire. Les deux Chevaliers ouvrirent donc la carrière, & se choquerent l'un l'autre avec tant de furie le fabre à la main, que la force redoublée des coups qu'ils se donnoient fit voler en l'air des éclats d'acier tout entiers sans que ny l'un ny l'autre en perdissent les étriers. Cette premiere charge s'étant faite avec un succès égal ils dégainerent leurs épées & se chaillaient longtemps, sans pouvoir se percer. Il arriva que l'Anglois après avoir fait les derniers efforts laissa tomber la sienne. Bertrand voulant profiter de la disgrâce de son ennemy, prit le large pour caracoler, & fit tant de tours & de détours pour amuser Thomas de Cantorbie qu'il eût le loisir de descendre de son cheval & de se saisir de l'épée de l'Anglois qu'il ramassa par terre, & la jetta de toute sa force hors du champ du combat, afin de triompher plus à son aise d'un ennemy tout à fait désarmé.

Celuy-cy se trouvant hors d'œuvre après avoir perdu son épée couroit tout autour de la barriere pour éluder les approches de Bertrand, qui ne pouvoit courir, parce qu'il avoit les genoux armez. Il eut la presence d'esprit de s'asseoir à terre pour détacher l'armûre dont sa jambe étoit embarrassée pour pouvoir marcher, ou courir avec une liberté toute entiere. L'Anglois le voyant en cet état revint à toute jambe sur luy pour luy passer sur le ventre avec son cheval : mais Bertrand qui se tenoit toujours sur ses gardes para ce coup en perçant de son épée le flanc du cheval de son ennemy, l'animal se sentant blessé, la douleur le fit cabrer & regimber aussitôt avec tant de secousse & de violence, qu'il tomba par terre avec son Ecuyer. Bertrand sans perdre de temps se jetta sur luy, se contentant seulement de le balaffrer & pour luy faire porter de ses marques, il luy donna quelques coups du tranchant de son épée sur le nez, & tant de gourmades de son gantelet de fer, que Thomas étoit tout en sang, qui couloit sur ses yeux & sur son visage avec tant d'abondance, qu'il ne pouvoit pas voir celuy qui le frappoit. Dix Chevaliers Anglois se détacherent aussitôt de la foule des spec-



tateurs pour mettre les hola, disans à Bertrand qu'ayant remporté tout l'avantage de cette action, il ne luy seroit pas glorieux de pousser plus loin son ressentiment. Bertrand leur répondit qu'il ne trouvoit pas bon qu'ils entraissent dans une querelle à laquelle ils n'avoient aucune part, & que tout leur discours ne retarderoit point la perte de Thomas de Cantorbie, si le *Tortboiteux* son Commandant & son General ne luy donnoit un ordre exprés de mettre bas les armes. Celuy-cy vint aussitôt le prendre par la main pour luy faire cesser le combat, luy disant qu'il s'en devoit tenir à l'avantage qu'il avoit remporté, le Duc de Lancastre encherissant encore sur le *Tortboiteux*, avoüa qu'il ne croyoit pas que jamais Alexandre eût été plus hardy, ny plus intrepide que l'étoit Bertrand. Toutes ces louanges ne le flaterent point assez, pour luy faire perdre toute la haine qui luy restoit dans le cœur contre son ennemy, sur lequel il s'acharnoit toujours, quoyque les Bourgeois & les Officiers se missent entre deux pour luy faire lâcher prise, & ne le vouloit point quitter, qu'il ne se rendît son prisonnier, de même qu'il avoit obligé son Frere Olivier de s'abandonner à sa discretion : mais enfin le *Tortboiteux* son Commandant l'ayant assuré que tous ses droits luy seroient conservez, & qu'il ne devoit point balancer à se rendre à la prière que luy faisoit Robert Knole là dessus, ny à l'ordre qu'il luy donnoit luy même de finir le combat. Bertrand leur abandonna Thomas de Cantorbie : mais dans un état si pitoyable qu'à peine le pouvoit-on reconnoître.

Quand toute cette scene eut pris fin, tout le monde vint en foule feliciter Bertrand sur l'avantage qu'il venoit de remporter, & sur la gloire qu'il avoit acquise dans une si genereuse action. Sa Tante qui l'avoit élevé ne se pouvant tenir de joye le vint embrasser en luy donnant mille benedictions, & luy disant qu'il seroit à jamais tout l'honneur & toute la gloire de leur Famille à laquelle il venoit de donner un lustre nouveau, par la bravoure tout extraordinaire qu'il avoit fait éclater à la veüe d'un million d'hommes. Bertrand qui se pos-

se doit au milieu de tant d'applaudissemens, se souvint d'aller rendre ses respects au Duc de Lancastre, devant lequel il fléchit le genou à son ordinaire luy témoignant que c'étoit en sa consideration qu'il avoit épargné Thomas de Cantorbie, auquel il pouvoit ôter la vie de plein droit, après l'affront & le défy qu'il luy avoit fait. Le Duc luy marqua qu'il avoit un surcroît d'estime pour luy, depuis qu'il venoit de se signaler avec tant de succès contre un mal honnête homme qui avoit violé la treve qu'il avoit accordée, que bien loin d'avoir mille florins qu'il pretendoit pour la rançon de son Frere Olivier, il le condamnoit à luy payer la même somme pour le châtiment de sa felonnie, qu'à l'égard du cheval & des armes du Chevalier dont il avoit triomphé si glorieusement, il luy en faisoit un pur don : puis qu'aussi bien Thomas de Cantorbie ne meritoit pas de mettre jamais le pied dans sa Cour, ny qu'on le regardât de bon œil en Angleterre, où l'on avoit horreur de tous ces lâches procedez, & dans le même temps ce Prince ordonna qu'on luy remit entre les mains son Frere Olivier, & fit revenir à Dinan les otages qu'on luy avoit donné pour sa sûreté.

Bertrand le reconduisit hors des portes avec toute sa troupe, & luy témoigna sa reconnoissance pour toutes les honnêtetez qu'il luy avoit faites & particulièrement pour la peine qu'il avoit bien voulu prendre de se transporter à Dinan, pour honorer de sa presence le combat qu'il venoit de faire. En suite il rentra dans la Ville pour s'aller delasser avec ses amis dans un grâd repas qu'on avoit préparé pour le regaler, où les Dames & les Bourgeoises de la Ville assisterent pour le feliciter sur sa victoire, & dōnerent des preuves de la part qu'elles y prenoient, en dansant & chantât après ce souper. Cependant le Siege que le Duc de Lancastre avoit mis devât Dinan fut levé par ordre d'Édouïard Roy d'Angleterre, qui tenât le Roy Jean prisonnier dans Londres, vouloit profiter de la disgrâce de ce Prince & faire des conquêtes en France, & comme il avoit besoin de toutes ses troupes pour une expedition de cette importance, il envoya des ordres pressans au Duc de Lanca-

stre de se rembarquer incessamment à Brest avec tout son monde pour repasser la Mer aussitôt.

Ce Prince fit goûter de son mieux sa retraite à Jean de Monfort qui se vit contraint de condescendre à quelque accommodement avec Charles de Blois par le canal & le ministère de quelques Evêques, qui se présenterent d'eux mêmes par un mouvement de charité pour pacifier les choses entre ces deux Princes au moins pendant quelque temps : sans pourtant donner aucune atteinte à leurs prétentions reciproques. L'Armée Angloise descendit en Angleterre, & monta bientôt après sur les vaisseaux destinez pour son embarquement : mais toute cette expedition demeura sans succès. La Flotte Angloise fut battue d'une tempête si violente qu'il sembloit que la Mer & les elemens, & le Ciel même s'étoient armés contre elle : car il tomboit d'en haut des pierres si pesantes & si dures qu'elles bleffoient & mettoient tout en sang ceux qu'elles frapportoient. Si bien que les Anglois ne se pouvans pas garantir de leurs coups, se disoient les uns aux autres que ce fleau de Dieu marquoit l'injustice de leur entreprise. L'évenement le fit bien connoître dans la suite : car Edoüard n'ayant qu'une Armée toute delabrée, sur laquelle il ne falloit aucunement compter, se vit contraint de reprendre le chemin d'Angleterre, & de remettre la partie à une autre fois. Il s'y vit d'autant plus obligé qu'une maladie d'agereuse avoit mis hors d'œuvre le Duc de Lancastre.

Bertrand n'abandonna point le party de Charles de Blois, il épousa plus que jamais la querelle de ce bon Prince, & depuis la levée du Siege de Dinan, ce fut luy qui prit le soin de ses interêts, commanda ses troupes, s'assura de toutes les Places qu'il put pour soutenir une seconde guerre qui ne devoit pas manquer d'éclater bientôt : & bien que Jean de Monfort eût beaucoup plus de forces que Charles, cependant Guesclin ménagea si bien les choses qu'elles alloient de pair entre les deux partis, & la balance étoit là dessus si égale qu'on ne pouvoit pas presumer en faveur de qui la fortune se devoit declarer dans la suite.



## C H A P I T R E V I I.

*Siege mis devant Becherel par le Comte de Monfort & levé dans la suite par composition. L'on y verra l'adresse avec laquelle BERTRAND se tira des prisons de ce Prince, & les conquêtes qu'il fit depuis.*

**Q**Uand les treves accordées entre Jean de Monfort & Charles de Blois vinrent à cesser, chacun de ces Princes fit ses preparatifs pour renouveler la guerre avec plus de chaleur que jamais. Le Roy d'Angleterre fit repasser en Bretagne en faveur du Comte de Monfort un fort grand secours, cōduit par Jean de Châdos, Robert Knole, & Gautier Huët. Ce renfort fut assez considerable pour porter le Comte de Monfort à tourner toutes ses pensées du côté de la Citadelle de Becherel, Place pour lors tres-importante, & dont la prise, ou la defense seroit d'un grand poids aux affaires de ces deux concurrens. Monfort apprehendant qu'elle ne fût beaucoup meurtriere, s'il entreprenoit de l'attaquer dans les formes ordinaires de la Guerre, essaya de s'en rendre le Maître par composition. Ce fut dans cet esprit que quelques Officiers qui servoient dans ses Troupes s'avancerent aux barrieres de ce Château pour s'aboucher avec le Gouverneur, & luy promettre une recompense fort considerable, s'il vouloit remettre la Place entre les mains du Comte de Monfort, dont le droit legitime qu'il avoit sur elle étoit incontestable. Ils le cajolerent si bien qu'ils le firent condescendre à la rendre, en cas que Charles de Blois, auquel il vouloit donner avis de ce Siege, ne le vint pas secourir en personne dans un certain temps. Il envoya donc un homme affidé pour presser ce Prince à faire les derniers efforts, pour

forcer les lignes de Jean de Monfort qui n'omettoit rien pour hâter la prise de Becherel , qui n'étoit pas en état de pouvoir se défendre longtemps.

Charles de Blois comprit la conséquence qu'il y avoit à mettre tout en œuvre pour la secourir. Il ramassa tout ce qu'il avoit de Troupes & pria tout ce qu'il avoit d'amis en Bretagne , de se vouloir joindre au plutôt à luy. Bertrand, le Seigneur de la Val, le Vicomte de Rohan, Olivier de Mauny furent des premiers à luy offrir leurs services avec tout ce qu'ils pûrent assembler de Gendarmes , d'Archers, & d'Arbalestriers, dont ils firent un corps assez considerable pour tenter le secours de Becherel : Bertrand se mit à leur tête dans la resolution de se signaler en faveur du party de Charles de Blois qu'il avoit embrassé. La diligence qu'il fit fut si grande, que les deux Armées n'étant plus séparées que par un ruisseau, l'on étoit prêt d'en venir aux mains, Guesclin se mettoit en devoir de tenter le passage , lors qu'un Saint Evêque, pour empêcher le carnage & la boucherie qui s'alloit faire de tant de Chrétiens, s'entremet pour accommoder le différent de ces deux Princes , & proposa des temperamens si judicieux, allant & venant tantôt dans une Armée tantôt dans une autre, qu'il obtint une suspension d'Armes , pendant laquelle il ménagea les choses avec tant de conduite & d'esprit , qu'il fut accordé que Jean de Monfort, & Charles de Blois porteroient tous deux la qualité de Duc de Bretagne , qu'ils en partageroient les Villes & les Places à des conditions égales, & que pour sûreté de ce mutuel accord ils se donneroient reciproquement des otages. Bertrand & quatre autres Chevaliers furent choisis par Charles de Blois pour être les garans de ce dernier traité. Le Comte de Monfort donna de son côté quatre Seigneurs Anglois pour l'assurance de sa parole , en attendant que les choses fussent terminées de part & d'autre au goût de deux Princes.

Les conditions étant arrêtées , il ne s'agissoit plus que de mettre les otages en liberté. Charles de Blois executa là

dessus tout ce qu'il devoit de fort bonne foy : mais le Comte de Monfort n'en usa pas de même : car comme il avoit une envie secrette de recommencer la Guerre , & qu'il sçavoit que Bertrand luy seroit un grand obstacle pour reüssir dans son dessein , il fut assez enfiéle pour le retenir , & chargea Guillaume Felleton , sa Creature & son affidé , de le garder fort étroitement sans se soucier de violer la parole qu'il avoit donnée , de le relâcher de même que les autres. Bertrand ne pouvant comprendre pourquoy l'on avoit fait sa condition pire que celle des autres otages , à qui l'on avoit donné la liberté , & s'ennuyant un jour d'un si long retardement , il s'ouvrit au Chevalier Felleton , sur le chagrin qu'il avoit de se voir si longtemps en arrêt & le conjura fort confidemment de luy donner la clef de ce mystere , l'assurant si le Comte de Monfort exigeoit de luy de l'argent pour sa rançon , qu'il se mettroit en devoir de le satisfaire , & qu'il chercheroit dans la bourse de ses amis , de quoy se racheter : quoy que dans le fonds ce fût une injustice de mettre à ce prix la liberté d'un Chevalier , qui ne s'étoit livré comme otage , que sous la bonne foy d'être delivré sans rançon de même que les autres.

Felleton tâcha de luy remettre l'esprit là dessus , en le suppliant de ne point gâter son affaire par quelque discours indiscret , & luy promit qu'il partiroit incessamment pour se rendre à la Cour de Jean de Monfort , & ménager sa delivrance ; mais ayant laissé passer un mois tout entier sans se mettre en chemin : Guesclin le pressa tant là dessus qu'enfin Felleton se rendant à ses sollicitations alla trouver le Comte son Maître pour le pressentir sur ce qu'il avoit envie de faire de Bertrand. Il n'eut pas là dessus toute la satisfaction qu'il en attendoit : car au lieu de luy donner de bonnes paroles en faveur de son prisonnier : il luy declara nettement que bien loin de penser à luy donner la clef des champs , il avoit dessein de luy faire passer la Mer & de l'envoyer en Angleterre , pour l'y tenir sous sûre garde : ne  
vou-

voulant pas déchaîner un Lion, qui seroit capable de le devorer si ses liens étoient une fois rompus. Felleton de retour ne voulut point dissimuler à Bertrand une nouvelle si fâcheuse, & tâcha de le consoler de son mieux en luy représentant que peut-être les choses tourneroient mieux à l'avenir & que son Maître faisant un retour d'esprit sur l'iniquité de sa conduite à son égard, luy rendroit peut-être justice plutôt qu'il ne pensoit.

Bertrand ne se paya point de cette monnoye : Mais songea deslors à tenter toutes les voyes imaginables pour recouvrer sa liberté, se persuadant qu'il étoit permis, sans blesser son honneur & sa conscience, de sortir d'une captivité qu'on luy faisoit injustement souffrir. Il appella donc secrètement son Ecuyer, & luy donna l'ordre de se rendre à telle heure dans un certain lieu qu'il luy marqua pour l'attendre là, luy commandant qu'il y vint avec les deux meilleurs chevaux de son Ecurie, pour mieux faciliter l'évasion qu'il meditoit, & pour jouer son rôle avec moins de soupçon Bertrand fit signe au jeune fils de Felleton de se venir promener avec luy, luy disant qu'il avoit besoin de prendre l'air, afin qu'il pût dîner avec plus d'appetit. Le jeune homme qui ne sçavoit pas son dessein, le suivit volontiers, & quand ils eurent tous deux assez tracé de chemin pour arriver à l'endroit où l'Ecuyer attendoit son Maître, Guesclin se jeta sur le meilleur cheval & dit au jeune homme, *beau fils pensez de retourner & me salüez vötre Pere, & luy dites que je m'en vois en France aidier au Duc de Normandie à guerroyer, & ne vous esmayez : car se vötre Pere vous fait ennuy, ou détourbier, venez à moy pour avoir armüres & chevaux & ja ne vous faudray.*

Quand Bertrand se fut tiré de ce pas, il poussa son cheval & fit une si grande diligence qu'il arriva le soir même à Guingan, dont les Bourgeois eurent une extreme joye : parce qu'ils avoient besoin d'un si grand Capitaine pour les defendre des incursions des Anglois, qui se nichoient dans des Châteaux voisins & de là faisoient des courses sur ceux qui sortoient de la Ville & leur enlevoient leur bétail & leurs mar-

chandises & mettoient à de grosses rançons tous les malheureux qui tomboient dans leurs mains, ils représenterent toutes ces misères à Bertrand, qui parut fort touché de leurs plaintes. Il luy dirent que de tous ces Châteaux, il n'en étoit point qui leur fût plus incommode que celui de *Pestien*, qui les desoloit & le conjurerent de vouloir rester quelque temps avec eux pour leur tirer cette épine du pied. Guesclin leur fit entendre qu'il étoit pressé d'aller à Paris pour s'aboucher avec le Duc de Normandie, qui l'avoit appelé pour le seconder dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre les Anglois & les Navarrois, & qu'il n'avoit point de temps à perdre : mais s'étant mis en devoir de sortir de leurs portes, il les trouva fermées & le pont levé. Guesclin fut fort étonné de se voir enfermé de la sorte, & ne sçavoit à quelle cause imputer cet empêchement. Il leur demanda quel étoit le motif qui les avoit obligé d'en user de la sorte avec luy, s'il y avoit quelqu'un d'entr'eux, qui se pût plaindre qu'il luy deût un denier. Ils luy répondirent que bien loin de luy demander de l'argent, ils en avoient à son service & qu'ils ne plaindroient pas même la somme de soixante mille livres, s'il étoit question de le retenir chez eux à ce prix : qu'ils le conjuroient de ne les point abandonner dans l'accablement où il les voyoit, & qu'il voulût bien se mettre à leur tête pour aller attaquer avec luy ce Château de *Pestien*, dont la Garnison venoit tous les jours jusqu'à leur barrière pour les harceler.

Il luy firent enfin de si grandes instances, & luy parlerent là dessus avec tant d'empressement qu'ils l'appellerent plusieurs fois *Homme de Dieu*, se jettans à genoux, & le supplians de vouloir être leur Libérateur. Bertrand dont le cœur étoit tout à fait bien placé, ne put pas se défendre d'entrer dans leurs peines, & prit le party de s'en retourner avec les gens à son hôtellerie, dans laquelle il fut reconduit par une foule de Bourgeois & de menu peuple qui se ruoient de orier dans les rues, *vive Bertrand, Dieu benisse Guesclin, qui ne nous a point abandonné* il commença donc par nettoyer tous les



environs de Guingan de tous les Courcurs Anglois, qui faisoient le dégât jufqu'aux portes de cette Ville, & les ayant recoigné dans leurs Châteaux, il y mit le Siege avec tant de fuccés, qu'il fe rendit bientôt Maître de trois Places, dont il fit denicher ces incommodés Garnifons, qui ravageoient tout le Pais, & ne donnoient pas le loifir de respirer à ceux de Guingan, qui fe voyans liberez de ce voisinage fâcheux témoignèrent à Bertrand qu'ils luy devoient la confervation de leurs vies, de leurs biens & de leurs libertez.

Après avoir pris congé d'eux il alla de ce pas trouver Charles de Blois qui pour l'atracher davantage à fes interêts dans la fuite, luy fit époufer une fort riche heritiere, dont la naiffance & la beauté n'étoient pas communes, c'étoit cette même Demoifelle dont nous avons déjà parlé, qui fit au jufte une fi heureufe prediétion de l'avantage que Bertrand devoit remporter dans le combat, qu'il fit au milieu du camp des Anglois devant Rennes, en prefence du Duc de Lancâftre & de toute l'Armée Angloife. Cette Dame par ce Mariage entrant encore davantage dans tout ce qui touchoit Guefcclin fon époux, le pria d'être un peu plus credule aux avis qu'elle luy donnoit fur les jours, dont l'étoile étoit heureufe, ou malheureufe, l'affurant qu'il sortiroit toujours avec gloire de toutes les occasions les plus dangereufes, s'il obfervoit regulierement de ne fe jamais commettre, dans les jours qui renfermoient en eux quelque fatalité. Bertrand traita de vifion tout ce qu'elle luy difoit : mais il remarqua depuis que les avis de fa femme n'étoient point à méprifer, quand il fut pris à la journée d'Auray : car ce fut juftement dans un jour qu'elle avoit mis au rang de ceux qui luy devoient être malheureux : Mais il faut croire que le Ciel permet que ces difgraces nous arrivent, pour punir la credulité fuperftitieufe que nous avons pour ces fortes de prediétions : parce que ces jours pretendus heureux, ou funeftes n'ont aucune connexion naturelle avec la liberté de l'homme, & fi l'on mettoit fur fon compte, tout ce qui n'eft point arrivé de fâcheux dans ces jours, on decouvriroit que quand les prediétions font

suivies de leurs evenemens , c'est un pur effet du hasard , qui pourtant fait une si grande impression sur nos esprits que nous n'en pouvons revenir quand une fois nous avons vu quelque chose arriver sur les principes de l'Astrologie judiciaire , dont cette Dame se piquoit.

Durant les treves qui s'étoient faites entre Charles de Blois & Jean de Monfort , Bertrand ne pouvant demeurer oisif se rendit auprès de Charles Duc de Normandie , pour luy faire offre de son bras & de son épée contre une foule d'Anglois & de Navarrois qui ravageoient le Royaume de France , & s'emparoisent de ses meilleures Places durant la prison du Roy Jean son Pere , que les Anglois retenoient à Londres : si bien que tout le poids des affaires tomboit sur Charles , qui se voyant attaqué de tous côtez , avoit beaucoup de peine à se soutenir contre tant d'ennemis. Le Roy de Navarre tenoit Evreux , Breval , Nogent , Raineville , Tinchebray , le Moulin , Mortain , Breteuil , Conches , le Ponteau de mer , Cherbourg , & plusieurs autres Places , dont les fortifications n'étoient point à mépriser pour lors Meulan , Mante & Rouleboise étoient aussi dans le party des Anglois & des Navarrois , qui s'étoient presque rendu Maîtres de toute la Normandie. Le Captal de Buc , le Baron de Marcuil , Pierre de Squanville , & Jean Joüel tous Generaux Anglois , s'étoient emparez de toutes les Places situées sur la Seine , & personne ne pouvoit ny monter , ny descendre cette riviere sans payer aux Anglois des droits exorbitans , ce qui ruinoit tout à fait le commerce des Marchands de Paris & de Roüen.

Le Fort de Rouleboise que tenoient les Anglois les arrêtoit tout court , si bien que la France étoit en proye aux étrangers , qui y faisoient des dégâts incroyables , & se permettoient tout ce que la licence de la Guerre fait faire impunément au milieu des troubles & des divisions. Les Anglois avoient aussi pénétré jusques dans le Beauvoisis , & rien n'étoit à couvert de leurs incursions & de leurs incendies. Charles Regent du Royaume durant la prison de son

Pere essaya de relever la France de son accablement : il fit voir par sa sage conduite que son genie étoit assez fort , pour apporter le remede necessaire à tant de disgraces. Il tira tout le secours qu'il put des Villes fidelles qui s'étoient conservées dans l'obeïssance , Arras , Amiens , Tournay , Noyon furent des premieres à ne luy pas manquer au besoin. Ce fut d'elles qu'il tira beaucoup de soldats & d'argent pour faire & pour entretenir un corps de troupes assez considerable pour tenir tête à ses ennemis. Il en marqua le rendez-vous dans un certain Château que l'on nommoit *Mauconseil*, où Bertrand vint luy faire offre de ses services & s'embarquer dans son party.



## CHAPITRE VIII.

*De l'attaque que BERTRAND fit du Château de Melun qu'il enleva d'assaut . Et sous les yeux de Charles Dauphin Regent de France.*

**L**Es Anglois s'étant emparez de Melun situé sur la Seine, incommodoient extremement la Ville de Paris, qui commençoit à crier famine : parce que les ennemis s'étans rendus Maîtres de la riviere arrétoient & confisquoient tous les bateaux qui y portoient des vivres , & des marchandises. Le Regent apprehendant que s'il ne levoit cet obstacle les Parisiens se pouroient soulever contre luy , prit la resolution d'aller forcer cette Place à la tête de tout ce qu'il pouroit ramasser de gens choisis & determinez Il partit de Paris avec un corps de troupes fort considerable. Bertrand l'y suivit accompagné de tous les Braves, dont il avoit éprouvé la valeur dans toutes les expeditions qu'ils avoient faites en Bretagne avec luy. Le Baron de Mareüil étoit Gouverneur de la Forteresse que les François vouloient attaquer, il avoit fait entrer dans la Place beaucoup d'Archers & d'Ar-

balestriers Anglois , dans la resolution de se bien defendre & de disputer au Dauphin de France le terrain pied à pied. Il étoit d'autant plus engagé de soutenir ce Siege avec vigueur , que la Reine *Blanche* Femme de Charles le Mauvais , Roy de Navarre , y faisoit son sejour , & n'avoit pas manqué de prendre toutes les precautions necessaires , afin que cette Place ne fût pas insultée.

Le Dauphin voulant garder quelques mesures de bienséance avec cette Princesse , avant que d'en venir à l'assaut luy depêcha quelqu'un de ses Courtisans pour la porter à luy livrer la Ville & le Château sous offre de la dédommager par le don de quelqu'autre Domaine , qui vaudroit encore davantage que ce qu'elle luy cederait. La Princesse fit appeler là dessus son Conseil , pour apprendre de luy le party qu'elle avoit à prendre dans une occasion pareille. On ne luy conseilla pas de donner les mains à la proposition que luy fit faire le Dauphin qui fut reçue d'une maniere également incivile & fiere : puis qu'elle luy fit dire que jamais cette Place ne tomberoit dans ses mains , à moins qu'il ne la prît d'assaut , & par la brèche qu'il luy falloit ouvrir par le sang de tous les soldats , qu'il avoit amené de Paris pour cette expedition , qui luy coûteroit plus qu'il ne pensoit.

Le Dauphin voyant que l'honnêteté ne pouvoit rien gagner sur l'esprit de cette Princesse , eut recours à la force , & prit le party d'attaquer vivement le Château. Le Gouverneur avoit eu le soin de se pourvoir de tous les vivres & de toutes les munitions necessaires , outre une bonne Garnison qu'il avoit fait entrer dedans. Il comptoit bien de faire perir l'Armée du Dauphin devant cette Place. Le Duc de Normandie fit publier dans tout son Camp qu'on eût à se tenir prêt pour en venir à l'assaut le lendemain. Bertrand , dont la bravoure n'étoit pas si connue des François , que des Bretons fut ravy de trouver une si favorable occasion de se signaler. A l'aube du jour on donna le signal à toutes les troupes pour s'approcher du pied des murailles du Château , tandis que les uns plantoient des échelles pour monter , les

Archers & les Arbalestriers François tiroient une grêle de flèches dessus les rempars pour en écarter les Assiegez qui se défendoient de dessus les murs avec beaucoup de courage & d'intrepidité. Le Baron de Mareüil Gouverneur du Château s'y signaloit entre tous les autres. Il y faisoit tous les devoirs de soldat & de Capitaine, & les coups qu'il portoit étoient tirez si juste que personne n'en échappoit, ce qui le faisoit beaucoup apprehender des Assiegeans.

Bertrand voyant que les François commençoient à douter du succès de cette action, leur remit le cœur en disant qu'il falloit s'acharner sur la personne du Baron de Mareüil, & que si l'on pouvoit le jeter par terre, il répondoit de la reddition de la place. L'on recommença donc de plus belle, on appuya de nouveau les échelles contre les murailles, on fit des efforts incroyables pour monter : Mais les Assiegez faisoient culbuter les François les uns sur les autres, & tomber dans les fosses en jettant sur eux des pieces de bois, & des pierres d'une grosseur, & d'une pesanteur prodigieuse. Le Dauphin Regent qui regardoit tout ce fracas, vouloit partager ce peril avec ses soldats : on luy representa que la conservation de sa Personne étoit si nécessaire à l'Etat, que la France couroit risque de perir avec luy, s'il venoit à perdre la vie dans cette occasion. Ce Prince étoit appuyé sur une fenêtre observant tout ce qui se passoit pour & contre, plaignant le malheureux sort des Lys, que tant d'ennemis tâchoient de flétrir, se souvenant de la triste condition du Roy Jean son Pere, que les Anglois retenoient prisonnier à Londres, & du pitoyable état de la France, qui se voyoit ravagée par tant d'étrangers, qui venoient porter le fer & le feu jusqu'aux portes de Paris. Il rappelloit dans sa memoire ces temps heureux, où cette belle Couronne florissoit sous le Regne de Charlemagne, avec tant de lustre que toute l'Europe recevoit la loy de la France.

Tandis que ce desolé Prince faisoit cette triste reflexion sur l'état present des affaires, le Besque de Vilaines, un des plus Braves de son Armée, luy répondit qu'il ne devoit point

tomber dans le découragement , ny se laisser abbattre de la forte , que Charlemagne dont il envioit le bonheur n'avoit pas eu moins d'ennemis que luy , qu'il en avoit triomphé par son courage & sa patience , & que Dieu dans lequel il avoit eu une confiance entiere , avoit répandu sa benediction sur ses Armes, qu'il falloit donc esperer , que sa cause n'étant pas moins juste, elle auroit un même succès. Ce discours enfla si fort le cœur du Dauphin qu'il commanda tout aussitôt qu'on revint à la charge. Les François firent de nouveaux efforts: mais ils étoient toujours repoussez par les Assiegez, qui les renversoient les uns sur les autres , en faisant tóber leurs échelles à force de machines & d'instrumés pour cet effet. Bertrand voyant du pied de la muraille , le peu d'execution que faisoient les Assiegeans, fonda si l'on ne pouroit point entamer les murs du Château pour y ouvrir une brèche : mais s'appercevant que la tentative en seroit inutile, & que ce Baron de Mareüil se rendoit extremement redoutable aux François par la defense opiniâtée qu'il faisoit , jura dans son patois , *que par Dieu qui peina en croix , & au tiers jour resuscita il iroit aux creneaux parler à sa barette.*

Il se fait donc d'une échelle qu'il mit sur sa tête & l'appuyant à la muraille il se mit en devoir de monter l'épée à la main se couvrant toujours de son bouclier. Le Dauphin qui s'apperçut de cette intrepide action demanda le nom de ce Cavalier. On luy dit que c'étoit le Brave Bertrand , qui s'étoit aquis en Bretagne une grande reputation par les beaux faits d'armes , qu'il avoit faits en faveur de Charles de Blois contre Jean de Monfort , ce Prince admirant la resolution de cet homme témoigna qu'il n'en perdrait jamais le souvenir. La presence du Duc animant encore Guesclin davantage , le fit monter jusqu'aux derniers échelons, bravant le Baron de Mareüil & le menaçant qu'il alloit luy faire sentir la force de son bras , & l'injustice de la cause , qu'il soutenoit contre le Dauphin de France. Mais le Baron qui le vouloit faire taire , en le renversant de l'échelle jeta sur elle une grande caque de pierres qui la mit en pieces, & fit tomber

ber Bertrand tout armé la tête en bas & les pieds en haut dans les toffez, qui étoient pleins d'eau, & l'alloient noyer infailliblement, si le Dauphin qui le vouloit sauver n'eût crié qu'on le secourût incessamment, & qu'on le tirât au plutôt de là. L'un des Gardes de ce Prince courut à luy, le prit par les pieds, & fit tant d'efforts qu'il l'arracha du fonds de l'eau, qui l'alloit suffoquer sans ce prompt secours.

Bertrand après avoir bien bû secoüa la tête & paroissoit plus mort que vif. On le porta dans un fumier chaud qui luy fit revenir les esprits en le rechaufant, & quand il eut repris connoissance, il dit à ceux qui l'environnoient *quels Diables l'avoient là apporté, & se l'assaut étoit jà failly*. On luy répondit qu'il avoit assez bien employé sa journée, qu'il devoit se contenter de ce qu'il avoit fait. La disgrâce qu'il venoit d'essuyer, au lieu de refroidir son courage, sembla luy donner un nouveau feu pour aller à l'assaut : mais voyant qu'il étoit trop tard, & que tout étoit fait : il se transporta tout en colere jusqu'auprès des barrières des ennemis le sabre à la main, dont il fit une si grande execution, qu'il en abbatit plusieurs à ses pieds, & donna tant de terreur aux autres qu'il les fit rentrer en desordre, & lever le pont dessus eux pour se garantir de la fureur d'un si redoutable ennemy. L'attaque des François avoit été si vigoureuse & si meurtrière, que la Reine *Blanche* & le Baron de Mareüil sçachans que le Dauphin la devoit faire plus vivement recommencer le lendemain : que Bertrand se devoit mettre à la tête de ceux qu'on avoit destinez pour cette seconde expedition : qu'on étoit enfin résolu de faire main basse sur tout ce qui se trouveroit dans la Place, ils demanderent à capituler avec le Dauphin qui voulut bien épargner le sang des Assiegez, & recevoir à composition la Ville & le Château de Melun, qui luy furent rendus & remis dans ses mains.

Ce Prince après y avoir ébably garnison, s'en revint triomphant à Paris, dont les Bourgeois le reçurent avec des acclamations extraordinaires, & le feliciterent sur la grande a-

H

tion qu'il venoit de faire, & sur la liberté qu'il leur avoit rendue : parce qu'ils n'osoient pas auparavant sortir de leurs portes en sûreté, tant ils apprehendoient de tomber dans les partis des Anglois & des Navarrois, qui faisoient des courses jusques sous leurs murailles. La bravoure & l'aventure de Bertrand devant Melun, firent tant de bruit dans cette grande Ville que chacun s'étudioit de regarder ce brave Breton, qui s'étoit fait déjà un si grand nom dans la Guerre. On couroit en foule pour le voir. Le Dauphin ne se contenta pas de luy donner des louanges pour recompenser sa valeur, il la voulut reconnoître par de plus solides effets, en luy donnant le Gouvernement de Pontorson, Place pour lors tout à fait importante. Guesclin ne resta pas longtemps à Paris, & comme les mains luy démangeoient il en sortit bientôt pour aller attaquer trois Forts situés sur la Seine qui bôûchoient les approches & les avenues de la Capitale de tout le Royaume.



## C H A P I T R E IX.

*Du Siege, àssaut, prise & destruction du Fort de Rouleboise, & de la prise de Mante & de Meulan, dont les murailles furent abbattues.*

**L**A prise de Rouleboise, de Mante & de Meulan, paroissoit d'une si grande consequence aux affaires du Dauphin, qu'il fut resolu de mettre tout en œuvre pour les enlever sur les Anglois & les Navarrois, qui s'en étoient emparés, & les Parisiens ne recevoient plus tous les secours, que la Seine avoit accoutumé de leur donner par les bateaux qu'elle portoit chargez de vivres & de provisions qu'elle amenoit au pied de leurs murailles, tout étant arrêté par les Garnisons ennemies, qui s'étoient saisies de ces Places situées sur le même Fleuve. Dix mille Bourgeois de Rouen choi-



sirent entr'eux un nommé le Lievré pour leur Capitaine , & marcherent à sa suite au Siege de Rouleboise , qu'ils investirent d'un côté : tandis que Bertrand vint se camper de l'autre avec ce qu'il put ramasser de gens lestes & determinez pour une prompte expedition. L'attaque fut fort chaude des deux côtez : mais la resistance ne fut pas moins opiniâtre , & le Gouverneur de la Place se promettoit bien que les Assiegeans s'en retourneroient sans rien faire.

Bertrand & les principaux Officiers de son Armée , voyans bien que la prise de Rouleboise n'étoit pas une affaire d'un jour , se persuaderent que celle de Mante n'étant pas si difficile , il falloit tenter la conquête de celle-cy , pour venir ensuite à bout de la premiere. Guillaume de Launoy Capitaine fort estimé dans les Troupes de France ouvrit cet avis le premier dans le Conseil de Guerre , il ne fut pas d'abord suivy dans son sentiment. On luy fit entendre qu'il falloit debuter par la prise de Rouleboise & qu'en suite on songeroit à Mante , & que ce seroit decréditer les Armes du Dauphin , que de se présenter devant une Place , & de l'abandonner après pour entreprendre le Siege d'une autre. De Launoy leur persuada que sans quitter le dessein qu'ils avoient sur Rouleboise , ils pouvoient tourner leurs pensées sur Mante , qu'il se feroit fort de prendre en trois jours , si l'on vouloit exactement suivre & pratiquer ce qu'il avoit medité là dessus. Tout le monde entra dans son sentiment & l'on se reposa sur luy de toute la conduite de cette entreprise.

De Launoy se servit d'un stratagème fort ingenieux pour executer le dessein qu'il avoit dans l'esprit. Il choisit vingt de ses Soldats , qu'il fit habiller en Vignerons , & les déguisa si bien , qu'ils avoient tout à fait l'air de gens de ce métier. Il leur donna de bonnes armes , qu'ils cachèrent sous leurs vestes de toile , & les instruisit fort exactement de tout ce qu'ils devoient faire. Il avoit fait loger auparavant trente soldats qui çà , qui là , dans les Cabarets de Mante , qui pour devenir moins suspects demeuroient separez & faisoient semblant de ne se point connoître , ils avoient grand soin

H ij

de témoigner leur zele pour le Roy de Navarre & leur aversion pour le Dauphin Duc de Normandie, publians dans toutes les tavernes, que si ce Prince faisoit attaquer Mante, ils se feroient ensevelir sous les ruines de la Ville, avant qu'il s'en rendir le Maître.

Toutes les choses étant ainsi disposées, Guillaume partit avec ses gens dans une nuit bien obscure, & quand il se vit près de Mante il mit pied à terre, & fit descendre de cheval ceux qui l'accompagnoient, apprehendant que le hantissement des chevaux & le bruit de leur marche ne les fit découvrir, & ne reveillât les Bourgeois de la Ville. Ils se presenterent aux barrieres à la petite pointe du jour, lors qu'on faisoit l'ouverture des portes pour envoyer les bêtes aux pâturages. Quand quatre Bourgeois, qui gardoient les clefs de la Ville, eurent ouvert le guichet & la moitié de la barriere, ils apperçurent ces pretendus Vignerons un peu éloignez les uns des autres, qui faisoient mine de vouloir entrer pour travailler aux vignes, & gagner leur journée. Leur contenance leur paroissoit si simple, & si naïve, qu'ils ne balancerent point à leur ouvrir toute la barriere, & se retirerent en suite à leur corps de garde pour y mettre bas leurs armes, & faire sortir les bestiaux, quatre de ces vigneronns travestis passerent la porte, dont six autres qui les suivoient se saisirent aussitôt, & mirent tous ensemble l'épée à la main. L'un d'eux sonna d'un cors qu'il avoit dans sa poche, pour avertir Guillaume de Launoy qui se tenoit là tout auprès dans une embuscade, & n'attendoit que l'heure du signal pour entrer dans la Ville avec le reste de ses gens. Il eut l'adresse d'embarrasser le pont avec une charrette pour empêcher les Bourgeois de le lever sur ceux qui le devoient joindre. De Launoy se jeta dans Mante lors que la plupart des habitans étoient encore au lit.

Ces trente soldats qu'il avoit auparavant apostez dans la Ville se declarerent en sa faveur & se joignirent à luy crians *Launoy, Launoy*. Bertrand, le Comte d'Auxerre, & d'autres Chevaliers accompagnez de beaucoup de troupes se jet-

rerent à corps perdu dans la Place. Les habitans se voyans surpris firent mine de courir aux armes : mais Bertrand se faisoit de tous les postes & de toutes les avenues pour les tenir dans le devoir. Il y en eut quelques-uns qui se mirent en état de se defendre en jettant des pierres par les fenêtres : mais on les en faisoit retirer à grands coups d'arbalètes. La plupart coururent en foule dans la grande Eglise pour s'y mettre à couvert de la fureur du soldat, & faire leur condition bonne. Les femmes s'y jettoient aussi chargeans leurs enfans sur leur cou. Bertrand marcha contre cette Eglise à la tête de cinq cens Arbalétriers en força les portes, & menaça tous ceux qu'il y trouva de les faire passer au fil de l'épée s'ils ne se rendoient à sa discretion. La crainte de la mort les obligea de subir la loy du Vainqueur. Ce General les assûra qu'en se soumettant à l'obeïssance du Dauphin de France, on leur conserveroit leurs biens & leurs vies, & que s'il ne luy rendoient réponse sur l'heure il alloit faire un sac de leur Ville, en abandonnant tout au pillage & à la licence du soldat. Les Bourgeois de Mante ne se le firent pas dire deux fois, ils donnerent les mains à tout ce qu'on voulut & firent serment de reconnoître le Duc de Normandie pour leur Souverain durant l'absence & la prison du Roy Jean son Pere, & demanderent par grace à Bertrand qu'il voulut au plutôt attaquer aussi la Ville de Meulan : parce que cette Place leur seroit une épine au pied, tandis qu'elle tiendrait pour le Roy de Navarre, & pour les Anglois, qui feroient sans cesse des courtes sur eux & les recoigneroient dans leurs portes.

Bertrand leur promit qu'on alloit mettre incessamment les fers au feu pour cet effet : mais il leur dit qu'il falloit auparavant s'assûrer de la Tour de Rouleboise, qui ôtoit à Paris la communication de la Seine, & le secours qu'il avoit accoutumé de tirer de cette riviere. C'est ce qui fut aussitôt arrêté dans le Conseil de Guerre. Le Gouverneur de cette Tour étoit au desespoir, de ce que Mante avoit été surprise, & reprochoit par les creneaux aux François qu'ils ne s'en étoient rendus les Maîtres que par trahison : qu'ils n'auroient

pas si bon marché du poste qu'il occupoit & qu'il se defendroit au peril de sa vie. Des paroles l'on en vint aux coups. Bertrand se mit à la tête des milices de Rouën pour attaquer la Tour. On fit des efforts incroyables pour l'emporter : mais les Assiegez qui s'étoient preparez à soutenir l'assaut, se defendirent en gens de cœur, & jetterent tant de dards, tant de pierres, & tant de cailloux sur les Assiegeans qu'ils les obligerent à se retirer.

Bertrand qui ne se rebutoit jamais pour un mauvais succès & dont les ressources étoient inépuisables fit amener par charroy des beliers, & d'autres machines de Guerre pour battre la Tour. Cet appareil épouvanta le Gouverneur, qui s'apercevant qu'on ne luy feroit aucun quartier, s'il s'opiniâtroit à ne se pas rendre, prit le party de capituler, & demanda quelque argent pour être dédommagé de ses pertes, Bertrand avec lequel il s'aboucha luy voulut bien donner cette petite satisfaction, pourveu qu'il sortit aussitôt de la Tour. Ce qui fut executé sur l'heure, & Guesclin s'étant assuré de ce poste, y voulut regaler le soir même les Principaux Officiers de l'Armée, qui tenans Conseil de Guerre avec ce General, furent d'avis de dépêcher au plutôt auprès du Dauphin, pour luy faire part de cette nouvelle & pour sçavoir de luy si tel étoit son plaisir qu'on rasât cette Tour en la faisant sauter par une mine, afin de se delivrer du soin d'y mettre garnison, dont on auroit ailleurs assez de besoin. Le Duc de Normandie leur envoya là dessus tous les ordres nécessaires pour demolir la Tour, qui fut aussitôt abbatuë : si bien qu'il ne restoit plus, pour achever de debarrasser entierement la Seine, que de prendre Meulan, dont les Parisiens souffroient de fort grandes incommoditez. Bertrand assembla tous les Officiers de l'Armée pour leur représenter qu'il falloit achever par la prise de cette Place, ce qu'ils avoient déjà si genereusement commencé : que c'étoit l'intention de Charles Dauphin, dont ils avoient épousé la querelle contre le Roy de Navarre & les Anglois : qu'on ne la marchandât pas davantage, afin que les environs de Paris pussent devenir

entièrement libres. Le Comte d'Auxerre fit aussi de son côté toutes les instances possibles, afin que toute l'Armée prit la même résolution, chacun témoigna beaucoup d'empressement pour le Siege de Meulan, dont le retardement pouvoit beaucoup nuire aux affaires de la Couronne.

Toutes les Troupes firent donc un mouvement de ce côté là dans la résolution d'emporter la Place, ou d'y laisser la vie. Ceux de Meulan furent bientôt avertis du dessein qu'on avoit sur eux par un Cavalier qui fut à toute jambe leur donner cette triste nouvelle, dont ils furent fort alarmez. Ce qui les obligea de veiller à leur defense & de se tenir sur leurs gardes plus que jamais. Ils étoient déjà fort consternez de la prise de Mante & de Rouleboise : mais ils ne tomberent pas tout à fait dans le desespoir de disputer à leurs ennemis le terrain pied à pied. Chacun fut commandé de travailler aux fortifications de la Ville, sans en excepter les femmes & les enfans. Il y avoit au dessus une Citadelle assez forte & bien pourvue de vivres & de munitions, le Gouverneur se vançoit de tenir longtemps : parce qu'il avoit des farines, des vins & des chairs salées pour plus de quinze mois. Bertrand fit charger une partie des Troupes sur des bateaux, tandis que les Archers & les Gendarmes côtoyoient la riviere. Quand tout fut arrivé devant Meulan, Bertrand & le Comte d'Auxerre caracolèrent tout autour pour étudier l'assiette de la Place, & la reconnoître, ils observerent la situation de la Tour qui commandoit beaucoup à la Ville, étant bâtie sur une haute eminence & remarquerent que le pont avoit été nouvellement fortifié par les Anglois & les Nuyarrois, qui paroissoit à Bertrand fort difficile à prendre.

Il pria le Comte d'Auxerre de luy dire ce qu'il en pensoit : mais le Comte luy fit connoître que la prise de la Citadelle & de la Ville étoit bien d'une autre importance, que celle du pont, que c'étoit à cela qu'il falloit particulièrement s'attacher, & que si l'on pouvoit emporter les deux premières, l'attaque & la prise du pont, ne seroit pas dans la suite une

affaire. Qu'il étoit donc de la dernière conséquence de débiter par la Tour de Meulan qu'il falloit assiéger dans les formes & comme les Troupes destinées pour ce Siege, qui pourroit peut-être durer longtemps, auroient beaucoup de fatigues à essuyer, il fut d'avis qu'on les logeât autour de Paris dans de fort commodessendroits, afin qu'elles se pussent délasser & refaire de leurs peines & de leurs travaux & recouvrer de nouvelles forces, pour revenir à la charge quand il en seroit temps. Bertrand goûta fort le conseil du Comte d'Auxerre & luy témoigna qu'il étoit dans la résolution d'y entrer. On prépara donc toutes choses pour l'attaque de la Ville. Bertrand fit sonner la trompette par tout le Camp, afin que chacun fût alerte pour cette expedition Tandis qu'il se donnoit du mouvement pour encourager ses Troupes, & leur inspirer la résolution de bien payer de leurs personnes: les Assiegez qui le voyoient & le redoutoient, tirèrent sur luy de dessus leurs murailles un grand carreau de pierre qui vint tomber aux pieds de son cheval, & qui l'auroit infailliblement tué s'il eût porté juste. Les Arbalétriers eurent ordre aussitôt d'ouvrir l'action tirans sans cesse contre les Assiegez, qui paroissoient sur les remparts pour les amuser & faciliter le dessein de Bertrand, qui se mit à la tête des Gendarmes, & s'en alla tout droit se présenter aux barrières de la Ville, qu'il abbatit à grands coups de hache, avec tant de bravoure & d'intrepidité, que les Bourgeois n'osans pas tenir tête, se retirèrent en grand desordre dans la Tour, où ils avoient mis à couvert tout ce qu'ils avoient d'or, d'argent & de meubles. Il y en eut quelques autres qui s'enfuirent du côté du pont, y croyans trouver plus de sûreté.

Bertrand poursuivant sa pointe après avoir renversé les barrières alla s'attacher à la porte de la Ville, qu'il fendit & mit en éclats & en pièces avec la même hache : & s'étant ouvert par là l'entrée de Meulan, tout son monde se répandit aussitôt avec luy dans les rues. L'alarme fut extreme. Les habitans qui ne s'étoient pas réfugiés dans la Tour, se tenoient ca-

ca-

cachez dans leurs maisons, n'attendans plus que l'heure de la mort, Bertrand & le Comte d'Auxerre, croyans n'avoir encore rien fait s'ils ne se rendoient Maîtres de la Tour, & du pont, tournerent toutes leurs pensées de ce côté là : mais pour y réüssir avec plus de succès, ils crurent qu'il falloit commencer, par jeter l'epouvante par tout. Ils abandonnerent donc la Ville au pillage de leurs soldars, qui se jetterent avec tant de furie dans les maisons, que les Bourgeois s'estimoient trop heureux d'avoir la vie sauve, & de se mettre à rançon : si bien que la soldatesque s'enrichit, non seulement de leurs dépouilles : mais du prix qu'elle leur faisoit payer pour leur liberté.

Les habitans qui gardoient le pont, craignans la fureur de Bertrand ne balancerent point à le rendre, de peur qu'à la chaude on ne les fit passer au fil de l'épée s'ils entreprenoient de faire une plus longue résistance. Il ne s'agissoit donc plus pour achever toute la conquête, que d'enlever la Tour. Bertrand s'avisa devant que d'en venir aux mains, de tenter s'il ne pouroit point engager le Gouverneur à la luy rendre, en l'intimidant. Il le fit donc appeller pretextant qu'il avoit quelque chose d'important à luy communiquer. Le Gouverneur parut aux creneaux de la Tour, pour apprendre de luy tout ce qu'il avoit à luy dire. Bertrand le somma de la part de Charles Dauphin de France, Regent du Royaume & Duc de Normandie, de luy rendre incessamment la Place, & que s'il refusoit d'obeïr, il luy en coûteroit la tête, jurant qu'il ne sortiroit point de là ny luy, ny ses gens, qu'il n'en fût le Maître de gré, ou de force.

Le Gouverneur ne témoigna point d'être ébranlé de ces menaces, & se mettant à plaisanter, il luy demanda s'il avoit appris à voler, & si le Ciel luy avoit donné des ailes pour monter si haut. Bertrand se retirant tout en colere, luy dit qu'il le feroit bientôt repentir de sa prétendue raillerie. L'attaque fut aussitôt commencée : mais comme elle faisoit plus de bruit que d'effet, on ne l'employa seulement que pour empêcher les Assiegez de découvrir au pied de la Tour le tra-

vail des Mineurs, qui poussèrent leur ouvrage avec tant de secret, & de diligence, qu'ils s'avancèrent jusques sous le fondement des murailles qu'ils ébrançonnèrent en suite de leur mieux. Quand l'ouvrage fut achevé, les Mineurs en donnèrent incessamment avis à Bertrand, luy disans que quand il luy plairoit, il auroit la satisfaction de voir croûler cette Tour par terre. Guesclin leur commanda de la faire sauter, ajoutant que puisque les ennemis avoient refusé de se rendre, ils ne devoient pas trouver mauvais s'il en venoit contre eux aux dernieres extremitez. Les Mineurs mirent aussitôt le feu au bois & aux poutres, dont ils avoient ébranonné cette Tour, qu'ils tenoient ainsi suspendue.

Les flammes venant à brûler les pieces de bois qui servoient d'appuy aux murailles, en firent tomber un grand pan. Cette chute alarma si fort les Assiegez, qui s'apperçurent bien que le reste alloit croûler, qu'ils demanderent quartier, crians aux ennemis qu'ils se rendoient à la discretion de Bertrand, s'offrans de payer rançon pour leur personnes & ne demandans qu'à sortir au plutôt de ce même lieu, dans lequel ils se croyoient auparavant si fort en sûreté. Bertrand les envoya tous prisonniers à Paris avec leur Gouverneur, afin d'achever la demolition de la Tour, & raser les murailles de la Ville, se contentant de s'assurer du pont & d'y laisser une fort bonne Garnison. Les Milices de Rouen furent renvoyées en leur Pais, chargées de dépouilles. Bertrand & le Comte d'Auxerre prirent le chemin de Paris pour rendre compte au Dauphin de la dernière expedition qu'ils venoient de faire.

Ce Prince les combla tous deux de bienfaits, & les conjura de se réserver pour la première campagne, où la Couronne auroit encore besoin de leur service. Ils prirent tous deux congé de ce Duc après l'avoir assuré qu'ils n'épargneroient point leur sang, ny leur vie pour luy conserver le Sceptre que ses ennemis vouloient arracher de ses mains. Bertrand alla se délasser pour quelque temps de toutes ses fatigues en son Château de *Pomerfôn*, jusqu'à ce que le retour



du printemps luy donnât lieu de reprendre les armes en faveur du Dauphin , qui monta sur le Trône bientôt après : car le Roy Jean son Pere , ayant été delivré de sa prison par le secours d'une grosse rançon ne survécut pas longtemps à sa liberté. Le retour qu'il fit en Angleterre luy coûta la vie. Cette perte tira des larmes des yeux de tous les François qui regretterent avec une douleur extreme un si brave & si genereux Souverain , dont le sort avoit été si déplorable.

Les Anglois & les Navarrois voulans tirer avantage de la consternation , dans laquelle cette mort avoit jetté toute la France , renouvelerent leurs alliances ensemble , & firent une nouvelle confederation , dont tout le but étoit la ruine de ce beau Royaume. Ce fut dans cet esprit qu'ils se répandirent dans la Normandie , dont ils desolerent & pillerent toutes les campagnes , & s'acharnerent plus particulièrement sur les environs de Rouën , & de Vernon , dont ils affectoient de desoler tout le voisinage. Bertrand les veilloit de fort près & lors qu'ils y pensoient le moins il leur tomboit souvent sur le corps , & leur donnoit la chasse avec le peu de troupes qu'il commandoit : Mais il étoit tellement redouté que ses ennemis tâchoient toujours d'éviter sa rencontre & refusoient d'en venir au mains avec luy.

Le Dauphin se reposoit entierement sur luy , tandis qu'il n'étoit que Duc de Normandie : mais depuis qu'il fut Roy , il luy donna le commandement de ses Troupes avec un pouvoir absolu de tout entreprendre , quand il en trouveroit une favorable occasion. Guesclin *jura Dieu qu'il seroit les Anglois courroucier , ou qu'il seroit occis par eux en bataille.* Il donna le rendez-vous à ses Troupes à Rouën , qui fut le lieu qu'il marqua pour y assembler les Generaux & les Officiers qui devoient servir dans l'Armée qu'il alloit commander. Grand nombre de Normans , Bourguignons , Champenois , & Picards se rangerent sous ses enseignes , pour témoigner le zele & l'affection qu'ils avoient pour leur Souverain ; & c'est la louable passion , dont les François se sont toujours piqué entre les autres Nations (*ny en ayant aucune au*

*monde, qui prenne plus de part à la gloire de son Roy, ny qui s'expose plus volontiers à tous les perils pour l'honneur de sa Patrie que la Francoise* ) Cela s'est remarqué de tout temps.

Bertrand en fit pour lors une tres heureuse experience, quand il vit une si grande foule de gens qui se presenterent pour marcher sous ses étendars, il se promit un tres grand succès des operations de la Guerre qu'il alloit entreprendre. Le Comte d'Auxerre, Messire Baudoin d'Ennequin grand Maître des Arbalétriers de France, le Vicomte de Beaumont, Louïs de Havenquerque Flamand, Thierry de Bournonville, Jean des Cayeux, Guillaume Trenchant de Granville, Messire Enguerrand d'Eudin, le Sire de Ramburre, le Sire de Sempy, Robert de Villequier, le Sire de Betancour, Robillard de Frontebois, Robert de la Treille, & plusieurs autres Chevaliers avec ce qu'ils pûrent amasser de gens les plus determinez, se joignirent tous à Bertrand, & firent ensemble un Corps de Troupes fort considerable. Le grand Maître des Arbalétriers demanda quelle route il falloit prendre pour aller à la rencontre des Anglois & des Navarrois. Le Comte de Beaumont dit qu'il étoit d'avis, qu'on envoyât auparavant des Coureurs pour les reconnoître. Bertrand fit marcher droit au Pont de l'Arche & dépêcha quelques Cavaliers du côté de Cocherel, & de la Croix Saint Leufroy, pour observer la contenance des ennemis, & pour aller par tout à la découverte. C'étoit un agreable spectacle de voir la belle ordonnance de l'Armée Francoise, dont les Bataillons & les escadrons étant tous de fer, jetoient une grande lueur par toute la campagne : parce que le Soleil dardant sur leurs casques, excitoit une reverberation qui répandoit par tout un fort grand éclat. Les drapeaux & les enseignes que le vent agitoit exposoient les Lys aux yeux des spectateurs & les faisoient souvenir qu'ils en devoient soutenir la gloire au dépens de leur sang & de leur vie.

Toute la belle jeunesse de Rouën voulut être de la partie, sans se laisser attendrir des larmes de leurs Meres & de

leurs Sœurs, qui tâchoient de les détourner d'un si genereux dessein, dans la crainte qu'elles avoient de ne les jamais plus revoir. Rien ne les put ébranler là dessus. Toute l'Armée se mit en marche aussitôt & s'alla reposer la première nuit au Pont de l'Arche, où les soldats trouverent des artisans, qui leur avoient apporté de Paris des haches, des dagues, & des épées qui furent achetées comptant, pour en fournir à ceux qui pouvoient en manquer. Ils se disoient lés uns aux autres, qu'ils n'avoient qu'à se bien tenir, que Bertrand ne demeureroit pas longtemps sans rien faire, & qu'infailiblement trois jours ne se passeroient pas, sans qu'il y eût bataille. Guesclin fit la reveüe de ses gens à la sortie du Pont de l'Arche & trouva que ses Troupes ne montoient qu'à seize cens hommes, il les encouragea de son mieux, en leur representant que le Ciel répandoit toujours sa benediction sur les Armées qui soutenoient la plus juste cause, & qu'ils devoient se promettre qu'ils battront les Anglois, quand même ils seroient deux contre un.

Il détacha sur l'heure quelques coureurs pour découvrir où pouvoit être le *Capital de Buc* & les Anglois qu'il commandoit, & leur donna l'ordre de le venir trouver à Cocherel pour luy en rendre compte. Ce fut où l'Armée demeura campée jusqu'au retour des Cavaliers qu'il avoit dépêché pour reconnoître les ennemis, & comme Bertrand avoit envie de jouer des mains, il tenoit toujours ses gens en haleine, allant de rang en rang pour les disposer au combat, leur disant qu'ils devoient avoir devant les yeux la gloire des Lys, & l'honneur de leur Patrie, qui leur tendoit les bras pour leur demander du secours contre des étrangers, qui la vouloient soumettre à leur joug : que le Ciel au reste se declareroit en leur faveur puis qu'ils alloient entrer en lice pour la querelle de leur legitime Souverain : que s'il y avoit entr'eux quelqu'un dont la conscience luy reprochoit quelques pechez, il luy conseilloit d'aller incessamment aux Cordeliers pour s'y confesser : de peur que le déreglement des uns n'attirât la malediction de Dieu sur les autres.

Ces paroles assurèrent davantage toute l'Armée qu'on joueroit bientôt des cousteaux, ce qui fit prendre à plusieurs le party de se mettre en bon état, & d'aller faire leur bon jour pour s'exposer ensuite avec plus de courage à tous les evenemens du combat. Les Cordeliers furent remplis de Penitens que la presence du peril rendit plus contrits sur les desordres de leur vie passee. Quand ils eurent ainsi déchargé leur conscience du poids de leurs crimes, ils se mirent en campagne avec plus d'assurance, & vinrent rabattre à la Croix S. Leufroy faisans alte à l'Abbaye, pour s'y rafraichir eux & leurs chevaux, tandis que leurs valets iroient au fourrage, & quand ils pouvoient trouver dans les maisons des haches, ou des coignées propres à couper du bois, il s'en faisoient aussitôt, pretendans qu'avec ces gros instrumens, ils feroient bien plus d'execution dans une mêlée qu'avec des épées, & c'est ce qui leur fit aussi dans la suite gagner la *Bataille de Cocherel* contre les Anglois qu'ils hacherent & charpenterent avec tant de rage & de furie qu'ils faisoient voler têtes, bras, & jambes sur le champ du Combat.

Bertrand demouroit toujours avec ses Troupes dans cette Abbaye, dans une impatience extreme du retour de ses coureurs, qu'il avoit envoyé battre l'estrade par tout. Ils revinrent luy dire qu'ils n'avoient rencontré personne à la campagne, ny homme, ny femme, ny berger, ny laboureur, qui leur pût dire où pouvoit être à present le Captal de Buc & ses Anglois. Que tout ce qu'ils en avoient pû tirer de certain, c'étoit que ce General étoit fort d'Evreux avec bien treize cens combattans, gens fort determinez & fort lestes: mais qu'on ne sçavoit pas positivement, quelle route il avoit pris. Guesclin mal satisfait d'une réponse si vague, les renvoya sur leurs pas, leur commandant de faire un trarac dans les bois, dans la pensée quil avoit qu'ils y pouvoient être dans une embuscade pour faire la Guerre à l'œil & le surprendre à leur avantage. Il leur donna l'ordre de le revenir trouver à Cocherel pour luy rapporter des nou-

velles. Il sortit aussitôt de cette Abbaye. Faisant plus loin quelque mouvement, il disoit sur la route aux Officiers qui l'environnoient qu'il n'auroit ny paix, ny repos, qu'il n'eût vû de près les Anglois. Il ajouta, *que ces Gars y laisseroient la pel. & fussent ores trois contre un.* Cet intrepide General jura que s'il y en avoit quelqu'un dans son Armée qui fût assez lâche pour prendre la fuite, il le feroit aussitôt brancher au premier arbre, & que s'il y en avoit qui ne se sentissent pas assez de cœur pour bien payer de leurs personnes, qu'ils eussent à le declarer avant le combat, & qu'il leur donneroit volontiers congé : de peur que dans l'occasion leur crainte ne fût contagieuse aux autres, & ne fit perdre la journée. Tous luy répondirent qu'il n'avoit rien à craindre là dessus & qu'ils étoient bien resolus de le seconder, & de vendre avec luy bien cherement leurs vies aux Anglois : qu'ils espéroient de combattre & de vaincre. Ils hâterent donc leur marche avec tant de diligence, qu'ils arriverent le soir même à Cocherel, dans un temps bien chaud. Le succès de la bataille qui s'alloit donner étoit d'une tres-grande importance aux affaires du Roy Charles : parce que le Captal de Buc avoit affecté d'entrer dans le Royaume, pour troubler la ceremonie de son Couronnement qui se devoit faire à Rheims le jour de la Trinité, se vantant qu'il feroit tant de conquêtes en France en faveur du Roy d'Angleterre son Maître, qu'il ne laisseroit à Charles qu'un vain titre de Souverain sans Villes & sans Sujets.

Il marchoit avec une fierté toute extraordinaire, ayant avec soy les plus braves & les plus aguerris de sa Nation. Bertrand avoit déjà passé la Riviere d'Evre, & s'étoit posté tout auprès de Cocherel (petit hameau devenu fameux par la celebre victoire que Guesclin remporta près de ses murailles) : il attendit là des nouvelles de ses espions & de ses coureurs, qui se rendans auprès de luy, ne luy donnerent pas plus de satisfaction que la premiere fois, luy disans qu'ils avoient fait toutes les recherches possibles pour appréhendre des

nouvelles de la marche du General Anglois , & qu'ils n'en avoient pû faire aucune découverte. Bertrand leur reprocha leur peu de vigilance & d'adresse, les accusant de craindre les ennemis, & les traitant de lâches, & de gens plus capables de piller la campagne, que de faire aucune action digne d'honneur & de récompense. Il ajouta que s'il avoit eu cet ordre, il s'en seroit mieux acquité qu'eux, & qu'il falloit absolument que les Anglois ne fussent pas loin d'eux : qu'il étoit donc dans la résolution de ne pas décamper de là, qu'il n'en eût des nouvelles certaines : parce qu'il étoit bien trompé, si les ennemis n'étoient pas à leurs côtez. Son pressentiment se trouva veritable : parce que les Anglois marchaient dans les bois, joignant la montagne de Cocherel.

Bertrand ravy de les avoir deterrez, fit aussitôt tout preparer pour le combat. Le Comte d'Auxerre & le Vicomte de Beaumont qui commandoient sous luy, firent armer leurs gens, qui brûloient d'envie de combattre, & n'attendoient que le moment qu'on en viendrait aux mains. Un Heraut vint tout à propos leur dire qu'ils se tinssent sur leurs gardes puisque les Anglois n'étoient éloignés d'eux, que de trois ou quatre traits d'arbalète. Bertrand leur renouvela le discours qu'il leur avoit fait auparavant pour les encourager au combat. Il n'eut pas plutôt achevé de parler, qu'il apperçut sur la montagne l'étendart d'Angleterre, qui flotloit au vent. Ce qui luy servit de signal pour ranger ses gens en bataille, & qui faisoient fort bonne contenance. Le Vicomte de Beaumont luy representa qu'il devoit demeurer dans le vallon qu'il occupoit, & que s'il faisoit quelque mouvement pour changer de poste, & monter la montagne pour aller aux ennemis, il courroit grand risque de se faire battre. Bertrand luy répondit que c'étoit bien aussi son intention de ne pas quitter le terrain, sur lequel il étoit & d'attendre là les Anglois de pied ferme, & qu'il se promettoit de donner pour étrene au nouveau Roy de France, le Captal de Buc en personne, en qualité de prison-

prisonnier de Guerre. Tandis qu'il tenoit ce discours, les Anglois étoient postez sur la montagne en fort belle ordonnance, & faisoient montre de leurs drapeaux & de leurs enseignes avec beaucoup de faste & de fierté.

Le Captal ne sçavoit quel party prendre. Il s'imaginait que les François ne bougeans de leurs places apprehendoient de risquer le combat. Ce fut dans cette pensée qu'il voulut pressentir les Officiers de son Armée, pour sçavoir s'il n'étoit point à propos de descendre pour aller aux François & les attaquer, tandis qu'ils étoient tous saisis de crainte & de peur : Mais Pierre de Squanville le fit revenir de ce sentiment, en luy témoignant qu'il étoit dangereux de faire descendre ses Troupes, qui ne pouvans faire ce mouvement sans beaucoup fatiguer donneroient beaucoup de prise sur elles, quand il faudroit en venir aux mains, qu'il valoit donc bien mieux ne pas abandonner la montagne, jusqu'à ce que les François eussent pris un autre party. Jean Jouël goûta fort la pensée de ce Chevalier, soutenant que s'ils gardoient encore ce poste trois jours, les François seroient affamez dans le leur, & seroient obligez de décamper dans peu. Cet avis étoit si judicieux que Bertrand s'apercevant que c'étoit là le but des Anglois, assembla le Conseil de Guerre, composé du Comte d'Auxerre, du Besque de Vilaines, du Vicomte de Beaumont, du grand Maître des Arbalétriers, & de tous les autres Chevaliers & Seigneurs de l'Armée, auxquels il témoigna, qu'il étoit tout visible que les Anglois n'avoient pas envie de descendre de la montagne qu'ils occupoient, dans l'esperance qu'ils avoient, que les François seroient bientôt obligez de desesparer : de peur de se voir affamez dans leur camp : qu'il étoit donc d'avis qu'on leur envoyât un Trompette pour les inviter au combat & leur marquer un champ de bataille, où les deux Armées pourroient mesurer leurs forces sur un égal terrain, sans que le poste de l'une fût plus avantageux que celui de l'autre. Tout le monde donna les mains à la proposition de Bertrand, qui dépêcha sur l'heure un Heraut au Captal de Buc pour sça-

voir s'il vouloit accepter le party : Mais ce General qui ne brûloit pas du desir de se battre comme Guesclin, luy répondit avec beaucoup de flegme, qu'il ne consulteroit pas Bertrand sur ce qu'il avoit à faire en ce rencontre : qu'il sçauroit choisir son temps à propos & qu'il n'avoit garde de rien hasarder, sçachant qu'il luy venoit uu secours fort considerable.

Bertrand voyant par cette réponse que le Captal de Buc reculoit pretendait tirer avantage du peu de vivres qui estoit dans le Camp des François, que la faim pressoit beaucoup, tandis que les Anglois en avoient une fort grande abondance s'avisâ de suggerer d'autres moyens à son Armée pour engager les ennemis au combat. Il fit connoître à tous les Officiers qu'il falloit plier bagage devant les Anglois & faire semblant de fuir, pour les porter à descendre de la montagne, & que quand on les tiendrait dans la Vallée, l'on rebrousseroit aussitôt chemin, pour les venir charger de front en flanc, & par derriere. La chose fut ponctuellement executée comme Bertrand l'avoit projetée. Il donna l'ordre qu'on chargeât tous les équipages sur leurs mulets, & qu'on les fit marcher devant, afin que la Gendarmerie qui les suivoit, les pût tout à fait couvrir.

Quand les Anglois aperçurent de dessus leur montagne cette démarche des François, ils la prirent plutôt pour une fuite, que pour une retraite. Ils en allerent aussitôt donner avis au Captal, qui voyant aussi ce mouvement, ne pouvoit se tenir de joye, croyant que Bertrand n'avoit point d'autre dessein que celui de se tirer d'affaire, & du mauvais pas dans lequel il s'étoit embarqué : Mais Pierre de Squanville qui connoissoit le caractère de Bertrand essaya de le détromper de l'opinion dont il paroissoit prevenu, luy disant qu'il étoit à craindre que la contenance de Bertrand, ne fût une feinte & un stratagème, pour retourner sur ses pas contre eux & qu'on avoit beaucoup manqué, quand on avoit quité la montagne, où l'on étoit si bien posté. Le Chevalier Rambroc encherit encore sur ce qu'avoit dit Pierre de Squan-



ville, & fit toutes les instances imaginables pour engager le Captal de Buc à reprendre le chemin de la montagne : mais Jean Joüel leur reprochant leur crainte, jura qu'ils feroient mieux de quitter l'Armée que d'y jeter l'alarme de la sorte. Il ajouta que Bertrand n'étoit point un homme si fort à redouter, que s'il s'étoit jusqu'à lors signalé dans la Guerre, il ne s'ensuivoit pas qu'il fût également heureux par tout : que les armes étoient journalieres, que tel étoit aujourd'huy vainqueur, qui le lendemain pouvoit être battu : qu'enfin il seroit honteux aux Anglois de faire un arriereped devant une Armée qui fuyoit.

Tandis que ces Generaux se prenoient ainsi de paroles, Bertrand fit volteface & faisant sonner toutes les trompettes, il marcha droit aux Anglois qui furent bien surpris de ce changement. Le Captal & ses gens eussent bien souhaité de se revoir sur la montagne : mais il n'étoit plus temps : car les François étoient trop près d'eux, & les auroient chargé par derriere en leur marchant sur les talons. Si bien qu'il ny avoit point d'autre party à prendre pour le Captal que celui de se preparer au combat, & d'exhorter les Anglois à bien faire en leur representant qu'ils étoient en plus grand nombre que leurs ennemis, dont ils auroient fort bon marché : parce que la famine qui les avoit attenüez leur laissoit à peine la force de soutenir leurs armes : que les François n'en pouvans plus quelque bonne contenance qu'ils fissent, seroient fort aisément défaits : que chacun se disposât donc à jouer des mains en gens de cœur, & pour le faire avec plus de succès il fit publier dans toute l'Armée qu'on fit alte, pour prendre tous une soupe au vin, pour avoir plus de force à combattre.

Le Captal & Jean Joüel tâchoient de les encourager, en les assurant qu'ils leur donneroient les premiers de beaux exemples de bravoure & de valeur, & qu'on ne les verroit pas fuir comme des lievres devant les François. Bertrand se servit de cette pose des Anglois pour faire toujours avancer ses Troupes, & les ranger en bataille. Il donna tout

à loisir tous les ordres necessaires , afin que la journée luy fût glorieuse , & que le nouveau Roy de France remportât une victoire sur ses ennemis aussitôt qu'il auroit été couronné dans Rheims, dont il pût faire part à tous ceux de la Cour



## CH A P I T R E X.

*De la celebre Victoire que BERTRAND remporta sur les Anglois devant Cocherel, où le Capital de Bucleur General fut pris & toute son Armée défaite.*

**T** Andis que les deux Armées étoient en presence, campées entre la rivière d'Evre & la Montagne de Cocherel, située près d'un bois. Le Capital de Buc s'aperçut que le cœur manquoit à ses Anglois, qui voyans une montagne à leur dos, comprirent bien qu'en cas qu'il leur mesarrivât, ils n'auroient pas la liberté de gagner au pied. Cette tiedeur luy fit naître la pensée de reculer le combat & d'amuser Bertrand en attendant qu'il luy vint un secours de six cens hommes que luy devoit amener un Chevalier Anglois. Il envoya donc un Heraut dans l'Armée des François, pour dire à Bertrand en presence de tous les Officiers qui servoient sous luy, que les Anglois touchez de la langueur, où la famine avoit réduit les François, leur vouloient bien faire l'amitié de les accommoder de leurs vivres & de leurs vins, & ne pas profiter de l'avantage qu'ils pouroient remporter sur eux, en l'état où leur longue disette les avoit plongé : qu'ils leur donneroient donc la liberté de s'en retourner où bon leur sembleroit, sans aucunement les troubler dans leur marche : Mais Bertrand qui vouloit jouer des mains, luy répondit dans le langage de ce temps-là : *Gentil Herault vous sçavez moult bien preschier, vous direz à vòtre retour par de là, que se Dieu plaît je margeray aujourd'buy du Capital un quartier,*

*& ne pense aujourd'huy à manger d'autre char.*

Cette fiere réponse fit comprendre au Captal qu'il ny avoit plus rien à ménager avec Guesclin. Ce fut la raison pour laquelle il commanda sur l'heure qu'on se mit sous les armes, & que l'on commençât l'attaque. Les valets & les enfans perdus des deux camps en vinrent les premiers aux mains, & s'acharnerent les uns sur les autres avec tant de rage & de furie, que le sang en couloit de toutes parts. Cependant les Goujats François eurent de l'avantage sur ceux des Anglois, ce qui fut un heureux augure pour Bertrand, qui se flatta de la victoire, voyant de si beaux preliminaires. Après que les enfans perdus se furent separez, il y eut un Chevalier Anglois qui se détacha de son Gros, pour demander à faire un coup de lance, contre celuy des François qui seroit assez brave pour vouloir entrer en lice avec luy. Roulant du Bois se presenta pour luy prêter le colet, sous le bon plaisir de Bertrand. Le François eut encore de l'ascendant sur l'Anglois : car non seulement il perça les armes & la cuirasse de celuy-cy : Mais le coup ayant porté bien avant dans la chair, le Chevalier Anglois fut renversé de son cheval à la veüe des deux camps. Ce qui fut une grande confusion pour ceux de son party, qui de tous ces sinistres evenemens ne devoient rien presumer que de fatal pour eux.

Cependant le Captal voulant toujours faire bonne mine, s'avisa pour braver les François de faire apporter sa table au milieu du pré toute chargée de viande & de vin, comme voulant se moquer de Bertrand, qui jeunoit depuis longtemps avec ses Troupes. Les Archers & les Arbalétriers commencerent la journée par une grêle de flèches, qu'ils se tirerent les uns aux autres : mais qui ne firent pas grand effet des deux côtez. Il en fallut venir aux approches, les Gendarmes se mêlerent & combattirent à grands coups de haches, de sabres, & d'épées. L'action fut fort meurtriere de part & d'autre. Guesclin s'y faisoit distinguer par les Anglois, qui tomboient à ses pieds & qu'il couchoit par terre, par tout où il paroissoit. Ce Foudre de Guerre éclaircissoit

K iij

les rangs des ennemis par le fracas qu'il y faisoit. Il fut fort bien secondé du Vicomte de Beaumont, de Messire Baudouin d'Ennequin & de Thibaut du Pont, qui se signalerent beaucoup dans cette Bataille.

Ce dernier frappoit sur les Anglois avec tant de rage & de violence que son sabre ayant rompu de la force des coups, il se seroit trouvé tout à fait hors de combat, si l'un de ses gens, ne se fût heureusement rencontré là, pour luy mettre une hache à la main, dont il fit une si grande execution que d'un seul coup il enleva la tête d'un Chevalier & la fit tomber à ses pieds. Guésclin couroit par tout les bras nuds & le sabre tout ensanglanté criant aux François que la journée étoit à eux, & qu'ils l'achevassent aussi courageusement qu'ils l'avoient commencée. Qu'il étoit important pour la gloire de la Nation de gagner cette victoire en faveur du nouveau Roy de France, sur les ennemis, qui vouloient luy ravir la Couronne, que ses bons & fideles sujets venoient de luy mettre sur la tête. Ce peu de paroles prononcées par ce fameux General dans la plus grande chaleur de la mêlée, fit un si grand effet, que les François revinrent aussitôt à la charge avec un plus grand acharnement, & reprirent de nouvelles forces pour achever la defaite des Anglois.

Le Captal de Buc General des Anglois, paya fort bien de sa personne, & donna dans cette journée des marques d'une bravoure extraordinaire : mais du côté des François, ceux qui se signalerent davantage après Bertrand, ce furent le Comte d'Auxerre, & le Vert Chevalier Seigneur François, qu'on nommoit ainsi pour la force & la vigueur avec laquelle il avoit accoutumé de combattre. Le Vicomte de Beaumont, le Sire d'Ennequin grand Maître des Arbalétriers de France, le Besque de Vilaines, le Sire de Sempy, le Sire de Rambure, & Messire Enguerrant d'Eudin s'y distinguèrent aussi par leur courage & par leur valeur : les Anglois aussi de leur côté disputèrent longtemps le Champ de bataille, & tuèrent beaucoup de Chevaliers François entre lesquels le Sire de Betancour, Regnaut de Bournonville Jean de Senarpont,

Jean des Cayeux , & Pierre de l'Epine , tous gens d'une illustre naissance , y laisserent la vie. L'on dit que le Baron de Mareüil , qui tenoit pour les Anglois , tout fier de ce petit succès crioit à pleine tête après Guesclin , comme le voulant affronter , & luy faire sentir que les choses prenoient un autre train qu'il ne s'étoit imaginé : mais Bertrand pour luy faire rentrer ces paroles en la bouche , & le punir de sa temerité , revint sur luy tout en colere , & luy déchargea sur la tête un coup si violent qu'il l'abbatit à ses pieds , & Guesclin l'alloit achever s'il n'eût été promptement relevé par les siens , qui coururent à luy pour le secourir. La Mêlée recommença pour lors avec plus de chaleur : mais les Anglois succomberent à la fin , quelques efforts que fissent le Captal de Buc & le Baron de Mareüil pour leur inspirer du courage , & leur faire reprendre leurs rangs : leur disans toujours , qu'il leur venoit un fort grand secours. Bertrand de son côté ne manquoit pas d'animer les siens , & de les exhorter à si bien combattre qu'on pût donner au nouveau Roy pour son joyeux avenement à la Couronne , la nouvelle d'une Victoire bien complete.

Ces paroles inspiroient une nouvelle chaleur aux François , & les faisoient revenir à la charge avec plus de furie. Toute cette grande action ne se passa point , sans qu'il y eût aussi du côté de Bertrand quelques personnes distinguées qui perdirent la vie , le Vicomte de Beaumont , & le grand Maître des Arbalétriers furent de ceux là. Ce dernier fut tué de la propre main du Baron de Mareüil , qui n'eut pas le loisir de se réjouir de cet avantage : car le Comte d'Auxerre , & le Vert Chevalier luy firent payer sur le champ cette mort aux dépens de sa propre vie , s'étant acharnez avec tant de rage & d'opiniâtreté sur luy , qu'ils ne le laisserent point , qu'après luy avoir donné le coup de la mort. Le même sort tomba sur Jean Juël qui s'étant trop avant engagé dans la mêlée , n'en put sortir qu'après avoir reçu beaucoup de blessures , qui luy furent mortelles peu de temps après , il arrive souvent dans les combats des aventures si

bizarres, auxquelles on ne s'attendoit pas, qu'elles font souvent toute la decision de la journée. Celle de Cocherel en est un exemple : car comme on étoit aux mains, deux coureurs vinrent à toute jambe avertir les François qu'ils combatissent toujours sans relâche : parce qu'il leur venoit un fort grand renfort, qui lesalloit rendre victorieux & cependant les deux hommes s'étoient mépris : car ce secours étoit pour les Anglois.

Cette esperance dont se flatterent les François, leur fit redoubler leurs coups avec plus de vigueur, se jettans comme des Lions au milieu des rangs de leurs ennemis, & ne doutant plus que la victoire n'allât se declarer en leur faveur. Cette seule opinion leur donna tant de cœur & tant de succès, qu'ils firent une grande boucherie des Anglois & tuerent entr'autres, Robert du Sart Chevalier l'un des plus braves du party contraire, & Pierre de Londres Neveu de Chandos, qui s'étoit fait un grand nom dans l'Armée Angloise, par plusieurs belles actions qui luy avoient aquis beaucoup de reputation. L'on ajoute que Bertrand se servit encore d'un autre stratagème, qui luy procura la victoire. C'est qu'il s'avisa, dans la plus grande chaleur du combat, de détacher de son Armée deux cens lances, sous la conduite d'Eustache de la Houffaye, auquel il donna ordre de s'aller poster avec ses Gens derriere une haye, que plusieurs grands buissons couvroient, au dessous de laquelle il y avoit une piece de terre, où l'on avoit planté des vignes, qu'on avoit laissées tout en friche. Ils se coulerent là dedans & couvrirent leur marche si à propos, que s'étant emparez de ce terrain, les Anglois furent bien surpris de se sentir attaquez par derriere, & d'avoir à leur dos une partie de leurs ennemis, tandis qu'ils étoient occupez à se defendre de front contre les autres : si bien que se voyans frappez devant & derriere, il leur fut impossible de soutenir le choc plus longtemps, au milieu d'un carnage qui leur faisoit horreur, & les jettoit dans le découragement & le desespoir.

Le Capitai appercevant tout ce desordre, & voyant qu'il  
n'y

ny pouvoit pas apporter de remede , prit la resolution de vendre bien cherement sa vie. Bertrand & Thibaut du Pont fort intrepide Chevalier luy tomberent sur le corps. Ce dernier le prit à deux mains par le casque , & le serra tellement qu'il ne se pouvoit dégager , & quelque effort qu'il fit pour le percer de sa dague , du Pont le tenoit toujours luy criant qu'il se rendît sur l'heure s'il luy restoit quelque desir vivre. Bertrand qui ne s'accommodoit pas de toutes ces façons, luy dit *jay à Dieu en convenant que se ne vous rendez , je vous bouteray mon épée dans le corps.* Le Capral sçachant qu'il étoit homme à faire le coup , ne se le fit pas dire deux fois. Il se rendit à luy sur l'heure. Pierre de Squanville suivit aussi son exemple , & luy tendit la main : si bien que tout le combat cessa dans l'instant. La plupart des Anglois furent tuez , ou pris , & la victoire étoit tout à fait complete pour Guesclin , quand un Espion luy vint dire que tout n'étoit pas encore achevé , qu'il avoit veu six vingt chevaux , qui couroient à toute bride pour venir au secours des Anglois.

Bertrand voulant profiter de cet avis fit aussitôt defarmer tous les prisonniers qu'il avoit dans les mains, pour les mettre hors de combat , & rangea ses gens en bataille , pour défaire ces recrues , qui venoient appuyer les Anglois. Il eut l'adresse de les envelopper , & de les tailler en pieces , sans qu'il en pût échapper un seul que le Capitaine qui conduisoit ce secours , & qui voyant que tout étoit perdu , se déroba de la mêlée , pour s'en retourner au Château de Nonencour , d'où il étoit sorty devant , à la tête de tout son monde , & comme il avoit peur d'être dépouillé sur sa route d'un habit tout en broderie , dont il étoit couvert , il alla chercher un sac dans un moulin , qu'il mit par-dessus pour se déguiser , & sauver ainsi sa riche veste & sa propre vie. Quand le Gouverneur le vit retourner tout seul dans ce bel équipage , il luy demanda la raison de tout ce changement. Ce Capitaine luy fit le triste recit de tout ce qui s'étoit passé , luy disant que le Capral & Pierre de Squanville étoient pris , que le Baron de Mareüil , Jean Joüel & tous les autres

Chevaliers étoient morts pris ou bleffez à mort , qu'enfin la d<sup>e</sup>-faire des Anglois étoit si entiere, qu'on n'y voyoit aucune ressource.

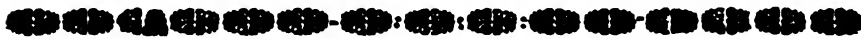
Le Gouverneur avoit de la peine à deferer à cette nouvelle , & se feroit déchaîné sur celuy qui la luy raportoit , si d'autres gens ne fussent venus aussitôt , qui la luy confirmèrent. Le champ de bataille étant couvert de morts , tous les villageois d'alentour s'y rendirent pour les dépouiller , tandis que les François achevoient de défaire le secours qui venoit aux Anglois : mais après cette dernière execution , les gens de Bertrand revinrent sur leur pas. Leur presence épouvanta si fort ces canailles , qu'elles prirent aussitôt la fuite. Les soldats de Guesclin chercherent avec grand soin les cadavres du Vicomte de Beaumont & du Seigneur d'Ennequin grand Maître des Arbalétriers , qu'ils demêlerent entre les autres , & les firent transporter de là pour leur donner une sepulture proportionnée à leur rang & à leur naissance : ils trouverent aussi Jean Joüel du party Anglois qui tiroit à la fin : Mais qui n'étoit pas encore mort des blessures qu'il avoit reçues. Ils le firent charger sur une charette dont l'ébranlement acheva de le faire mourir.

Bertrand commanda qu'on ôrât de là tous les principaux Officiers François qui venoient de perdre la vie dans cette bataille , afin qu'on les fit inhumer honorablement , comme gens qui venoient d'expirer pour la gloire de leur Nation. Guesclin fit monter aussitôt à cheval ses plus illustres prisonniers , comme le Captal, Guillaume de Granville , & Pierre de Squanville , & leur fit faire une si longue traite , qu'il les mena le soir même à Vernon , d'où il les fit passer le lendemain jusqu'à Rouën , d'où Bertrand écrivit au Roy tout le succès de cette bataille , & le nombre & la qualité des prisonniers qu'il avoit dans ses mains , pour sçavoir de sa Majesté ce qu'elle vouloit qu'on en fit. Ce fut avec bien de la joye que Charles reçut une si agreable nouvelle à Rheims, où ce Prince s'étoit rendu pour la ceremonie de son Sacre.

La conjoncture étoit la plus favorable du monde : parce



que cette victoire donnoit un grand poids aux affaires de sa Majesté contre les Anglois , dont le party s'affoiblit à veüe d'œil depuis cette journée. Le Roy donna l'ordre qu'on reserât fort étroitement les prisonniers dans le Château de Rouën & fit decapiter Pierre de Squanville parce qu'étant né son sujet, il avoit été pris les armes à la main contre son Souverain. Ce Prince revint en suite dans sa Capitale , où les Parisiens le reçurent avec de grandes demonstrations de joye pour la victoire de Cocherel , & pour recompenser Bertrand qui l'avoit remportée, il luy fit don de la Comté de Longueville & gratifia tous les autres Officiers à proportion des services qu'ils luy avoient rendus dans cette glorieuse journée.



## CHAPITRE XI.

*De la prise de Valognes & de Carentan par  
BERTRAND, & de la Victoire qu'il rempor-  
ta sur les Anglois dans le même País.*

Guesclin ne voulant pas demeurer oisif après la journée de Cocherel , & pretendait rendre encore de plus grands services à son Maître assembla le plus de Troupes qu'il pût à Rouën pour entreprendre de nouvelles expéditions. Tous les Generaux François qui se faisoient un merite de soutenir la gloire des Lys , se rendirent auprès de luy. Le Comte d'Auxerre le Vert Chevalier , le Besque de Vilaines , Alain de Beaumont qui mouroit d'envie de venger la mort de son Frere le Vicomte , qui venoit d'être tué dans la derniere occasion , Olivier de Mauny & Alain son Frere , Eustache de la houssaye , luy menèrent le plus de gens qu'ils pûrent attrouper pour grossir son Armée. Quand toutes choses furent prêtes , Guesclin partit de Rouën dans une fort belle ordonnance. Il mit à la tête de

l'avantgarde Guillaume Boitel fort brave & fort expérimenté Capitaine, qui tomba d'abord dans une embuscade & fut vivement attaqué par les Anglois, qui le pensoient surprendre : mais il les repoussa si vigoureusement qu'il les mena battant jusqu'à Valognes, après en avoir couché plus de six vingt par terre. Les fuyards alarmerent toute la Ville & y jetterent l'épouvente, en disant qu'il falloit que chacun se sauvât, parce que *le Diable de Bertrand* étoit à leurs trousses, & qu'il ne feroit aucun quartier à pas un de ceux qui tomberoient par malheur dans ses mains.

Valognes n'étant pas fermée tous les habitans se réfugièrent en foule dans la Tour du Château, pour s'y mettre à couvert de l'invasion des François, & dépêcherent des courriers pour avertir les Anglois qui s'étoient saisis de Saint Sauveur, & de Carentan, qu'ils eussent à se tenir sur leurs gardes : parce que Bertrand étoit en campagne, qui faisoit mine de les attaquer. Ce General étant arrivé devant Valognes avec tout son monde, il investit le Château : mais avant que de l'attaquer il voulut sonder s'il n'en pourroit point intimider le Gouverneur, & l'obliger à rendre la Place dans la crainte de toutes les executions militaires. Il s'approcha donc du fossé pour s'aboucher avec luy là dessus, & luy dit que s'il pretendoit arrêter une Armée Royale devant une Bicoque, il devoit compter qu'il le feroit pendre aux creneaux des murailles de la Tour, aussitôt qu'il l'auroit emportée, sans faire aucun quartier à tous les Anglois qui tenoient garnison là dedans sous son commandement.

Le Gouverneur ne fut point alarmé de cette menace, il luy répondit fièrement, qu'il se defendroit en homme de cœur & qu'il se soucioit fort peu ny du Roy de France, ny de luy. Bertrand sortit de là tout en colere en luy montrant les poings, & luy disant *que vultis, ou non il auroit le Chastel*. Le Gouverneur Anglois de Nation, mit tout en œuvre pour luy tenir tête & disposa ses Arbalétriers pour écarter les Assiegeans à force de traits. Les François les attaquèrent vivement : mais comme ils ne pouvoient pas entamer les mu-

railles de la Tour , tous leurs efforts furent sans effet. Cette vaine tentative chagrinoit fort Bertrand. Il assemble là dessus son Conseil de Guerre. Le Comte d'Auxerre fut d'avis, que puis qu'on ne pouvoit pas emporter ce Château d'assaut , il falloit ou le battre avec des machines, ou le miner. Tout le monde entra dans ce sentiment , on envoya tirer de Saint Lo six batteries propres à lancer de gros carreaux de pierre : mais les Assiegez en évitoient les atteintes & les coups, en les amortissant par des peaux de beuf fraîchement tuées qu'ils leur opposoient, & par des gros ballots de laine & de coton, qu'ils faisoient couler le long des murailles, aussitôt qu'ils voyoient la machine en action , si bien que la violence de la pierre jettée , venoit à se ralentir dans ces mous instrumens qui la recevoient.

Bertrand étoit au desespoir de ce que les Assiegez rendoient ses efforts inutiles, & se moquoient de ces grossiers stratagèmes qu'il employoit contr'eux : il ne luy restoit donc plus que celui de la mine pour faire sauter cette Tour : mais comme elle étoit située sur un rocher elle ny pouvoit mordre. Ces difficultés rebuterent la plupart des Generaux qui vouloient laisser là toute l'entreprise. Le Vicomte de Rohan & le Seigneur de Beaumanoir, étoient d'avis qu'on levât le piquet de devant ce Château , dont le siege leur paroissoit impraticable, pour aller secourir celui d'Auray, que le Comte de Monfort secondé de Robert Knole & de Chandos, avoit commencé d'attaquer en Bretagne. Ils soutinrent que cette affaire étant de la dernière importance aux intérêts de Charles de Blois, on devoit toutes choses cessantes, tourner toutes ses pensées du côté de ce secours, plutôt que de s'acharner à une Bicoque, dont la prise étant incertaine coûteroit beaucoup de gens aux François , dont on auroit assez de besoin pour d'autres expéditions : mais Bertrand, qui ne vouloit jamais rien faire à demy , les fit revenir de cette opinion , leur representant que s'ils décampoient de devant cette Tour, ils alloient beaucoup commettre la reputation de leurs Armes , qu'ils avoient rendu redoutables jusqu'alors.

Qu'il valloit donc bien mieux achever ce qu'ils avoient commencé, que de demeurer en si beau chemin.

L'ascendant qu'il avoit sur leurs esprits, les fit tous descendre à ce qu'il voulut : on continua donc le Siege. On livra deux assauts avec tant d'impetuosité, que le Gouverneur se souvenant que Bertrand avoit juré que s'il prenoit ce Fort, il le feroit pendre avec toute la Garnison qu'il commandoit, prit le party de capituler pour sauver ses biens & sa vie. L'on vint dire à Guesclin que quelqu'un faisoit signe de la main comme desirant luy parler. Il poussa son cheval de ce côté-là pour prêter l'oreille à ce que le Gouverneur vouloit dire. Celuy-cy luy fit offre de rendre le Château s'il luy faisoit compter trente mille livres : mais Bertrand, qui ne pretendoit jamais acheter ses conquêtes qu'à la pointe de son épée, luy remontra qu'il ne faisoit que traîner son lien par toutes ces chicanes. Qu'il ne desempareroit point de là, qu'il n'eût emporté cette Place, quand il y devroit rester tout l'hyver, & qu'il épuiserait toute la Normandie de toutes les machines de Guerre qu'elle possédoit s'il en étoit besoin, pour reduire en poudre cette Tour & les en dénichier pour les faire tous pendre : qu'il ne luy donnoit enfin que trois jours pour luy remettre la Place entre les mains, & que si dans ce temps il n'obéissoit, il ny auroit plus aucun quartier pour luy, ny pour les siens.

Le Gouverneur voyant la resolution de Bertrand, qui luy paroissoit homme à luy tenir parole, le pria de trouver bon qu'il assemblât sa Garnison pour delibérer là dessus. Le Gouverneur fit entendre à ses gens, que c'étoit en vain qu'ils entreprendroient de faire une plus longue resistance, & que s'ils s'opiniâtroient à ne se pas rendre, ils courroient tous risque de perdre non seulement leurs biens : mais leurs vies. Que s'ils vouloient conserver l'un & l'autre, il falloit incessamment ouvrir les portes à Bertrand, de peur qu'un plus long retardement ne rendît leur Capitulation plus rigoureuse & plus difficile. La crainte de perdre leurs biens, qu'ils avoient enfermez dans ce Château, les fit consentir

à le rendre. Ils stipulèrent donc, que non seulement ils en sortiroient la vie sauve : mais aussi qu'il leur seroit permis d'emporter avec eux tout l'or, l'argent, & les meubles qui leur appartenoint. Guesclin donna les mains à ces deux conditions, & dès le lendemain les Assiegez ouvrirent leurs portes & baissèrent le pont pour y laisser entrer Bertrand avec tout son monde, & qui fut Religieux à garder la parole qu'il leur avoit donnée, ne souffrant pas qu'on fit aucune hostilité contre eux & les renvoyant en toute liberté, les uns à saint Sauveur & les autres à Cherbourg, chargez de leur bagage, auquel aucun soldat n'osa pas toucher, de crainte de s'attirer l'indignation de Bertrand.

Il arriva pour lors une aventure qui pensa tout gâter, & qui nous apprend, qu'il ne faut jamais insulter les vaincus : car comme les Assiegez se retiroient fort paisiblement, les François voyans qu'on leur apportoit les clefs avec tant de soumission, firent de si grandes huées sur les Anglois, de ce qu'ils s'étoient sitôt rendus, que huit Chevaliers de ce party là, tout couverts de honte & tout confus du reproche qu'on leur faisoit, rentrèrent dans la Tour avec le plus de gens qu'ils purent ramasser de la Garnison, se bricardèrent dedans & résolurent de s'y bien defendre, ayant encore suffisamment des vivres pour tenir longtemps. Cette nouvelle obligea Bertrand de remonter aussitôt à cheval, & de courir aux barrières pour leur commander d'ouvrir leurs portes sans delay : mais ils vinrent aux creneaux luy dire, qu'après l'insulte qu'on leur avoit faite, & les railleries dont on les avoit baffouéz en sortant, ils étoient résolus, pour se garantir de l'opprobre & de l'ignominie qu'on leur avoit reproché, de se defendre jusqu'à la mort, & qu'ils combattroient avec tant de courage, qu'ils feroient en sorte qu'il ne mettroit jamais le pied dans la Tour. *Certes Gars, vous mentirez,* répondit Guesclin : *car j'y souperay en cette nuit & vous jeunerez dehors*

Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles qu'il fit sonner la charge. Les Arbalétriers tirèrent sans cesse, tandis que les

autres soldats appuyoient les échelles contre les murs pour monter. On essaya d'ailleurs d'entamer la muraille à grands coups de marteaux de fer, de pics, & de hoyaux; & l'on fit de si grands efforts là dessus qu'on ouvrit une brèche dans le mur, qui facilitant aux François l'entrée de la Tour les en rendit bientôt les Maîtres. Bertrand fit abattre les têtes de tous les Anglois, qui contre la bonne foy de la dernière capitulation, s'étoient remis en possession de la Tour pour la défendre une seconde fois. Tandis qu'on s'assuroit de cette Place, Olivier de Mauny fut détaché pour aller attaquer Carentan, ce qu'il fit avec tant de vigueur, & tant de succès, que les Assiegez luy rendirent aussitôt la Place, de crainte de s'y voir forcez, & d'y risquer leurs biens & leurs vies, sçachans les merveilleux progrès que les François venoient de faire sous la conduite de Bertrand, dont le nom seul étoit devenu la terreur des Anglois & des Navarrois, qui n'osoient pas tenir devant luy.

Bertrand se voyant Maître de Valognes & de Carentan, n'avoit plus qu'une Forteresse à prendre dans la Normandie pour la rendre calme & soumise à la France. Il appella le Gouverneur de la dernière Place qu'il venoit d'enlever & luy demanda fort sincerement qu'elles mesures il luy falloit prendre pour s'assurer d'un Château, dans lequel il y avoit une Eglise tres forte. Ce Capitaine pour luy faire sa Cour luy répondit, qu'il n'avoit qu'à se presenter devant & crier *Guesclin*: que la crainte de son nom feroit aussitôt mettre bas les armes aux Assiegez, & luy ouvrir leurs portes. Bertrand luy dit qu'il croyoit, qu'il ne devoit point se flatter là dessus & que la Place meritoit bien d'être assiegée dans les formes: car les murailles en étoient fort épaisses, & d'ailleurs elle étoit entourée de fosses fort larges, & fort profonds. Hugues de Caurelay Chevalier Anglois qui s'étoit fait un nom dans la guerre par ses belles actions, commandoit dedans. Il avoit dans sa garnison beaucoup de Normands qui s'étant revoltez contre leur Souverain legitime, avoient intérêt de défendre la Place au peril de leur vie, de peur qu'étant pris  
les

les armes à la main contre le service du Roy, l'on ne les fit passer par celle des bourreaux.

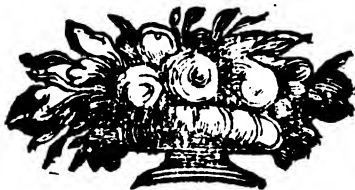
Toutes ces raisons firent, que si l'attaque du Château fut fort vigoureuse, la defense ne le fut pas moins, & Bertrand perdant toute esperance de la pouvoir prendre de vive force, eut recours à la mine qu'il fit ouvrir sous les fosses, & sous l'Eglise, où il la poussa fort secrettement : de maniere que les Assiegez ne s'en appercevoient aucunement, & l'on se promettoit de la faire bientôt jouer avec succès, quand elle fut découverte par une aventure assez naturelle. Quelques soldats de la Garnison dînans ensemble, il y en eut un d'eux qui mit son pot & son verre sur une fenêtré, qu'on avoit percée dans le mur du Château. Ce verre vint à tomber tout d'un coup & tout le vin qu'on avoit versé dedans fut répandu par terre, sans qu'ils scüssent la cause de ce mouvement. Ils prêterent l'oreille en cét endroit & posèrent leurs mains sur la pierre, où le verre avoit reposé. Le tressaillement qu'ils sentirent, leur fit juger que c'étoit un effet du travail des Mineurs, qui s'étoient logez sous ce mur.

Hugues de Caurelay, qui n'étoit pas un mal-habile homme en maniere de Siege, n'en fut pas plutôt averty, qu'il fit contreminer aussitôt, & l'ouvrage fut poussé de part & d'autre, avec tant de diligence & d'assiduité, que les Mineurs & Contremineurs étoient déjà bien près les uns des autres, quand on vint avertir Bertrand, que s'il vouloit faire un coup hardy l'on pouroit à la faveur de cette mine, faire glisser du monde jusques dans l'Eglise de la Place. Il goûta si bien cet avis, qu'il resolut à prendre ce party sur le champ. Il s'arma donc sur l'heure, & se mettant à la tête de ses soldats les plus determinez, il entra luy même dans la mine, & faisant marcher devant luy dix Mineurs pour luy frayer le chemin de l'Eglise, ils avancerent tous avec tant de vitesse, & tant de secret, qu'ils se trouverent dedans sans avoir été découverts de personne. Les soldats ravis de se voir dans la Place par ce stratagème crièrent *Guesclin*. Les Assiegez furent si surpris de cette subite apparition, qu'ils ne sçavoient si c'étoient des fan-

M

tômes, ou des hommes. La consternation fut si grande, qu'au lieu de se mettre sous les armes pour se défendre, ils ne balancerent point à se rendre.

Bertrand fit aussitôt arborer les Lys de la France sur les remparts de cette Forteresse, & fit amener devant luy tous les prisonniers dans une grande Salle. Il se contenta de mettre à rançon les Anglois, traitant avec douceur Hugues de Caurelay, qui n'avoit soutenu le Siege avec tous ceux de sa Nation, que pour le service du Roy d'Angleterre & la gloire de leur Patrie. Mais à l'égard des Normands qui furent trouvez dans la Place, il les traita comme des rebelles, & les fit tous passer par les mains du bûtreau. Les dépouilles se partagerent dans la suite entre les soldats, & chacun s'alla reposer pour se delasser de toutes les fatigues que ce Siege luy avoit fait essuyer. Bertrand eut bientôt de nouvelles occasions de signaler sa bravoure & son courage : car Charles de Blois ayant appris que Jean de Monfort avoit mis le Siege devant Auray, luy depêcha des personnes affidées pour le supplier de ne le point abandonner dans une occasion de cette consequence, & de vouloir bien tenter avec ses gens le secours d'une Ville, dont la prise pouvoit trainer après elle la perte de toute la Bretagne, à laquelle il avoit plus de droit que Jean de Monfort. Ce Prince luy fit dire aussi qu'il auroit une reconnoissance eternelle de ce bon office qu'il attendoit de luy : qu'il le recompenseroit par des bienfaits réels, & ne seroit point ingrat à l'égard de tous les Officiers qui le seconderoient dans cette expedition. Bertrand les chargea de dire de sa part à leur Maître, qu'il pouvoit compter non seulement sur luy : mais aussi sur toute son Armée, qui marcheroit incessamment au secours d'Auray.







## C H A P I T R E    X I I .

*Du Siege que Jean de Monfort mit devant la Citadelle d'Aüray, qui tenoit pour Charles de Blois & pour qui BERTRAND mena de fort belles Troupes, à dessein de secourir la Place.*

**L**A Souveraineté de Bretagne étoit toujours contestée entre ces deux Princes , Charles de Blois & Jean de Monfort. Les François épousoient le party du premier , & les Anglois celui du second. l'Armée que mena ce dernier devant Aüray comptoit beaucoup d'étrangers dans son corps , & ceux qui tenoient le premier rang entre les Commandans étoient presque tous Anglois. Jean de Chandos Robert Kiole Hugues de Caurelay faisoient , avec toutes les Troupes qu'ils avoient amené d'Angleterre , toute la force de Jean de Monfort. Elles étoient composées de grand nombre d'Archers de Gendarmes & d'Arbalétriers , qui s'emparèrent de la Ville , & se logerent tout autour du Château d'Aüray , se promettans bien d'emporter cette Place , s'il ne luy venoit bientôt un fort prompt secours. Les Assiegez envoyèrent à toute bride des couriers pour en donner avis au Duc Charles , qui faisoit alors son séjour à Guingan.

Ce Prince connoissant l'intérêt qu'il avoit à la conservation de ce Château , fit les derniers efforts pour le secourir. Il appella tout ce qu'il avoit d'amis en France , auxquels il donna le rendez-vous auprès de luy. Bertrand du Guesclin , le Comte d'Auxerre , Charles de Dinan , le Vicomte de Rohan , le Seigneur de Beaumanoir , Eustache de la Houssaye , Olivier de Mauny , Guillaume de Launoy , Guil-

M ij

Jaume Boitel, Guillaume de Brou, le Vert Chevalier Philippe de Chaalons, Louys de Beaujeu, Gerard de Frontigny, Henry de Pierre Fort, Aimard de Poitiers & plusieurs autres Chevaliers, se rendirent tous à Guingan. Charles de Blois fit faire un mouvement à toutes ces Troupes jusqu'à Josselin. Ce fut là, que faisant alte, il fit la reveüe de toute cette Armée, qu'il trouva monter à plus de quatre mille combattans : ce luy fut un fort agreable spectacle, de voir la fiere contenance de tant de Braves, à qui les mains démangeoient d'attaquer le Comte de Monfort. Toute la campagne brilloit du rejalissement, que faisoit sur elle la lueur de tant de casques & de cuirasses, sur qui le Soleil donnoit tout à plomb. Les enseignes & les drapeaux tous fleurdelisez, que le vent agitoit, faisoient encore un fort bel effet.

Charles décampa de là pour aller à Lonvaux l'Abbaye. Tout ce mouvement ne se put pas faire, sans que le Comte de Monfort en eût bientôt avis par un espion, qui se détacha de l'Armée de Charles, & qui luy fit un recit exact de tout ce qui se passoit à Lonvaux l'Abbaye, luy représentant qu'il auroit bientôt sur les bras toute l'élite de la France. Cette nouvelle alarma le Comte & luy fit dire qu'il seroit à souhaiter, que Charles son concurrent à la Bretagne voulût partager avec luy la Duché, plutôt que de répandre le sang de tant de Braves, qui ne meritoient pas de mourir pour leur querelle particuliere : que s'il vouloit entendre à ce temperament, il pouroit esperer d'avoir un jour toute la Bretagne en cas qu'il mourût sans enfans : si bien que par là toute la Souveraineté reviendrait à Charles & à ses descendans. Jean de Chandos releva ce discours, luy disant qu'il ne croyoit pas que Charles fût fort éloigné d'entrer dans ce party, s'il trouvoit à propos de le luy proposer, & qu'en cas qu'il n'y voulût pas entendre, il luy resteroit toujours par devers luy la gloire d'avoir fait cette avance, qui tendoit à ménager le sang de tant de Noblesse, & qui justifieroit dans le public, toute la conduite qu'il seroit obligé de tenir dans la suite contre le même Charles.

Le Comte fut ravy de voir que Chandos approuvoit fort son sentiment, & dépêcha sur l'heure auprès de Charles une personne affidée pour le pressentir, s'il voudroit bien convenir avec luy d'un lieu, dans lequel on pourroit s'aboucher pour pacifier toutes choses. Charles de Blois reçut assez bien cet envoyé, luy disant qu'il assembleroit son Conseil pour deliberer là dessus, & qu'il restât là pour en attendre la reponse. Tous les avis furent contraires à la proposition de cet accommodement. On luy representa que le Comte scachant le peu de droit qu'il avoit à la Souveraineté de Bretagne, & voyant bien qu'il ne pouvoit pas éviter d'être battu, vouloit au moins partager avec luy le Duché prevoiant bien qu'il l'alloit perdre tout entier. Le Duc Charles répondit que tout ce qui luy faisoit plus de peine dans cette affaire, c'étoit le danger auquel il alloit exposer tant de personnes de qualité, pour ses interets particuliers, & qu'il aimoit mieux perdre la moitié de ses Seigneuries, que de voir perdre la vie à tant de gens qui se vouloient sacrifier pour luy: mais Bertrand & les autres luy remirent l'esprit là dessus, en luy répondant que sa cause étant la plus juste, Dieu se declareroit en faveur de ceux qui combattoient pour la faire valoir, & conserveroit la vie de ceux qui s'exposeroient en sa faveur: qu'il falloit donc faire dire au Comte que si dans quatre jours, il ne levoit le piquet de devant Auray qu'il devoit s'attendre à une bataille.

Cette resolution prise, on fit venir le Heraut à qui Charles de Blois demanda quel avoit été le projet d'accommodement que Jean de Monfort avoit eu dans l'esprit. il l'assura que son Maître avoit eu la pensée de partager la Bretagne entr'eux, moitié par moitié. Charles n'auroit pas improuvé ce traité: mais l'ambition de sa Femme, qui vouloit tout ou rien, gâta tout. Cette Princesse avoit gagné toutes les voix du Conseil de son Mary pour les faire tourner toutes du côté de la Guerre, & tout le monde par une complaisance qu'on a naturellement pour ce sexe, n'osa pas opiner autrement: si bien qu'elle fut la cause de la ruine de

Charles, & de la perte qu'il fit de la Bretagne & de la vie dans une même bataille. ce fut dans cet esprit qu'elle luy fit représenter qu'il étoit indigne d'un Prince comme luy, dont les droits étoient incontestables, de rien relâcher là dessus : que toute l'Europe imputerait à bassesse de cœur, & même à lâcheté, s'il écoutait aucune proposition d'accommodement : que ce seroit dégénérer de la bravoure de ses Ancêtres, s'il témoignait d'apprehender d'en venir aux mains, & de risquer sa vie pour la conservation d'une belle Province qui valait un Royaume entier : que s'il avait envie d'en user autrement : toute la France, qui s'étoit déclarée pour luy, jusqu'à se commettre avec la Couronne d'Angleterre, luy reprocherait son inconstance & sa faiblesse. Enfin ce pauvre Prince se voyant accablé par tant de specieuses raisons, fut obligé de leur déclarer le motif de sa crainte, en leur révélant un secret qu'il avait tenu caché jusqu'alors.

Il leur fit part d'un songe qu'il avait eu durant la nuit, dont il n'attendoit rien que de fatal & de funeste : leur disant qu'il luy sembloit d'avoir vu durant son sommeil un Faucon étranger qui venoit d'outremer, & qui prenant l'essor avec beaucoup d'épreviers dont il étoit accompagné, s'élançoit jusques au haut des nuës contre un Aigle, qui n'avait pas une moindre troupe d'oyseaux auprès de luy : Mais qui rendant peu de combat se laissa tomber jusqu'à terre, & vaincre par le Faucon, qui fondant sur luy le déchira de ses ongles, & le perça de son bec, avec tant d'acharnement & de force, qu'il luy tira toute la cervelle de la tête & le fit ainsi mourir. On ne manqua pas pour le guérir de sa crainte d'interpréter ce songe à son avantage, & de l'assurer qu'il étoit le Faucon qui devoit triompher de l'Aigle, & que sur ce pied il devoit se promettre une favorable issue de son songe.

On renvoya donc le Héraut, en le chargeant de dire à son Maître Jean de Monfort, qu'il n'y avait point de partage à faire, quand le tout appartenait légitimement à un seul, &

qu'on alloit travailler à luy faire lâcher prise sur tout ce qu'il avoit usurpé. Cette fiere réponse, que ce Heraut fit mot à mot à Jean de Monfort, fut reçue de tous les Seigneurs Anglois avec beaucoup d'indignation. Chandos jura par la foy qu'il devoit au Roy d'Angleterre, qu'il ne décamperoit point de là, que toute cette Province ne fût conquise par ses armes, & mise sous l'obeïssance du Prince à qui l'on ne pouvoit la disputer qu'avec injustice. Robert Kno'e fit le même serment. Il ajouta qu'il avoit un pressentiment que tout l'avantage demeureroit à Jean de Monfort, & que toute la bravoure de Bertrand, du Comte d'Auxerre, & du Vert Chevalier ne feroient que blanchir contr'eux. Ils sererrent donc le Château d'Aüray de plus près qu'auparavant, pour engager les Assiegez à capituler, sçachans que la famine les pressoit si fort, qu'ils avoient été contraints de manger leurs chevaux.

En effet la disette étoit si grande dans la Place, qu'elle les avoit souvent obligé d'allumer des feux au haut du Donjon, pour marquer l'extreme besoin dans lequel ils étoient de recevoir un prompt secours, si Charles vouloit conserver ce Château plus long temps. Ce prince étoit campé dans un parc à Lonvaux l'Abbaye : ce fut là que ses coureurs le vinrent avertir du signal qui paroissoit à la Tour d'Aüray. Cette nouvelle le mit dans une grande consternation, voyant bien que cette Place étoit aux abois. Il yeut un Arbalétrier qui le rassûra, prenant la liberté de luy dire, que s'il le trouvoit à propos il se serviroit d'un stratagême qu'il avoit medité pour encourager les Assiegez à ne se pas encore rendre si tôt. Il luy représenta qu'il attacherait un billet au dard qu'il lanceroit de son arbalète, & qu'il tireroit si juste en se postant dans un lieu qu'il sçavoit, qu'il feroit tomber le papier dans la Tour, dont la lecture avertiroit le Gouverneur qu'il tint encore bon pendant quelque temps, parce qu'il seroit secouru dans peu.

Ce Prince goûta fort la pensée de cet Arbalétrier, il luy donna l'ordre d'en venir au plutôt à l'exécution. Cet Hom-

me darda son coup avec tant de justesse & de force, que le billet tomba dans la Tour tout auprès de ce signal de feu, que les Assiegez avoient allumé. Il fut mis entre les mains du Gouverneur, qui sur l'heure assemblant ses gens, leur exposa ce que contenoit ce papier, & que Charles de Blois leur mandoit que dans le jour de Saint Michel prochain, qui devoit arriver bientôt ils seroient secourus, qu'ils eussent donc à ne point precipiter avant ce temps la reddition de la Place, & que s'ils n'avoient point de ses nouvelles dans ce jour prefix, ils pourroient alors faire leur condition la meilleure qu'ils pourroient avec leurs ennemis.

Cette bonne nouvelle donna quelque esperance aux Assiegez : Mais comme ils n'avoient pas assez de vivres pour se soutenir jusqu'à la Saint Michel, il y eut un Chevalier de la Garnison, qui s'avisa de leur dire, que pour ne pas succomber à la faim qui les consumoit, il étoit à propos d'envoyer au Comte de Monfort, & de luy faire offre de luy rendre la Place, si dans la S. Michel il ne leur venoit pas de secours : à la charge que jusqu'à cetemps il leur feroit fournir des vivres en payant, & que de leur côté pour sûreté de leur parole, ils luy doncroient des otages. Tous les Assiegez donnerent dans le sens de ce Chevalier, & le Gouverneur fit signe aux Anglois que quelqu'un vint parler à luy. Robert Knole se presenta devant la barriere pour sçavoir ce qu'il avoit à dire. Il luy proposa toutes les conditions que ce Chevalier avoit suggerées. Elles parurent fort raisonnable à Knole qui luy répondit que bien qu'il sçût que Charles de Blois se disposoit à les secourir : cependant il feroit de son mieux auprès du Comte de Monfort pour les luy faire accepter, & que les Assiegez meritoient bien qu'on les considerât : en effet Knole fit si bien qu'on reçut leurs otages & qu'on leur donna des vivres.

Cependant Charles de Blois qui n'avoit point de temps à perdre : parceque la place qu'il vouloit secourir étoit à la crise, partit en diligence avec tout son monde de Lonvaux l'Abbaye. La reveüe qu'il en fit montoit à plus de trois mille

mille hommes d'armes, gens fort lestes & fort déterminés. Cette petite Armée fit une marche si longue, qu'elle vit dans peu le Château d'Aüray. Quand les Assiegez apperçurent du Donjon les enseignes de Charles, & ce Corps de troupes qui faisoit un mouvement vers eux, ils arborèrent aussi leurs étendards sur le haut de la Tour, & pour témoigner la joye qui les transportoit, ils firent jouer tous leurs violons sur le même endroit, avec tant de bruit & tant de fracas que les Assiegeans l'entendirent, & tournans leurs yeux de ce côté là, virent les drapeaux & les enseignes de la Garnison qui flottoient en l'air au gré des vents. Bertrand qui marchoit à la tête du secours, s'appercevant de toutes les démonstrations de joye, que ceux d'Aüray donnoient aux approches des François, admira le zele & la fidelité qu'ils avoient pour leur Prince, & dit qu'ils meritoient bien qu'on les tirât d'affaire.

Ce General se vint poster si près des ennemis, qu'il n'y avoit entre ses Troupes & les Assiegeans, qu'un pré & un ruisseau qui les separoient : si bien que de part & d'autre on n'attendoit plus que le moment auquel on en viendrait aux mains. Guesclin surprit des espions qui venoient observer la contenance de ses Troupes. Il apprit d'eux que tout se dispoisoit au combat du côté du Comte. Il reçut cette nouvelle avec beaucoup de joye, faisant publier par toute son Armée, qu'on eût à se tenir prêt, & qu'on joueroit bientôt des couteaux. En effet le Comte brûloit d'une si grande envie de combattre qu'il vouloit dès le soir même attaquer ce secours : mais Olivier de Clifson modera son ardeur, en luy representant qu'il falloit aller bride en main sans rien precipiter : que si l'on ouvroit la bataille sur le declin du jour, il étoit à craindre que la nuit venant à les surprendre, on ne se battrait qu'à l'aveugle, & tout se passeroit dans une étrange confusion : que pour lors on ne pourroit pas profiter de tous les avantages que donne à la Guerre l'experience des Generaux, & la valeur de leurs soldats : qu'enfin si l'on donnoit la bataille aux ennemis lors qu'ils sont encore tous

las & recrus de la fatigue des chemins, on imputerait plutôt leur défaite à leur lassitude qu'au courage de leurs Vainqueurs. Robert Knole appuya fort ce sentiment, & dit qu'il falloit attendre que les François tentassent le passage de ce ruisseau : qu'alors on les pourroit charger à coup sûr, quand il en seroit passé la moitié. Cet avis étoit si judicieux & si salutaire, que le Comte ne balança point à s'y rendre, & ne fit aucun mouvement, de peur de tout gâter en précipitant le combat.

Les François étoient toujours retranchés dans leur parc, & comptoient fort d'être attaqués cette même nuit. Ils s'étoient tenus pour cela sur leurs gardes allumans force feux dans leur camp de peur d'être surpris, & postans sur les aîles des vedettes & des sentinelles pour veiller à tout. Guillaume de Launoy parut à la pointe du jour à la tête de ses Arbalétriers, pour observer la contenance des Anglois qui caracoloient de l'autre côté du ruisseau. Comme les mains démangeoient aux deux Camps & que l'émulation des deux Nations, ne leur donnoit point la patience d'attendre l'ordre de leurs Généraux, il se fit quelques escarmouches de part & d'autre, où les François eurent toujours de l'avantage sur les Anglois. Jean de Chandos craignant que ces derniers ne se commissent témérairement, & n'engageassent un combat prématuré; fit publier à son de trompe, que si quelqu'un sortoit de son rang pour escarmoucher, il luy en coûteroit la vie. Disant au Comte qu'il étoit important au bien de ses affaires de laisser attaquer les François les premiers





## CHAPITRE XIII.

*De la Bataille que Charles de Blois perdit avec la vie devant Auray contre Jean de Monfort, qui devint Maître de la Bretagne par cette Victoire.*

**L**es deux Armées étoient sur le point d'en venir aux mains devant le Château d'Auray. Jean de Monfort pour mettre sa personne à couvert du dessein qu'on pourroit avoir sur sa vie dans cette bataille, s'avisa de faire revêtir un de ses parens de sa cotte d'armes, & s'habilla d'une manière à se faire confondre avec les autres. Olivier de Clifton qui tenoit son party, fit lever l'érendard de Bretagne & se mit à la tête des plus braves de toute l'Armée : Chandos & Knole firent aussi fort bonne contenance, & rangerent tous les Archers Anglois en bataille, disans que cette journée decideroit la querelle des deux Princes, en faveur de qui l'on alloit combattre, & qu'on verroit qui des deux seroit le mieux servy. Charles de Blois qui venoit au secours de la Place avec toute l'élite de la France, ne balançoit point à passer le ruisseau qui le separoit de ses ennemis, dont il franchit le gué, sans qu'on fit aucun mouvement pour luy disputer ce passage. Il se campa fort avantageusement. Les deux Princes se voyoient de trop près pour ne pas ouvrir le combat. Il fut commencé par les Gens de trait : mais cette première attaque ne fit pas grande execution d'un côté ny d'autre : parce que les Escadrons & les Bataillons étant tous de fer, les dards, ny les flèches n'avoient pas beaucoup de prise sur eux.

Tandis qu'on s'éprouvoit ainsi de part & d'autre, Hugues de Caurelay vint dire tout bas à Chandos, qu'il le prioit d'agréer qu'il fit un détachement de cinq cens lances à la tête

desquelles il se déroberoit secrettement du Camp, pour s'assurer d'un poste, d'où il pourroit venir fondre sur les ennemis, en les attaquant par derriere. Chandos ne louïa pas seulement son dessein: mais il luy donna l'ordre de l'executer sur l'heure. Caurelay se coula furtivement dans un vallon suivy de tout son monde, sans qu'il fût apperçu des Gens de Charles: parce qu'il y avoit beaucoup de genêts & de broussailles sur ce terrain qu'il vint occuper, & ses Troupes se cachèrent derriere fort adroitement. Ceux du Château d'Auray qui d'en haut voyoient à plein toute la campagne, découvrirent ce piege: Mais ils étoient trop éloignés des gens de Charles, pour se faire entendre au milieu du bruit d'un combat, & quelque signe qu'ils fissent, on ne pouvoit comprendre ce qu'ils vouloient dire.

On se battoit de part & d'autre avec beaucoup de fureur. Olivier de Clisson, dont le courage & la valeur étoient singuliers, donnoit un grand branle au party du Comte de Monfort, s'avançant avec une intrepidité surprenante au milieu des rangs des François la hache à la main, dont il faisoit une terrible execution sur ceux qu'il frappoit. Bertrand qui combattoit pour Charles vit de loin l'un de ses amis tomber sous le bras de Clisson, ce qui luy donna tant de rage & tant de furie qu'il s'élança comme un Lion déchainé tout au travers des Anglois suivy de Guillaume Boitel, du Vert Chevalier, d'Eustache de la Houssaye, & de Guillaume de Launoy. Ce fut là que secondé de tous ces Bravés, il faisoit un carnage horrible de tout ce qui se presentoit sous sa main. De l'autre côté Robert Knole & Jean de Chandos qui tenoient pour Monfort, payerent aussi tres bien de leurs personnes. Le Comte d'Auxerre faisoit aussi des merveilles en faveur de Charles: mais il arriva par malheur qu'un Chevalier Anglois luy passant son épée tout au travers de la visiere luy perça l'œil gauche & comme se voyant hors de combat il se mettoit en devoir de se retirer, il fut saisy par un autre qui l'arrêta tout court, & qui le reconnoissant luy cria de se rendre aussitôt, ou qu'il étoit mort. Le Comte,

que le sang qui sortoit de sa blessure avec abondance mettoit tout à fait hors d'œuvre : jusques là même que les gouttes dont son œil étoit tout rempli ne luy permettoient pas de voir celui qui luy parloit , prit le party de luy rendre son épée plutôt que de commettre indiscrettement sa vie à la fureur d'un brutal qui ne l'auroit pas marchandé.

La prise d'un si grand Capitaine consterna fort Charles de Blois, qui la regarda comme un triste préliminaire de cette journée. Cependant Bertrand que rien n'étoit capable d'ébranler, marcha droit contre Clisson pour effacer par un nouveau combat la disgrâce, qui venoit d'arriver au Comte d'Auxerre. Charles de Dinan s'attacha personnellement à Robert Knole. Olivier de Mauny charpentoit par tout avec sa hache, dont il faisoit voler têtes bras & jambes & donnoit beaucoup de courage à ceux qui le suivoient en criant *Mauny*. La bravoure de ce Capitaine donna tant de peur au Comte de Monfort, qu'il croyoit déjà tout perdu pour luy : si Chandos ne l'eût rassuré, le priant de ne point tomber dans le découragement, & luy promettant que la journée seroit immanquablement à luy. Robert Knole prit aussi la liberté de luy donner la même espérance, en l'exhortant de ne se point démentir & de se soutenir jusqu'au bout.

Le parent de Monfort, celui là même auquel il avoit fait prendre les armes, voulut faire le brave poussant son cheval & criant *Bretagne*, demandant par tout, où étoit donc ce Charles de Blois, qui luy disputoit cette belle Duché. Ce prince voulant répondre à ce Fanfaron qu'il prenoit pour le Comte de Monfort : parcequ'il en portoit toutes les marques, s'avança fierement de ce côté-là pour luy prêter le colet, & vuider leur différent dans un combat singulier à la vue des deux Armées, qui leur firent place & s'ouvrirent pour être les spectatrices d'un duel de cette importance. Le chamailis fut grand de part & d'autre : mais à la fin Charles de Blois déchargea sur la tête de son adversaire un coup de hache si fort, si rude & si pesant, qu'il le fit tomber par terre. Il voulut achever sa victoire en luy ôtant la vie : mais

mais Olivier de Clifson, Robert Knole & Chandos se jetterent à la traverse pour secourir ce Chevalier. Ceux du party de Charles accoururent pour le secourir contre tant de gens, qui le vouloient empêcher de couronner tout ce combat par la mort de son Competiteur & de son ennemy. Comme l'on pensoit du côté de Charles, que ce Chevalier renversé par terre étoit effectivement le Comte de Monfort, l'on s'acharna tant sur ce Seigneur travesty, qu'on ne le quitta point qu'après l'avoir tué.

Charles se croyant pour lors au dessus de ses affaires, & seul Maître de la Bretagne, s'écria sur le champ de bataille, qu'enfin Dieu l'avoit delivré d'un concurrent, qui luy avoit fait jusqu'alors de facheuses affaires: mais la joye de ce Prince fut bien vaine & bien courte: car quand le comte de Monfort eut appris la mort de son Parent, qui s'étoit sacrifié pour luy, ce fut pour lors que la colere & l'emportement, ne luy permettant plus de se posséder, il s'alla présenter devant Charles, qui fut bien surpris de revoir contre luy les armes à la main, celui qu'il pensoit avoir expédié du monde. Cette nouvelle apparition le desola fort, & luy fit rabattre beaucoup de ses esperances. Cependant pour ne se pas tout à fait décourager il recommença le combat avec une nouvelle ardeur, secondé de Bertrand du Guesclin, du Vicomte de Rohan, & du Seigneur de Beaumanoir, qui firent en sa faveur des choses incroyables, & se surmonterent eux mêmes, & peut-être enfin que la victoire se seroit déclarée pour eux, s'ils n'eussent été chargez par derriere par les cinq cens lances, que Caurelay tenoit cachez dans les genêts & dans les buissons, & qui prirent si bien leur temps qu'ils les attaquèrent quand la chaleur de la mêlée commença de se ralentir. Bertrand fit volteface & soutint long temps le combat à grands coups d'une hache qu'il tenoit à deux mains. L'on recommença de plus belle de part & d'autre. Le sang ruisseloit de toutes parts. Olivier de Clifson faisoit aussi de grands fracas de son côté, tenant un gros marteau de fer, dont il frappoit à droite & à gauche, & faisoit tomber sous

la violence de ses coups tous ceux qui se mettoient en devoir de luy résister, & comme il vit que tout plioit devant luy *courage* dit-il à ses gens, *la journée est à nous* cependant Charles de Blois tenoit toujours bon, faisant des efforts incroyables avec le Vicomte de Rohan, Charles de Dinan, & le Vert Chevalier, qui renversa par terre l'étendard du Comte de Monfort : Mais qui fut aussitôt relevé par Robert Knole, qui voyant que la victoire penchoit de son côté, poussa toujours sa pointe jusqu'à ce qu'elle eût été remportée. Caurelay, qui chargeoit toujours les gens de Charles par derrière, fut celui qui fit le plus grand effet dans cette journée. Bertrand ne se rendoit point encore, & tout couvert de sang & de sueur, il disputoit toujours le terrain pied à pied, déchargeant son maillet de fer sur la tête de tous ceux qu'il pouvoit atteindre. Jean de Chandos fit avancer tout son monde de ce côté là, se persuadant que ce ne seroit jamais fait, tant que Bertrand pourroit tenir pied. Ses gens s'acharnèrent avec tant de furie sur luy, qu'à force de coups de sabre & d'épées ils le renversèrent par terre : Mais Eustache de la Houssaye, le Vert Chevalier & Charles de Dinan coururent à luy pour le relever, & le remirent sur ses pieds. Ce même Charles voyant Richer de Cantorbie, Beaufrere de Chandos, l'assomma d'un coup de hache, & luy fit sauter la cervelle, dont ce Capitaine eut tant de déplaisir, qu'il jura qu'il ne sortiroit point de là qu'il n'en eût tiré la vengeance.

Bertrand ne se laissoit point de frapper & le Seigneur de Beaumanoir ne l'abandonnant point & se tenant toujours à ses côtez chargea Gautier Huët avec tant de force, qu'il abbattit par terre ce Chevalier Anglois, qui n'en auroit pas été quitte à si bon marché, si Clifson ne l'eût secouru sur l'heure, étant accompagné de tout ce qu'il avoit de Braves à sa suite. Olivier crioit toujours *Beaumanoir rendez vous, aussi bien tous vos gens sont defaits* : Mais ce dernier ne fit pas semblant de l'entendre & tourna ses armes d'un autre côté craignant de tomber dans les mains de Clifson, qui s'étoit

vanté qu'il ne luy feroit aucun quartier, ny à luy ny au Vicomte de Rohan, s'il les pouvoit attraper tous deux dans la bataille de ce jour.

Charles de Blois étoit au defespoir voyant toute son Armée presque mitë en déroute. Le Comte de Monfort de son côté ne croyoit pas avoir remporté la victoire entière, tandis que son ennemy seroit encore vivant, & qu'il pourroit après avoir perdu la bataille trouver de nouvelles ressources pour relever son party abbatu. C'est la raison pour laquelle il fit les derniers efforts pour le prendre, ou pour le tuer. Chandos n'en vouloit qu'à Bertrand & se persuadoit que s'il l'avoit entre ses mains toute la journée seroit bientôt finie. Ce fut dans cet esprit qu'il envoya de ce côté-là toute l'élite de ses Troupes, qui n'en pouvoient venir à bout : car il se defendoit toujours avec un courage invincible : mais à la fin voyant que les gens de Charles s'éclaircissoient à veüe d'œil, & prenoient presque tous la fuite il se souvint dans ce moment qu'il avoit eu tort de mépriser le conseil de sa Femme, qui luy avoit recommandé de ne se point exposer dans les jours malheureux, entre lesquels celui de ce combat se rencontra juste, comme elle l'avoit predict, & preveu. Charles de Blois en porta toute la fatalité : car après avoir résisté longtemps, il fut environné de tant de gens qui s'acharnèrent à le tuer, qu'il y eut un Anglois qui luy fit passer sa dague d'outre en outre depuis la bouche jusqu'au derriere du cou : si bien que l'acier sortoit d'un demy pied par delà. Ce Prince se sentant mortellement blessé tomba tout aussitôt à terre, & ne songeant plus qu'à mourir dans la grace de Dieu battit sa poitrine, & levant les yeux & les mains du côté du Ciel, il le prit à témoin de son innocence, protestant qu'il n'avoit entrepris cette Guerre qu'à la sollicitation de sa Femme, qui l'avoit assuré que son droit étoit incontestable, & le pria sur l'heure de luy pardonner la mort de tant d'honnêtes gens, qui avoient bien voulu sacrifier leur vie pour la pretendüe justice de sa cause.

On ne luy donna pas le loisir d'en dire davantage : car il fut percé de tant de coups qu'il expira là sur le champ. Bertrand fut si touché de cette mort, dont on luy vint porter la nouvelle, que la douleur ne luy permettant plus de combattre, & d'ailleurs voyant que Charles avoit perdu la bataille, & la vie tout ensemble : il ne balança plus à se rendre, il tendit la main à Chandos qui se chargea de sa personne avec toutes les honnêtetez possibles. Le Vicomte de Rohan, Charles de Dinan, & le Seigneur de Beaumanoir suivirent son exemple. Enfin tous ceux qui tenoient le party de Charles, furent tuez, ou pris, ou mis en fuite. Ceux du Château d'Auray virent du haut de leur Tour toute la campagne jonchée de morts, & tout le party de leur Prince entierement défait : ce qui les jetta dans une tres grande consternation. Le Comte de Monfort, Chandos & Clifton s'appercevens que tout étoit fait, & que la victoire leur étoit entierement acquise resterent sur le Champ de bataille encore tout dégouttans de sueur & de sang, & quand ils eurent un peu repris haleine, le Comte remercia tous les Seigneurs de son party, leur declarant qu'il leur étoit redevable de la Souveraineté de Bretagne, & qu'il reconnoîtroit au plutôt un service si essentiel : qu'à l'égard de Charles qui venoit d'expirer, il auroit souhaité volontiers qu'il fût encore vivant, & qu'il eût voulu partager avec luy la Bretagne : mais qu'il avoit eu le malheur de trop deférer aux pernicioeux conseils de sa Femme, qui avoit attiré sa ruine. Chandos interrompit ce Prince en luy disant que puis qu'il avoit Bertrand dans ses mains, il ne le devoit jamais rendre, qu'en suite d'une paix qu'il auroit faite avec le Roy de France, & qu'il la falloit acheter par la liberté de ce brave Guerrier, qui n'avoit jamais été vaincu dans sa vie que cette seule fois.

Le Comte l'assura que c'étoit bien aussi son intention. Mais pour veiller à ce qui pressoit davantage, il fit chercher par tout le cadavre de Charles avec des soins extraordinaires, & comme ceux qu'il avoit preposez pour cette

O

recherche, n'en pouvoient point venir à bout, après avoir regardé tous les morts les uns après les autres, ce Prince fit serment qu'il ne sortiroit point du Champ de bataille, qu'il ne l'eût découvert & trouvé. C'est ce qu'il fit avec tant de vigilance & de precaution, qu'il le reconnut à la fin couché par terre, le visage tourné du côté de l'Orient: mais ce qui tira des larmes de ses yeux, ce fut quand il vit ce pauvre Prince couvert d'une haine sous ses habits, & dont les reins étoient ferrez d'une grosse corde: il ne put s'empêcher de plaindre son malheureux sort, & le fit ensevelir avec la ceremonie la plus pompeuse qu'il pût s'imaginer, faisant enfermer son cadavre dans un cercueil de plomb. Il eut soin de le faire transferer en suite à Guingan, commandant qu'on luy fit là des obseques fort honorables, & proportionnées à sa qualité de Prince, ce qui fut ponctuellement executé. Ceux d'Aüray ne manquerent pas d'ouvrir leurs portes au Vainqueur, le Comte y fit son entrée, secondé de Jean de Chandos, & de Robert Knole qui paroissoient à ses côtez, comme ayant eu tous deux, après Clisson, le plus de part au gain de la bataille & de la journée. Chandos mena Bertrand prisonnier à Niort, & Knole fit garder à veüe le Comte d'Auxerre jusqu'à ce que par un traité de paix, ils fussent tous deux remis en liberté.

Charles le Sage Roy de France apprit avec un déplaisir extreme la nouvelle de la mort de Charles de Blois, & de la prise de Bertrand du Guesclin & du Comte d'Auxerre. Il eût bien voulu declarer la Guerre au Comte de Monfort: mais il avoit sur les bras les Anglois & les Navarrois, qui faisoient des hostilités jusques dans le sein de ses Etats, & bien loin de penser à combattre les autres, il avoit assez d'affaire à se defendre luy même. Cependant les choses prirent un meilleur train qu'il ne s'étoit imaginé: car le Comte de Monfort voulant s'affermir dans sa nouvelle conquête, n'osa pas s'attirer la France. Il aima mieux envoyer des Ambassadeurs à Charles pour luy faire offre de sa part, de luy rendre hommage pour la Duché de Bretagne, & de se



declarer son homme lige & son vassal. Le Roy donna volontiers les mains à l'agréable condition qu'il luy proposoit, & choisit l'Archevêque de Rheims, de la maison de Craon pour recevoir en son nom la foy de ce Prince en Bretagne, & luy donna tout le caractère, dont il avoit besoin pour negocier la paix avec luy. Ce Prelat s'aquita tres dignement de sa commission, representant au Comte l'interêt qu'il avoit de s'accommoder avec la Veuve de Charles de Blois Duchesse de Bretagne, qui pouroit encore renouveler ses pretentions, & chercher dans l'Europe de nouveaux appuis contre luy : qu'il devoit être d'autant plus porté à entrer dans ce party, que la memoire de Charles de Blois étoit en benediction dans toute la Chrétienté, depuis les miracles dont le Ciel avoit voulu publier son innocence & sa Sainteté.

Il n'est point d'effet on aura peine à croire ce qui se passa sur le tombeau de ce pauvre Prince : car celui qui l'avoit tué dans la bataille, s'étant indiscrettement vanté d'avoir fait le coup, tomba dans une rage & dans une frenesie, dont il ne put jamais revenir, ny guerir, que ses amis ne l'eussent transporté sur la tombe de Charles à Guingan. L'homme revint dans son bons sens par les merites de ce Prince, & se consacra depuis tout entier au service de cette Eglise, où l'on avoit inhumé son Libérateur, tâchant d'expier, par la penitence, la sorte vanité qu'il avoit eue de l'avoir tué. Mais pour revenir au traité qui fut fait entre le Comte de Montfort, & la Duchesse de Bretagne, par le canal de l'Archevêque de Rheims ; il fut stipulé que cette Veuve auroit le domaine de quelques Villes & Châteaux dans cette Province, & que les prisonniers qu'on avoit fait dans la dernière bataille seroient delivrez en payant leur rançon. Cet accord remit en liberté le Comte d'Auxerre, le Vicomte de Rohan Bertrand du Guesclin & les autres.

Bertrand prit aussitôt le chemin de Paris pour venir offrir ses services au Roy de France, qui luy fit un accueil tout plein d'honnêteté, le recevant comme un Brave, dont

l'épée luy pouroit être un jour d'un fort grand secours. Le Captal de Buc qui restoit prisonnier en France se tira d'affaire, en rendant au Roy quelques Châteaux, qui luy servirent de rançon pour recouvrer la liberté qu'il avoit perdue, comme nous avons dit, à la bataille de Cocherel. Il fut ravy d'embrasser Bertrand son illustre Vainqueur, entre les mains de qui le fort l'avoit fait tomber dans cette journée. Ces deux Generaux se firent un plaisir de se raconter l'un à l'autre tous les dangers qu'ils avoient essuyez dans ces dernieres Guerres, & cette agreable reminiscence augmentoit la joye qu'ils avoient de se voir encore, & de se regaler après tant de travaux. Le Captal ménagea pendant ce temps quelque accommodement à la Cour de France en faveur du Roy de Navarre, qu'il reconnoissoit pour son Maître & pour son Seigneur : Mais toute cette negociation n'eut point de bonnes suites : puisque le feu se ralluma depuis entre ces deux Princes avec plus d'ardeur que jamais. Le Prince de Galles fils d'Edouïard Roy d'Angleterre l'attisa de son mieux, pour fortifier son party : car il faisoit pour lors son séjour à Bordeaux, d'où se répandant avec ses Troupes dans toute la Guyenne, il y faisoit des dégâts & des ravages incroyables s'emparant de toutes les Places les plus considerables, & poussant les choses si loin qu'il se rendit à la fin le Maître de toute cette belle Province.

Le Roy de Navarre, qui ne fit qu'une paix plâtrée, vcut témoigner au Roy que sa conduite étoit fort sincere, en luy faisant present d'un cœur de pur or, comme voulant luy donner par là le gage le plus certain de son inviolable fidelité. Bertrand qui fut present à cette ceremonie le conjura d'être à l'avenir un religieux observateur de la promesse qu'il faisoit, l'assurant que s'il la violoit, il auroit tout le loisir de s'en repentir, & depuis il ne chercha plus que les occasions de se signaler dans d'autres Guerres, où le desir de la gloire & son courage l'appelloient. Il avoit appris que le Roy de Chypre avoit fait quelques conquêtes sur les Sarasins, il tourna toutes ses pensées de ce côté là, desirant se

[illegible]

*De l'origine de la Guerre qui se fit en Espagne ,  
entre le Roy PIERRE , dit le Cruel , & son Frere  
naturel HENRY Comte de Tristemarre.*

0 ii

propre Femme, qu'elle regardoit comme sa Rivale. L'autre injustice que l'on reprochoit à ce Roy, c'est qu'il n'entretenoit aucun commerce avec les Chrétiens, dont les mœurs & la Religion luy déplaisoient extremement.

Les Juifs étoient les seuls confidens de tous ses secrets, il leur donnoit toute son oreille, & leur faisoit part de tout ce qu'il avoit de plus caché dans le cœur. Il gardoit à l'égard de tous les autres une dissimulation profonde, se rendant non seulement impenetrable à tous les Seigneurs de sa Cour, auxquels il ne pouvoit pas refuser son accès : mais encore impraticable sur les affaires qu'on ne pouvoit pas se defendre de luy communiquer, à cause de l'eminence de son caractère, & de l'Autorité Royale, qu'il avoit dans les mains. Ses plus proches Parens mêmes ne pouvoient avoir la clef de son cœur, tant il leur faisoit mystere de tout. Cette surprenante conduite aliena tous les esprits, & luy attira l'aversion de tous ses Sujets, qui ne souhaitoient qu'une revolution, dans l'esperance de voir changer les affaires d'assiette. Ce Prince que l'on appelloit avec raison *Pierre le Cruel*, poussa si loin l'inhumanité qu'il avoit pour sa Femme, qu'il ne se contenta pas de luy ôter la liberté, la confinant dans une prison : mais il en voulut encore à sa vie, sur laquelle il entreprit par un poison qu'il luy fit donner : mais dont elle sçut se garantir par des vomitifs : parceque connoissant le mauvais fonds de ce Prince, & la jalousie de sa Concubine, elle se tenoit toujours là dessus sur ses gardes. Tous ces outrages ne luy firent point perdre ny le respect, ny les égards qu'elle devoit avoir pour luy, se promettant que Dieu luy toucheroit le cœur, & luy dessilleroit les yeux, pour le faire sortir de son aveuglement.

Autant que Pierre se faisoit haïr, autant Henry son prétendu Frere naturel se faisoit aimer. Il sembloit que la Couronne luy étoit plus due qu'à ce Roy barbare : car il avoit trouvé le secret de se concilier tous les cœurs par des airs tout à fait engageans, & personne ne sortoit d'auprès de luy que tres satisfait de l'accueil qu'il en avoit

reçu, tant il avoit le don de plaire à tout le monde. Tous les cœurs étoient tournez de ce côté là. La fierté du premier faisoit adorer la douceur du second, & la Religion Catholique, dont il faisoit une haute & sincère profession, rendoit odieux ce penchant que Pierre témoignoit pour la superstition des Juifs. On souhaitoit donc de le voir sur le Trône à la Place de ce dernier, dont on ne pouvoit plus supporter la conduite. Henry cachoit de son mieux son ambition, demeurant toujours à la Cour de son Frere, qui faisoit son séjour à Burgos, & se ménageant avec luy de même qu'un sujet à l'égard de son Souverain, sans s'émanciper aucunement, à cause de la proximité du sang qui le lioit avec luy.

Les Seigneurs d'Espagne voulans profiter des entrées qu'il avoit auprès de son Frere, le prierent un jour de vouloir un peu rompre la glace, en representant au Roy le tort qu'il se faisoit de vivre de la sorte, & qu'il étoit à craindre que ses Sujets rebutez d'une si pitoyable conduite, ne secoïassent un jour le joug de son obeïssance, & ne se portassent à des extremitez, dont il pouroit se repentir trop tard : qu'il devoit donc faire cesser le grand scandale qu'il donnoit à toute la Chrétienté, par le commerce tout visible qu'il entretenoit avec les Juifs, qui sont les ennemis les plus declarez de la veritable Religion : qu'il devoit aussi mieux vivre avec la Reine *Blanche* de Bourbon sa Femme, qui descendoit du Sang de Saint Louïs, & dont les mœurs répondoient beaucoup à la Noblesse de son extraction : qu'appartenant comme elle faisoit, à tous les Princes de l'Europe, il devoit apprehender qu'ils ne se ressentissent à ses propres dépens de tous les outrages, qu'il luy faisoit. Enfin ces Seigneurs conjurerent Henry de persuader au Roy de rompre avec sa Concubine, & de s'en separer pour jamais, pour ôter ce pernicieux exemple d'incontinence, qu'il donnoit à tous ses Sujets.

Henry voulut bien se charger d'une si perilleuse commission pour la décharge de sa conscience, & le soulagement des peuples : se preparant à toutes les disgraces qu'un compliment semblable luy devoit attirer. Il choisit le temps qu'il

crut le plus propre pour insinuer avec succès toutes les veritez qu'il avoit à dire à ce Prince. Il les luy proposa le plus respectueusement qu'il luy fut possible , ajoutant aux remontrances qu'il luy fit sur le commerce & les intelligences qu'il avoit avec les Juifs , & les outrages qu'il faisoit à sa Femme cette dangereuse prediſtion qui couroit par toute l'Espagne , & dont le fameux *Merlin* étoit réputé l'Auteur , que bientôt un Aigle s'élanceroit de la petite Bretagne pour fondre sur l'Espagne avec grand nombre d'autres oiseaux de proye , dans le dessein de travailler à la ruine d'un Roy violent impudique , & sans Religion , qui perdrait la Couronne & la vie dans une bataille. Que cet Aigle après s'être rendu le Maître de toutes les campagnes qu'il auroit desolées , s'empareroit des Villes & des Châteaux , dont il mettroit les clefs entre les mains d'un successeur , dont il épouseroit la querelle. Il luy déclara qu'il devoit donc apprehender que l'évenement de cette Prophetie ne tombât sur luy : puis-que l'on ne doutoit plus qu'elle le regardoit plus particulièrement que personne , & qu'enfin pour écarter cet orage qui le menaçoit , il devoit tâcher de fléchir la miséricorde de Dieu sur ses déreglemens passés , changer de conduite & de vie , se reconcilier avec les Chrétiens en leur donnant part aux affaires , dont il devoit éloigner les Juifs pour jamais , & rendre à la Reine *Blanche* , sa bienveillance & son amitié , qu'il luy avoit injustement ôtée , & qu'elle n'avoit pas mérité de perdre.

Toutes ces raisons devoient faire quelque impression sur un esprit moins endurcy que l'étoit celui de Pierre le cruel : mais au lieu de profiter de ces charitables avis , il les écouta comme autant d'injures , que ce prétendu Bâtard avoit entrepris de luy dire : & ce n'est pas sans raison que le Poëte Satyrique disoit autrefois. (a) *Sed quid violentius aure tyranni ?* En effet Pierre outré de ces remontrances , qui luy furent d'autant plus odieuses qu'elles étoient fondées sur la verité , se déchaîna contre Henry , luy reprochant son ambition , qui le faisoit aspirer à la Couronne , dont il em-

(a) Juvenal.

pêcheroit

pêcheroit bien qu'il eût jamais la possession , n'étant qu'un Bâtard indigne de regner , & jura qu'il luy feroit payer bien cherement l'indiscretion qu'il venoit de commettre. Henry tâcha de le radoucir , en luy témoignant qu'il n'avoit fait ces avances auprès de luy , que pour luy montrer l'abyme dans lequel il s'alloit plonger , & le détourner du precipice qu'il se creusoit à luy même par sa propre conduite.

Cette reponse ne fit que l'aigrir encore davantage : car au lieu de luy sçavoir bon gré de tous ces avis , il luy commanda de sortir incessamment de son Royaume , s'il ne vouloit encourir les effets d'une plus grande indignation. La famille de ce Prince fut fort mal à propos soutenue par un Juif nommé *Jacob* , qui se trouva là : car voulant flatter Pierre & luy faire sa Cour aux dépens d'Henry , il eut le front de dire à celui-cy , qu'il étoit bien hardy d'entreprendre de faire des leçons au plus sage Roy de la terre , & que le meilleur party qu'il auroit à prendre à l'avenir , ce seroit de ne se jamais présenter devant luy : mais Henry luy fit bientôt recagner ces paroles aux dépens de sa propre vie : car après luy avoir reproché les pernicious conseils qu'il donnoit à Pierre , & l'infamie de sa Nation , il luy perça le cœur de sa dague , & le renversa mort par terre. Le Roy tout surpris & tout indigné de cet attentat commis en sa presence , voulut venger à l'instant sur son Frere , la mort du Juif par un autre meurtre , tirant un couteau de sa gaine pour le tuer : mais il en fut empêché par un Chevalier qui luy saisit le bras , comme il alloit faire le coup.

Henry s'évada dans le même instant , & n'eut pas plutôt descendu le degré qu'il dit à ses gens de seller ses chevaux , afin qu'il pût sauver incessamment sa vie par la fuite. Pierre se faisoit tenir à quatre , donnant mille maledictions à ceux qui le retenoient , & leur reprochant qu'ils étoient les complices de ce Bâtard , auquel il ne pardonneroit jamais le sang qu'il venoit de répandre. On eut beau luy dire qu'il ne s'agissoit que de la mort d'un Juif , dont la race avoit attiré la malediction de Dieu sur elle , étant une Nation , qui s'é-

P

toit renduë l'horreur & l'execration des hommes, par le Dèscite qu'elle avoit commis en la personne du Sauveur : mais toute cette huile qu'on jetta sur ce feu , le ralluma si fort que Pierre fit pendre dans la suite ce pauvre Chevalier qui l'avoit empêché de tuer Henry



## CHAPITRE XV.

*De la mort tragique de la Reine Blanche de Bourbon, commandée par Pierre le Cruel son propre Mary.*

**C**E Roy barbare avoit conçu pour Blanche de Bourbon sa Femme une si mortelle aversion, qu'il mit tout en usage pour entreprendre sur sa vie. Le poison qu'il employoit pour s'en défaire, ne faisoit aucun effet sur elle : parceque sçachant le dessein qu'on avoit de la faire mourir, elle prenoit toutes les precautions nécessaires pour se garantir d'un empoisonnement. Marie de Padille Maîtresse de Pierre, mit dans l'esprit de ce Prince de l'éloigner tout à fait de la Cour, & de luy donner un établissement dans quelque Province, afin qu'on ne la vît jamais, & que cette absence sans esperance de retour, fit le même effet que sa mort. Pierre éperdûment amoureux de cette Concubine suivit son conseil. Il confina cette Princesse dans la Province la plus éloignée de la Cour, & luy donna quelque apanage pour soutenir sa qualité de Reine, n'osant pas aigrir ses peuples contre luy, s'il eût osé la reduire publiquement à l'état d'une condition privée. Ce domaine que Blanche avoit eu pour partage, luy procura les hommages de tous ses vassaux qui relevoient de sa Seigneurie.

Un riche Juif avoit des terres enclavées dans le département de la Reine. Il se rendit à sa Cour pour s'aquiter comme les autres de son devoir de sujet auprès d'elle, &



comme c'étoit la coûtume de ce temps là de donner par respect un baiser à la joue de son Souverain, pour marquer le zele & l'affection qu'on auroit toute sa vie pour son service: ce Juif approcha de la Reine pour la saluer comme sa Dame, & sa Maîtresse. Elle ne put pas se defendre de recevoir de luy cette marque de servitude, comme étant son sujet: mais après qu'il fut sorty de sa chambre, elle témoigna l'horreur qu'elle avoit pour cette ridicule ceremonie, reprochant à ses domestiques le peu de soin qu'ils avoient eu d'empêcher que ce vilain ne l'approchât, & fit aussitôt apporter de l'eau chaude pour se laver la bouche & le visage, & netoyer pour ainsi dire, les taches que le baiser du Juif y avoit laïssé. Son indignation n'en demeura pas là: car comme elle étoit sa Souveraine, elle voulut punir du dernier supplice la temerité qu'il avoit eüe de s'émanciper de la sorte, & dans la premiere saillie de sa colere, elle le voulut faire pendre. Le Juif étant averty qu'il avoit été condamné par la Reine, & qu'on le cherchoit pour l'attacher au gibet par ses ordres il prit aussitôt la fuite & vint à toute jambe se plaindre au Roy Pierre, du dessein que *Blanche* avoit de le faire mourir, luy faisant un crime capital d'un devoir de ceremonie, dont il avoit pris la liberté de s'aquiter. Le Roy le reçut sous sa protection, luy commandant de ne craindre rien là dessus, & disant qu'il s'appercevoit bien que cette Princesse ayant de la haine & de l'aversion pour toutes les personnes qu'il consideroit, ne se feroit pas de scrupule d'entreprendre aussi sur sa propre vie, quand elle en trouveroit l'occasion: qu'il la falloit donc prevenir: Mais qu'il seroit bien aise de s'en défaire par des voyes secretes pour sauver les apparences, & sans donner aucune prise sur luy.

Le Juif qui brûloit du desir de se venger, l'assûra qu'il n'étoit rien de plus aisé que de l'expedier sans qu'il parût sur son corps aucun coup ny blefsûre. Pierre goûta fort cet expedient, & declara que celui qui luy tireroit cette épine du pied, luy rendroit un fort grand service. Il permit donc au Juif d'executer l'affaire de même qu'il l'avoit progettée

sans faire aucun éclat. Ce vindicatif qui mouroit d'envie d'assouvir son ressentiment contre cette Princesse fut ravy d'avoir reçu cet ordre barbare de Pierre. Il attroupa beaucoup de gens de sa Nation pour l'aider à faire le coup, & marchant toute nuit, il se rendit avec tout son monde à l'appartement de la Reine. Il penetra jusqu'à sa chambre, & frappant à la porte à une heure si indeüe, une des filles de sa Majesté refusa d'ouvrir & s'étonnant de tout ce bruit, dit au travers de la serrure qu'il n'étoit pas heure pour parler à sa Maîtresse, & demanda, quel étoit le sujet d'une visite faite si tard, & si à contre temps. Le Juif pour se faire ouvrir s'avisa de répondre qu'il avoit une fort agreable nouvelle à donner à la Reine: puisque son Mary, pour luy témoigner qu'il vouloit entierement se reconcilier avec elle venoit à l'instant coucher avec sa Majesté. La femme de chambre courut aussitôt avec joye pour faire part à sa Maîtresse de cette aventure impreveüe, qui luy devoit beaucoup plaire, la felicitant par avance de ce que le Roy luy rendoit son cœur, & vouloit luy faire à l'avenir plus de justice qu'il n'avoit fait: puis qu'il avoit toujours envoyé devant les Juifs pour l'en assurer, & qui demandoient qu'il leur fût permis d'entrer dans sa chambre pour luy faire un message, dont elle auroit une incroyable satisfaction.

La Reine qui voyoit le peril qui la menaçoit se mit aussitôt à pleurer, connoissant qu'elle avoit encore peu d'heures à vivre: parce qu'elle prevoyoit bien que les Juifs qui la haïssoient mortellement, ne se seroient pas rendus auprès de sa chambre en si grand nombre, & dans une heure si indeüe sans avoir contre elle quelque ordre sanglant, qu'ils étoient prêts d'exécuter. La Fille de chambre entrant dans les peines & les malheurs de sa Maîtresse, jetta les hauts cris, & versant des torrens de larmes, dit qu'elle n'ouvreroit point si sa Majesté ne le luy commandoit absolument. La Reine luy fit signe de ne pas disputer davantage aux Juifs l'entrée de sa chambre, & dans le même iustant elle leva les yeux au Ciel, pour luy recommander le salut de son ame,

protestant qu'elle n'avoit point de regret de mourir innocente à l'exemple de son Sauveur , & priant Dieu de répandre ses benedictions sur le Duc de Bourbon son Frere , sur la Reine de France sa Sœur , sur Charles le Sage , & sur toute sa Famille Royale. Elle n'eut pas plutôt achevé ces paroles , que les Juifs entrèrent en foule dans sa chambre. Ils trouverent cette sainte Princesse couchée sur son lit, tenant dans l'une de ses mains un psautier , & dans l'autre un eierge allumé pour lire ses heures , & tournant les yeux du côté de ceux qui venoient d'entrer , elle leur demanda ce qu'ils vouloient d'elle , & qui les avoit envoyé si tard pour luy parler. Ils luy répondirent qu'ils étoient au desespoir de se voir contraints de luy annoncer l'ordre severe qu'ils avoient reçu du Roy de la faire mourir , & qu'il falloit qu'elle se disposât à l'instant à cette dernière heure.

Ce discours fut interrompu par les cris de ses Filles , qui se déchiroient les cheveux , & faisoient retentir toute la chambre de leurs sanglots , & de leurs soupirs , se disant l'une à l'autre qu'on faisoit injustement mourir la meilleure Princesse du monde , conjurans le Ciel de venger cette inhumanité sur ceux qui en étoient les Auteurs. La pauvre Reine leur commanda de donner des bornes à leurs plaintes , ajoutant qu'elles ne la devoient pas plaindre avec tant de deuil : puis qu'elle alloit mourir innocente , & que c'étoit plutôt la conduite de Pierre son Mary qui devoit leur faire pitié , commettant cette barbarie par les malins conseils de sa Concubine , qui depuis longtemps étoit alterée de son sang.

Les Juifs appréhendans que les cris & le vacarme , qu'alloient faire les Filles de la Reine , n'empêchassent l'exécution de leur Maîtresse , & ne revelassent le meurtre qu'ils avoient envie de cacher , les prirent toutes par la main , les arracherent de la chambre , & les trainans dans une cave ils les y firent étrangler afin de tuer en suite la Reine *Blanche* avec plus de secret & de liberté. Ces enragez ne tarderent pas à la dépêcher , en luy crevant le ventre par la chute d'une grosse poutre , qu'ils laisserent tomber sur elle , afin de

l'étouffer par cet accablement , sans qu'il parût aucune goutte de sang sur son visage , ny sur son corps : & quand ils eurent fait ce detestable coup , ils se retirèrent aussitôt dans un Château situé sur une haute roche , que le Roy leur avoit indiqué pour asyle.

Ce Prince inhumain ne voulant pas s'attirer le reproche du meurtre qu'il avoit commandé , garda là dessus tous les beaux dehors , dont il put s'aviser , faisant publier un manifeste dans lequel il se disculpoit de son mieux de cette vilaine action : mais la conduite qu'il tint dans la suite ne justifia que trop , qu'il en étoit l'Auteur : car au lieu d'assiéger ce Château , dans lequel ces scelerats s'étoient cantonnez , pour en faire justice , ils en sortirent six mois après avec une impunité qui fit horreur à tout le monde , & l'on vit bien qu'ils n'avoient été que les Ministres de la cruauté de Pierre. Chacun fit des imprecations contre ce méchant Prince qui n'avoit point rougy de commettre un attentat si execrable , sur une Princesse qu'il devoit adorer pour l'innocence de ses mœurs & la Noblesse de son extraction. La plupart des Juifs même , qui jusqu'alors avoient été ses partisans les plus déclarés , ne purent se taire là dessus. Pierre de son côté se précautionna contre toutes les entreprises qu'Henry pouroit faire dans ses Etats. Il leva force Troupes , gagna par les dons & par les bienfaits , les principaux Seigneurs de Castille , & fit tant de largesses pour engager les gens dans son party , que le pauvre Henry se vit abandonné de tout le monde , & contraint de chercher un asyle dans les Païs étrangers.

Ce Prince infortuné s'alla jeter entre les bras du Roy d'Arragon , qui le reçut dans sa Cour avec beaucoup d'honnêteté. Le recit que luy fit Henry de la cause de sa disgrâce l'étonna beaucoup : quand il luy dit que Pierre le persécutoit & l'avoit forcé de sortir de ses Etats : parce qu'il avoit pris la liberté de luy représenter l'horreur que tout le monde avoit de ses cruautés. Ce Prince luy répondit qu'il n'osoit pas luy promettre de l'appuyer par la force des armes : parce que le repos de ses peuples ne luy permettoit pas d'at-

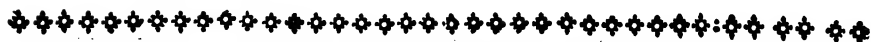
tirer dans ses Etats une Guerre de gayeté de cœur : mais que s'il vouloit établir son séjour sur les Terres de son obeissance, il luy donneroit honnêtement de quoy subsister selon sa qualité. Henry fut trop heureux d'accepter ce party, dans la crainte qu'il eut de ne pas rencontrer ailleurs tant d'accueil : mais il fut bientôt troublé dans l'asyle qu'il avoit cherché : car Pierre sçachant que le Roy d'Arragon l'avoit reçu dans ses Etats & le regaloit de son mieux, luy faisant tous les honneurs qu'un Souverain réfugié pouvoit attendre de sa courtoisie, il écrivit une lettre tres-forte à ce Prince, dans laquelle il luy mandoit qu'il luy sçavoit un fort mauvais gré d'avoir tendu les bras à un Bâtard perfide, qui luy vouloit ravir sa Couronne : que s'il luy donnoit retraite davantage sur ses Terres il luy declareroit la Guerre, & le regarderoit comme son ennemy : qu'il esperoit donc, que pour prevenir toutes les hostilités auxquelles il devoit s'attendre, il le chasseroit au plutôt de ses Etats, comme un scelerat qui ne meritoit pas qu'aucun Prince fût touché de sa disgrâce & de sa misère.

Ce fut à Perpignan que le Roy d'Arragon reçut cette lettre. La politique & la raison d'Etat, luy fit ouvrir les yeux, il en fit part à la Reine sa Femme, qui luy représenta le danger qu'il y avoit de retenir plus longtemps un tel hôte, & qu'il étoit de la dernière importance de le congédier au plutôt, de peur que l'orage qui le menaçoit venant à tomber aussi sur eux, ne rendît leur perte commune avec la sienne : qu'il falloit donc le renvoyer sans cesse, en luy faisant comprendre qu'il étoit trop raisonnable pour vouloir que pour sa querelle particulière, on risquât non seulement la tranquillité : mais aussi la conservation d'un Royaume. Ces rémontrances étoient trop sensées & trop judicieuses. pour n'être pas approuvées du Roy d'Arragon, qui voyant le peril dans lequel il s'alloit p'onger, s'il épousoit ouvertement les intérêts d'Henry contre Pierre, dont toutes les forces viendroient fondre sur ses Etats, en cas qu'il s'opiniât à vouloir donner au premier un plus long asyle en sa

Cour. Il le fit appeller pour luy communiquer la lettre de Pierre, & les menaces qu'elle contenoit, en cas qu'il demeurât plus longtemps avec eux. Henry comprit bientôt ce que tout cela vouloit dire. Il le remercia de toutes ses honnêtetez, luy témoignant qu'il alloit empêcher par un prompt départ, que son malheur ne luy fût contagieux, & que le repos de ses peuples ne fût troublé par une Guerre, à laquelle il ne devoit prendre aucune part : qu'au reste il esperoit que Dieu seroit le Protecteur de son bon droit, & luy susciteroit au travers de toutes les persecutions, que Pierre luy faisoit, des moyens de monter un jour sur le Trône de ses Peres, qu'un Usurpateur avoit envahy sur luy : qu'il le desiroit avec d'autant plus de passion, qu'il se verroit alors en état de reconnoître tous les bons offices qu'il avoit reçu de luy qu'il souhaitoit luy pouvoir rendre avec usure. Ces paroles honnêtes & prononcées par un Prince dont le malheur étoit à plaindre, touchèrent si fort le Roy d'Arragon, qu'il ne put pas s'empêcher de s'attendrir sur le déplorable état, auquel il se voyoit contraint de l'abandonner. Il ne put donc le voir sortir de sa Cour sans pleurer, & sans luy témoigner la part qu'il prenoit à son infortune, & combien cette triste separation luy causoit de douleur & luy faisoit de peine. Henry répondit de son mieux à ce mouvement de tendresse & de compassion, l'assurant que l'absence & l'éloignement de sa Cour ne luy feroit jamais perdre le souvenir de toutes ses honnêtetez.



CHA-



## C H A P I T R E X V I .

*De l'adresse dont BERTRAND se servoit pour faire un Corps d'Armée de tous les vagabonds de France, & les mener en Espagne contre PIERRE LE CUEL pour venger la mort de la Reine BLANCHE & faire monter en sa place HENRY sur le Trône.*

Toute la France apprit avec douleur l'inhumanité que Pierre avoit commise sur la Reine *Blanche* sa propre Femme, en la faisant mourir injustement & l'abandonnant à la discretion des Juifs, qui l'avoient assommée sur son lit, après avoir entré la nuit dans sa chambre & l'avoir trouvée faisant ses prières un cierge à la main. Toutes ces circonstances aggravoient le crime de Pierre, & rendoient le sort de cette Princesse encore plus pitoyable. La Reine de France sa Sœur, & le Duc de Bourbon son Frere condamnerent fort une si vilaine action, qui meritoit une vengeance tout à fait exemplaire. Le Roy Charles le Sage entroit fort dans leur ressentiment, & ne cherchoit que l'occasion de le faire au plutôt éclater. Elle se presenta la plus favorable du monde. Le Royaume de France regorgeoit de scelerats & de vagabonds, qui le desoloient par leurs brigandages & leurs pilleries. On ne pouvoit empêcher ce desordre: parce que la foule de ces voleurs grossissoit tous les jours, par un million d'Etrangers qui s'étoient introduits dans le Royaume, pour se joindre à eux à la faveur de la licence & de l'impunité. Beaucoup d'Allemands d'Anglois de Navarois & de Flamands infestoient toute la campagne, brûloient les Châteaux après les avoir saccagez, & mettoient à rançon toute la Noblesse. Les édits du Prince étoient

Q

meprisez. La force & la violence faisoit la Souveraine loy de l'Etat : si bien qu'il sembloit que la France étoit devenue la proye de ces enragez.

Le Roy Charles voulant arrêter le cours de tant de maux, assembla les plus sages têtes de l'Etat, pour aviser ensemble aux moyens d'apporter un prompt remede à tant de malheurs, sans en venir à une guerre ouverte contre tous ces brigands. Bertrand le tira de peine en luy suggerant le specieux pretexte de venger en Espagne la cruelle mort de la Reine *Blanche* sa belle Sœur, & l'asûrant que s'il pouvoit s'aboucher une fois avec cette Troupe de vagabonds, il les cajoleroit si bien, qu'il les feroit entrer dans ses sentimens, & leur inspireroit le desir de tourner leurs armes contre le Roy Pierre, dans l'esperance de s'enrichir des dépouilles de toute l'Espagne qui leur seroit ouverte par la Guerre qu'on declareroit à ce Prince. Il s'offrit même de se mettre à leur tête & de les commander pour faire reüssir une si juste expedition, representant au Roy que par cet artifice il purgeroit la France de tous ces Etrangers, & les employeroit utilement ailleurs contre les ennemis de la Couronne. Charles donna les mains aussitôt à la judicieuse proposition de Bertrand & dépêcha sur l'heure un Heraut auprès des Chefs & des Generaux de tous ces gens ramassez pour en obtenir un saufconduit, afin qu'il pût ensuite leur envoyer quelqu'un qui pût s'aboucher avec eux en toute liberté.

Ce Trompette les trouva campez assez près de Chalons sur Saone, ils le reconnurent d'abord : parce que les armes du Roy qu'il portoit sur son hoqueton, firent decouvrir qu'il venoit de la part de sa Majesté. Quelques soldats le conduisirent pour le mener parler à ceux qui tenoient le premier rang dans leur Armée. Sa presence les surprit un peu quand il les trouva tous à table. Les premiers auxquels il adressa la parole furent *Hugues de Caurelay*, *Mathieu de Gournay*, *Nicolas Strambourt*, *Robert Scot*, *Gautier Huot*, le *Vert Chevalier* le *Baron de Lermes*, le *Seigneur de Presse*, & *Jean d'Evreux* qui furent tous de concert à ne pas refuser le pas-



seport qu'on leur demandoit. Hugues de Caurelay s'intéressa fort à ce qu'on l'accordât au plutôt, disant qu'il mourait d'envie de revoir Bertrand pour luy faire boire de son vin, chargeant le Héraut de luy faire ses complimens. Céluy-cy revint en grande diligence mettre le passeport entre les mains de Bertrand, qui sans perdre de temps les alla trouver. Aussitôt qu'il parut ils luy firent mille caresses, Hugues de Caurelay par dessus tous les autres se jettant à son cou, l'assura qu'il le suivrait par tout, pourveu qu'il ne luy fit pas prendre les armes contre le Prince de Galles son Seigneur. Bertrand luy répondit que ce n'étoit pas à luy que l'on en vouloit, & qu'il pouvoit là dessus compter sur sa parole. Caurelay tout transporté de joye fit apporter à boire & luy voulut luy même verser du vin de sa propre main, Bertrand fit quelque façon de prendre le verre : mais il luy salut enfin condescendre à la volonté d'un amy qui le luy presentoit de si bon cœur. Quand ils se furent tous saluez en beuvant les uns aux autres, Bertrand leur déclara le sujet qui l'avoit fait venir auprès d'eux, leur disant que le Roy de France ulcéré contre Pierre, avoit dessein de le faire repentir de la mort cruelle qu'il avoit fait souffrir à la Reine *Blanche* sa belle Sœur, & que pour punir ce cruel Prince d'un si noir attentat il avoit résolu de porter la Guerre dans le sein de ses États : que le Roy son Maître l'avoit chargé de leur dire de sa part, que s'ils vouloient épouser un si juste ressentiment & luy prêter leurs Troupes & leur secours, il leur feroit non seulement payer la somme de deux cens mille livres comprât : mais leur ménageroit encore auprès du Saint Pere l'absolution de tous les pechez qu'ils avoient jusqu'icy commis : qu'il leur conseilloit de prendre ce party, d'autant plus qu'ils iroient dans un País fort gras, dont la dépouille les pourroit enrichir beaucoup.

Hugues de Caurelay prenant la parole luy repeta ce qu'il luy avoit déjà dit, qu'à l'exception du Prince de Galles, il le serviroit envers & contre tous. Bertrand luy ayant confirmé ce qu'il luy avoit déjà répondu, que le Roy de Fran-

Qij

ce ne songeoit point à ce Prince, le conjura d'engager les autres Capitaines dans la resolution qu'il avoit prise d'entrer dans cette Guerre. Caurelay ne manqua pas d'en faire aussitôt son affaire, & gagna tous les chefs Gascons Anglois, Bretons, Navarrois, qui luy donnerent tous leur parole de marcher sous les enseignes de Bertrand au premier ordre qu'ils en recevroient. Il y en eut quelques uns qui se laisserent seulement entraîner par le plus grand nombre & qui regrettoient de sortir de la France, dont le País leur paroissoit plus doux & plus agreable, & dont les dépouilles les accommodoient bien mieux que celles qu'on leur faisoit esperer en Espagne, où l'on ne pouvoit aller sans essuyer des fatigues incroyables, & sans franchir des montagnes fort escarpées & des detroits fort rudes: Cependant il fallut ceder au torrent & donner avec les autres leur parole à Bertrand, qui prit congé d'eux en leur promettant de leur donner de ses nouvelles au premier jour, & qu'il alloit faire part au Roy son Maître, de la resolution qu'ils avoient prise de le servir fidellement, & qu'il leur manderoit quand il seroit temps de le venir trouver. Il les pria de croire que ce Prince leur feroit tout l'accueil & toutes les honnêtetez imaginables, & qu'ils auroient tous les sujets de se louer de sa conduite à leur égard. Ils luy répondirent qu'ils n'en doutoient aucunement & qu'ils avoient plus de confiance en luy seul: qu'en tous les Prelats de France & d'Avignon.

Bertrand les voyant en si belle humeur leur representa que pour faire les choses de fort bonne grace auprès de sa Majesté, qu'ils devoient voir au premier jour, il leur conseilloit de luy rendre auparavant tous les Châteaux & tous les Forts dont ils s'étoient emparez durant les derniers troubles. Ils l'assürerent qu'il devoit compter là dessus & que ce ne seroit pas une affaire pour eux de rendre des Places qu'ils n'avoient pas envie de garder: puis qu'ils alloient quitter la France pour jamais.

Guelclin s'en retourna le plus content du monde, & vint à toute jambe à Paris pour assürer le Roy qu'il alloit de-

livrer son Royaume de tous les bandits & de tous les scelerats qui l'avoient desolé jusqu'alors par leurs pilleries & que s'il plaisoit à sa Majesté que leurs Generaux la vinssent trouver à sa Cour, ils étoient disposez à s'y rendre pour luy confirmer en personne la resolution qu'ils avoient prise de passer en Espagne, pour la venger de la cruauté que Pierre avoit exercée contre la Reine *Blanche* sa belle Sœur. Le Roy luy donna l'ordre de les appeller, mais à condition que ce seroit à petit bruit & sans éclat qu'ils se rendroient auprès de luy.

Bertrand leur fit aussitôt sçavoir les intentions de son Maître qu'ils executerent ponctuellement mettans pied à terre au Temple à Paris, où le Roy Charles avoit étably sa demeure. Ce Prince leur fit mille caresses, les regala de son mieux & leur fit de fort riches presens pour les engager davantage dans ses intérêts. Les principaux Seigneurs de la Cour ne se contenterent pas de faire connoissance avec eux, ils voulurent encore lier une amitié tres-étroite avec ces Generaux, avec lesquels ils avoient à vivre plus d'un jour. Le Comte de la Marche, le Besque de Vilaines, le Mareschal d'Andreghem, Olivier de Mauny, Guillaume Boitel, & Guillaume de Launoy s'approcherent d'eux & leur declarerent qu'ils seroient bien aîsés de partager avec eux les perils de la Guerre qu'ils alloient entreprendre. Ces Chefs furent ravis d'apprendre leur resolution, les assûrans qu'une si noble & si genereuse compagnie leur donneroit encore plus de chaleur à bien combattre. Bertrand les assembla tous à Châlons sur Saone, & les fit marcher du côté d'Avignon. Quand toute la France vit leurs talons elle commença de respirer, s'estimant bienheureuse de se voir delivrée de ces fâcheux hôtes, qui l'avoient presque mise à deux doigts de sa perte & de sa ruine. Elle donna mille benedictions à Guesclin de ce qu'il avoit trouvé le secret de les en faire dénicher, sans qu'il fût besoin d'en venir aux mains avec eux.

Le mouvement que cette formidable Armée fit du côté d'Avignon fit trembler le Pape & tout le Conclave, qui fai-

soient alors leur résidence dans cette belle Ville. Sa Sainteté craignit qu'ils ne vinssent fondre sur la Provence pour la ravager & pour prévenir le danger qui les menaçoit tous, il s'avisa d'envoyer au devant d'eux un Cardinal pour apprendre le sujet qui leur faisoit faire tout ce mouvement, avec ordre de leur déclarer de sa part que s'ils passaient outre pour commettre des hostilités & faire des ravages à leur ordinaire sur les Terres de son obéissance, il lanceroit contre eux les foudres de l'excommunication pour les ranger à leur devoir, & leur apprendre à vivre en Chrétiens, & non pas comme des infidèles. Ce Cardinal fit toutes les diligences possibles pour se rendre à leur Camp & s'aquiter auprès d'eux de la commission dont le Pape l'avoit chargé. Il trouva sur sa route un Anglois qui l'assura qu'il avoit à négocier avec des gens tout à fait impratiquables, & luy demanda s'il leur apportoit de l'argent, sans quoy il ny avoit rien à ménager.

Ce Prelat fut extrêmement surpris de ce compliment, & vit bien qu'il auroit de la peine à sortir d'affaire avec ces gens là, sans qu'il en coûtât beaucoup à sa Sainteté. Quand ils le virent approcher, ils luy firent la civilité de faire quelques pas pour venir au devant de luy. Bertrand du Guesclin, le Comte de la Marche, Arnould d'Endreghem Maréchal de France, Hugues de Caurelay, Jean d'Evreux, Gautier Huet, Robert Scot, Olivier de Mauny, le Vert Chevalier & beaucoup d'autres Officiers voulans luy témoigner le respect qu'ils portoient à son caractère & à sa dignité, l'approcherent avec de profondes soumissions, & tel qui le voyoit revêtu de la pourpre eût voulu volontiers en avoir la dépouille. Quand ce Cardinal les vit tous rangés autour de luy dans l'attente de ce qu'il avoit à leur dire de la part du Pape, il leur expliqua le plus succinctement qu'il put le sujet de sa commission, les conjurant de ne commettre aucunes hostilités, s'ils vouloient obtenir du Saint Pere l'absolution de tous les déreglemens qu'ils avoient commis. Le Maréchal d'Endreghem homme de bon sens, & qui dès sa jeunesse avoit été nourry dans le grand monde,

prit la parole au nom de tous , luy representant que toute cette Armée qu'il voyoit étoit sortie de France dans le dessein d'expier par une Guerre sainte tous les maux qu'avoient fait dans la Chrétienté ceux qui la composoient : mais avant que de la commencer, il luy fit entendre qu'ils avoient crû se devoir premunir de l'absolution du Saint Pere, & luy demander la somme de deux cens mille livres, pour les aider à soutenir les frais & les fatigues du long voyage qu'ils avoient à faire : qu'ils esperoient ce secours du Pape, sçachans qu'il auroit assez de charité pour étendre ses aumônes & ses liberalitez au delà de l'absolution qu'ils en esperoient.

Ce Cardinal qui ne s'attendoit pas à ce compliment parut étonné du second endroit de la réponse du Maréchal, & leur dit à tous qu'il leur répondoit seulement de la Benediction du Saint Pere & de l'absolution de leurs crimes : mais que pour l'argent qu'ils luy demandoient il n'osoit pas s'en rendre garant. Bertrand qui ne le vouloit point amuser, luy declara nettement qu'il en falloit passer par là, s'il vouloit contenir la licence de tous ces vagabonds, dont les mains étoient accoutumées au brigandage, & qui se soucioient moins de l'absolution qu'il leur promettoit, que des deniers qu'il luy demandoient, étant tous prêts en cas de refus, de faire sur les Etats du Pape des depredations horribles. Son Eminence apprehendant le dégât dont on le menaçoit pria Bertrand & les autres de tenir le tout en suspens, jusqu'à ce qu'elle leur donnât de ses promptes nouvelles. On l'assûra qu'on feroit de son mieux pour arrêter le cours des desordres : mais qu'on ne luy promettoit pas de tout empêcher : parce qu'il n'étoit pas possible de faire vivre avec une discipline exacte tant de soldats affamez, qui soupiroient après un prompt secours. Ce Cardinal se le tint pour dit, & partit sur l'heure pour venir incessamment rendre compte au Pape de tout ce qui se passoit. Ceux d'Avignon dans l'impatience d'apprendre quel seroit leur sort l'arrêterent sur son chemin pour luy demander en quelle assiette étoient les affaires & s'il avoit des bonnes nouvelles à leur apporter. Je crois, leur dit-

il, que tout ira bien si nous leur donnons de l'argent. Le Pape qu'il alla trouver aussitôt fut bien étonné de ce compliment qu'il luy fit de leur part : disant que c'étoit bien aisé qu'il leur accordât gratuitement l'absolution, que les autres avoient accoutumé de payer, sans être encore obligé de tirer de l'argent de sa bourse pour acheter d'eux l'exemption du pillage & des brigandages.

Cependant après avoir bien meurement pesé le tout, il convint de leur faire toucher cent mille livres : car Bertrand s'étoit contenté de recevoir seulement la moitié de la somme qu'on avoit demandée. Le Pape tint conseil là dessus, & ne voulant aucunement contribuer du sien, s'avisa d'assembler les plus notables Bourgeois d'Avignon pour leur représenter le peril qui les menaçoit, & dont ils ne se pouroient garantir qu'en se saignans tous : qu'il falloit donc faire incessamment une capitation dans la Ville, & cotiser chaque particulier pour faire la somme que l'on exigeoit d'eux le couteau sur la gorge. Le Saint Pere croyoit qu'en faisant cette démarche & donnant ses ordres, & toute sa vigilance pour lever cet argent, les soldats de l'Armée de Bertrand vivoient avec discipline, & seroient fort retenus & fort réservés : mais il fut bien surpris, quand il apperçut des fenêtres de son Palais qu'ils prenoient sur les pauvres païsans, vaches, moutons, beufs, & volailles, portans leurs mains ravissantes sur tout ce qu'ils rencontroient sans en rien excepter. Ce fut pour lors qu'il vit bien, qu'il étoit de la dernière importance de sacrifier au plutôt quelque chose pour contenter l'avidité de ces oiseaux de proie, qui ne se plaisoient qu'à vivre de rapines & de larcins. Il fit donc appeler ceux qu'il avoit commis pour faire contribuer chacun des Bourgeois à fournir la cote part à laquelle il étoit taxé.

Le Saint Pere sçachant que la somme avoit été levée toute entière, donna l'ordre à son Secrétaire de l'aller incessamment compter à Bertrand, & de luy mettre entre les mains la

la Bulle d'absolution pour toute l'Armée, signée de sa propre main, scellée de son grand sceau, & si bien conditionnée, qu'il ne laissoit rien à desirer à ceux en faveur desquels il l'avoit accordée Bertrand qui naturellement étoit ennemy de toutes les griveleries, ayant appris que le Pape pour faire cette somme, avoit fouillé dans les coffres des autres, & n'avoit rien tiré des siens, fit une forte reprimande à celui qui se mettoit en devoir de la luy delivrer, & jura qu'il n'en vouloit pas manier un sol : parce que c'étoit le plus pur sang du peuple, qu'on avoit tiré de ses veines & que le traité n'auroit aucun lieu, si le Pape ne fournisoit cet argent de son propre tresor, & ne faisoit restituer à chacun des Bourgeois d'Avignon, ce qu'on avoit extorqué de luy. Si bien que pour pacifier toutes choses, il falut que sa Sainteté payât de son propre fonds toute la taxe dont on étoit convenu, sans qu'il en coûtât un denier aux autres, qu'il fut obligé de rembourser chacun de tout ce qu'il avoit avancé.

Cette foule de vagabonds ou plutôt cette Armée de brigands n'ayant plus de pretexte assez specieux pour prendre racine sur les Terres de l'Eglise, rebroussa chemin du côté de Thoulouze, où le Duc d'Anjou faisoit sa residence, & tenoit sa Cour. Ce Prince cajola si bien Bertrand, & tous les Generaux qui portoient les armes sous luy, qu'il les engagea d'aller en Arragon pour assister Henry contre le Roy de ce Pays nommé *Pierre le Cruel*, qui n'avoit aucuns bons sentimens pour la Religion Chrétienne, mais dont tout le penchant étoit tourné du côté du Judaïsme, dont il faisoit une profession secrette, & qui d'ailleurs étoit devenu l'horreur & l'execration de toute l'Europe, par le meurtre qu'il avoit commis en la personne de la Reine *Blanche de Bourbon* sa Femme qu'il avoit inhumainement sacrifiée à la haine, que sa Concubine avoit pour cette belle & sainte Princesse. Ce Duc exagera ce crime avec tant de force, & pressa si fort Bertrand de le venger, que ce General luy promit de tout hasarder, pour ôter la Couronne d'Arragon de dessus la tête de Pierre, & la mettre sur celle d'Henry, dont les

R

intérêts luy seroient à l'avenir plus chers que ceux d'un meurtrier & d'un Prince Juif, qui n'avoit aucun droit au Sceptre d'Arragon.

Les choses étant ainsi concertées. Bertrand prit aussitôt congé du Duc & fit faire à ses Troupes de si longues traïnes, qu'elles se virent bientôt à la veille d'entrer dans l'Arragon. Leur marche se fit avec tant de bruit & tant de fracas, que Pierre en eut bientôt la nouvelle. Il l'apprit avec bien de la douleur, lors qu'il étoit à la tête de grand nombre d'Espagnols ravageant les Terres d'Henry portant la désolation, le fer, & le feu dans tous les lieux qu'il sçavoit luy appartenir, & le cherchant luy même en personne pour en faire la victime de sa fureur. Ce pauvre Prince persécuté de tous côtez se tenoit à couvert dans l'un de ses Châteaux avec sa Femme & ses enfans, appelant auprès de luy tout ce qu'il avoit d'amis & de creatures, pour tâcher de faire quelque diversion contre ce cruel Roy, qui s'acharnoit à sa ruine : mais quand il apprit l'arrivée de Bertrand avec tout son monde, il regarda ce secours comme un miraculeux effet de la protection du Ciel en sa faveur, & se déroba secrètement du lieu dans lequel il s'étoit retiré, pour le venir trouver & luy remettre entre les mains le soin de sa personne & de ses intérêts, essayant par des manieres insinuanttes de l'échauffer en sa faveur. Guesclin l'embrassa tendrement & luy fit une tres sincere protestation qu'il ne remettroit jamais le pied en France, qu'auparavant il ne l'eût fait monter sur le Trône d'Espagne, qu'il meritoit mieux que le Renegat Pierre, qui s'en étoit rendu tout à fait indigne & par son infidelité dans la Religion Chrétienne, & par l'inhumanité qu'il avoit commise à l'égard de sa propre Femme qui sortoit du Sang de Saint Louis, & qui passoit pour la plus douce & la plus pieuse Princesse de toute l'Europe.

Henry ravi de voir que Bertrand avoit de si bonnes intentions pour luy, le conjura de se venir rafraîchir & délasser avec les principaux Officiers de l'Armée dans son Château, où il les regala fort magnifiquement & les confirma



par ses caresses & par ses presens , dans la resolution qu'ils avoient prise d'épouser sa querelle. Toute cette confédération fut bientôt découverte. Un espion pàtut toute nuit pour en aller donner avis à Pierre , auquel il fit le recit de tout ce qu'il avoit veu , circonstanciant les choses avec tant d'evidence & de clarté. qu'il ny avoit rien de plus vraisemblable, luy marquant qu'il étoit sorty de France une fourmiere de Troupes, qui venoient fondre sur ses Etats. Pierre tout consterné, luy demanda le nom de celuy qui les commandoit , & quand il sçut qu'il s'appelloit *Bertrand* , il se mit à grincer des dents à roûiller les yeux dans la tête & déchira de rage & de colere, les habits qu'il portoit.

Un Juif qui pour lors avoit beaucoup d'entrée dans son Conseil & qui fut un des témoins de cet emportement , prit la liberté de luy demander le sujet de son inquietude & de son desespoir. Pierre ayant un peu repris ses esprits, luy répondit que l'heure fatale étoit arrivée, dans laquelle on luy avoit predit qu'on luy devoit arracher des mains le Sceptre d'Espagne : puisque Bertrand designé par l'Aigle qui luy devoit ravir la Couronne, étoit entré dans ses Etats pour en faire sur luy la conquête en faveur de son Frere Henry , qui devoit l'en chasser à son tour , & se faire en suite couronner à Burgos en sa place. Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles que l'abattement & le desespoir, le firent tomber par terre. Le Juif essaya de luy remettre l'esprit , & le relevant il l'assura que quand Henry se seroit rendu Maître de Burgos, de Tolède, & de Séville la grande, par le secours de Bertrand & des François qu'il commandoit, il ne seroit pas dit pour cela qu'il fut Roy d'Espagne, & qu'il auroit encore bien du chemin à faire avant que de prendre les Villes, dont la fidelité ne luy devoit point être suspecte. Tout ce discours ne fut point capable de consoler Pierre, & de le faire sortir de l'alarme dans laquelle il étoit. Il sembloit au contraire que sa terreur en étoit encore augmentée car il fit serment de ne pas rester davantage en Arragon, de peur que Bertrand ne l'y vint accabler, & donna des or-

dres fort pressans à ses gens de se tenir prêts pour partir aussitôt. On employa toute la nuit à plier bagage & dès le lendemain ce Prince prit le chemin de Burgos à la pointe du jour.

il fit tant de diligence qu'il gagna *Maguelon* frontiere d'Espagne. Cette Ville étoit assez forte d'assiette, ayant un bon Château dans lequel on pouvoit se defendre long temps: mais la crainte dont Pierre étoit saisi, luy donna des aîles pour se rendre à perte d'haleine à Burgos, qui pour lors étoit la Capitale de Castille, où l'on avoit accoustumé de couronner les Rois d'Espagne. Deux raisons engagerent Pierre à vouloir établir son séjour & sa residence dans cette Ville: la premiere, parce que comme il avoit un fort grand penchant pour les Dames, il y en avoit là beaucoup de parfaitement belles, dont la conversation pouroit adoucir le chagrin que luy donnoit sa mauvaise fortune: la seconde, parce que comme ce Prince avoit naturellement une inclination secrette pour les Juifs, il esperoit y trouver beaucoup de consolation dans leurs entretiens, & tirer un fort grand secours de leurs bourses dans les besoins qui le menaçoient. Les Chrétiens de Burgos voyoient avec un déplaisir extrême cette grande relation qu'il avoit avec eux, ils ne se promettoient rien de bon de tout ce commerce. Cependant Pierre eut si peu d'égard à leurs plaintes, qu'il voulut nouer encore de plus étroites liaisons avec ces ennemis du Christianisme, & comme il avoit dessein d'établir sa Cour & son séjour dans cette grande Ville, il la fit fortifier de nouveau la faisant revêtir de murailles plus hautes & plus épaisses, & commandant qu'on ouvrit tout autour, des fosses plus larges & plus profonds, afin de s'y pouvoir defendre en cas que son Frere Henry secondé de Bertrand l'y vint attaquer.

Il faut remarquer que les Troupes que menoit Guesclin se faisoient appeller *la Blanche Compagnie*: parce qu'ils portoient tous une Croix blanche sur l'épaule, comme voulans témoigner qu'ils n'avoient pris les armes, que pour abolir

le Judaïsme en Espagne, & combattre le malheureux Prince qui le protegeoit au grand mépris de la Croix, que tous les Chrétiens devoient regarder comme l'instrument de leur salut. Toute cette Armée fit donc un mouvement & quitta l'Arragon pour entrer plus avant dans l'Espagne, afin d'y chercher Pierre & de ne luy donner ny repos, ny reve. Bertrand s'informa quelle étoit la route la plus sûre & la plus commode qu'il falloit tenir. Henry qui sçavoit le país luy répondit qu'il étoit necessaire d'aller jusqu'à *Maguelon*, que de là l'on pouroit percer tout au travers de l'Espagne avec beaucoup de facilité. Guesclin fit aussitôt marcher de ce côté-là. L'Armée fit de si grands traites, qu'elle se trouva bientôt aux portes de cette Ville. Il y eut ordre de camper devant. Henry voulut tenter si par des voyes amies il ne pourroit pas engager le Gouverneur à luy remettre la Place entre les mains auparavant que d'en venir à la force ouverte. Il se rendit donc aux barrieres & fit appeller le Capitaine qui commandoit dedans. Cet homme parut aussitôt pour sçavoir ce qu'il vouloit de luy. Ce Prince luy dit qu'il s'appelloit Henry Comte de Tristemarre, auquel le Royaume d'Espagne appartenoit de plein droit, & que comme tel il luy commandoit de luy ouvrir les portes de *Maguelon*. Le Gouverneur luy répondit fort fierement, qu'il ne le reconnoissoit point pour Souverain, qu'il tenoit la Place au nom du Roy Pierre, & qu'il ne la rendroit qu'à luy : qu'il eût donc à se retirer au plutôt & qu'autrement il le feroit charger. Henry tout indigné de l'insolence de ce Capitaine & de la fierté de sa repartie, se separa de luy tout en colere en le menaçant qu'il le feroit bientôt repentir de sa temerité : mais le Gouverneur témoigna qu'il se soucioit peu non seulement de luy, mais de toutes le Troupes qu'il avoit amenées.





## C H A P I T R E    X V I I .

*De la prise que B E R T R A N D fit de Maguelon  
& d'autres fortes Villes d'Espagne en faveur  
d'HENRY contre PIERRE.*

A Vssitôt que ce Prince eut fait le rapport à Bertrand de la maniere insolente & fiere , avec laquelle le Gouverneur avoit reçu l'honnête proposition qu'il luy avoit faite de luy rendre la Place. on prit la resolution d'insulter cette Ville & de la prendre d'assaut. Guesclin fit preparer les Arbalétriers & tous les gens de trait pour cette chaude expedition. Les fossez furent remplis de fascines , & l'on en jettant , que bientôt elles égalerent la hauteur des murs , & quoyque les Assiegez fissent les derniers efforts pour empêcher le travail des soldats qui tâchoient de combler ces fossez , en lançant sur eux des pots pleins de chaux vive : cependant toute cette resistance ne fut point capable d'intimider les Assiegeans , qui pousserent leur ouvrage jusqu'au bout avec une genereuse opiniâtreté. quand ils se virent à la hauteur des murs , ils tirerent sur la Ville tant de traits d'Arbalètes & de flèches , que ceux de Maguelon n'osoient se montrer , ny mettre la tête dehors , & tandis qu'ils faisoient une si grande execution sur les Assiegez , Guillaume Boitel fit d'un autre côté percer le mur à force de pics & d'autres instrumens , dont il s'ouvrit l'entrée de la Ville , qui fut mise au pillage après que le soldat victorieux eut couché par terre grand nombre d'Espagnols & de Juifs qui faisoient mine de resister. Les dépouilles furent grandes : car les Juifs qui se rendirent à discretion pour sauver leurs vies sacrifierent toutes leurs richesses pour se racheter & payer leur rançon. jamais Armée ne fit un plus agreable butin.

Bertrand le leur avoit promis , aussi falloir-il bien conten-ter l'avidité de tant de Bretons François, Normans, Liegeois Valons , Flamands , Brabançons & Gatcons , dont ses Troupes étoient composées & qui ne s'étoient engagées dans cette expedition , que pour s'enrichir de la ruine de l'Es-pagne. Le Maréchal d'Andreghem , Hugues de Caurelay , Gautier Hüet & son Frere , Guillaume Boitel , le Sire de Beaujeu seconderent Bertrand avec une bravoure admi-rable , se mettans chacun deux à la tête des gens qu'ils com-mandoient , & les menoient à l'assaut en leur donnans les premiers l'exemple de bien faire.

La prise de Maguelon jetta la terreur par toute l'Espagne, & rendit le nom de Bertrand si redoutable, qu'on ne le pro-nonçoit qu'en tremblant. Après qu'il eut laissé Garnison dans la Ville , il poursuivit sa route plus avant & comme l'experience qu'il avoit dans la Guerre, ne luy permettoit pas de laisser derriere aucune Place qui pourroit incommoder sa marche , il fit alte à deux lieües de là devant *Borgués*, Ville importante & forte , dont il crut se devoir asürer, avant que d'entrer plus avant dans le País. Henry dont on épousoit la querelle, voulut faire auprès du Gouverneur de cette Ville , la même tentative qu'il avoit déjà faite au-près de celui de Maguelon , le sommant de luy rendre la Place: mais il ny fit que blanchir. Ce Capitaine luy témoigna que le Roy son Frere ne luy pardonneroit jamais la tra-hison qu'il luy feroit , s'il étoit assez lâche pour luy ouvrir les portes d'une Ville, dont il luy avoit confié la garde , & qu'il ne devoit pas trouver mauvais, s'il se defendoit en homme de cœur , selon que son honneur & sa conscience le deman-doient de luy. Ce Prince eut beau luy représenter qu'en cas de refus il s'alloit attirer les François , dont les armes étoient redoutables & qui ne luy feroient aucun quartier quand ils auroient pris la Ville d'assaut. Le Capitaine de-moura toujours inflexible & parut peu sensible aux me-naces qu'il luy faisoit : si bien qu'Henry fut obligé de se re-tirer sans avoir pu rien gagner sur l'esprit de ce Gouverneur.

Quand Bertrand auquel il fit part de son peu de succès eut appris l'opiniâtreté de cet homme, il fit serment qu'il ne leveroit point le piquet de devant de cette Ville, qu'il ne l'eût auparavant emportée, & commanda, comme il avoit fait devant Maguelon, les Archers & les Arbalétriers & tous les gens de trait, pour tirer sur les Assiegez qui se presenteroient sur les rampars pour les défendre. Il employa les valets & les goujats à remplir les fosses. Ceux de dedans firent de leur mieux pour les écarter en jettant des carreaux de pierres sur eux : mais ils ne purent empêcher qu'à force de pics & de leviers ils n'entamassent leur murailles, & même qu'on n'y attachât des échelles de corde, à la faveur desquelles plusieurs eurent la hardiesse de monter, & bien que les Juifs & les Sarazins, dont cette Ville étoit remplie jettassent de l'eau chaude sur eux, ils ne laisserent pas malgré eux d'entrer dans la Ville & de s'en rendre bientôt les maîtres. Il y eut un Normand qui fut assez brave pour planter le premier l'Etendard de Bertrand sur le mur & crier aux autres que la Ville étoit prise, & qu'ils montassent hardiment. Il se vit bientôt suivi d'une foule de déterminés qui s'accrocherent aux échelles & le joignirent en grand nombre. De là se repandans en foule dans la Ville, ils s'allerent saisir des portes & les ouvrirent à leurs compagnons, qui se jettans à corps perdu dedans firent crier misericorde à tous les Bourgeois qui se metmans à genoux avec leurs femmes & leurs enfans demanderent quartier declarans qu'ils se rendoient au Prince Henry qu'ils vouloient reconnoître à l'avenir pour leur Maître & leur Souverain.

Ce Prince qui vouloit se faire un mérite de sa clemence pour attirer les autres dans son party se laissa fléchir à leurs prieres & leur promit que non seulement ils auroient la vie sauve : mais aussi la jouissance de leurs biens, ausquels il defendit de toucher. Il ne voulut avoir cette indulgence que pour les Chrétiens : mais pour les Juifs & les Sarazins qu'il sçavoit entierement devoüez à Pierre, il ne leur fit aucun quartier. Il ne s'agissoit plus après cette conquête, que de récompenser

recompenser Bertrand de tous les importans services qu'il luy avoit rendus & pour luy témoigner sa reconnoissance il luy donna la Comté de Molina qui se trouvoit enclavée dans les dépendances de cette Ville. Après que la *Compagnie Blanche* eut fait quelque séjour dans ce Pays pour se reposer & se delasser de toutes les fatigues que ces deux Sieges luy firent essuyer & qu'on eut fait panser les blessez : ces Troupes victorieuses s'allèrent jeter sur *Bervelque* Place forte, dans laquelle Pierre avoit fait entrer une fort grosse Garnison d'Espagnols qui étoient tout à fait devoüez à son party. Le Prince Henry les voulut sonder comme il avoit fait les Gouverneurs des deux dernieres Villes, leur representant qu'ils soutenoient une méchante cause, puis qu'ils appuyoient les interêts d'un homme qui avoit trahy sa foy sans écouter là dessus les reproches secrets de sa conscience, & ne faisoit point de scrupule d'avoir un commerce tout visible avec les Juifs, sans se soucier si cette apostasie luy devoit attirer la malediction de Dieu & des hommes : que s'ils vouloient se donner à luy de bonne foy ils auroient tous les sujets du monde de se louer de ses honnêtetez. Toutes ces paroles quelques insinuates qu'elles fussent ne servirent qu'à les endurcir encore davantage & à les rendre plus fiers & plus impratiquables. Quand Bertrand sceut d'Henry la brutalité de ces gens il jura dans son langage ordinaire disant à ce Prince, à *Dieu le veut, ces Gars ne vous doutent en rien : mais je vous le rendray bien brief.*

Il fit donc aussitôt investir cette Ville, & se mit à la tête des plus braves pour commencer l'attaque. Les Assiegez se presenterent sur les murs dans la resolution de se bien defendre. Tandis que Bertrand les amusoit par les gens de trait qui lançoient contr'eux leurs dards & leurs flèches, Hugues de Caurelay choisit quelques troupes des plus aguerries avec lesquelles il s'approcha de la juifverie dont il fit entamer les murailles à grands coups de marteau d'acier, & y ayant ouvert de fort larges trous : les juifs apprehendans qu'on ne fit d'eux tous une fort grande boucherie s'ils s'opi-

niâtroient à faire quelque résistance, faciliterent l'entrée de la Ville par leur quartier pour sauver leurs vies, il y eut un Breton des gens de Caurelay qui se transporta tout aussitôt sur les murs, & y arbora l'étendard de Bertrand en criant *Guesclin*. Ce signal encouragea les autres à faire les derniers efforts pour monter à la faveur de plusieurs échelles de corde dont ils avoient fait bonne provision:

Cet assaut fut un peu meurtrier des deux côtez: car tandis que les François gravissoient les murs, & se prêtoient la main les uns aux autres pour gagner le haut du rempart, les Espagnols leur jettoient sur la tête des cuves toutes pleines d'eau bouillante & les faisoient tomber dans le fossé. Cette disgrâce ne refroidissoit point l'ardeur des Assiegeans qui se relevoient avec plus de rage & de fureur & remontoient à l'assaut avec une nouvelle opiniâtreté. Les Assiegez jettoient sur eux des tonneaux pleins de pierres, & des grosses poutres dont ils les accabloient: si bien que cette vigoureuse résistance donnoit à douter aux François du succès du Siege. On croyoit qu'on perdrait beaucoup de temps, & que peut-être on seroit obligé de lever le piquet de devant la Place sans avoir rien fait. Henry craignant qu'on n'abandonnât ce Siege fit aussi les derniers efforts en personne avec ses gens, quand Bertrand qui ne se rebutoit jamais, & que la présence du peril rendoit encore plus intrepide vint se présenter aux barrières de la porte avec une coignée & déchargea dessus de si grands coups qu'il les abbatit. Tous les plus braves encouragez par son exemple s'avancerent en foule, & firent une si grande irruption qu'ils entrèrent pêle mêle avec les ennemis dans la Ville, dont ils firent un carnage horrible. Ceux qui purent éviter la fureur du soldat par la fuite se cachèrent dans leurs maisons pensans s'y mettre à couvert de tous les dangers, mais il n'y furent pas plus en sûreté. Les femmes se mettoient à genoux devât les Vainqueurs pour sauver la vie de leurs maris & les enfans se prosternoient aux pieds des soldats pour les supplier de ne point donner la mort à leurs Peres: mais toutes ces soumissions ne furent



point capables d'arrêter le cours de leurs violences & de leurs tûries Il restoit à prendre une ancienne Tour où quelques juifs s'étoient retirez , Bertrand en fit brûler les portes par un feu d'artifice qui la fit bientôt mettre à bas. On ne fit aucun quartier aux plus obstinez de ceux qu'on trouva dedans : mais on eut quelque indulgence pour les autres qui se rendirent à discretion de fort bonne foy.

La Ville de Bervesque suivit ainsi le sort des deux autres qu'on avoit conquises, & se mit sous l'obeïssance d'Henry. Pierre *le Cruel* étoit à Burgos où il tenoit sa Cour, il fut fort consterné quand deux Bourgeois qui s'étoient échappés de Bervesque, luy vinrent annoncer la funeste nouvelle de sa prise & la bravoure avec laquelle les François s'étoient comportés dans l'assaut qu'ils venoient de leur donner ayant à leur tête un nommé Bertrand , dont les coups étoient autant de foudres dont personne ne se pouvoit parer. Ils luy dirent que les ennemis avoient monté comme des Singes sur leurs murs avec des échelles de corde & qu'ils s'étoient ouvert le passage malgré tous les efforts qu'on avoit fait pour le leur disputer : qu'enfin la Ville étoit tout inondée du sang des juifs, des Sarazins , & des Espagnols qu'ils avoient répandu pour s'en rendre les Maîtres. Ce Prince eut d'abord de la peine à croire cette étonnante conquête, & s'imaginant que ces deux Bourgeois avoient vendu la Ville à prix d'argent , il les menaça de les faire mourir. Un des deux pour se disculper luy représenta que ceux qui s'étoient emparez de la Place n'étoient pas des hommes, mais des Diables devant lesquels il n'étoit pas possible de tenir, que c'étoient des gens qui ne craignoient ny flèches, ny dards, ny mort, ny blessure : qu'ils se faisoient jour au travers de tous les perils , avançans toujours sans jamais reculer, & qu'il ne croyoit pas qu'il y eut dans tous ses Etats aucun Fort qui pût résister quinze jours entiers à des troupes si déterminées, & qui sembloient sortir de l'Enfer.

Ce discours qui n'étoit que trop véritable & qui devoit faire ouvrir les yeux à Pierre pour se garantir du danger qui

les menaçoit fut reçu de ce Prince comme une imposture que ces deux Bourgeois avoient controuvé pour couvrir la trahison qu'ils luy avoient faite, en vendant cette Ville à ses ennemis, il les regarda comme deux perfides & tout transporté de colere il commanda qu'on les menât tout nus au premier bois, & qu'on les branchât tous deux au premier arbre qu'on y trouveroit, il eut tout le loisir de se repentir dans la fuite d'une si grande cruauté quand il apprit que ces deux personnes ne luy avoient dit que la verité toute pure sans luy rien déguiser; cependant il n'étoit plus temps de les regretter, car le coup étoit fait.

Pierre faisant reflexion sur tous les merveilleux progrès que faisoit Henry dans ses Etats, & sur le danger qui le menaçoit de les perdre, se tourna du côté du Comte de Castre son intime amy, pour luy faire une confidence toute particuliere de ses déplaisirs, luy disant qu'il s'appercevoit bien que l'heure fatale étoit arrivée dans laquelle il devoit être dépouillé de tout ce qu'il possédoit en Espagne, & que la Prophétie s'alloit accomplir à ses propres dépens, qui tant de fois avoit avancé qu'un Esourneau viendrait de Bretagne accompagné de beaucoup d'autres oiseaux avec lesquels il se rendroit Maître des plus hauts coulombiers, & en dénicherait les pigeons: que toute cette predicción tomboit sur Bertrand originaire de ce Pays, qui secondé de toute sa *Blanche Compagnie* s'étoit jetté sur les terres de son obeïssance, avoit attaqué ses plus fortes Places, avoit désolé toutes les campagnes & venoit encore l'assiéger dans sa Capitale sans luy donner ny paix ny treve, rien ne luy tenant plus au cœur que de le pousser de son propre Trône pour y mettre à sa place Henry le Bâtard. Le Comte de Castre essaya de luy remettre l'esprit & de luy relever le courage en l'assurant qu'il avoit encore de fort bonnes Places qui luy seroient toujours fidelles, & des Troupes réglées qui feroient pour luy tout le devoir que des Sujets zelez ont accoutumé de faire pour leur Souverain legitime.

Pierre ne revenant point de l'alarme qui le troublait fit

appeller trois Juifs dans lesquels il avoit une confiance toute singuliere. Le premier s'appelloit *Jacob*, le second *Judas*, & le troisieme *Abraham*, les conjurant de luy faire part de leurs lumieres & de leurs conseils dans l'état déplorable où sa mauvaise fortune avoit reduit sa condition. Ces trois hommes étoient assez embarrassez eux mêmes ne sçachans quel party ce Prince devoit prendre pour se tirer d'un pas si dangereux. Il vint là dessus un quatrième Conseiller de cette Nation nommé *Manasses*, qui prit la liberté de luy témoigner qu'il ne le croyoit pas en sûreté dans Burgos, & qu'il feroit mieux de s'aller établir dans Toledé, dont les murs étoient hors de prise & la Citadelle bien fortifiée : qu'il étoit donc d'avis qu'il partît incessamment de Burgos, & que pour n'en pas effaroucher les habitans, il leur fit entendre qu'il reviendrait au premier jour, puis que tout le but de son voyage ne tendoit qu'à faire cesser par sa présence une sedition qui s'étoit meüe dans cette grande Ville, & qu'après avoir calmé ce desordre il retourneroit aussitôt sur ses pas pour venir en personne partager avec eux tous les dangers & toutes les fatigues de la Guerre.

Cet avis étoit trop sensé, pour que ce Prince n'y deferât pas : cependant un Bourgeois de Burgos voyant que Pierre les alloit quitter, ne fut pas satisfait de cette conduite, il s'ingera de luy représenter que cette Capitale qu'il avoit envie d'abandonner, avoit toujours été le séjour des Roys d'Espagne, dont le couronnement ne s'étoit jamais fait ailleurs : que Charlemagne ce grand Conquerant de l'Europe, & dont la reputation ne finiroit point qu'avec le monde entier, l'avoit toujours regardée comme le centre de ce Pays, & qu'il n'auroit pas plutôt pris le chemin de Toledé qu'ils se verroyent en proye à leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de les venir assiéger chez eux, & peut-être prendroient durant son absence une Ville qu'il auroit après beaucoup de peine à reconquerir. Le Roy tâcha de luy faire croire qu'il n'avoit point de passion plus violente que celle de revenir au plutôt à Burgos & le conjura de ne se point alarmer de ce

prompt depart qui ne seroit pas inutile à ses habitans , puis qu'il esperoit les venir revoir avec un grand renfort pour les secourir en cas de besoin.

Ce riche Bourgeois le plus distingué de toute la Ville, ne voulant pas être la dupe de Pierre se mit en tête de rendre les clefs de Burgos entre les mains d'Henry , si ce Prince entreprenoit d'y mettre le siege pour aller au devant du meurtre & du pillage , qui sont inseparables des Villes que l'on prend de force & d'assaut. Pierre pensant avoir mis un fort bon ordre à ses affaires, & comptant sur la fidelité de ceux de Burgos ne songea plus qu'à se mettre en chemin pour se rendre à Toledé accompagné du Comte de Castres & de ces quatre Juifs ses plus particuliers confidens, il fut reçu dans cette grande Ville avec des acclamations extraordinaires. On y regala magnifiquement ce Prince pour luy témoigner combien on étoit sensible à l'honneur qu'il faisoit à ceux de Toledé de vouloir établir son sejour chez eux. Pierre n'eut pas plutôt quitté Burgos, qu'un Espion sortit de cette Ville pour en venir donner la nouvelle à Henry , luy disant qu'il avoit pris la route de Toledé où l'on estimoit qu'il avoit dessein de s'enfermer. Bertrand qui se trouva présent au rapport que fit cet Espion, fut d'avis qu'on allât se saisir de Burgos promettant à Henry de l'y faire couronner Roy d'Espagne.

Tout le monde applaudissant à ce conseil, chacun se mit aussitôt en devoir de partir dans la resolution d'exécuter ce que Bertrand avoit suggeré. L'on plia donc bagage toute la nuit, afin de couvrir le dessein que l'on projettoit. La marche de l'Armée commença le lendemain dès la pointe du jour, l'on mit le bagage au milieu, l'Avantgarde étoit conduite par le Maréchal d'Endreghem, secondé d'Olivier de Mauny, d'Hugues de Caurelay, de Nicolas Strambourc, de Jean d'Evreux, de Gautier Huët, & de beaucoup de Chevaliers Anglois, qui faisoient tous belle contenance, l'Arriergarde étoit commandée par Bertrand, dont le nom seul étoit si redoutable, qu'on étoit tout persuadé que sa personne seule valoit une Armée tout entiere. Le Comte de la

Marche, le Sire de Beau Jeu, Guillaume Boitel, Guillaume de Launoy, Henry de Saint Omer se firent tous honneur d'accompagner un si grand Capitaine, & de partager avec luy le peril & la gloire qu'il alloit chercher dans cette expedition : mais sur tout le Prince Henry se promettoit qu'elle luy seroit avantageuse sous les enseignes d'un General dont les armes avoient toujours été victorieuses : esperant d'ailleurs que Dieu sçachant la justice de la cause qui les faisoit tous agir, répandroit sa benediction sur leur entreprise : puis que l'ennemy qu'ils avoient à combattre étoit un Prince reprouvé, qui ne s'étoit pas contenté de renoncer publiquement à la Religion Chrétienne par l'infame commerce qu'il entretenoit avec les Juifs au grand scandale de tous ses sujets : Mais avoit encore trempé ses mains dans le Sang innocent de la plus sainte & de la plus accomplie Princesse de toute la Terre, qu'il devoit d'autant plus menager qu'elle étoit sa propre femme & qu'outre qu'elle tiroit son extraction de Saint Louis, elle avoit toujours eu pour luy des condescendances qu'il ne meritoit pas, vivant avec luy de la maniere du monde la plus douce & la plus honnête au travers de tous les mauvais traitemens qu'elle en recevoit sans jamais luy reprocher les infidelitez qu'il luy faisoit, en donnant son cœur & son corps à des concubines qui la luy rendoient odieuse, & n'eurent jamais de repos qu'après luy avoir inspiré la cruelle résolution de la faire mourir.





## C H A P I T R E   X V I I I

*De la Reddition volontaire que ceux de Burgos & de Toledé firent de leurs Villes, aussitôt qu'ils apprirent que BERTRAND & la Compagnie Blanche étoient en marche pour les assiéger.*

**L**A Ville de Burgos fut fort Alarmée de la nouvelle que des espions luy donnerent quelle étoit menacée d'un prompt Siege , & que les ennemis faisoient un mouvement de ce côté là. Les habitans coururent aux armes, firent fermer leurs portes & sonner la grosse Cloche pour avertir tous les Bourgeois que puis qu'on la mettoit en branle , il y avoit quelque calamité publique qu'il falloit tâcher d'écarter. On ne se contenta pas des ces preliminaires, où trouva bon de s'assembler & de tenir conseil pour deliberer sur les mesures qu'il y avoit à prendre dans une affaire ou il y alloit du tout. On y appella l'Archevêque, qu'il étoit nécessaire de consulter , & dont les avis étoient estimez fort judicieux : car étant regardé comme le Pere commun de la Ville, on étoit persuadé que la longue experience qu'il avoit acquise dans le maniment des affaires, & la tendresse qu'il avoit pour ses propres ovaïles le feroient opiner de bon sens. En effet on ne se trompa pas dans l'attente que l'on en avoit.

Ce grand personnage ouvrit la conférence en représentant à toute l'assemblée le danger evident dont tout le monde étoit menacé , qu'il falloit fouler aux pieds toutes les considerations particulieres pour n'envisager que le bien public , & dire chacun librement son avis pour dissiper au plutôt l'orage qui pendoit sur leur têtes. Un Espagnol prit la liberté de l'interrompre là dessus, en luy disant qu'il luy sem-

sembloit que comme toutes les personnes qui composoient ce conseil, professoient trois Religions differentes : il étoit à propos d'en faire trois classes séparées, l'une de Chrétiens, l'autre de Juifs, & l'autre de Sarazins, qui se retirans chacune à part pourroient deliberer en particulier sur l'affaire presente & faire part aux autres chambres de la resolution qu'elles auroient prises reciproquement : afin que se communiquans ainsi leurs avis l'une à l'autre, on en pût former une plus meure deliberation. Cet expedient fut approuvé de tout le monde. Chaque Nation se retira dans sa chambre pour conferer avec plus de liberté sur l'état des choses.

L'Archevêque presidant à celle des Chrétiens ne balançoit point de rompre la glace & de dire hardiment que Pierre ne luy sembloit point digne de regner, puis que c'étoit un Prince qui n'avoit aucune des parties necessaires pour bien gouverner : qu'il étoit violent, brutal, inconsideré, cruel & sans religion, n'en ayant aucune que celle des Juifs, auxquels il avoit donné son oreille, & son cœur, n'ayant aucune deference que pour ces ennemis du Christianisme, qui luy avoient fait commettre le meurtre de la Reine *Blanche*, dont le sang crioit vengeance devant Dieu & devant les hommes : que le Prince Henry qui luy disputoit la Couronne, y avoit bien plus de droit que luy, puis qu'il étoit né d'une Dame fort riche & fort qualifiée, qu'Alphonse avoit fiancée devant que de l'approcher, & qu'il avoit toujours reconnu depuis pour sa propre Femme : que d'ailleurs ce Prince outre la validité de son Titre avoit des qualitez qui le faisoient aimer de tout le monde, étant bon, honnête, humain, brave, liberal & pieux Catholique : que son avis étoit donc de le preferer à Pierre & de l'honorer & le recevoir dans l'enceinte de leurs murailles comme leur Souverain legitime, à la charge qu'il leur promettoit sur les Saints Evangiles de les conserver dans leurs anciens usages & la jouissance de leurs privileges. Ce sentiment fut universellement bien reçu de tout le monde, & passa tout d'une voix dans ce conseil sans aucune contradiction.

T

Les choses étant arrêtées & conclues de la sorte, on fut bien aisé de sçavoir quel avoit été là dessus l'avis des Sarrazins: l'Archevêque leur demanda des Deputez pour apprendre si leur opinion quadroit à la leur. Celuy qui fut dépêché de la part de ce Corps, declara que leur assemblée l'avoit chargé de les assurer de sa part qu'ils n'avoient point d'autre intention que de suivre en tout les mouvemens qu'il leur plairoit de leur inspirer là dessus. On se loüa fort d'une réponse si honnête & tout ensemble si soumise, l'Archevêque luy dit que toutes les voix ou plutôt tous les cœurs étoient tournez du côté d'Henry. Le Sarrazin luy répondit que toute leur assemblée avoit eu la même predilection pour ce Prince. Il ne s'agissoit plus que de pressentir les Juifs. Celuy que leur Conseil avoit chargé de la réponse, demanda devant que de faire son rapport, que chacun fit serment de les laisser aller hors de la Ville avec toute la securité possible en cas qu'ils trouvaissent à propos de prendre ce party. La condition luy fut aussitôt accordée. Quand le Juif eut par devers soy ce qu'il demandoit, il dit que comme ils n'estimeroient pas un Juif qui se feroit Chrétien, de même ils n'estimoient pas un Chrétien qui se faisoit Juif & qu'il les prioit de le dispenser de s'ouvrir plus avant, puis qu'il leur étoit aisé de faire l'application là dessus, que des gens bien senez comme eux pouvoient faire fort facilement. Comme c'étoit sur la personne de Pierre que tomboit le denoüement de cet enigme, chacun fut ravy de voir que les trois sectes différentes n'avoient eu toutes qu'un même sentiment & reconnoissoient Henry pour leur Roy.

Toute la Ville étant donc resoluë de se rendre à ce Prince, il fallut prendre des mesures pour luy faire part du dessein qu'ils avoient de se donner à luy. L'ambassade étoit un peu delicate: car il étoit dangereux que Pierre ne fût informé de la defection de ceux de Burgos. On jeta les yeux sur deux Cordeliers qui ne refuserent point de se charger de ce message & dont l'habit couvroit tout le soupçon. Ceux-cy ne manquerent point de se rendre avec leurs dépêches à l'Ar-



mée d'Henry qui n'étoit qu'à dix lieües de là. Quand on vit approcher ces deux Freres Mineurs, on presuma que la commission qu'ils avoient ne pouvoit être que fort agreable. Le plus ancien porta la parole & dit qu'il étoit chargé de la part de tous les Habitans de Burgos, Chrétiens, Sarrazins, & Juifs de presenter au Prince Henry leurs soumissions & de le prier de se rendre incessamment à cette grande Ville, dont, ils ne se contenteroient pas de luy ouvrir les portes : Mais pretendoient encore l'y couronner avec toute la pompe & toute la ceremonie qui se font totijours observées à l'égard des nouveaux Rois d'Espagne : pourveu qu'il leur promit de ne donner aucune atteinte à leurs coûtumes & leurs privileges. Henry comblé de joye de recevoir une si agreable nouvelle, fit à ces Cordeliers un accueil qui fut au dessus de leur attente même, les gratifia de fort beaux presents & leur ordonna de retourner sur leur pas à Burgos pour en assurer les Bourgeois de toute sa bienveillance, & leur declarer qu'il iroit le lendemain les voir en personne & leur donner des preuves réelles de sa protection.

Les Cordeliers après avoir été bien regalez reprirent le chemin de Burgos & remplirent toute la Ville d'une joye extreme par cette agreable nouvelle qu'ils y repandirent, les Espagnols fortirent des portes en bon ordre à la pointe du jour pour venir à la rencontre de leur nouveau Prince, tout le Clergé se mit en marche aussi, revêtu fort magnifiquement & faisant porter devant soy la Croix & la Banniere, remerciant Dieu par des Hymmes & par des Cantiques de ce qu'il leur donnoit un si genereux Prince. Les Ecclesiastiques étoient precedez des plus notables Bourgeois, dont il y en avoit huit qui portoient au bout de leurs lances les clefs de la Ville à raison de huit portes dont elle étoit ouverte & fermée. Les Dames parurent aux fenêtrés & sur les balcons fort superbement parées pour donner plus d'éclat & de lustre à l'entrée de ce nouveau Roy quelles souhaitoient fort de voir, ayant déjà par avance une favorable prevention pour luy. Les Bourgeois allerent au devant de luy plus de quatre lieües.

T ij

Quand Henry les apperçut venir, l'excès de la joye qu'il en eut luy fit verser de larmes. Il les remercia de l'honneur qu'ils luy faisoient, & leur promit qu'il leur donneroit tous les sujets du monde de se louer de luy. Quand il vit approcher l'Archevêque il mit pied à terre avec Bertrand & plus de cinquante des principaux Officiers de l'Armée pour recevoir sa Benediction. Ce venerable Prelat luy fit sa harangue au nom de tous les Bourgeois de la Ville qui l'environnoient, le traita de Roy luy presentant les soumissions, les hommages & l'obeissance d'un million de peuples qui le vouloient reconnoître pour leur Souverain s'il avoit la bonté de leur vouloir promettre qu'il ne toucheroit point aux usages, coûtumes & privileges établis par ses predecesseurs Rois. Il leur répondit avec toutes les honnêtetez imaginables & donna les mains à tout ce qu'ils voulurent de fort bonne grace.

Ce Prince continuant sa marche avec Bertrand & tous les Seigneurs de sa Cour & de son Armée au bruit des acclamations de ceux qui s'étoient rendus auprès de sa personne pour le feliciter sur son arrivée dans Burgos, entra dans cette grande Ville avec ce superbe Cortège. On fit retentir toutes les cloches avec le plus de fracas & de bruit que l'on put, pour témoigner la joye que tout le monde avoit de sa venue. On logea toute l'Armée dans les faubourgs, & ce nouveau Roy se rendit au Palais avec Bertrand & les Principaux Seigneurs qui commandoient ses Troupes, où l'attendoit un fort magnifique & splendide souper qui luy fut d'autant plus agreable que plus de cent des plus Nobles & des plus belles Dames de la Ville furent de ce repas. La table fut servie de viandes fort exquisés, & dont la delicatesse n'en empêchoit point l'abondance. Tout le peuple passa la nuit & le lendemain tout entier dans une rejouissance à proportion. Le vin ruisseloit comme l'eau par toutes les rues & l'on ne vit jamais de si grandes demonstrations de joye, que celle qui parut dans ce beau jour qui mettoit Henry dans la possession de Burgos. Il témoigna publiquement qu'il étoit redevable

de tous ces succès & de toutes ces prosperitez à Bertrand, auquel il fit des caresses toutes particulières qui donnerent à ce General un nouveau desir de pousser encore plus loins ses conquêtes en faveur d'un Prince si reconnoissant & de luy soumettre *le cruel Pierre* qui ne meritoit pas de porter la Couronne.

Henry se croyant au dessus de toutes ses affaires se persuada que pour s'affermir encore davantage dans le bonheur où il se voyoit, il étoit de la politique d'appeller au plutôt sa Femme à Burgos pour la faire couronner avec luy. Cette Princesse étant parfaitement belle & spirituelle, pouvoit beaucoup contribuer par la présence à l'avancement de leurs communs interêts & cultiver par là les amis & les Creatures de son Mary. Ce luy fut une joye bien grande quand elle apprit qu'elle alloit devenir Reine d'un grand Royaume, lors même qu'elle croyoit tout perdu pour Henry. Elle se rendit à Burgos dans un fort leste & pompeux équipage accompagnée des trois Sœurs du Roy son Mary: mais avant que d'y faire son entrée qui fut des plus superbes, elle descendit de carosse aux approches de cette grande Ville & monta sur une tres belle mule qui portoit une selle toute couverte de pierreries d'où pendoit une housse de pourpre enrichie d'un brocard d'or, dont les yeux des Spectateurs étoient éblouis. Le harnois étoit aussi d'un prix proportionné à toutes ces richesses.

On vint dire secrettement à Bertrand que la Reine étoit presqu'aux portes de Burgos. Il monta tout aussitôt à cheval pour luy faire honneur accompagné d'Hugues de Cautelay d'Olivier de Mauny, de Jean d'Evreux & de Gautier Hüer. Aussitôt qu'elle les aperçut, elle descendit de sa mule pour leur témoigner qu'elle tenoit de leur bravoure & de leur valeur le bienheureux état dans lequel elle alloit entrer & que sa presente prosperité ne l'avoit pas tellement entêtée, qu'elle luy eût fait oublier sa premiere condition. Tous ces Generaux se jetterent à bas de leurs montures la voyans à pied, & la conjurerent de remonter sur sa mule. Elle fit beau-

coup de façons avant que de s'y résoudre disant, qu'il étoit de son devoir de faire honneur à ceux auxquels elle étoit redevable de la Couronne qu'elle alloit porter. Ces paroles étoient accompagnées de tant de grace & de majesté que ces Seigneurs en étoient charmez & se disoient l'un à l'autre qu'une telle Dame meritoit de regner. Quand ils furent tous remontez après d'elle, ses belles Sœurs étudiants la mine de Bertrand dont elles avoient tant entendu parler s'entretinrent sur son chapitre, l'une d'elles toute étonnée de son extérieur ingrat & de son air tout disgracié ne put s'empêcher de dire *mon Dieu qu'il est laid ? est-il possible que cet homme ait acquis dans le monde une si grande réputation ?* la seconde répondit qu'il ne falloit pas juger des gens par les apparences & qu'il luy suffisoit qu'il fut brave, intrepide, heureux, & sortant toujours avec un succès incroyable de toutes les expéditions qu'il entreprenoit. La troisième encherit encore sur la seconde en faisant remarquer aux deux autres qu'il étoit d'une taille robuste, qu'il avoit les poings gros & quarrés, qu'il avoit la peau noire comme celle d'un Sanglier & qu'on ne devoit pas s'étonner s'il en avoit aussi la force & le courage. Tandis que ces Princesses observoient ainsi Bertrand depuis la tête jusqu'aux pieds, la Reine entra comme en triomphe dans Burgos suivie d'un Cortège fort magnifique, accompagnée d'une Cavalcade fort leste : mais ce qui fit naître encore une plus grande vénération pour elle, ce fut la majesté de son visage & ce grand air de Reine qu'elle tenoit encore plus de la nature que de sa qualité. Toutes les Dames de Burgos avoient arboré leurs plus beaux ornemens pour se présenter devant elle & luy faire leur cour. Elles la féliciterent sur la justice que le Ciel luy faisoit de la faire monter sur le Trône, dont elle n'étoit que trop digne & l'assurèrent qu'elles feroient de leur mieux pour luy plaire & qu'elles travailleroient par tout à luy donner des preuves de leur obéissance & de leur zèle. La Reine leur répondit qu'elle feroit si bien qu'elles auroient tout sujet de se louer d'elle, en faite elle se rendit au Palais qu'elle

trouva soit superbement paré, dont toutes les chambres étoient tendues de fort rares tapisseries & de riches draps d'or & de soye.

Le Saint jour de Pâques fut choisy pour le couronnement de leurs Majestés, qui fut suivy d'un fort grand banquet. Les concerts, les voix & d'autres instrumens de musique en rendoient le repas encore plus agreable. Le Comte de la Marche, après que toutes ces rejoissances eurent pris fin, se souvenant que la Reine *Blanche* de Bourbon avoit reçu la sepulture dans une Eglise qui n'étoit pas fort loin de là, fit celebrer plusieurs Messes dans le même lieu pour le repos de l'ame de cette Princeesse & par ce lugubre devoir il ralluma dans l'ame de Bertrand & de tous les François le juste desir de venger sur Pierre un si cruel meurtre, & de n'en pas demeurer à ces promesses suecées qu'ils avoient intention de pousser jusqu'au bout en faveur d'Henry. Tandis que tous ces Seigneurs étoient touchez de ces Nobles sentimens & s'excitoient les uns les autres à perseverer dans leur entreprise il partit secrettement un espion de la Ville de Burgos qui fut à toute jambe à Tolède pour avertir Pierre de tout ce qui venoit de se passer à son prejudice.

Ce Prince avoit en sa compagnie plusieurs Juifs, avec lesquels il s'entretenoit sur le présent état de ses affaires, qu'il comprit être bien plus déplorable qu'il ne pensoit par le triste rapport que cet Espion luy fit en leur presence de la reddition, ou plutôt de la defection de Burgos & du couronnement de ses ennemis dans cette grande Ville. La douleur que Pierre conçut d'une si funeste nouvelle, luy fit dire qu'il s'appercevoit bien que la Prophetie s'accompliroit bientôt à ses propres dépens, & que Bertrand désigné par l'Aigle, alloit faire une proie de tous les Etats. Le Comte de Castres son intime amy le plaignit beaucoup, voyant que toutes ses affaires se découloient ainsi : quand un Juif nommé *David* qui se piquoit d'Astronomie, tâcha de luy semettre l'esprit en luy disant quil avoit étudié son étoile, & qu'il auroit le même sort que Nabuchodonosor, qu'il é-

toit bien *vray* qu'on le feroit descendre du Trône : mais qu'il y remontroit ensuite avec plus de gloire, qu'il avoit appris par l'inspection des astres, que l'Aigle qui le devoit dépouiller, seroit pris à son tour par le vol d'un Faucon qui viendrait d'outremer pour le secourir. Ce pronostique fut littéralement accompli dans la suite.

Bertrand & toute sa *Compagnie Blanche* ayant glorieusement exécuté ce qu'ils avoient entrepris en faveur d'Henry, tinrent conseil ensemble, dans la pensée de tourner leurs Armes du côté de Grenade contre les Sarazins qui s'en étoient rendus les Maîtres : mais Henry voyant que ce dessein nuirait beaucoup à ses affaires qui demeureroient imparfaites, & pourroient tomber en decadence s'il étoit abandonné d'eux, les conjura de suivre leurs premières brisées, & de pousser toujours leurs pointe contre les États de Pierre, comme ils avoient si bien commencé : leur représentant que si c'étoit un motif de Religion qui leur faisoit porter leurs pensées contre le Royaume de Grenade, parce qu'il étoit rempli de Juifs & de Sarazins, qu'il n'y en avoit pas moins dans les Terres de l'obéissance de Pierre, qui leur pourroient servir d'objet à l'accomplissement de leurs pieux desseins, qu'au reste il leur abandonneroit les dépouilles de toutes les conquêtes qu'ils feroient dont ils pourroient s'enrichir beaucoup.

Tandis qu'Henry faisoit les dernières instances auprès d'eux pour leur persuader de ne le pas abandonner en si beau chemin, la Reine vint appuyer tout ce qu'il disoit en ajoutant les larmes aux prières & leur remontrant que s'il leur plaisoit de rester avec eux elle sacrifieroit toutes choses pour reconnoître les bons services qu'ils leur auroient rendus : qu'ils n'auroient pas plutôt les talons tournez, que Pierre viendrait fondre sur eux & reprendre Burgos. Elle les cajola si bien que le *Besque de Vilaines* également touché de son discours & de ses pleurs déclara qu'il avoit toujours ouy dire que ce n'étoit point assez de commencer une affaire si bon ne la pouvoit jusqu'au bout en la couronnant : qu'ils trouve-

trouveroient dans ce même Pais le champ large pour faire la Guerre aux Juifs & aux Sarrazins : qu'enfin si l'on l'en vouloit croire, on iroit tout droit de ce pas attaquer Toledé pour y surprendre Pierre qui se trouveroit pris au dépourveu. La Reine charmée d'entendre un discours qui quadroit si fort à ses sentimens & à ses interêts, ne se put tenir d'embrasser celui qui prenoit son party d'une maniere si genereuse. Bertrand, le Maréchal d'Andreghem Hugues de Caurelay, Gautier Hüet & tous les autres Generaux se laisserent entraîner à l'avis du Besques.

Il fut donc resolu que dès le lendemain l'on marcheroit du côté de Toledé Pierre fut bientôt informé de ce mouvement par un Espion qui vint à ruëcheval l'avertir qu'il alloit avoir sur les bras Henry secondé de Bertrand & de la Blanche Compagnie : que la Reine y étoit aussi en personne, qui par ses carresses & les attraites de sa beauté les animoit tous à le venir assiéger dans cette grande Ville. Pierre eut tant de frayeur de cette nouvelle, qu'il n'osa pas les attendre & déclara dans son Conseil, qu'il étoit resolu de sortir de Toledé plutôt que d'y demeurer enfermé davantage. Il appella les principaux Bourgeois pour leur faire entendre que sa retraite ne les devoit point alarmer : puis qu'elle ne tendoit qu'à revenir promptement sur ses pas pour leur amener du secours. Il les exhorta de se bien defendre & de luy garder durant son absence la fidelité qu'ils luy devoient : puis qu'ils avoient de bonnes murailles & des vivres pour plus d'une année. Ceux de Toledé luy promirent de demeurer toujours inviolablement attachez à son service & de tenir bon contre ses ennemis jusqu'à ce qu'il fût de retour avec le secours, qu'ils le prioient d'être le plus prompt qu'il luy seroit possible.

Les choses étant arrêtées ainsi de part & d'autre, Pierre ne songea plus qu'à partir au plutôt faisant charger sur des mulets son or, son argent & ses meubles les plus riches & les plus précieux sans oublier une *Table d'or* d'un prix inestimable & toute chargée de pierres precieuses & de fines perles d'Orient

fort rondes & fort grosses, dans la quelle on avoit enchassé les portraits en or des douze Pairs de France. On ajoute que cette Table que Pierre avoit en possession portoit une grosse escarboucle au milieu des autres pierreries, à laquelle on donnoit deux proprieté admirables. La premiere c'est qu'elle luisoit la nuit avec autant de clarté que le Soleil fait en plein jour, la seconde c'est que si l'on en approchoit du poison elle changeoit aussitôt de couleur & devenoit noire comme un charbon. Ce malheureux Prince menant avec soy tout cet équipage fit une traite de quinze lieües, & vint coucher à Cardonne, pour de là s'aller cacher dans une forest longue de cent lieües & large de quinze, tant il étoit epouvanté du peril qui le menaçoit. Henry de son côté continuant sa route approcha de Toledé avec son Armée. Tous les habitans de la campagne voisine se jetterent dedans avec tout ce qu'ils purent retirer de leurs biens, tant il y avoit de frayeur dans tout le plat País..

Henry devant que d'entreprendre un Siège dans les formes, trouva bon de sonder les principaux Bourgeois de la Ville pour les pressentir s'ils seroient eloignez de capituler avec luy. Ce fut dans cet esprit qu'il envoya des passeports à ceux qui voudroient le venir trouver pour concerter quelque accommodement. L'Évêque de Toledé fit assembler les plus notables Bourgeois dans l'Hôtel de Ville & leur exposa qu'il étoit tout evident, que Pierre ayant emporté tout ce qu'il avoit de plus precieux, n'avoit aucune pensée de retourner chez eux, encore moins de leur amener du secours : que cependant se voyans hors d'état de se bien defendre, ils devoient aviser au plutôt à ce qu'ils avoient à faire dans un peril si eminent, & que s'ils étoient pris d'assaut comme il n'en doutoit pas, il leur en coûteroit leurs biens & leurs vies : qu'il étoit donc d'avis pour prevenir un si grand malheur, qu'ils se rendissent au Prince Henry, dont ils auroient plus de sujet de se louer que de Pierre le Cruel, dont la domination leur avoit toujours paru si tyrannique.

Son sentiment fut reçu de tout le monde avec une égale



chaleur, & pour venir des paroles aux effets on luy mit entre les mains les clefs de la Ville, en le conjurant de partir incessamment pour les rendre en celles d'Henry. L'Evêque se mit aussitôt en chemin se faisant accompagner des Bourgeois de la Ville les plus riches & les plus distinguez. Il trouva sur sa route ce Prince qui s'approchoit d'eux. Ce Prelat fit son compliment au nom des habitans à la tête desquels il étoit, & luy presenta les clefs de Toledé avec toute la soumission possible. Il luy témoigna qu'il étoit chargé de luy faire hommage & de le reconnoître de la part de tous les Bourgeois de cette grande Ville comme leur Souverain legitime & leur Roy, le priant de souffrir qu'ils se donnassent tous à luy comme ceux de Burgos.

Henry les reçut sous son obeïssance aux mêmes conditions que ces derniers. Ils regalerent ce Prince de fort beaux presents & logerent une partie de l'Armée dans leurs fauxbourgs. Henry distribua tous ces dons aux principaux Seigneurs auxquels il avoit obligation de l'heureux succès de ses affaires. Bertrand & les autres Chevaliers qui l'avoient accôpagné dans ces dernieres expéditions n'y furent pas oubliez. Il apprit que Pierre s'étoit retiré dans Cardonne, il prit la résolution de l'en faire fuir comme il avoit fait de Burgos & de Toledé : mais avant que de se mettre en marche pour ce sujet, il voulut donner ordre à ses affaires en recevant le serment de fidelité de ceux de Toledé, dans laquelle il laissa la Reine pour entretenir tout le monde dans l'obeïssance & de plus en plus affermir sa Domination recente par les manieres engageantes de cette Princesse. Henry ayant à passer une forêt large de quinze lieües, fit prendre des vivres à ses Troupes & comme elle étoit pleine de Lions, d'Ours de Leopards & de Serpens, il ordonna que personne ne sortît de ses rangs & ne se debandât : car ceux qui ne se tenoient point serrez & sémancipoient à droite & à gauche étoient aussitôt devorez. En effet ils furent étonnez d'en voir un si grand nombre. Leurs oreilles étoient rebattuës du rugissement des Lions & du sifflement des Serpens. Ce trajet leur coûta beaucoup à passer mais après qu'ils l'eurent

franchy toute l'Armée se trouva près de Cardonne, dont Pierre sortit aussitôt à la hâte après qu'il eut appris qu'il n'étoit plus Maître de Toledé & qu'on le cherchoit par tout pour le prendre, il se mit à faire beaucoup d'imprecations contre sa mauvaise fortune, disant qu'il n'avoit aucuns Sujets fidelles & que tous se faisoient un mérite de le trahir, les Religieux de même que les seculiers, & que s'il pouvoit jamais tenir Bertrand dans ses mains, il assouviroit sur luy toute sa cruauté.

Le Comte de Castres luy voyant plaindre son malheureux sort, luy conseilla de s'accommoder avec Henry à condition de luy laisser Cardonne Toledé & Seville dont ce Prince luy feroit hommage & luy rendroit la Ville de Burgos : qu'outre, cette condition reciproque il pouroit compter à Bertrand la somme de deux cens mille livres pour la partager avec ceux qui l'avoient accompagné dans cette expedition l'assurant qu'avec ce petit sacrifice toute cette Armée se dissiperoit & ne se pouroit jamais rallier, & qu'il luy seroit fort aisé par là de triompher en suite d'Henry, qui se voyant privé de tout ce secours periroit infailliblement & ne luy pouroit plus contester la Couronne.

Cet avis étoit si judicieux & si sensé, que Pierre y entra volontiers avec toute sa Cour : il fallut donc jetter les yeux sur quelques personnes insinüantes, sages & discrettes, qui pussent ménager avec succès une negociation de cette importance. On choisit des Ambassadeurs de cette trempe & de ce caractère, qui se rendirent en grande diligence au camp des ennemis qu'ils trouverent assis auprès d'une riviere qui couloit près de cette forest qui leur avoit fait tant de peine à passer. Henry, Bertrand & toute la Compagnie Blanche se rafraichissoient auprès de ces eaux. Ces Deputez s'adresserent d'abord aux principaux Commandans de l'Armée, dont le Besque de Vilaines, Hugues de Caurelay & Olivier de Mauny, étoient des premiers. Ils les supplierent de la part de Pierre qui les avoit envoyez auprès d'eux, de vouloir bien s'interesser dans la paix tant desirable entre les deux Freres,

aux conditions qu'on avoit déjà projectées, ajoutans que s'ils couronnoient cette affaire & vouloient tourner leurs armes contre *Grenade* ou *Belmarin*, que les Juifs & les Sarrazins possédoient, ce Prince leur offroit trente mille Espagnols qui durant trois mois les serviroient gratuitement pour cette conquête.

Cette proposition surprit fort Henry, qui s'aperçut bien qu'elle tendoit à ruiner toutes les mesures qu'il avoit prises contre Pierre. Les Seigneurs luy demanderent ce qu'il en pensoit, il répondit que c'étoit un piège qu'on luy tendoit pour le faire tomber dans le précipice, & qu'on luy vouloit ôter toute la force qu'il avoit, en le privant de tous les Braves qui avoient épousé sa querelle, afin d'avoir ensuite plus de prise sur luy : qu'il entreroit volontiers dans le party qu'on luy proposoit, pourveu que Pierre luy donnât pour ôtages sa propre Fille avec Ferrand de Castres, & cinquante Bourgeois des plus riches. Les Deputez luy declarerent qu'ils n'avoient aucuns ordres, ny aucun caractère pour transiger là dessus avec luy. Ce Prince ajouta qu'outre tous ces ôtages il vouloit encore que Pierre luy mît dans les mains *Daniot* & *Turquant* ses deux principaux Affidez qui avoient tant de part à tous ses conseils, ou plutôt les deux scelerats qui n'avoient point rougy de commettre le meurtre du monde le plus execrable sur la personne de la Reine *Blanche* de Bourbon sa Femme, dont Pierre étoit luy même l'auteur & le complice : & qu'il avoit envie de leur faire expier par les flammes un crime si horrible : il pria même ces deux Deputez de luy faire l'amitié d'arrêter ces deux meurtriers, en cas que Pierre prit le party de fuir de Cardonne comme il avoit fait auparavant de Burgos & de Toledé.

La nouvelle que ces deux envoyez donnerent à Pierre, que son ennemy luy demandoit pour ôtages sa propre Fille, & le Comte Ferrand de Castres, l' alarma beaucoup, & luy fit bien comprendre que la proposition qu'il avoit faite ne seroit d'aucun succès. Elle gâta même si fort ses affaires, que ce Comte qui luy avoit donné ce conseil voyant qu'on le

le mettoit en jeu craignit qu'on ne l'embarquât trop avant , & prit la resolution de quitter la Cour de ce Prince , de peur qu'il ne l'entraînât dans sa perte. Il se déroba secrètement de sa compagnie, sans luy témoigner le sujet de sa retraite & sans prendre congé de luy. Cette demarche peu civile étonna beaucoup ce malheureux Prince & luy fit dire qu'il voyoit bien que tout le monde l'abandonnoit. Il prit donc la resolution de sortir de Cardonne : mais avant que de faire ce pas , il en assembla les Bourgeois , & les conjura de luy être fidelles, en n'imitant pas la defection de Burgos & de Toledé qui l'avoient lâchement trahy : mais son evasion fit ouvrir les portes de Cardonne à Henry tout aussitôt que Pierre en fut fortý pour se rendre à Seville. Cette dernière Ville regala ce Prince fugitif de son mieux , & luy fit tous les honneurs qu'il devoit attendre de sa qualité : mais toute sa joye fut troublée, quand il apprit que Cardonne s'étoit rendue à son ennemy.

Quoy que Seville fût extremement forte étant defendue de trois Citadelles, dont l'une étoit occupée par des Juifs , l'autre par des Chrétiens , & la troisième par des Sarrazins cependant Pierre ne s'y trouvoit pas plus en sûreté qu'ailleurs , & ne put s'empêcher de faire sentir son chagrin à ces deux Juifs, *Daniot & Turquant* qui par leurs pernicious conseils l'avoient embarqué dans toutes les méchantes affaires qu'il avoit à soutenir. Il leur reprocha qu'ils étoient la cause de tout son malheur , depuis qu'ils luy avoient malicieusement conseillé de faire mourir la Reine *Blanche*, s'étant eux mêmes rendus les Ministres & les instrumens de cette cruauté pour assouvir leur vengeance particuliere : que depuis ce detestable meurtre ils luy avoient attiré l'indignation de tous ses Sujets, & la revolte de son propre Frere qui le menoit battant par tout : qu'ils meritoient qu'il les fit punir du dernier supplice : mais qu'il se contentoit de les bannir pour jamais de sa Cour , dont il leur defendoit d'approcher sous peine de la vie.

Ces deux Juifs obeïrent sans repartir & sans entreprendre

de se disculper auprès de ce Prince irrité dont ils redoutoient la colere. Ils prirent le chemin de Lisbonne pour se mettre à couvert de l'orage qui les menaçoit : mais par malheur ils furent rencontrez un matin par Mathieu de Gournay Chevalier Anglois qui les surprit sortans d'un vallon , comme il alloit au fourrage. Il ne les apperçut pas plutôt qu'il vint à eux l'épée à la main , leur commandant de se rendre, ou qu'il leur en coûteroit la vie. Ces deux misérables tremblans de peur luy crièrent misericorde , il leur demanda s'ils étoient Juifs ou Sarrazins , *Turquant* luy repondit qu'ils étoient Juifs à la verité : mais que s'il avoit la bonté de ne les point faire mourir , ils luy promettoient de luy livrer dans le lendemain la Ville de Seville. Le Chevalier les assûra que non seulement ils auroient la vie sauve : mais qu'ils seroient recompensez à proportion d'un service si essentiel , s'ils étoient assez heureux & adroits pour faire ce coup. *Turquant* reprit la parole en luy revelant les moyens dont il se serviroit pour en venir à bout. Il luy fit entendre que les Juifs ayant dans Seville un quartier separé, qu'ils ouvroient & fermoient quand il leur plaisoit , il luy seroit aisé d'entrer dans le lieu qu'ils occupoient & d'en gagner les Principaux avec lesquels il avoit de secrettes intelligences: qu'il tourneroit si bien leurs esprits qu'il les feroit condescendre à ce qu'il voudroit pourveu qu'on leur promît qu'en facilitant aux Troupes d'Henry la prise de la Ville, on ne toucheroit point à leurs biens encore moins à leurs vies.

Mathieu de Gournay goûta fort cet expedient & voulut que l'un des deux en fût la caution. *Daniot* s'offrit de demeurer auprès de luy comme garant du succès de cette entreprise. Mathieu mena l'autre au Prince Henry pour l'informer des mesures qu'il avoit meditées pour l'execution d'un si grand dessein , les moyens qu'on luy proposa luy parurent faciles, il ne sagissoit plus que d'en faire la tentative. *Turquant* se mit en devoir de sonder là dessus les Juifs , il se coula par une poterne & se glissant au pied des murailles de la Citadelle qu'ils occupoient, il cria d'en-bas à ceux qui fai-

soient le guet & la sentinelle sur le haut des murs qu'ils eussent à luy faire ouvrir le guichet & qu'il avoit une affaire capitale à leur communiquer.

On courut aussitôt à luy pour le faire entrer, chacun de cette Nation luy fit mille honnêtetez. On le mena devant les Maîtres de la Loy qui luy demanderent le sujet de son arrivée si précipitée. Il leur exposa que Pierre étoit tres-mal intentionné pour eux, & que s'ils ne prenoient contre luy de fort promptes precautions ils ne pourroient pas éviter les funestes effets de son ressentiment. Il ajoûta qu'il avoit déjà commencé de faire voir son mauvais courage en le banissant de sa Cour avec Daniot sous des menaces tres-severes, & qu'ils devoient au plutôt aviser ce qu'ils avoient à faire s'ils vouloient conserver leurs biens & leurs vies. Les plus considerables & les plus distinguez de cette Nation tout consternez d'une nouvelle si étrange, luy demanderent à luy même quelles mesures il leur conseilloit de prendre dans une si fâcheuse conjoncture. Il leur témoigna qu'il avoit déjà fait quelques avances là dessus en leur faveur, & qu'il avoit obtenu d'Henry, qu'il ne leur seroit fait aucun tort s'ils luy donnoient l'entrée de leur Fort pour y mettre ses gens à couvert, en attendant qu'ils épiassent l'occasion d'attaquer la Ville, & d'y mettre tout à feu & à sang. Les Juifs ne balancerent point à entrer dans ce dessein quelque perfide & lâche qu'il fût : parce qu'ils ne pouvoient se sauver que par là. Le saint jour du Dimanche fut choisy pour cette entreprise : parce que semblables à leurs Ancêtres, ils faisoient scrupule d'y travailler un samedi jour du Sabat, & n'en avoient point de vendre une Ville, & de livrer leur Prince à ses ennemis. Turquant ayant ainsi tout concerté comme il le desiroit, alla rendre compte de tout à Mathieu de Gournay, qui le mena parler aussitôt à Henry.

L'impatience qu'ils avoient eu tous deux d'annoncer une nouvelle qui devoit être agreable à ce Prince ne leur fit pas prendre garde aux gens qui se trouverent presens à ce complot & cette beuvee deconcerta toute l'entreprise : car une belle

belle Juifve s'étant rencontrée là, prêta l'oreille à tout ce qu'ils dirent, & comme elle étoit la Maîtresse de Pierre, & qu'elle avoit un grand intérêt à sa conservation, elle se déroba secrètement de nuit pour luy venir dire tout le secret de la conspiration, luy faisant un détail fort exact & fort circonstancié de toute cette trame, dont les principaux Auteurs étoient ces deux scelerats *Daniot* & *Turquant* qu'il avoit banny & qui pour se venger en vouloient à sa vie. Le Roy Pierre eut d'abord beaucoup de peine à croire une nouvelle si funeste : mais la Juifve la luy confirma par tant d'endroits, & par tant de sermens, que ce Prince n'en doutant plus, la remercia de la part qu'elle prenoit si fort à ce qui touchoit sa personne & ses intérêts, & l'embrassa sur l'heure avec une tendresse toute pleine de reconnoissance & d'estime pour sa fidélité, luy promettant de la récompenser avec usure d'un si bon office & de la rendre heureuse durant toute sa vie. La Juifve ayant fait sa cour aux dépens de ceux de sa Nation, s'en retourna dans la Juifverie fort satisfaite de l'avis, qu'elle venoit de donner à Pierre à leur insçu.

Les Juifs qui sçavoient les engagements de cœur qu'elle avoit avec le Roy Pierre, essayèrent de la pressentir sur les plus secrets desseins de ce Prince, se persuadans que la grande amour qu'il avoit pour elle, ne luy auroit pas permis de luy faire mystere de rien. Cette Dame leur dit froidement qu'elle croyoit que les approches d'Henry l'obligeroient d'aller bientôt en Portugal. En effet Pierre prit la resolution de quitter Seville dès le lendemain, sur l'avis qu'il avoit reçu de la Juifve qu'on en vouloit encore plus à sa personne qu'à la Ville. Il fit donc trousser son bagage en grande diligence, & fit le même compliment à ceux de Seville que celui qu'il avoit fait aux habitans de Burgos, de Toledé & de Cardonne, les conjurant de se bien défendre contre Henry jusqu'à son retour qui seroit bien prompt : puis qu'il ne partoît que pour aller demander du secours aux Rois de Grenade & de Belmarin : leur promettant de revenir incessamment & de fondre avec toutes ces forces sur

son Frere, sur Bertrand & sur toutes leurs Troupes, & que si l'un & l'autre tomboient dans les mains il ne leur feroit aucun quartier. Les Bourgeois de Seville, luy firent aussi les mêmes protestations de fidelité que les autres Villes, & le prièrent de les venir au plutôt animer par sa presence à soutenir le choc de leurs communs ennemis.

La belle Juifve qui s'étoit trouvée présente à la conjuration que *Turquant* avoit tramée contre Pierre, quand il entra dans la Juifverie pour débaucher ceux de cette Nation du service de ce Prince, remarqua ceux qui luy paroissoient les plus mal intentionnez pour luy, dont elle luy donna la liste par écrit. Pierre voulant s'en venger feignit d'avoir besoin de leur Cortège sur sa route, leur disant pour les endormir & les engager à le suivre qu'ils les avoit toujours reconnu fort fidelles & qu'ils luy feroient plaisir de l'accompagner dans le voyage qu'il alloit entreprendre. Ils crurent que cette demande étoit moins un piege qu'un effet de la confiance qu'il avoit en eux. Ils se firent donc un merite de s'acheminer avec luy : mais aussitôt qu'il eut gagné la nuit dans sa route il les fit tous pendre. Quand il eut fait cette cruelle execution il voulut poursuivre sa marche : mais la grande obscurité le faisant tomber dans l'égarement, il se trouva fort embarrassé donnant tout au travers des hayes & des fosses sans sçavoir à quoy s'en tenir, & faisant mille imprecations contre son mauvais sort, tantôt reclamant le secours du Ciel & tantôt celui des Demons.

On avoit beau luy remontrer les impietez qu'il commettoit, il demouroit toujours endurcy sans se laisser fléchir par les prieres de ses amis qui l'exhortoient de rentrer un peu en luy même & de reconnoître son Dieu dans le peril où il étoit. Le tonnerre vint au secours des hommes & gronda sur sa tête avec tant de fracas & de bruit qu'on croyoit qu'il se rendroit à cet avertissement du Ciel : mais il ne fit pas seulement le Signe de la Croix & continua de vomir contre Dieu des blasphemes encore plus execrables, disant que s'il étoit tout puissant il ne l'abandonneroit pas de la



forte. Le temps étoit si noir, qu'ils ne sçavoient pas tous mettre un pied devant l'autre, quand Pierre s'avisa de faire porter devant eux sa table d'or sur une mule, afin que l'escarboucle dont nous avons parlé, jettant un grand brillant par tout, leur servit de guide & de lumière pour les éclairer au milieu de la nuit. Elle fut d'un fort grand secours à ce malheureux Roy que l'on talonnoit de fort près : car quand ceux de Seville apprirent la cruelle execution qu'il avoit fait faire de leurs principaux Bourgeois, ils ne respirèrent plus que vengeance contre ce barbare.

Henry, Bertrand & toute la Blanche Compagnie se servirent d'une si favorable occasion pour se présenter devant les murailles de cette Ville. L'intelligence qu'ils avoient déjà dans la Place avec les Juifs en facilita beaucoup la reddition, les Chrétiens & les Sarrazins firent quelque mine de résister : mais les Juifs étans soutenus d'Henry, de Bertrand du Maréchal d'Andeghem, d'Hugues de Caurelay, de Mathieu de Gournay, de Gautier Huet, du Besque de Vilaines tout plia devant eux, & les Bourgeois se joignirent avec eux, contre la Garnison qui se voyant attaquée de tous côtez mit les armes bas & se rendit à la discrétion du Vainqueur, qui bien loin de faire main basse sur elle, aima mieux luy donner quartier que de repandre le sang de tant de gens qui pouvoient encore combattre pour une meilleure cause, que celle de Pierre, Prince reprouvé de Dieu & hay des hommes pour tant de cruautéz qu'il avoit commises & qui l'avoient rendu l'horreur & l'exécration de ses Sujets aussi bien que de ses ennemis : si bien qu'Henry fit son entrée dans Seville à la tête de son Armée. Les Bourgeois luy en présenterent les clefs luy rendirent leurs hommages, & luy prêterent le serment de fidélité.



## C H A P I T R E XIX.

*De la vaine tentative que fit Pierre auprès du Roy de Portugal pour en obtenir du secours. Et du prix que Mathieu de Gournay Chevalier Anglois remporta dans un Tournoy, contre des Portugais.*

Pierre voyant toutes ses affaires déplorées, & qu'Henry s'étoit presque rendu Maître de toute l'Espagne, il se persuada que le Roy de Portugal auroit quelque compassion de son infortune, & voudroit bien luy prêter la main pour le rétablir dans ses Etats. Ce fut dans cet esprit qu'il l'alla trouver à Lisbonne. Il luy exposa l'usurpation prétendue, que le Prince Henry venoit de faire en son Royaume, assisté des armes de Bertrand du Guesclin, qui s'étoit mis à la tête de grand nombre d'Avanturiers pour luy ôter la Couronne. Il le supplia de le vouloir tirer de ce mauvais pas, en luy donnant le secours dont il avoit besoin pour reprendre toutes les Places que la perfidie de ses Sujets luy avoit fait perdre. Le Roy de Portugal l'assûra que son sort étoit bien à plaindre : mais qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour entrer ouvertement dans son affaire, & s'attirer sur les bras une Guerre avec les François de gayeté de cœur : que cependant il pouvoit compter que s'il vouloit établir son séjour en Portugal, il le feroit servir en Roy, luy donnant tous les Officiers qui sont ordinairement employez auprès de la Personne d'un Souverain. Pierre le remercia de ses honnêtetez, & dissimula le chagrin qu'il avoit dans le cœur de se voir éconduit.

Il s'avisa d'une autre ressource, il se souvint que le Prince de Galles avoit été souvent aux mains avec les François, &

qu'il n'étoit pas leur amy. Cette pensée fut fort soutenue par le Roy de Portugal, auquel il s'ouvrit là dessus, & qui luy conseilla de prendre ce party, luy disant qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il fit le trajet pour passer en Angleterre : puis qu'il trouveroit dans la Guienne le Prince de Galles, qui selon toutes les apparences épouserait ses intérêts avec chaleur, ayant avec soy des fort belles Troupes, avec lesquelles il avoit remporté de grands avantages contre les François : qu'il pouvoit compter par avance, que son voyage auroit un succès infallible : puis qu'il y avoit longtemps que les mains luy démangeoient contre cette Nation, sur laquelle il ne cherchoit que quelque specieux pretexte pour faire des conquêtes.

Ces raisons encouragerent Pierre à prendre le chemin de Bordeaux pour y parler au Prince de Galles qui y tenoit sa Cour. Il fit donc preparer un vaisseau sur lequel il chargea ce qu'il avoit de plus riche & de plus précieux, sans oublier sa Table d'or, & puis il y monta suivy de vingt cinq Chevaliers, de cinquante Ecuyers Espagnols, & de grand nombre de Juifs qui luy faisoient une fort fidelle compagnie. Durant cet embarquement de Pierre pour Bordeaux, Henry son ennemy ne s'endormoit pas. Il assembla son Conseil, auquel assisterent Bertrand, le Maréchal d'Andreghem, Hugues de Caurelay, le Sire de Beaujeu, Mathieu de Gournay & tous les autres Generaux les plus distinguez de l'Armée, il leur fit part de la nouvelle qu'il avoit apprise, que Pierre étoit allé mandier du secours auprès du Roy de Portugal, & leur demanda quelles mesures il luy falloit prendre pour empêcher ce Prince d'entrer dans les intérêts de son ennemy. Bertrand prit la parole & declara qu'il étoit à propos de dépêcher en Portugal quelque Chevalier au plutôt pour apprendre en quelle assiette étoit cette affaire, & que pour détourner un coup si dangereux, il falloit menacer ce Roy d'entrer en armes dans ses Etats, & de luy donner tant d'exercice chez soy qu'il n'auroit pas le loisir de songer à secourir les autres : qu'après qu'ils auroient fait la conquête du Por-

tugal, ils pourroient attaquer les Royaumes de Grenade & de Belmarin, passer sur le ventre à tant de Juifs & de Sarrazins, dont ils étoient remplis & de la pousser jusques dans la Terre Sainte, pour se rendre Maîtres de Jerusalem & reprendre sur les Infidèles : ce que Godefroy de Bouillon le Grand avoit autrefois emporté sur eux.

On songea donc à choisir un homme de cœur & de talent pour bien s'aquiter de la commission dont on avoit envie de le charger auprès du Roy de Portugal. On jeta les yeux sur Mathieu de Gournay Chevalier Anglois, qui fut ravy d'avoir cet employ : parce qu'il mouroit d'envie de voir la Ville de Lisbonne & la Cour du Roy de Portugal. Il se mit en chemin luy dixième pour ce sujet. Il arriva dans cette Ville un peu devant dîner. Il n'eut pas plutôt mis pied à terre dans l'Hôtellerie, qu'il eût la curiosité de demander à son Hôte si le Roy de Portugal étoit à Lisbonne, & ce que l'on disoit du Roy Pierre. Cet homme répondit que sa Majesté s'alloit bientôt mettre à table avec une tres-belle Dame qu'il venoit de marier avec un Prince de son Sang, & qu'il y auroit le lendemain un superbe Tournoy, dont il pourroit être le spectateur & prendre part à cet agreable divertissement : qu'à l'égard du Roy Pierre, il étoit à Bordeaux auprès du Prince de Galles pour luy demander du secours contre Henry, Bertrand, & tous les autres Chevaliers François, & que s'il l'obtenoit, il luy feroit fort aisé de faire lâcher prise à ceux qui l'avoient dépouillé de ses Etats.

Mathieu de Gournay fut surpris de cette nouvelle : & tandis qu'il se mettoit sur son propre pour se presenter devant le Roy de Portugal, il ne put s'empêcher de dire qu'étant Anglois de Nation, il ne pouroit plus servir Henry contre Pierre, si le Prince de Galles son Maître se declaroit pour ce dernier. Il se rendit ensuite au Palais dans un équipage fort lesté. Il rencontra sur les degrez de l'escalier un autre Anglois qu'il connoissoit de longue main, pour s'être trouvez ensemble à la Bataille de Poitiers. Après s'être embrassez l'un l'autre, le dernier se chargea d'aller dire au Roy la

venuë de Mathieu , luy promettant qu'il auroit de sa Majesté tout le plus favorable accueil qu'il pouroit desirer. En effet il en fit à son Maître un portrait fort avantageux , luy disant que ce Chevalier qui venoit de la part d'Henry , étoit un Gentilhomme d'un merite fort singulier , & qui s'étoit aquis beaucoup de reputation dans les armées.

Quand il eut ainsi pris les devans en sa faveur , il le revint trouver pour le presenter au Roy : mais il trouva sur sa route les Maîtres d'hôtel de sa Majesté , qui venoient à sa rencontre pour luy faire honneur & l'introduire fort civilement dans la chambre du Roy , devant lequel Mathieu de Gournay fit mine de fléchir le genou : mais ce Prince ne le voulant pas permettre , le prit aussitôt par la main pour le relever , & luy demanda comment Henry se portoit & tous les Braves qui l'avoient secondé dans son expedition d'Espagne , qui luy avoit été plus glorieuse que juste : parce qu'on n'a jamais bonne grace d'envahir les Etats d'un legitime Souverain. De Gournay voyant qu'il étoit prevenu contre Henry , le desabusa de l'erreur dans laquelle il étoit , luy representant qu'il avoit plus de droit à la Couronne d'Espagne que Pierre , & que le sujet de la commission dont on avoit trouvé bon de le charger auprès de sa Majesté , ne tenoit qu'à sçavoir si dans le fonds il étoit vray qu'elle vouloit embrasser les intérêts de Pierre contre Henry : que si cette nouvelle qui couroit étoit veritable , il avoit ordre de prendre aussitôt congé d'elle , & de se retirer. Le Roy de Portugal luy dit ingenument , qu'il s'étoit ouvert là dessus en presence de toute sa Cour : qu'il étoit bien vray que Pierre luy avoit demandé du secours : mais qu'il étoit encore plus vray qu'il le luy avoit refusé , ne voulant pas troubler le repos de ses peuples , en attirant dans ses Etats une Guerre étrangere , dont il se passeroit fort bien.

Mathieu luy témoigna que le Prince Henry luy sçauroit bon gré de ce qu'il avoit bien voulu ne luy pas être contraire dans la Justice de ses Armes. Le Roy le fit asseoir à sa table , & le regala de son mieux , le faisant entrer dans

tous les divertissemens qu'on donnoit à la nouvelle Epouse, & dans tous les honneurs qu'on luy faisoit. On n'y épargna pas les joueurs d'instrumens: mais leurs concerts ne plurent aucunement à Mathieu de Gournay qui n'étoit pas fait à ces sortes de cacophonies, dont les tons étoient si discordans, qu'ils luy écorchoient les oreilles. Il ne put dissimuler le peu de goût qu'il prenoit à cette grossière symphonie, disant qu'en France & en Angleterre la Musique avoit bien d'autres charmes, & que les instrumens y étoient touchés avec beaucoup plus de délicatesse. Le Roy luy fit entendre qu'il avoit deux hommes de reserve qui n'avoient point leurs semblables au monde sur cet art, & que quand il les auroit entendu il en seroit tellement enchanté, qu'il conviendrait que dans toute l'Europe personne ne pouvoit encherir sur le talent qu'ils avoient d'enlever le cœur par l'oreille. Le Chevalier luy témoigna qu'il s'estimerait heureux s'il pouvoit avoir part à ce plaisir.

Ce Prince les fit appeler, ils entrèrent dans la Salle avec une fierté qui surprit Mathieu de Gournay: car outre qu'ils étoient vêtus comme des Princes, ils avoient derrière eux chacun un valet qui portoit leurs instrumens. Ce Chevalier s'attendoit à quelque chose de fort rare: mais il ne put se tenir de rire quand ils commencerent à jouer comme ces vielles, qui vont en France par les villages quêmander par les tavernes & les cabarets. Le Roy voulut sçavoir le sujet de sa raillerie: mais ce Prince fut encore bien plus déconcerté quand le Chevalier l'assûra que ces instrumens étoient le partage des Aveugles, & des Gueux, à qui l'on donnoit l'aumône, quand ils avoient joué deux, ou trois fois, de la sorte que venoient de faire ces deux hommes qu'il estimoit tant. Il en eut tant de confusion, qu'il jura qu'il ne s'en serviroit plus. En effet il leur donna congé dès le lendemain, ne voulant plus retenir à sa Cour de ces sortes de gens, qui luy faisoient affront devant les étrangers, qui seroient capables de le tourner en ridicule, quand ils diroient par tout que le Roy de Portugal n'avoit point de plus agreable concert, n'y de

de plus charmant plaisir que celui d'entendre des vieillards, qui sont par tout ailleurs si communs & si méprisés dans toute l'Europe.

Le Roy de Portugal crut qu'il se tireroit mieux d'affaire en donnant au Chevalier de Gournay le spectacle du Tournoy, dans lequel il le voulut même engager & le mettre de la partie, luy disant qu'il avoit appris que les Anglois excelloient par dessus toutes les autres Nations dans ces sortes d'exercices, & qu'il luy feroit plaisir de montrer son adresse & sa force dans cette lice en présence de toute sa Cour : qu'une si belle assemblée meritoit bien qu'un Chevalier aussi galant que luy, s'en donnât la peine. Il le cajola si bien, luy vantant la valeur des Anglois, que rien n'étoit capable d'étonner, & qui sortoit avec un succès admirable de toutes les expéditions qu'ils entreprenoient, que ce discours enfla le cœur du Chevalier & luy donna tant de vanité, qu'il ne feignit point de répondre qu'il prêteroit le colet à qui oseroit mesurer ses forces avec luy : que depuis qu'il s'étoit mis sur les rangs dans ces sortes de combats, il avoit toujours remporté l'avantage. & que tout le monde luy faisoit la justice de croire qu'il avoit eu beaucoup de part au gain que les Anglois avoient fait de la Bataille de Poitiers. Cette repartie donna plus d'ardeur au Roy de le voir entrer dans cette carrière avec les autres, & pour l'échauffer davantage à descendre à son desir. Il luy déclara qu'il destinoit un prix pour celui qui feroit le mieux, & sortiroit de cette lice avec plus de succès, que le plus adroit auroit pour récompense une belle mule qui valoit cent marcs d'argent, dont la selle étoit toute d'yvoire, & le harnois d'or. Il la fit même mener sous les fenêtres de son Palais, afin que tout le monde la vît, & qu'elle excitât davantage l'envie de ceux qui seroient en compétition pour remporter un si riche prix.

Le Chevalier se promettoit de son expérience qu'elle ne luy échaperoit point. La nouvelle se répandit par toute la Cour & toute la Ville de Lisbonne, qu'un Anglois devoit faire admirer sa force & son adresse dans le Tournoy qui se

Y

feroit le lendemain , pour rendre les Noces de la Princesse d'autant plus celebres. Ce spectacle extraordinaire attira sur la Place tout ce qu'il y avoit de gens curieux pour être les témoins de la gloire, ou de la honte de ce Chevalier. Toutes les Dames remplirent les balcons, les fenêtres, & les échafaux, ayant encore plus d'envie d'attirer sur elles les yeux de tout le monde, que l'Anglois n'en avoit de faire admirer le talent qu'il avoit de bien manier un cheval, & de le pousser contre un autre pour luy faire perdre les étriers & le renverser par terre. Les Chevaliers qui devoient être de la partie parurent sur les rangs pour entrer en lice, & faisoient sur la Place fort belle contenance. On trouva bon d'ouvrir ce Combat à la pointe du jour pour éviter la grande chaleur qu'il eût fallu nécessairement essuyer, si l'on eût commencé plus tard. Il y eut dans ce Tournoy force casques abbattus, force lances brisées, & beaucoup de chevaux renversés.

Mathieu de Gournay remporta toujours l'avantage, & renversa plus de cent Chevaliers par terre, qui furent culbutez avec leurs chevaux les uns après les autres. Chacun battoit des mains en faveur de l'Anglois, dont les coups étoient portez avec tant de roideur, que personne ne pouvoit les parer. Le Roy de Portugal voyoit avec chagrin toute cette manœuvre, disant en soy-même que cet Étranger au sortir de sa Cour parleroit avec mépris des Portugais, & decréditeroit leur Nation dans toute l'Europe, se vantant qu'aucun d'eux n'avoit pu se defendre de faire devant luy la piroüette, & de coucher enfin sur le fable. Ce Prince se souvint qu'il y avoit parmy les Officiers un Breton nommé *la Barre* hommé rentaisé, qui avoit la reputation d'être un rude joueur en matiere de joute. Il l'appella pour le pressentir s'il se croyoit assez fort & nerveux pour entrer en lice contre l'Anglois. La Barre répondit qu'il luy prêteroit le colet volontiers, & qu'il esperoit sortir avec succès de cette affaire. On le fit armer pour cet effet, on luy donna l'un des meilleurs chevaux de l'Écurie du Roy, afin qu'il ne luy



manquât rien pour agir avec avantage & triompher de son Antagoniste. Il se presenta sur les rangs dans cet équipage. Il vit l'Anglois qui paroissoit tout fier de ce qu'il venoit d'abattre douze Chevaliers : mais sa contenance ne l'intimida point & luy donna même une plus grande demangeaison de le vaincre.

Tout le monde étoit dans l'attente & dans l'impatience de les voir aux mains. Cette curiosité fut bientôt satisfaite. La Barre fit son manège avec tant d'habileté, mania sa lance avec tant de force & poussa son cheval avec tant de roideur qu'il fit tomber l'Anglois par terre & mordre le sable à son cheval. La chute de Mathieu fut si lourde, qu'il en eut le bras cassé, demeurant tout étourdy du coup qu'il avoit reçu, jusques là qu'il resta longtemps dans cette posture sans pouvoir remuer ny jambes, ny bras & sans pouvoir parler. Le Roy de Portugal ne fut pas fâché que l'on crût qu'un Ecuyer Portugais avoit humilié la fierté de l'Anglois, & qu'il y en avoit dans sa Nation d'aussi braves, & d'aussi adroits dans cet exercice, que dans l'Angleterre. Il commanda qu'on relevât Mathieu de Gournay pour le faire panser de sa blessûre. On luy banda le bras, & ce Prince le voyant estropié de la sorte, luy demanda quel sentiment il avoit des Chevaliers de sa Nation, Mathieu luy répondit qu'il avoit été bien puny de sa vanité : que celui qui l'avoit traité de la sorte n'étoit pas un des apprentis dans le métier. On le fit mener au Palais avec beaucoup d'honnêteté pour l'y regaler, & cette petite disgrâce ne luy ota rien de l'estime qu'il s'étoit acquise : car le Roy sçachant bien que ce n'étoit pas un Portugais mais un Breton qui l'avoit ajusté de la sorte ne laissa pas de luy faire present de la mule qu'il avoit meritée : puis qu'il avoit remporté ce prix sur tous les Ecuyers de sa Nation : mais ce Prince luy fit cette petite supercherie pour sauver l'honneur de son País.

Mathieu s'estima toujours fort heureux de ce que la mule luy avoit été livrée comme le gage & la recompense de la gloire qu'il avoit acquise dans une si belle carrière : mais après

qu'il eut pris congé du Roy de Portugal, il fut un peu mortifié quand on luy vint dire à l'oreille que ce n'étoit pas avec un Portugais qu'il s'étoit battu, mais avec un Breton. Ce qui luy fit depuis écrire à ce Prince qu'il n'en avoit pas usé dans ce rencontre de fort bonne foy. Ce Chevalier reprit aussitôt le chemin de Seville pour rendre compte au Prince Henry du succès de sa commission. Quand on luy vit ainsi le bras en écharpe, on luy demanda d'où luy venoit cette blessure, il comprit toute son aventure & Bertrand qui se trouva là present fut ravy d'apprendre qu'un Breton luy avoit fait ainsi sentir la force de son bras. Quand l'Anglois eut fait son rapport & témoigné qu'il n'y avoit rien à craindre du côté du Roy de Portugal qui s'étoit déclaré neutre dans la Guerre d'Henry contre Pierre: le premier luy demanda ce qu'étoit devenu le second & ce qu'on en disoit. Mathieu l'assûra que Pierre avoit pris le chemin de Bordeaux pour reclamer contre luy le secours & la protection du Prince de Galles & qu'il étoit nécessaire qu'il assemblât au plutôt son Conseil là dessus pour chercher les moyens de parer un coup si redoutable. Cette nouvelle n'accommodoit point les affaires d'Henry, qui avoit intérêt d'avoir moins d'ennemis sur les bras & ce qui luy donna plus d'inquietude ce fut le compliment que luy fit Hugues de Caurelay l'un des plus braves de son party, luy disant qu'il étoit né Sujet du Prince de Galles & qu'il ne feroit plus en état de le servir s'il avoit Guerre contre luy: parceque ce feroit un crime de haute trahison s'il étoit pris les armes à la main contre son Souverain. Gautier Hüet, Jean d'Evreux, & tous les autres Chevaliers Anglois luy firent là dessus une même déclaration. Henry convint avec eux qu'ils avoient toutes les raisons du monde de garder la fidelité qu'ils devoient à leur Prince: mais il les pria de rester toujours avec luy, tandis que les choses étoient encore brutes & tres incertaines, & de ne le point quitter jusqu'à ce que la Guerre eût été tout à fait déclarée par l'Angleterre contre luy. Tous ces Braves le luy promirent, si bien que toutes les eîperances

d'Henry ne rouloient plus que sur la valeur de Bertrand du Guesclin, du Besque de Vilaines & du Maréchal d'Andreghem qui l'assûrèrent qu'ils le serviroient jusqu'au bout contre le Roy Pierre sans aucune reserve.



## CHAPITRE XX.

*De la foudre du Ciel qui tomba miraculeusement sur Daniot & Turquant ces deux scelerats accusés du meurtre de la Reine Blanche, & qui s'en voulurent purger en rejetant ce crime l'un sur l'autre, pour lequel on les fit combattre en champ clos.*

**N**Ous avons dit que ces deux Juifs avoient rendu le Prince Henry Maître de Seville par leur perfidie. La recompense qu'ils en eurent fut une autorité presque souveraine qu'on leur accorda sur les Bourgeois de la même Ville, dont ils abusèrent si fort qu'elle degenera bientôt en tyrannie. Les Juifs se voyans sous le joug de leurs compatriotes qui ne les traitoient pas mieux que les autres, voulurent le secouer par une accusation qu'ils intentèrent contr'eux: deposans qu'ils étoient les deux seuls Auteurs de la mort de la Reine *Blanche*, qu'ils avoient tuée sur son lit, tandis que cette Princesse étoit toute seule enfermée dans sa chambre faisant ses prieres à son Dieu dans le silence de la nuit. Henry qui connoissoit Daniot & Turquant par le seul endroit du bon office qu'il en avoit reçu quand ils avoient tramé la reddition de Seville en sa faveur, fut bien surpris quand il sçut qu'ils avoient été les deux Conseillers, & tout ensemble les deux executeurs de l'ordre barbare que Pierre leur donna de faire mourir sa propre Femme. Il les fit venir devant luy pour les interroger tous deux sur un crime si noir, & les menaça de

les faire tous deux brûler vifs s'ils luy cachoient la verité de ce detestable attentat. Daniot prit la parole & tacha de se disculper, en disant qu'il étoit bien vray que le Roy Pierre l'avoit envoyé comme Huissier pour autoriser cette execution par quelque forme de justice: mais qu'il avoit eu tant d'horreur d'un si cruel arrêt qu'il n'avoit pas osé seulement mettre le pied dans la chambre, s'étant contenté de se tenir à la porte après avoir essayé cent fois de détourner Turquant de commettre une si grande inhumanité, qu'il étoit là pour rendre ce témoignage à la verité sans rien déguiser de tout ce qui s'étoit passé.

Turquant se voyant chargé par son complice luy donna le change avouant tres sincerement qu'ils avoient été tous deux les meurtriers de cette innocente Princesse & priant Henry de ne le point mettre à la gehenne pour en sçavoir tout le detail: puis qu'il se confessoit criminel & qu'il sçavoit bien qu'il ne pouvoit pas éviter le dernier supplice non plus que Daniot & six autres Juifs qui les avoient secondé pour faire ce coup execrable, Daniot l'interrompit en luy donnant un dementy, soutenant qu'il n'avoit point entré dans la chambre de cette Princesse quand on la fit ouvrir, & qu'il devoit se souvenir de ce qu'il luy dit plusieurs fois que cette bonne & pieuse Dame n'avoit point mérité d'être si cruellement traitée. Turquant voyant que celui-cy cherchoit à se tirer d'affaire contre sa propre conscience, qui luy devoit reprocher le crime qu'il avoit commis avec luy, s'éleva contre luy le traitant de menteur, d'impudent, & d'effronté ne pouvant comprendre le front qu'il avoit de nier un fait plus clair que le jour, dont il marqua tout le detail & toutes les circonstances avec tant d'evidence qu'Henry ne put douter qu'ils ne fussent tous deux complices du même attentat, Bertrand pour vider ce different, declara qu'il seroit à propos de les faire tous deux combattre en champ clos & que celui qui seroit victorieux de l'autre, seroit reconnu le plus innocent. Henry donna les mains à la proposition de Guesclin, marqua le jour, l'heure, & le lieu que le duel se devoit faire entre ces

deux Juifs. Ce Prince voulut être le spectateur de ce combat, toute sa Cour eut la même curiosité. Tous les Bourgeois de la Ville monterent en foule sur les murs pour jouir du plaisir de voir aux mains ces deux misérables qui furent amenez au champ désigné. Bertrand fut preposé pour veiller à ce que tout se passât dans ce combat singulier sans aucune supercherie ny de part, ny d'autre. Comme il avoit quelque predilection pour Turquant plutôt que pour Daniot il dit au premier, que s'il pouvoit tuer son homme, il luy procureroit sa grace. En effet le dernier avoit une mine si patibulaire que tout le monde le condamnoit déjà par avance.

Quand on eut fermé le champ de barrières on les y fit entrer tous deux armez de pied en cap & fort avantageusement montez, ils s'éloignerent de concert pour courre l'un sur l'autre avec plus de force & d'impetuosité. Ils en vinrent de part & d'autres aux approches avec une égale furie, se déchargeans d'horribles coups l'un sur l'autre. Turquant fit un si grand effort contre Daniot qu'il luy perça le bras de son épée dont le pré fut tout ensanglanté, luy reprochant qu'il paroïssoit bien qu'il avoit fait un parjure par le public desaveu qu'il venoit de faire, qu'il eût trempé dans la mort de la Reine, & que Dieu découvroit assez son mensonge par la disgrâce qui venoit de luy arriver. Après s'être bien chamaillé ils se colleterent avec tant d'acharnement & d'opiniâtreté, que le Roy Henry se tournant du côté de Bertrand & de tous les autres spectateurs ne put s'empêcher de leur témoigner qu'il admiroit la force & le courage de ces deux coquins, qui ne pouvoient lâcher prise & se tenoient tous deux par le corps à force de bras sans reprendre haleine, & sans que l'un ny l'autre voulût céder à son adversaire : mais tandis qu'ils étoient ainsi colez l'un à l'autre, le Ciel voulut par un miracle faire une justice exemplaire de ces meurtriers. Tous les spectateurs furent bien surpris de voir une épaisse nuée s'étendre dans l'air sur leur têtes, au travers de laquelle il sortoit des éclairs accompagnez d'un tonnerre qui faisant un bruit & un fracas horrible, fendit enfin la nué pour lan-

cer sa flamme & son carreau sur ces deux criminels qui furent brûlez jusqu'aux os à la veüe de tant de personnes que ce feu voulut épargner comme s'il eût sçu discerner les innocens d'avec les coupables.

Ce châtiment tout visible de la main de Dieu, jetta tant de frayeur dans l'ame de ceux qui le virent, que chacun s'en retourna chez soy tout consterné d'une si terrible aventure. On se disoit l'un à l'autre que la Providence n'attendoit pas toujours à punir les hommes en l'autre vie puisque dès celle-cy le doigt de Dieu s'étoit fait connoître à l'égard de ces deux detestables Juifs qui ne meritoient plus de voir le jour, après avoir commis une si indigne action sur une Princesse, dont la conduite innocente avoit édifié toute la Cour d'Espagne. Ce miracle fit un si grand effet sur l'esprit de ceux qui en furent les timides témoins que plus de seize cens, tant Juifs que Sarrazins demanderent tous le Bapême avec le dernier empressement, & firent pour ainsi dire une Sainte violence aux Ministres des Autels du vray Dieu pour être mis au rang des Chrétiens. Henry Bertrand & tous les Seigneurs de l'Armée ne douterent plus de la Sainteté de la Reine *Blanche* : puisque Dieu même avoit entrepris de venger sa mort par un miracle qui ne fut pas le seul qui publia ses merites & les vertus : car il fut secondé de beaucoup d'autres dans la suite, qui rendirent la memoire de cette Princesse recommandable à tous les siecles. Pierre qui ne fut pas moins son meurtrier que son Mary, reconnut trop tard l'inhumanité qu'il avoit commise sur elle & comprit bien que si le Ciel avoit fait une si effroyable justice des executeurs de ce crime, il en pendoit encore davantage sur la tête de son Auteur. En effet la déplorable fin de ce Prince que nous apprendrons dans la suite, justifiera sensiblement que tôt où tard Dieu ne laisse rien d'impuny. Nous allons voir les moyens secrets dont la providence s'est servie pour châtier ce Roy non seulement cruel : mais impenitent, Apostat & desesperé qui n'ayant plus de Religion, se plongea malheureusement dans le precipice, qu'il se creusa par une conduite toute pleine d'impieté d'injustice & d'endurcissement.

C H A-



## CHAPITRE XXI.

*Du secours que le Roy PIERRE alla demander au Prince de Galles qu'il trouva dans Angoulesme & du present qu'il luy fit de sa Table d'or pour l'engager dans ses interêts.*

**C**E malheureux Prince ennuyé de sa mauvaise fortune & se voyant abandonné de tous ses Sujets & poursuivy jusques dans les reins par Henry qu'il regardoit comme un Usurpateur, resolut de s'aller jeter entre les bras du Prince de Galles qu'il connoissoit assez genereux pour entreprendre de le relever de l'accablement dans lequel il étoit & de le faire remonter sur le Trône. Il s'embarqua donc avec son monde, son argent & sa Table d'or couverte d'un tres riche drap dont l'étoffe étoit extremement curieuse & rare. Il commanda qu'on eût à cingler du côté de Bordeaux : parce qu'étant la Capitale de la Guienne, il devoit raisonnablement croire que ce Prince y faisoit son sejour. Ce fut dans cette esperance qu'il y débarqua, donnant ordre à ses Fourriers de prendre les devans, & d'aller toujours marquer son logis dans la Ville. Ensuite il monta sur une mule d'Aragon suivy d'un grand nombre de Chevaliers qui luy faisoient cortege chapeau bas, tâchant de cacher son malheur & son inquietude par un exterieur magnifique & superbe. Il demandoit en passant dans les ruës si le Prince étoit dans la Ville. il fut un peu mortifié de ne l'y pas trouver. Il tira du côté d'Angoulesme où l'on luy dit qu'il étoit pour lors. L'arrivée d'un Roy fit assez de bruit pour que la nouvelle en vint bientôt aux oreilles du Prince, qui ne remogna pas peu de surprise d'apprendre qu'on eût ainsi dépouillé de ses Etats un si puissant Souverain, demandant par quel malheureux canal cette disgrâce luy pouvoit être arrivée.

Z

Chandos étoit pour lors à sa Cour, & n'avoit pas peu d'accès auprès de son Maître. Il s'étonna beaucoup quand il luy dit que Bertrand & les Anglois qui servoient sous luy, avoient fait cette belle manœuvre, & qu'au lieu d'aller faire la Guerre dans le Royaume de Grenade contre les Sarrazins ainsi qu'ils l'avoient projeté, tous ces Braves avoient changé de résolution tout d'un coup & s'étoient attachez au service d'Henry contre Pierre, qu'ils avoient enfin chassé de ses Etats & contraint de venir en Prince mandiant réclamer sa protection.

Ce Prince fut touché du pitoyable sort de ce Roy se persuadant qu'il luy devoit prêter la main pour le secourir, & que c'étoit un sanglant affront pour tous les Souverains de demeurer les bras croisez & de se montrer insensibles aux disgraces de leurs semblables. Il jura qu'il sacrifieroit toutes choses pour le retablir. Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles qu'on luy dit que le Roy Pierre venoit d'entrer dans Angoulesme. Il envoya Chandos au devant de luy pour le recevoir & le faire descendre dans un Hôtel qu'on avoit magnifiquement paré pour y loger un si grand Roy, d'abord qu'il apperçut Chandos il courut l'embrasser & luy faisant une sincère confidence de ses déplaisirs, il luy raconta toutes les persecutions qu'il avoit souffertes, & comme il avoit été poussé du Trône par les armes de Bertrand & beaucoup de Chevaliers Anglois qui s'étoient fait un merite de luy arracher le Sceptre de gayeré de de cœur, pour le mettre dans les mains d'un Bâtard qui n'avoit aucun droit à la Couronne. Il ajoûta qu'il avoit été contraint de passer la mer pour venir implorer le secours du plus genereux Prince du monde, esperant qu'il ne l'abandonneroit point dans une si grande decadence de ses affaires. Chandos essaya de luy remettre l'esprit en luy faisant part des avances qu'il avoit déjà faites en sa faveur & des bonnes intentions dans lesquelles il avoit laissé son Maître pour luy. Ces assurances calmerent un peu le chagrin de Pierre, que Chandos mena par la main dans les appartemens du Prince de Galles qui n'attendait



pas qu'il vint jusqu'à luy le voulut prévenir en faisant la moitié du chemin. Cet infortuné Roy luy fit une profonde reverence, faisant voir dans son visage & dans tous ses airs une grande consternation. Ce premier silence fut suivy du triste discours qu'il luy fit de toutes ses disgraces luy disant qu'un Bâtard s'étoit rendu l'Usurpateur de tous ses Etats contre tout droit & justice appuyé par les armes d'un Aventurier Breton qu'on nommoit Bertrand du Guesclin, & par celles de beaucoup de Chevaliers Anglois qui s'étoient tellement acharnez à sa ruine qu'ils l'avoient réduit au pitoyable état, dans lequel il le voyoit, expatrié, chassé de son Trône, trahy par ses Sujets & banny de son propre Royaume par la violence & par l'injustice : qu'il esperoit donc qu'un si grand & si genereux Prince comme luy seroit touché de l'infortune des Souverains en sa Personne & qu'il emploieroit ses Armes, ses forces & sa valeur pour empêcher que toute l'Europe n'eût devant les yeux un si pernicieux exemple de perfidie, de trahison, de revolte, & d'ingratitude.

Le Prince de Galles appercevant que les larmes luy couloient des yeux, & que les sanglots empêchoient qu'il ne prononçât distinctement tout ce qu'il disoit, parut si fort ému de son discours, que sans luy permettre de l'achever il luy fit remettre son chapeau sur sa tête luy disant qu'il alloit tout risquer & qu'il sacrifieroit sa vie même dans une bataille pour luy mettre la Couronne en main de la même manière qu'il venoit de luy faire porter son chapeau sur sa tête, pour le faire couvrir. Pierre passa sur l'heure d'une grande douleur dans de grands sentimens de joye quand il vit que le Prince de Galles entroit de si bon cœur dans ses intérêts. Il luy témoigna qu'il luy seroit redevable de sa Couronne & que s'il étoit assez heureux pour rentrer dans la jouissance de ses Etats par son secours il luy en feroit volontiers hommage, & reconnoitroit les tenir de luy comme son Vassal. Le Prince de Galles fit aussitôt apporter du vin dont il le fit servir par des Chevaliers sçachant que Pierre au milieu de sa chute n'avoit rien perdu de sa premiere fierté : car

il avoit un si grand fonds d'orgueil, qu'il ne croyoit pas que tous les Souverains de l'Europe luy fussent comparables. Tandis qu'ils s'entretenoient ensemble, quatre Espagnols entrerent dans la chambre portans sur leurs épaules cette Table d'or dont nous avons déjà tant parlé. Quand elle eut été mise à terre, toute la Cour s'approcha pour en admirer la beauté, la richesse & l'éclat. Pierre dit au Prince qu'il le supplioit de vouloir accepter ce present, & que cette precieuse Table luy venoit d'Alphonse son Pere, qui l'avoit eüe de son Ayeul, auquel elle avoit été donnée pour payer la rançon d'un Roy de Grenade qu'il avoit fait prisonnier dans une Bataille, & qui n'avoit pû recouvrer sa liberté, que par le sacrifice qu'il avoit fait d'une chose si rare & si curieuse.

Le Prince s'estima tres-honoré de ce present, & l'assura qu'il l'en recompenseroit avec usure. Plus il étudioit cette Table, & plus il en étoit charmé. La joye qu'il en eut ne luy permit pas d'attendre plus longtemps à la faire voir à la Princesse sa Femme, qui passoit pour la plus belle Dame de son siecle; elle étoit à sa toilette quand on luy vint annoncer ces deux nouvelles à la fois, que le Prince son Epoux avoit promis du secours à Pierre, & que ce Pierre avoit fait present de sa belle Table au Prince. Elle comprit bien que ce don leur coûteroit un jour bien cher, & ne put s'empêcher de dire à ses Dames d'atour, & à ses Filles qui étoient autour d'elle que ce cruel Prince qui avoit trempé ses mains dans le sang de sa propre femme, ne meritoit pas de recevoir un accueil si favorable dans leur Cour: que la mort d'une si pieuse Reine crioit vengeance devant Dieu & devant les hommes, & qu'elle s'étonnoit comment son mary se laissoit aller aux cajoleries de cet inhumain, qui ne le payeroit un jour que d'ingratitude.

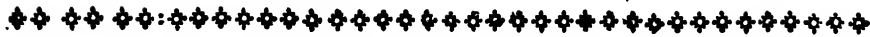
Cette sage Princesse penetrant les grosses suites que cette affaire auroit, donna quelques larmes à l'idée qu'elle se fit de tous les malheurs, qu'elle devoit traîner après elle. Son jeune Fils, qui fut depuis Roy d'Angleterre sous le nom de Richard Second la voyant pleurer, montra dès lors la tendresse

de son naturel, en tachant de la consoler de son mieux. Elle prit tant de goût aux caresses que cet enfant luy fit, qu'elle voulut bien essuyer ses pleurs pour l'amour de luy. Comme sa douleur étoit un peu calmée, son chagrin se renouvela par la veüe de cette Table funeste qu'un Chevalier luy vint presenter de la part de Pierre Roy d'Espagne. Après qu'elle l'eut un peu regardée, ce fut pour lors que se souvenant que ce present alloit beaucoup commettre la vie du Prince de Galles son Epoux, elle tourna la tête d'un autre côté donnant mille maledictions, non seulement à cette Table : mais à la personne qui l'avoit présentée, disant qu'elle leur alloit attirer de fort grands malheurs. Le Prince qui croyoit l'avoir bien regalée faisant transporter dans ses appartemens un meuble si précieux, & s'imaginant qu'elle l'auroit reçu comme le plus bel ornement qui devoit parer son Palais, fut fort étonné quand le Chevalier luy dit qu'elle n'en avoit aucunement paru satisfaite & qu'elle avoit souhaité que Pierre n'eût jamais mis le pied dans sa Cour : puisque la protection qu'il luy avoit promise, traîneroit après soy une Guerre fort périlleuse. Le voy bien dit le Prince de Galles qu'elle voudroit que je demeurasse toujours auprès d'elle sans jamais sortir de sa chambre, il faut qu'un Prince qui veut eterniser son nom cherche les occasions de se signaler dans la Guerre & remporte beaucoup de Victoires pour se faire un Nom considerable dans la posterité, s'endurcissant à tous les dangers comme firent autrefois, *Roland, Olivier, Ogier, les quatre Fils Aimon, Charlemagne, le grand Leon de Bourges, Iuon de Tournant, Lancelot, Tristan, Alexandre, Artus, & Godofroy* dont tous les Romans racontent le courage, la valeur & l'intrepidité toute martiale & toute heroïque & par *S. George en qui je croy, je rendray Espagne au droit Heritier ne ja Bâtard n'en tendra qui vaille un seul gant & à ce dissent bien regarder tous Princes & Barons : car autant leur en pend au nez.*

Ce Prince se disposa donc à se mettre en campagne en faveur de Pierre envoyant ses dépêches par tout & donnant

le rendez-vous à Bordeaux où se devoit faire l'assemblée de ses Troupes : & pour faire un corps d'Armée fort considerable, il manda tout ce qu'il avoit de gens d'élite, les Gendarmes & les Archers les plus braves & les plus determinez avec des ordres fort pressans & fort precis de ne pas differer d'un moment à se rendre à cette Capitale au jour qu'il avoit marqué: car il témoignoit tant d'empressement là dessus qu'il sembloit que cette Guerre luy tenoit plus au cœur que toutes les autres qu'il avoit entreprises, & qu'il n'y avoit point de gloire pareille à celle qu'il pouroit remporter s'il retabli- soit sur son Trône un Roy banny de ses États & chassé par des Sujets perfides & rebelles. Ce qui luy donnoit encore plus de chaleur à monter au plutôt à cheval, c'est qu'il avoit un fonds de jalousie contre Bertrand dont il apprehendoit que la reputation n'effaçât celle qu'il avoit acquise dans tous les avantages qu'il avoit eu sur les François particulierement dans la fameuse journée de Poitiers, qui luy avoit fait prendre un Roy dans cette Bataille. Il croyoit que s'il pouvoit en retablir un autre, ce seroit un honneur pour luy, qui n'auroit point encore eu d'exemple.





## C H A P I T R E    X X I I .

*Des lettres de Cartel, dont le Prince de Galles envoya défier Henry avec menaces aux Anglois qui servoient sous luy de confisquer leurs biens , & de les punir comme criminels de haute trahison s'ils ne le quitoient.*

**L**E Prince de Galles prit si fort à cœur la protection de Pierre contre Henry qu'il en fit tout son capital. Il envoya là dessus des lettres si fortes à tous les Seigneurs qui cépendoient de luy , que chacun n'osa pas balancer un moment à le venir joindre. Le Comte d'Armagnac le Sire d'Albret, Chandos, Aimery, Guillaume, & Jean de Felton, les Senéchaux de Poitou & de Bordeaux, le Comte de Pembroc & grand nombre de Chevaliers se rendirent auprès de luy. Le Duc de Lancastre passa la mer avec beaucoup de Gendarmes & d'Archers pour grossir ses Troupes. On ne vit jamais une Armée si leste ny si complète. C'étoit un plaisir de voir la fierté, l'adresse, & la contenance de ceux qui la composoient. Il sembloit que ce Prince avoit envie de marcher à la conquête de toute l'Europe, tant il avoit fait de preparatifs pour cette expedition : mais avant que d'ouvrir cette Guerre il voulut braver Henry en personne en luy depêchant un Gentilhomme, qu'il fit porteur d'une lettre par laquelle il le défioit & le provoquoit à un combat singulier, disant qu'il vouloit tirer raison de l'outrage qu'il avoit fait au Roy Pierre son Parent, qu'il avoit dépouillé de ses Erats par violence & par injustice, & que s'il n'avoit pas assez de cœur pour accepter le party qu'il luy proposoit, il luy commandoit de sortir au plutôt de l'Espagne & de deguerpir toutes les Villes & tous les Châte-

aux dont il s'étoit emparé par felonnie, le menaçant que s'il n'obeïssoit sur l'heure il viendrait fondre sur luy pour l'accabler par une si formidable Armée : qu'il ne pourroit pas se defendre de tomber dans ses mains & de mourir avec tous les siens auxquels il ne feroit aucun quartier, qu'à l'égard des Anglois qui combattoient sous ses enseignes, s'ils ne revenoient dans le jour qu'il leur marquoit, il les traiteroit tous comme des traîtres, confisqueroit tous les biens qu'ils possédoient en Angleterre & les feroit condamner à la mort.

La lecture de cette lettre deconcerta fort Henry qui fit aussitôt appeler Bertrand pour luy communiquer une affaire de cette importance. Ce Prince tomba dans un si grand abattement de cœur qu'il n'avoit presque pas la force de parler, & ce qui luy causoit encore plus d'embarras, c'est qu'il se voyoit obligé de laisser aller les Anglois en qui consistoit la principale force de ses Troupes : jugeant bien que leur retraite alloit beaucoup les éclaircir, mais Bertrand que rien n'étoit jamais capable d'ébranler luy dit qu'il ne falloit point se laisser intimider des menaces de ce fanfaron : qu'il avoit encore bien du chemin à faire avant qu'il pût retablir Pierre dans ses Etats : puis qu'il auroit en tête plus de cent mille hommes à combattre *& maudit soit - il qui s'esbahira* ce discours diminua beaucoup la crainte & la consternation d'Henry, qui se reposoit beaucoup sur le courage l'expérience & la fidélité de ce General, qui seul valoit une Armée toute entiere. Hugues de Caurelay Chevalier Anglois vint prendre congé de ce Prince, luy témoignant le déplaisir qu'il avoit de ce qu'il se voyoit obligé de quitter son Service, l'assurant que sans ce severe ordre qu'il avoit reçu de son Maître, il se feroit fait un merite de continuer jusqu'au bout : & se tournant en suite du côté de Bertrand il l'embrassa pour la dernière fois, le priant qu'ils se separassent bons amis, & que si dans le partage qu'ils avoient fait ensemble, des dépouilles qu'ils avoient gagnées dans les combats & par droit de Guerre, il avoit plus reçu que luy, il étoit prêt de le dédommager avant que de partir. Comme Bertrand étoit fort gene-  
reux

reux il l'interrompit là dessus, luy disant qu'il ne vouloit pas descendre dans tout ce détail, & qu'il falloit qu'ils demeurassent tous deux quites & bons amis : qu'aureste quoyque cette separation luy fût fort sensible, il le louoit du zele & de la fidelité qu'il avoit pour son Prince pour qui l'on devoit tout sacrifier.

Henry se posseda le mieux qu'il luy fut possible, quand il vit sortir de sa Cour & de son Armée tant de braves Chevaliers Anglois qui l'avoient servy jusqu'à lors avec tant de succès. Il les voulut regaler de presens, après leur avoir témoigné qu'il ne perdrait jamais le souvenir de tant de belles actions qu'ils avoient faites en sa faveur : mais ils le remercièrent de toutes les honnêtetez s'estimans trop bien recompensez de la gloire qu'ils avoient acquise en portant les armes pour luy. Les choses s'étant ainsi passées avec une satisfaction reciproque, Henry tint conseil avec Bertrand & les autres Seigneurs, pour sçavoir quelle conduite il devoit garder à l'égard du Prince de Galles & de toutes les bravades qu'il luy avoit fait pour appuyer les interêts d'un Renegat & d'un Meurtrier, qui ne s'étoit pas contenté d'abjurer la Religion Chrétienne : mais s'étoit rendu l'execration de toute l'Europe par le coup detestable qu'il avoit fait faire à deux Juifs sur la personne de sa propre Femme, qu'il avoit eu l'inhumanité d'immoler au caprice & à la jalousie de sa Concubine. Bertrand le conjura de ne point perdre cœur & de compter non seulement sur luy : mais sur tant de braves qui luy restoit encore, & qui ne craindroient point de sacrifier leur vie pour le maintenir dans le Trône sur lequel ils l'avoient placé. Mais il ne put pas s'empêcher de luy dire tout bas à l'oreille qu'il apprehendoit que les Espagnols dans l'occasion ne se dementissent beaucoup & ne fissent pas bien leur devoir. Il falut pourtant dissimuler cette crainte & faire toujours bonne mine, comme si l'on ne doutoit pas du courage & de la generosité de ceux de cette Nation.

Ce Prince assembla donc de tous côtez le plus de forces qu'il luy fut possible mandant les Archers, les Gendarmes

& les Arbalétriers pour renforcer son Armée. Ce luy fut un spectacle fort agreable, quand il vit venir vingt mille hommes de Seville seule, dix mille de Burgos, autant de Sarra-gosse: si bien que toutes ses Troupes pouvoient monter avec ce qu'il avoit déjà jusqu'à soixante mille hommes. Il falloit voir le superbe attirail des tentes, pavillons, munitions de Guerre & de bouche que cette Armée traînoit après elle. L'Avantgarde étoit commandée par le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Espagne marchoit à la tête du second corps, ayant à ses côtez le Comte d'Aine Prince d'Aragon tous deux suivis de gens fort leffes & qui paroissoient fort determinez. Le Prince de Galles venoit aussi de son côté dans une fort belle ordonnance, comprant dans son Armée plus de dix sept mille hommes d'armes, sans le grand nombre d'Arbalétriers Genoïs qui servoient dans ses Troupes & qui tiroient avec tant de justesse & de force que leurs coups étoient sûrs. Tous ces grands apprêts promettoient un fort grand fracas des deux côtez, le Prince de Galles demanda passage au Roy de Navarre sur ses Terres & des vivres en payant. On ne luy pas les luy refuser, de peur qu'il n'y fit des hostilités & ne s'emparât des meilleures Places de ce Royaume pour s'en assurer la Domination, sous pretexte qu'on n'auroit point en d'égard à sa demande. Le passage luy fut donc ouvert, mais il trouva peu dequoy subsister dans un Pais si maigre: ce qui fit souffrir à ses Troupes d'étranges incommoditez, les paisans même avoient la malice d'enfouir sous terre leurs bleds & leurs provisions: afin que ces étrangers en manquassent, & qu'il ne leur prit aucune envie de faire chez eux, un plus long séjour. Guillaume Felton qui commandoit l'Avantgarde Angloise fit dans la Navarre des dégâts horribles, pillant, ravageant par tout sur sa marche & faisant enlever par ses gens, Beufs, Vaches, Moutons & tout ce qu'il trouvoient sous leur main.

Bertrand envoya toujours devant quelques Espions à l'Armée du Prince de Galles pour apprendre ce qui s'y passoit & quel mouvement elle faisoit, on luy rapporta qu'on n'avoit



jamais veu de si belles Troupes : mais qu'elles étoient fort atténuées par la faim qu'elles enduroient. Il demanda comment on appelloit celui qui étoit à la tête de l'Avantgarde, on luy répondit que c'étoit Guillaume Felton qui n'avoit pour lors avec luy que six cens lances seulement, & qu'il s'étoit fort écarté du reste de l'Armée. Bertrand renvoya les mêmes Espions sur leurs pas avec ordre de le venir trouver à *Nadres* ou *Navarrette* pour luy rendre compte de ce qu'ils auroient nouvellement découvert dans l'Armée du Prince de Galles. Tandis qu'il étoit dans l'impatience de savoir ce qui s'y passoit, il s'entretenoit avec le Beſque de Vilaines des forces qu'ils avoient pour tenir tête à leurs ennemis. Celui - cy voyant la contenance fiere de tant d'Espagnols qui s'étoient rangez sous les enseignes d'Henry s'en promettoit beaucoup : mais Bertrand luy fit là dessus confidence de son sentiment en luy déclarant qu'il comptoit peu sur ces sortes de gens qui avoient moins de cœur que de faste & qu'il étoit à craindre qu'ils ne leur saignassent du nez dans l'occasion : qu'il n'avoit aucune bonne opinion de leur bravoure prétendue ; qu'il apprehendoit enfin qu'ils ne prissent la fuite & ne les laissassent tout seuls soutenir le choc des Anglois. Il ne put même dissimuler la crainte qu'il avoit qu'Henry ne tombât dans les mains de Pierre, qui le feroit cruellement mourir, s'il étoit assez malheureux pour ne se pouvoir pas sauver en cas qu'il perdît la bataille, disant qu'il aimeroit bien mieux être prisonnier luy même : puis que le payement d'une bõne rançon luy pourroit procurer le recouvrement de sa liberté : mais qu'il n'en iroit pas de même d'Henry, qui ne sortiroit jamais vif des prisons de son ennemy.

Pendant qu'ils faisoient tous deux toutes les reflexions nécessaires sur l'affiète de leurs affaires, leurs Espions leur vinrent dire que Guillaume Felton faisoit de grands ravages par tout où il passoit. Bertrand se mit en tête qu'on pourroit bien charger ces fourrageurs & les surprendre lors qu'ils y penseroient le moins. Après qu'il eut fait agréer cette resolution.

Aa ij

par le Maréchal d'Espagne ils se mirent en marche les enseignes baissées, de peur que les Anglois ne les découvrirent, & détachèrent quelques coureurs ( dont il y en avoit un qui sçavoit l'Anglois ) pour reconnoître leur mouvement & se pouvoir aboucher avec eux avec moins de soupçon. Celuy-cy sous le privilege de sa Langue se mêla dans les Troupes de Guillaume Felton, qui venoit de faire un butin de près de trois mille bêtes à cornes, dont il pretendoit ravitailler l'Armée du Prince de Galles qui mouroit de faim. Bertrand voulant donner dessus partagea son monde en trois bandes qu'il mit en embuscade dans un bois: mais il ne put si bien concerter son entreprise que les coureurs Anglois qui étoient alerte ne découvrirent une partie de ses gens dans le mouvement qu'ils faisoient, dont ils allerent donner aussitôt avis a Guillaume Felton, qui leur demanda si les Espagnols qu'ils avoient apperçus étoient en grand nombre. Ils luy dirent qu'ils étoient pour le moins autant qu'eux. Felton declara que si ces gens là n'étoient qu'Espagnols, il ne reculeroit pas pour eux, & qu'il esperoit en avoir bien meilleur marché que si c'étoient des François: parce que les premiers avoient plus de fierté que de bravoure, & que les seconds avoient l'un & l'autre. Il voulut sçavoir si Bertrand étoit de la partie: car il le craignoit beaucoup, & ne doutoit point que s'il tomboit une fois dans ses mains il auroit une peine incroyable à se racheter.

C'est ce qui luy fit donner de nouveaux ordres afin qu'on fût positivement à quelles gens il avoit à faire, si c'étoient Espagnols, ou François. Les coureurs qu'il dépêcha pour en sçavoir la verité, rencontrèrent le Comte d'Aine qui se détacha tout exprès pour leur demander ce qu'ils cherchoient, ils luy dirent que Guillaume Felton les avoit envoyez pour sçavoir si Bertrand étoit là en personne. Le Comte répondit que non, que c'étoit luy seul qui comme Prince né d'Aragon commandoit ce petit corps d'Espagnols qu'ils voyoient & qui ne demandoient qu'à combattre contre les Anglois. Ce Cavalier répondit qu'ils auroient bientôt satisfaction là

dessus. Bertrand sçachant que Felton le croyoit fort loin de là, se tint à couvert dans son embuscade en attendant l'occasion de faire une sortie sur son ennemy. Les Anglois se persuadans que la defaite des Espagnols ne leur coûteroit pas beaucoup se presenterent en bataille comme s'ils marchoient à une Victoire certaine, & quand ils se virent assez près des Espagnols ils mirent pied à terre faisans voltiger leurs enseignes & leurs drapeaux avec une fierté de Conquerans. Les Espagnols firent aussi de leur côté fort bonne contenance. Ces deux petits corps d'Armée se tinrent si serrez, qu'ils ne pouvoient entrer l'un dans l'autre, & disputerent longtemps le terrain pied à pied, sans qu'on pût sçavoir à qui demeurerait l'avantage: quand Bertrand fit une irruption sur les Anglois à la sortie de son embuscade, & les prit en flanc avec tant de furie qu'il les tailla tous en pieces, eut un grand nombre, dont Felton fut un des premiers & entraîna les autres de gagner au pied & de traîner le débris de leurs Troupes battues jusqu'au Camp du Prince de Galles, qui fut bien étonné de cette déroute, où son General avoit laissé la vie.

Pierre à cette nouvelle donna mille maledictions à ce Bertrand qui luy avoit toujours été si fatal & qui avoit fait toute cette facheuse execution. Le Comte d'Armagnac, prit la liberté de représenter au Prince qu'ayant une Armée si nombreuse elle ne pouroit pas encore subsister, ny vivre trois jours dans un País si maigre & si ruiné: qu'il valloit donc bien mieux mourir de l'épée de leurs ennemis que de la faim-cruelle qui les consumoit. Chandos & les autres Seigneurs appuyerent ce sentiment. Tandis qu'ils deliberoient ensemble, Bertrand prit le party de s'en retourner à Navarrette avec ses prisonniers & son butin. La joye d'Henry ne fut pas petite quand il apprit ce premier succès de ses Armes, & que les Anglois manquant de provisions & de vivres seroient bientôt à bout. Guesclin luy conseilla de ne rien hasarder: puisque la famine seule pouvoit faire perdre toute cette grande Armée, qui seroit dans peu détruite par

elle même. Il luy fit comprendre qu'ils n'avoient qu'à se retrancher dans de bons fossés & mettre les charrois devant eux, & qu'avec ces deux précautions ils seroient entièrement inaccessibles à leurs ennemis, qu'il verroient avant qu'il fût trois jours se débander & se séparer les uns des autres pour aller chercher de quoy vivre dans un País plus reculé, qu'alors quand ils seroient ainsi dispersez & marchans sans rang & sans discipline & tout attenüez de la faim, l'on pourroit leur courre sus, les charger & n'en pas laisser dix ensemble.

Le Comte d'Aine voulant faire le brave & l'intrepide ne goûta pas un avis si sage. Il luy sembla que Bertrand ne l'avoit donné que dans la crainte d'en venir aux mains dans une Bataille: il luy reprocha même qu'il avoit peur. Cette parole indiscrette piqua Bertrand jusqu'au vif: il dit tout en colere *par ma foy se nous nous battons demain nous serons desconfits & avendra grand mechief sur le Roy.* Cependant pour faire voir que ce n'étoit point la crainte ny la lâcheté qui luy faisoit tenir un pareil discours: Il protesta que puis que le Comte avoit eu le front de l'en accuser on donneroit le lendemain Bataille, dans laquelle il payeroit si bien de sa personne, qu'il s'y feroit prendre ou tuer, & qu'on verroit qui des deux, ou du Comte, ou de luy s'aquiteroit mieux de son devoir. Henry qui connoissoit le caractère de Bertrand, que la mort ny tous les dangers n'étoient point capables d'ébranler, en voulut revenir à son sentiment, & ne rien tenter mal à propos. Mais Guesclin se sentant trop choqué du peu de justice que le Comte luy avoit fait de croire que le cœur luy manquoit, dit qu'il avoit fait serment de combattre, & qu'il y auroit Bataille le lendemain. On éprouva depuis que Bertrand n'avoit rien avancé dans le Conseil d'Henry que de fort judicieux & fort praticable, & qu'en effet si le Comte d'Aine ne luy eût pas ainsi rompu en visière, & qu'on eût laissé les ennemis aux prises avec la faim seule, le Prince de Galles & toute son Armée auroient été sur les dents au bout de trois jours, & peut-être que de tous ces Anglois il

n'en seroit pas resté trois pour annoncer en Angleterre une si funeste nouvelle.



## CHAPITRE XXIII.

*De la Victoire que le Prince de Galles remporta  
prés de Navarette en faveur de Pierre sur Hen-  
ry & Bertrand qui fut pris dans cette journée.*

**L**A famine avoit tellement abbattu l'Armée du Prince de Galles qu'il luy falloit nécessairement, ou combattre, ou mourir. Ce besoin extreme luy fit prendre la resolution d'en venir aux mains. Il donna le commandement de l'Avantgarde à son Frere le Duc de Lancastre qu'il mit à la tête de quatre mille hommes d'Armes. La banniere du Duc étoit portée par un Chevalier des plus braves & monté sur une belle mule, pour se faire mieux reconnoître & distinguer. Hugues de Caurelay, Nicolas d'Aubericourt, Gautier Hüet, Jean d'Evreux, & Thomas d'Agorne secondoient dans ce premier Corps d'armée le Duc de Lancastre, & menaient avec eux cinq cens Archers tous gens de trait & dont ils se promettoient une fort grande execution. Le Captal de Buc commandoit la Bataille, il avoit avec soy les Seigneurs les plus aguerris, Aimerion. Le Senechal de Bordeaux, Garnier d'Aubecote & Othon son Frere, le Comte de Montefon, le Comte de Lisse, le Sire de Pons, le Sire de Mucidan, Foucaut d'Arciart, & quatre mille hommes d'armes, à la tête desquels on le mit, qui luy furent tous d'un fort grand secours. Le Prince de Galles essaya de l'encourager de son mieux à bien faire luy disant qu'il se promettoit tout de sa valeur & de son experience. Le Captal l'assûra qu'il n'avoit jamais eu plus de démangeaison de jouer des mains que dans cette journée. Chandos fut chargé de mener l'Arriere garde

c'étoit un fameux Capitaine qui s'étoit signalé dans les Guerres d'Edouïard III. & dans celles que le Prince de Galles avoit faites en France, il luy donna quatre mille hommes d'Armes à commander & luy dit que s'il y en avoit aucun qui fit mine de branler, ou de prendre la fuite il ne falloit point balancer à luy couper aussitôt la tête. Chandos jura qu'il ny manqueroit pas aussi.

Ce Prince pour les rendre tous encore plus intrepides & plus determinez ajouta qu'il leur falloit tous aller chercher à dîner dans Navarrette & passer pour cela sur le ventre à leurs ennemis puis qu'il ny avoit point d'autre party à prendre dans le besoin pressant qu'ils avoient de manger, pour ne pas mourir de la faim qui les travailloit. En effet les Anglois affamez se disoient les uns aux autres qu'ils auroient donné volontiers vingt marcs d'argent pesant pour un morceau de pain. Le Prince de Galles voulut commander le corps de reserve. Il avoit auprès de soy le Comte d'Armagnac, le Sire d'Albret, le Comte de Pembroc & beaucoup d'autres Chevaliers de marque & de distinction qui faisoient tous fort bonne contenance. Ce Prince couroit de rang en rang, & recommandoit à chacun de ne faire aucun quartier aux Espagnols, & de n'en prendre point à rançon de quelque condition qu'il fût si ce n'étoit Bertrand, le Maréchal d'Andreghem & les François pour qui l'on pouroit avoir quelques égards & quelque indulgence : enfin pour les animer tous à bien faire, il leur dit que le Roy Pierre dont ils avoient épousé la querelle alloit être le spectateur de leur bravoure & qu'il la recompenseroit par des bienfaits proportionnez au service qu'ils luy rendroient. Toutes les choses étant ainsi disposées pour faire journée, Chandos prit la parole & dit au Prince que les Espagnols ne paroissent pas, & qu'apparemment ils attendoient que le Soleil fût levé pour se faire voir.

On dépêcha sur l'heure un Trompette vers Bertrand & ses gens, pour leur declarer que s'ils refusoient la Bataille, on les viendroit charger jusques dans leurs retranchemens Cet  
hom-

homme fut à toute jambe près de Navarrette où rencontrant Henry, Bertrand, le Comte d'Aine, le Maréchal d'Andreghem, Guillaume de Lannoy, Guillaume Boitel, le Maréchal d'Espagne & tous les autres Commandans, il leur annonça mot pour mot tout ce qu'il étoit chargé de leur dire, & les pria de luy donner là dessus une prompte réponse. Bertrand luy voulant donner le change luy demanda s'ils n'avoient pas bien faim dans leur Camp, ajoutant que s'il en avoit été crû, l'on les auroit tous fait perir sans être obligé de combattre : mais qu'il n'étoit plus temps de prendre contre eux ce party. Le Trompette luy répondit *par ma foy il n'a en nôtre Hôt homme qui n'eût bientôt mangé deux œufs pelez si les tenoit*. Bertrand ne se pouvant tenir de rire, luy fit aussitôt apporter du vin qui fut un grand regal pour luy. Quand il en eut bien beü, Guesclin voulut sçavoir ce que dans le Camp des Anglois pouroit bien coûter une bouteille de semblable vin, le cavalier luy dit de bonne foy qu'ils n'en avoient point, & qu'on n'étoit pas en peine d'y faire choix du bon, ou du mechant : puis que le jour même de Pâques qui seroit le lendemain l'on n'y en boiroit point du tout. Enfin Bertrand pour ne le point retarder d'avantage luy commanda de dire au Prince de Galles qu'on ne refusoit point le combat, & qu'on luy donneroit là dessus plus de satisfaction qu'il n'en esperoit. Il rangea tout aussitôt ses Troupes en bataille. Il choisit dix mille Espagnols des mieux faits, qu'il posta fort avantageusement mettant tout exprés une riviere à leur dos pour leur faire perdre l'envie de fuir & leur inspirer celle de bien combattre. Ils faisoient si belle montre qu'il sembloit que les Anglois ne pouroient pas tenir contre eux, & qu'il n'y avoit point d'Armée si forte qu'elle fût qui pût résister à des gens si lestes & si determinez.

Bertrand qui ne se payoit point de toute cette belle apparence voulut pressentir le Maréchal d'Andreghem sur ce qu'il en pensoit, celui-cy luy declara qu'il croyoit que ces gens seroient d'une grande execution dans une Bataille, &

Bb

vendroient à leurs ennemis cherement leur vie. Guesclin secouant la tête, répondit qu'il n'en attendoit pas grand chose, & qu'il apprehendoit qu'ils ne lâchassent le pied dans l'occasion. Cependant Henry comptoit beaucoup sur vingt mille Arbalétriers Genoïs qui servoient dans ses Troupes, & pour les engager à bien faire, il leur remontra que la Victoire leur coûteroit peu : puis qu'ils alloient combattre des gens affamez qui pouvoient à peine soutenir les armes qu'ils portoient, qu'avec un peu d'effort ils pourroient affermir sur sa tête la Couronne que Pierre luy vouloit disputer : qu'il leur croyoit à tous trop de cœur & de résolution pour penser à jamais reculer, & que s'ils étoient assez lâches pour en venir là, qu'il ne pardonneroit à pas un d'eux tous qu'il feroit pendre sans remission, sans même épargner là dessus leurs femmes & leurs enfans : enfin que ceux qui payeroient bien de leurs personnes, seroient fort bien recompensez. Ces Genoïs luy témoignèrent qu'il éprouveroit bientôt jusqu'où pouvoit aller leur courage & leur fidélité, le conjurant de bannir là dessus toutes les arriere-pensées qui pourroient tomber dans son esprit. Bertrand qui ne se trompoit jamais dans ses pressentimens, tint conseil avec le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Andreghem sur ce qu'ils auroient à faire. Ils furent tous d'avis de ne se point separer les uns des autres, & de faire des Bretons & des François un petit corps qui n'auroit avec les Genoïs & les Espagnols aucune communication dans cette journée. Bertrand se mit à la tête de sept cens bons hommes seulement, & commença par faire sonner la trompette comme le signal du combat qu'on alloit donner. Les deux Armées firent un mouvement de part & d'autre pour venir aux approches. Les Anglois s'avancerent au nombre de trois mille Archers pour tirer sur les Espagnols qu'ils se promettoient bien de défaire.

- Jamais Armée ne parut plus belle que celle d'Henry : car outre vingt mille chevaux Espagnols, dont les Escadrôs étoient tout de fer, il avoit vingt mille Arbalétriers Genoïs, & trente mille Fantassins Espagnols : aussi ce Prince tout fier de se voir à



la tête de tant de belles Troupes voulut ouvrir le Combat en chargeant le corps d'Armée que commandoit le Captal de Buc. Il entra dans les rangs de ce General le sabre à la main, dont il fit une si grande execution qu'il tua plus de dix personnes auxquelles il fit d'abord mordre la poussiere & s'enfonça toujours davantage dans les Escadrons ennemis avec une intrépidité surprenante, & poussa son cheval avec tant de force qu'il passa tout au travers d'un gros corps de Troupes sans être tué, ny pris, ny blessé. Bertrand qui voyoit ce Prince se commettre si temerairement & s'exposer comme un aventurier, apprehenda qu'il ne demeurât engagé sans se pouvoir tirer d'affaire. Ce fut la raison pour laquelle il partit de la main avec le Besque de Vilaines pour l'aller dégager : mais ils furent agreablement surpris quand ils le virent revenir sur ses pas pour les réjoindre. Guesclin prit la liberté de luy dire qu'il ne devoit pas hasarder ainsi sa vie comme celle d'un simple soldat, & qu'il falloit qu'un Prince comme luy travaillât à se ménager davantage : mais Henry luy fit connoître qu'il aimoit mieux se faire tuer dans une Bataille que de se laisser prendre, de peur que Pierre ne luy fit en suite porter sa tête sur un échafaut. Chandos à la tête de ses Anglois faisoit cependant les derniers efforts contre les Espagnols qu'il ouvrit à force de dards & de flèches. Bertrand qui vit le peril de leurs Troupes tourna tout aussitôt de ce côté là suivy de ses sept cens hommes & se mêla bien avant dans la Bataille se faisant passage à grands coups de sabre, & charpentant par tout avec tant de rage & de furie, qu'il abbattoit tout ce qui se trouvoit sous l'effort de son bras. Les gens qui le suivoient animez d'un si grand exemple se jettoient à corps perdu sur leurs ennemis, & se faisoient jour au travers de tous les obstacles qui se presentoient si bien qu'il sembloit que ce fût une Troupe de Lions déchaînez qui ne respiroient que le sang & que le carnage.

Le Captal de Buc qui les apperçut se souvint de la bravoure qu'ils avoient fait paroître à la Bataille de Cocherel où il avoit été pris & craignant de tomber dans le même

Bb ij

malheur il defendit à ses gens d'éprouver leurs forces contre ces gens là , leur commandant de tourner leur pointe contre les Espagnols , dont ils auroient meilleur marché que de ces François qu'il étoit impossible d'entamer, n'y de rompre. Cette petite troupe se signala plus toute seule sous la conduite de Bertrand , du Besque de Vilaines, de Guillaume Bouet & du Maréchal d'Andreghem que tout le reste de l'Armée. Jean de Chandos faisoit aussi beaucoup de fracas contre les Espagnols dont il fit une grande boucherie suivy de ses Anglois : mais le Maréchal d'Espagne arrêta sa fougue & sa saillie par un coup d'épée , dont il renversa mort par terre son Chambellan , pour lequel il avoit une affection toute particuliere. Ce malheur le jeta dans une si grande rage qu'il fit attaquer ce Maréchal de tous côrez , & l'on s'acharna si fort sur luy qu'il fut bientôt abbattu par terre , dont il ne se seroit jamais relevé s'il n'eût été promptement secouru par Henry, qui le voyant dans ce peril , poussa son cheval & fendit la presse pour venir à luy , & ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il le remit bientôt sur ses pieds en luy témoignant l'estime qu'il faisoit de son courage & de sa valeur , & tous deux repoussèrent Chandos assez loin soutenus de quelques Braves qui ne les abandonnoient point.

Le Prince de Galles voyant le combat assez engagé voulut être de la partie s'avancant avec ses gens , & faisant sonner ses trompettes d'argent , dont le bruit s'étendoit bien loin , disant qu'il vouloit exposer sa vie pour remettre la Couronne sur la tête du Roy Pierre, qu'un Bâtard luy avoit ravy. Il apperçut toute la Cavalerie Espagnole qui se tenoit fort ferrée. Ce fut à elle qu'il voulut aller enseignes déployées où l'on voyoit arbores les Lys de la France , & les Leopards d'Angleterre. Il étoit accompagné du Roy Pierre , du Comte d'Armagnac , du Sire d'Albret , des Senéchaux de Poitiers & de Bordeaux , du Sire de Mucidan , du Comte de Lisle & des Seigneurs de Pons , d'Auberoche , & de la Reole. Il avoit bien six mille hommes d'armes à sa suite tous gens d'élite , & qui se promettoient bien de faire un grand fracas dans une mêlée. Les Espagnols qu'il vouloit attaquer étoient

plus forts que luy , car il étoient bien dix mille sans un autre Corps de semblable nombre que l'on avoit posté tout auprès pour les secourir en cas de besoin. Le Roy Pierre qui brûloit du desir de se venger de ses infidelles Sujets de Seville, de Burgos & de Toledé , dont il voyoit les drapeaux au milieu de ses ennemis , supplia le Prince de Galles de luy permettre de commencer l'attaque contre ces rebelles qui l'avoient dépouillé de ses Etats , pour en revêtir un Bâard : & suivant les mouvemens & les saillies de sa colere , il poussa son cheval en desespéré tout au travers d'eux , les menaçant de les faire tous brancher aux arbres de la forêt voisine. Ces lâches ne firent aucune résistance , & se mirent aussitôt à fuir du côté de la riviere qu'ils avoient à leur dos sans oser jamais tourner visage. Le Prince de Galles voulant profiter du desordre dans lequel une terreur panique les avoit jetté , les fit poursuivre par ses gens la lance dans les reins qu'ils perçoient d'outre en outre comme des infames , qui n'avoient pas le cœur de se retourner pour voir en face l'ennemy.

La peur qui leur donnoit des ailes , en fit jeter plusieurs dans la riviere , qui furent suffoquez dans les eaux , aimans mieux se laisser noyer que de souffrir la douleur que la pointe des lances & des épées leur pouvoit causer. Ce corps de reserve destiné pour les secourir , s'alla cacher dans le fond d'un bois , dans la crainte de tomber dans les mains des Anglois , dont l'intrepidité les étonnoit beaucoup : si bien que toute cette Armée qui paroissoit si formidable , se dispersa toute d'elle même , & fut tout à fait dissipée. Gautier Blüet tua plus de trente Espagnols dans l'eau , qu'il assommoit à coups de haches , & les faisoit plonger dans le fond de la riviere , afin qu'ils n'en pussent échapper. Henry voyant toute cette déroute ne sçavoit quel party prendre , & ne pouvoit fuir sans être bientôt aperçû. C'est ce qui l'obligea de faire toujours bonne mine , & de rester sur le Champ de Bataille en attendant quelque favorable occasion de se dégager. Quand Bertrand eut appris la lâcheté des Espagnols , qui bien loin d'attendre aucun combat , avoient aussitôt pris la fuite. Il

fit convenir le Besque de Vilaines qu'il ne s'étoit pas trompé dans le pressentiment qu'il en avoit eu : mais comme il apprehendoit qu'Henry ne tombât dans les mains de Pierre, qui l'auroit fait cruellement mourir. Il partit aussitôt de la main pour le chercher & le tirer du danger dans lequel il pouvoit être, & fendant la presse à grands coups d'épée se fit jour au travers des Troupes ennemies pour joindre ce Prince, & prenant son cheval par la bride, il le tira de la mêlée luy disant qu'il eût à se sauver au plutôt, parce que tout étoit perdu (Les vingt mille Espagnols ayant lâché pied pour se jeter les uns dans la riviere, & les autres dans le fonds des bois, comme il l'avoit bien prévu), qu'il se devoit souvenir que le Comte d'Aine luy avoit attiré tout ce malheur pour n'avoir pas voulu suivre son sentiment, en s'opiniâtrant de combattre des gens que la famine alloit contraindre de se rendre à eux la corde au cou. Ce pauvre Prince voyant ses affaires toutes decoufues, & Bertrand qui l'alloit quitter, luy témoigna le regret que luy causoit cette triste separation, l'assurant qu'il étoit au desespoir de l'avoir embarqué dans son party : puisque sa perte alloit devenir commune avec la sienne. Bertrand le conjura de ne se point mettre en peine de luy : puisque Dieu protegeoit ceux qui épousoient le party le plus juste comme le sien.

Ce Prince prenant congé de luy, dit qu'il alloit en se retirant décharger sa bile & sa colere sur un escadron d'Anglois, au travers duquel il luy falloit passer pour faire sa retraite. En effet il se jeta tout au milieu des rangs comme un enragé frappant d'estoc & de taille à droite & à gauche, tuant, renversant tout ce qu'il rencontroit, & fut assez heureux pour s'ouvrir ainsi le passage de l'autre côté sans être blessé. Bertrand & le Besque de Vilaines qui furent les témoins de cette heureuse temerité se regarderent l'un l'autre admirans le courage & la valeur de ce malheureux Prince qui se retira luy quatrième : disant *aide Dieu douce Vierge Marie que m'est-il avvenu en cette place où ay perdu toute terre qui étoit gagnée.* Quand il eut un peu calmé sa douleur, il

detacha l'un de ses cavaliers qui l'avoient suivy pour aller avertir à toute bride , la Reine sa Femme de s'aller incessamment mettre à couvert dans Triffemare avec toute sa Cour , contre la mauvaise fortune qui venoit de leur arriver. Le reste des Troupes d'Henry ne fit aucun devoir. Ces Arbalétriers Genoïs qui devoient faire une si grande execution ne rendirent aucun combat. Les Anglois les chassoient comme des moutons devant eux. Le peu d'Espagnols qui resta se tenoit caché derriere les François , dont la Cavalerie les couvroit. Elle faisoit toujours bonne contenance griaient tantôt *Andreghem* & tantôt *Guesclin*. Celuy-cy disputoit toujours le terrain pied à pied faisant sentir à ceux qui l'approchoient la force de son bras aux dépens de leur propre vie. Chandos qui voyoit cette poignée de gens se défendre avec tant de courage en voulut épargner le sang, en les conjurant de se rendre & de ne plus si temerairement exposer leur vie : mais ny luy , ny le Besque de Vilaines n'en voulurent point entendre parler , encourageans toujours leurs gens à ne point desesperer encore du succès du Combat : mais les Espagnols ne tenoient point ferme. Les Anglois les perçoient par derriere en fuyant & le Roy Pierre qui s'acharnoit sur eux comme sur des traîtres , commandoit aux Anglois d'en faire une cruelle boucherie.

Bertrand & le Maréchal d'Andreghem soutenus des Bretons Normans & François , éclaircissoient les rangs qui se presentoient devant eux à force de coups d'estramacon dont ils assommoient les Anglois jusques là , que le Maréchal arracha l'Etendard d'Angleterre des mains de l'Officier qui le tenoit & le jettant par terre le soula aux pieds , & Bertrand charpentoit toujours avec une égale furie. Quand il leur fallut enfin ceder à la multitude : car le Prince de Galles & le Duc de Lancastre s'apercevaient qu'il n'y avoit plus de resistance que de ce côté là , firent un dernier effort pour les envelopper & les obliger à se rendre. Le Prince de Galles leur erioit à pleine tête de se remettre entre ses mains & qu'il auroit pour de si braves gens tous les égards qu'ils pourroient

attendre de luy. Le Roy Pierre voulut là dessus luy faire perdre tous les sentimens d'estime & de clemence qu'il avoit pour eux, en le priant de ne leur faire aucun quartier : parce que c'étoit ceux qui l'avoient chassé de ses États. Bertrand ayant entendu ces paroles, luy déchargea sur son casque un grand coup de sabre, dont il l'étourdit, & l'alloit achever, s'il n'en eût été sur l'heure empêché par un Cavalier qui le saisit au cou par derriere, & luy dit qu'il se rendit, & qu'il devoit être content de ce qu'il avoit fait après avoir si bien payé de sa Personne. Bertrand jettant les yeux de tous côtez, & voyant que tous ceux de son party étoient pris ou tuez, il éleva sa voix en disant qu'il se rendoit au Prince de Galles, le Besque de Vilaine & le Maréchal d'Andreghem suivirent son exemple. Le cruel Pierre qui ne se croyoit pas bien victorieux tandis que ces trois hommes demeureroient encore au monde, conjura le Prince de les luy livrer pour assouvir sur eux sa vengeance, luy promettant de luy donner autant d'argent que Bertrand en pourroit peser : mais ce genereux Seigneur ne le voulut pas écouter. Il luy remontra qu'il ne commettrait jamais une si grande lâcheté, que d'abandonner à sa discretion de fameux Generaux, qui selon les loix de la Guerre, s'étoient rendus à luy de bonne foy sur la parole qu'il leur avoit donnée de leur sauver la vie : qu'ils étoient ses prisonniers, & qu'il ne permettroit pas qu'on leur fit aucune indignité. Ce Prince appella tout aussitôt le Capal de Buc, & le chargea de la garde de ces trois braves Capitaines, celui-cy dit obligeamment à Bertrand qu'il avoit son tour cette fois, & qu'ayant été son prisonnier à la Baraille de Cocherel, il étoit devenu le sien dans cette journée. Guesclin luy répondit en riant qu'il y avoit quelque difference : puis qu'à Cocherel il l'avoit fait prisonnier de sa propre main, & que le Capal n'avoit pas eu le même avantage sur luy : puisque ce n'étoit pas luy qui l'avoit contraint de se rendre.

Pierre après un si grand succès, crut que sa victoire ne seroit pas entiere, ny complete s'il n'étoit Maître de la vie d'Henry qu'il vouloit immoler à sa vengeance & à sa cruauté.

ré. C'est la raison pour laquelle il envoya par tout pour le chercher : mais ceux qu'il dépêcha pour cette recherche n'en purent apprendre aucune nouvelle, & d'ailleurs ils étoient si affamez, qu'ils furent contraints d'entrer dans Navarrette pour chercher des vivres. Le Prince de Galles fit apporter sa Table au milieu du Champ de Bataille pour rendre sa victoire encore plus celebre, & voulut être servy sur le pré, quoy qu'il fut tout couvert de morts & de mourans. Le Captal de Buc qui connoissoit la valeur & le merite de Bertrand luy fit l'honnêteté de luy dire qu'il ne le confinerait dans aucune prison, s'il luy vouloit donner sa parole de ne point s'évader sans le congé du Prince de Galles & qu'il auroit une liberté toute entiere de se promener & de vivre avec eux, s'il vouloit en homme d'honneur faire serment de n'en point abuser. *Et par Dieu, dit Bertrand, j'aurois plus chier être mort que mon serment eusse faussé ne rompu.* Si bien qu'il s'estima bienheureux de voir que ses ennemis avoient tant de consideration pour luy.



## • C H A P I T R E XXIV.

*De la Reddition volontaire de Burgos, Toledé, & Seville, entre les mains de Pierre, & de l'ingratitude qu'il commit à l'égard du Prince de Galles.*

**A** Prés cette grande & fameuse victoire, la Ville de Burgos ouvrit de fort bonne grace ses portes au Vainqueur. Le Prince de Galles s'entretenant avec ses Courtisans des promesses solennelles que le Roy Pierre avoit faites, qu'en cas qu'il mourût sans enfans, la Couronne d'Espagne luy seroit devoluë à luy & à ses Heritiers, fut bien desabusé de la bonne opinion qu'il avoit conqû de ce Prince Infidelle

Cc

qui faisoit litiere de sa parole, qu'il se moquoit de garder à ceux dont il avoit tiré tous les services qu'il en attendoit, & se faisoit un plaisir de leur en manquer quand il n'en avoit plus de besoin. Le Prince de Galles fut étonné d'apprendre de l'Evêque de Burgos que c'étoit là le vray caractère de Pierre. Il l'assûra qu'il ne devoit aucunement compter sur tous les sermens qu'il pouroit luy avoir faits : quand même ce seroit sur le Saint Sacrement : mais que s'il avoit juré sur l'Alcoran, qu'alors il seroit un fort Religieux Observateur de sa parole.

Ce Prince fut encore plus surpris quand il sçut que Pierre avoit plus de penchant pour les Sarrazins que pour les Chrétiens, & commença pour lors de craindre qu'il n'eût employé ses armes pour un ingrat & pour un malhonnête homme. Il voulut un peu creuser là dessus le fonds de ce Roy, qu'il s'avisa d'entretenir en particulier pour voir s'il avoit à s'en defier comme on luy disoit. Il luy representa que les Espagnols se loüoient peu de sa conduite & qu'il ne sçavoit à quelle cause imputer cette universelle aversion de ses Sujets pour luy : qu'à l'égard de ce qui le regardoit en particulier, il étoit bien aise de sçavoir de luy quelle récompense il auroit pour avoir exposé sa vie & celle de toute la fleur d'Angleterre pour le faire triompher de ses ennemis & remporter cette celebre victoire qui l'alloit remettre sur son Trône, & qui leur avoit coûté des frais & des fatigues incroyables : jusqu'à mettre sur les dents une tres formidable Armée que la famine avoit été sur le point de faire perir : qu'il devoit se souvenir de la promesse qu'il luy avoit faite, & scellée de son propre sceau, qu'après son décès la Couronne d'Espagne seroit reversible à luy, Prince de Galles & à ses Heritiers : que s'il sçavoit qu'il eût aucune pensée de luy faire là dessus la moindre infidelité du monde, il passeroit la Mer pour le punir de sa perfidie, qui ne luy coûteroit pas seulement ses États : mais sa propre vie, qu'il luy feroit perdre avec honte s'il étoit assez scelerat pour le jouer après en avoir reçu de si grands services.



Pierre voyant que ce Prince étoit extrêmement prevenu contre luy, tâcha de luy remettre l'esprit là dessus en l'assurant qu'il ne devoit aucunement douter qu'il n'exécutât à la lettre, & ponctuellement tout ce qu'il avoit promis & que même il iroit encore au delà s'il étoit nécessaire, & feroit l'impossible pour luy témoigner combien il étoit sensible à toutes les graces qu'il luy avoit faites. Le Prince de Galles s'imaginant qu'il luy parloit sincèrement luy fit une autre proposition qui ne tendoit qu'à luy concilier l'amour de ses Sujets. Il luy declara qu'il étoit à propos de les raprivoiser en mangeant avec eux & leur faisant toutes les honnêtetez qu'un bon Prince fait à ses peuples. Pierre n'osa pas aller contre le Torrent, & fit paroître qu'il étoit ravy d'entrer dans cet expedient, qui luy pouroit ramener l'esprit de ses vassaux : mais dans le fonds du cœur il se promettoit d'en tirer une vengeance fort sanglante quand le Prince de Galles se seroit retiré, regrettant le présent qu'il luy avoit fait de sa riche Table, & disant entre ses dents qu'il étoit bien fâché de s'être en sa faveur dépouillé d'un si grand trésor. Cependant il luy falut faire bonne mine & soutenir un personnage qui ne luy plaisoit gueres. Aussitôt qu'il fut entré dans Burgos avec le Prince, toutes les Bourgeoises qui connoissoient le mauvais fonds de Pierre, qui ne sçavoit ce que c'étoit que de pardonner vinrent au devant de luy le mouchoir dans les mains & les larmes aux yeux pour luy faire perdre tout le ressentiment qui luy pouvoit rester dans le cœur contre la ville de Burgos, qui s'étoit contre son gré soumise à l'obeïssance de son ennemy.

Le Prince pour cimenter davantage la paix qu'il vouloit ménager entre le Roy & ceux de Burgos, le mena jusqu'à la Cathedrale, & voulut après une Messe solennelle qu'il luy fit entendre avec luy, qu'il fit serment sur plusieurs Reliques dont Charlemagne avoit autrefois fait don à cette Eglise & sur le corps même de l'Apôtre Saint Jaques qui reposoit, à ce que les Espagnols pretendent, dans ce Temple : que jamais il n'auroit contre les Bourgeois de Burgos aucun ressenti-

timent de tout ce qu'ils avoient fait contre luy : qu'il leur pardonnoit tout le pas é tres sincerement & qu'il anroit à l'avenir pour eux des bôtez toutes paternelles, pourveu qu'ils y répondissent par la fidelité que des Sujets doivent à leur Souverain. Toutes ces protestations furent suivies d'un fort grand repas que le Roy Pierre fit au Prince de Galles qui voulut que les Dames fussent de la partie pour mieux couronner cette pretenduë reconciliation.

Le Roy Pierre poussa sa dissimulation jusqu'au bout , & comme il n'avoit plus besoin du Prince de Galles : il en souhaitoit le depart. Il vint un jour le cajoler sur la generosité qu'il avoit fait éclater en sa faveur, & luy dit que tout l'argent de son Royaume ne seroit jamais suffisant pour reconnoître le bon office qu'il venoit de luy rendre en le rétablissant dans ses Etats: qu'il le prioit de trouver bon qu'il allât amasser une somme considerable pour le dédommager de ses frais, & le recompenser de tout ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour luy : qu'il étoit au desespoir de ce que son Pais étoit trop maigre & trop sterile pour nourrir le grand nombre de Troupes qu'il commandoit : mais que s'il luy plaisoit les faire retirer pour les mettre plus à leur aise & luy marquer l'endroit où , quand il auroit fait tout son argent, il le pourroit trouver pour le luy porter il ne manqueroit pas de s'y rendre à jour nommé pour le satisfaire & cultiver ensemble une amitié qui ne finiroit qu'avec la vie. Le Prince de Galles naturellement genereux & sincere ne penetrait pas dans le méchant fonds de Pierre, & croyant qu'il luy parloit dans un bon esprit, il se contenta de luy répondre qu'il alloit assembler son Conseil là dessus. Il fit appeller pour ce sujet le Duc de Lancastre son Frere , le Comte d'Armagnac, Jean de Chandos , le Captal de Buc, Hugues de Caurelay , le Sire de Mucidan, le Comte de Pembroc & tous les Seigneurs de sa Cour, auxquels il exposa la pressante necessité dans laquelle ils étoient de vider ce Pais, où ses Troupes ne pouvoient plus trouver de quoy vivre ny subsister : que le Roy Pierre luy, avoit proposé de se retirer du côté de la Navarre où il

y avoit abondance de vins & de vivres, & qu'il s'y rendroit au premier jour pour leur apporter toutes les sommes qu'il leur avoit promises & qu'il alloit lever sur ses peuples. Il ny en eut pas un qui ne donnât dans ce panneau , tant ils avoient tous de démangeaison de revoir leurs femmes & leurs enfans & de s'aller délasser chez eux de toutes les fatigues que cette Guerre , & la famine leur avoit fait essuyer.

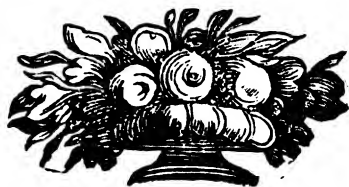
Cette résolution prise on en fit part au Roy Pierre qui ne demandoit qu'à voir leurs talons. Chacun plia bagage. On eut soin de faire aussi partir Bertrand , le Besque de Vlaines & le Maréchal d'Andreghem , auxquels on donna de fort bon chevaux. Guesclin ne faisoit point paroître aucune consternation sur son visage se soutenant dans sa mauvaise comme dans sa bonne fortune sans se démentir. Il n'osoit pas faire aucune avance auprès du Prince de Galles pour sa liberté: parce qu'il sçavoit que cette démarche auroit été non seulement prématurée, mais inutile. Cependant Hugues de Caurelay voulut bien rompre cette glace en faveur de Bertrand qu'il aimoit. Il prit la liberté de représenter à son Maître qu'un si brave General meritoit bien qu'on eût pour luy quelque indulgence, & qu'ayant un plus grand fonds de valeur que de biens, il se promettoit de sa générosité qu'il luy feroit quelque grace pour sa rançon. Le Prince ne reçut pas bien ce compliment, il témoigna tout au contraire que cette même bravoure de Bertrand étoit la grande raison qu'il avoit de le retenir : car s'il luy donnoit une fois la clef des champs, ce seroit déchaîner contre eux un Lion furieux qui seroit capable de les devorer : que cet homme ne se pouvant tenir dans sa peau, ne manqueroit pas de leur faire la Guerre aussitôt qu'il se verroit en liberté : qu'il étoit donc plus à propos de ne point lâcher sur eux ce *Dogue de Bretagne* si fatal aux Anglois. Caurelay n'ayant pas réussi dans sa tentative, fit part à Guesclin de ce peu de succès & l'assura que c'étoit avec bien du chagrin qu'il se voyoit obligé de luy faire un si triste rapport. Bertrand le remercia de son zele & des soins qu'il avoit bien voulu prendre pour

sa delivrance, luy disant que c'étoit un ouvrage qu'il falloit laisser faire à Dieu & au temps. Le Prince de Galles cependant eut une grande mortification, quand il éprouva l'infidélité de Pierre dont il étoit devenu la duppe : car s'étant retiré dans la Navarre avec ses Troupes, il n'y trouva pas de quoy vivre, toute la moisson ayant été consommée. Le grand nombre de gens de guerre qu'il trainoit à sa suite manquerent de tout, & Pierre qui luy devoit apporter tant d'argent, tant de richesses & tant de tresors, le laissa morfondre avec tout son monde dans la Navarre & ne parut point.

Ces deux perfidies le firent repentir de la vaine équipée qu'il avoit fait pour ce miserable qui le jouoit, après en avoir tiré de si grands services. Dans l'indignation qu'il en conçut, il voulut sur le le champ l'aller chercher en personne pour assouvir sur luy sa rage & sa fureur : mais ses Generaux luy firent connoître qu'il ne pouvoit entreprendre ce voyage sans passer par des lieux incultes & deserts qui le feroient perir avec toute son Armée : qu'il valloit donc mieux reprendre le chemin de Bordeaux pour y faire toutes les provisions nécessaires pour vivre cinq où six mois & retourner en suite au printemps pour fondre sur ce Prince infidelle, & lâche & le payer de toutes ses trahisons & de toutes ses felonniees par une mort infame, qu'il n'avoit que trop meritée par son ingratitude & par le mauvais tour qu'il venoit de luy faire. Pierre s'étant tiré cette épine du pied s'alla presenter devant Toledé & demanda qu'on luy fit l'ouverture des portes. Les Bourgeois apprehendans qu'il ne se ressentit de l'outrage qu'ils luy avoient fait, balancerent longtems à se rendre : mais enfin voyans bien qu'ils ne pouvoient faire qu'une fort vaine resistance ils aimerent mieux franchir honnêtement ce pas que de l'aigrir encore davantage contre eux. Il dissimula d'abord le ressentiment qu'il leur gardoit pour ne les point effaroucher : Mais il leur en fit sentir dans la suite de fort cruels effets. Seville ayant sçu que Burgos & Toledé avoient suby le joug de leur premier Maître, se vit contrainte de ceder au torrent, & de se

rendre au Vainqueur. Les Bourgeois allerent au devant de luy pour tâcher de flechir la miséricorde d'un Prince dont ils connoissoient l'humeur implacable. Les Chrétiens , les Juifs , & les Sarrazins firent à l'envy de leur mieux pour l'adoucir se prosternans en terre & luy demandans pardon à genoux & tâchans de se disculper sur leur defection , disant qu'ils avoient été tous entraînez par la multitude & la populace, dont ils n'avoient pu reprimer la rebellion qu'ils benissoient le Ciel de ce qu'il avoit exaucé leurs vœux en le retablissant sur son Trône & que la vie qu'ils luy demandoient ne leur seroit à l'avenir d'aucun usage que pour la sacrifier pour luy contre ses ennemis.

Ils n'oublierent rien pour luy témoigner la joye que leur donnoit le retablissement de sa Domination sur eux. Toute la Ville fit retentir à son entrée les concerts de musique. A peine pouvoit-il passer dans les ruës tant la foule étoit grande. Toutes les cloches se firent entendre avec un fort grand bruit. Les feux de joye que l'on faisoit par tout , éclairoient les tables qu'on avoit dressées dans les places publiques pour y servir des viandes à tous venans. Toute la Noblesse d'Espagne courut à Seville pour feliciter ce Prince sur son retablissement & luy rendre de nouveaux hommages. Ferrand de Castre qui l'avoit abandonné dans sa disgrace vint le rejoindre dans sa prospérité : mais toutes ces demonstrations de joye, toutes ces démarches honnêtes , soumises & civiles ne furent point capables d'adoucir le cœur inhumain de ce Tyran, qui s'étoit fait une Loy de ne jamais pardonner les injures qu'on luy avoit faites & se reservoit toujours de s'en venger dans son temps, comme il ne la fait que trop paroître dans la suite.





## CHAPITRE XXV.

*De l'artifice dont se servoit Henry pour parler  
au Roy d'Arragon qu'il alla trouver deguisé  
sous l'habit d'un pelerin de Saint Jaques.*

**H**enry s'étant retiré dans sa terre de Tristemare auprès de la Reine sa Femme, tout consterné de la perte qu'il venoit de faire de tout un Royaume dans la funeste journée de Navarrette que le Prince de Galles avoit gagnée sur luy pour retablir Pierre dans ses Etats. Il se mit en tête d'aller à la Cour du Roy d'Arragon pour se découvrir à ce Prince en cas qu'il vit jour à l'engager dans ses intérêts, & comme le Roy Pierre avoit par tout posté des gens sur les chemins pour l'observer & se saisir de sa Personne, il se mit en chemin luy troisième, travestý en pelerin pour faire son voyage à coup sûr. La Reine sa Femme ne le put voir partir dans ce triste état sans verser des larmes : mais il falloit s'accommoder au temps & tout attendre de la Providence, il fit avec ses deux Compagnons de si grandes traites à pied, qu'il arriva dans deux de jours à Perpignan sans être reconnu de personne. Un Chevalier d'Arragon l'ayant rencontré sur sa route, luy demanda s'il venoit de Saint Jaques & quelles nouvelles on y disoit d'Henry. Ce faux pelerin luy répondit qu'il le croyoit à Tristemare fort concerté de la perte qu'il avoit faite de tous ses Etats à la Bataille de Navarrette qu'il avoit perduë contre le Prince de Galles & le Roy Pierre, par la perfidie, ou au moins par la lâcheté des Espagnols qui l'avoient abandonné dans le combat se jettans au travers des bois & de la riviere pour se sauver.

Ce Chevalier plaignoit beaucoup le sort de cet infortuné Prince, disant qu'il souhaitoit fort que le Ciel le prit en sa protec-

protection. La curiosité le menant plus loin, il luy demanda si Bertrand du Guesclin, le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Andreghem avoient été pris dans cette journée. Les pelerins l'assurèrent qu'ouy, sur quoy le Chevalier continuant de s'entretenir avec eux, dit qu'il croyoit que le Prince de Galles n'étoit pas à se repentir d'avoir si bien servy le Roy Pierre qui n'étoit qu'un ingrat, & qui ne l'avoit payé que de belles paroles, sans luy donner un seul denier de ce qu'il luy avoit promis. Henry ne voulut point se découvrir au Chevalier, qui leur dit que s'ils avoient besoin de son service, il les meneroit jusqu'au Palais, où par son credit il leur feroit donner du meilleur vin qu'ils boiroient en l'honneur de Saint Jaques, afin qu'il se rendît intercesseur dans le Ciel pour le Roy Henry, dont la cause luy paroissoit si juste & si raisonnable. Les pelerins luy sçachans bon gré de ses offres obligeantes le suivirent jusqu'au Palais du Roy d'Arragon. Ce Chevalier les posta dans un lieu vis à vis de la table où ce Prince mangeoit, afin qu'il les pût découvrir de loin. Cette situation dans laquelle il les avoit placez fit tout l'effet qu'il s'en promettoit : car le Roy les ayant apperçu leur envoya quelques mets de sa table, & quand il eut achevé son repas la curiosité le fit approcher d'Henry pour apprendre de luy quelque nouvelle luy disant *où voulez vous aller Pelerin ?* celui-cy luy répondit qu'il s'en alloit droit à Paris pour servir le Roy de France son Maître dont il étoit Sergeant d'armes. Je vous prie, ajoûta le Roy d'Arragon, de luy faire mes complimens. Là dessus Henry voyant que ce Prince ne le reconnoissoit point, demanda de luy parler en particulier. Ils se tirèrent tous deux à l'écart, afin qu'il n'y eût aucuns témoins de leur entretien. Ce fut pour lors qu'Henry luy faisant une profonde reverence se découvrit à luy, le conjurant de luy vouloir garder le secret, & luy déclara qu'il étoit ce même Henry qui venoit d'être dépouillé de tous ses Etats, & qui s'étoit travestiy pour se rendre à coup sûr auprès de sa Personne, & luy demander son secours & sa protection.

Dd

Le Roy d'Arragon le regardant plus exactement luy fit mille excuses de ce qu'il ne l'avoit pas reconnu plutôt & se mit à le caresser & le traiter d'égal, luy témoignant qu'il prenoit part à son infortune & qu'il feroit de son mieux pour contribuer à l'en faire sortir. Henry luy rendit graces de toutes ses honnêtetez & luy dit qu'il alloit en France à la Cour du Duc d'Anjou, dans l'esperance que ce Prince ne l'abandonneroit point & voudroit bien faire quelque effort en sa faveur. Le Roy d'Arragon s'étant informé de l'état auquel il avoit laissé la Reine sa Femme, luy promit qu'au retour du voyage qu'il alloit faire il luy donneroit deux cens hommes d'Armes qui le serviroient gratuitement quatre mois entiers. Henry se scût bon gré d'avoir trouvé tant d'accès auprès d'un Souverain si genereux, & ne perdit pas l'esperance de remonter un jour sur le Trône, si le Duc d'Anjou luy faisoit un semblable accueil. Il prit donc congé du Roy d'Arragon, le priant de luy conserver durant son absence tous les bons sentimens dont il le flattoit. Il prit ensuite le chemin de Bordeaux avec ses deux compagnons portant l'écharpe au cou & le bourdon en main. Ces deux hommes qui l'accompagnoient luy remontrèrent le danger dans lequel ils'alloit plonger s'il étoit une fois découvert dans une Ville ennemie, où le Prince de Galles son Vainqueur faisoit sa residence & tenoit sa Cour : mais il avoit une si grande démangeaison de s'aboucher avec Bertrand, le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Andreghem, qui y demeuroient prisonniers, qu'il resolut de tenter toutes sortes de perils pour se satisfaire.

Il entra donc sur le soir à Bordeaux, & s'alla loger dans une hôtellerie. Ses compagnons trembloient de peur qu'il ne fût reconnu. Ce Prince travesty soupa tranquillement avec eux & s'alla coucher avec autant de securité, que s'il eût été dans Tristemare. Il rêva toute la nuit aux moyens de pouvoir parler à Bertrand. Il se leva de grand matin reprenant ses habits de pelerin de Saint Jaques, & s'en alla droit à l'Eglise de Nôtre Dame pour entendre la Messe, & recommander



ses intérêts à Dieu. Tandis qu'il étoit à genoux avec ses compagnons plusieurs Chevaliers qui s'étoient trouvez à la Bataille de Navarrette, & même dans le party de Bertrand jetterent attentivement les yeux sur luy, sans pourtant le remettre, & quand la Messe fut finie la curiosité leur fit joindre ces étrangers en leur disant *Pelerins vous venez d'un Pays où nous avons eu pauvre rencontre*. Henry prit la parole en leur declarant qu'il en avoit eu sa bonne part, & qu'il s'en souviendrait toute sa vie. Dans le temps qu'il s'entretenoit avec eux, il reconnut un Chevalier qu'il avoit veu plusieurs fois avec Bertrand, & le tirant à l'écart il luy demanda des nouvelles de cet illustre prisonnier & s'il travailloit à payer sa rançon. Cet homme luy répondit que le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Andreghem se tiroient aisément d'affaire: mais que pour Bertrand le bruit couroit que le Prince de Galles avoit fait serment de ne le jamais relâcher ny pour or, ny pour argent: parce qu'il apprehendoit qu'aussitôt qu'il seroit en liberté il ne renouvellât la Guerre avec plus de chaleur que jamais. Henry voulut pressentir ce Chevalier pour sçavoir si par son canal il ne pouroit point s'aboucher avec Bertrand, le Chevalier luy demanda s'il étoit Breton: puisqu'il avoit tant d'envie de parler à Guesclin.

Henry l'entretenant toujours, fit si bien qu'il le mena jusqu'à son hôtellerie. Ce fut là qu'il s'ouvrit à luy tout à fait luy disant qu'il le connoissoit pour l'avoir veu souvent avec Bertrand, qu'il le prioit de luy garder le secret sur tout ce qu'il avoit à luy reveler & qu'il étoit le malheureux Henry Roy d'Espagne qui s'étoit déguisé de la sorte pour pouvoir avec plus de facilité deterrer où étoit Bertrand & s'entretenir avec luy sur l'affiette de leurs affaires. Ce Chevalier ravy de ce qu'un si grand Prince luy commettoit ainsi sa Personne & sa vie, le pria de venir avec ses gens dans son auberge afin qu'ils pussent avec plus de loisir & de liberté conférer ensemble. Aussitôt qu'ils furent tous entrez, l'Ecuyer dit à son hôtesse qu'elle fit tirer tout du meilleur: parce que ces pelerins qu'elle voyoit étoient de son País & qu'il étoit

bien aïse de les bien regaler. Quand ils furent entre deux treteaux , ils concerterent ensemble sur les moyens de gagner le geolier pour parler à Bertrand , le Chevalier le pria de demeurer là clos & couvert , tandis qu'il iroit cajoler le geolier pour luy faciliter l'entrée de la prison. Cet homme pour l'engager à luy permettre de parler à son prisonnier prit le pre-texte qu'il alloit en Bretagne pour chercher de l'argent , & payer sa rançon, disant que Bertrand étant son compatriote il étoit bien aïse d'apprendre de luy s'il n'avoit rien à mander en son País. Le geolier comme intéressé luy répondit que ces sortes de graces ne s'accordoient pas pour rien. Le Chevalier l'assûra que Bertrand étant liberal le recompenseroit fort honnêtement. Le geolier avoua que c'étoit un fort galant homme , & qu'il souhaitoit qu'un aussi brave prisonnier ne sortît jamais de ses mains , tant il avoit sujet de s'en louer. Enfin le Chevalier joua si bien son rôle auprès du geolier, auquel il promit de l'argent à son retour, que celui-cy luy permit d'entrer dans la chambre de Bertrand : mais en luy disant que s'il luy manquoit de parole , il n'y mettroit jamais le pied.

Quand Guesclin l'apperçut il s'imagina que ce Chevalier luy venoit emprunter de l'argent pour payer sa rançon , luy disant par avance que pour lors il n'en avoit point : mais qu'il esperoit d'en recevoir dans peu, pour avoir dequoy se racheter tous deux. Le Chevalier le surprit beaucoup quand il luy declara que ce n'étoit pas là le sujet qui l'avoit fait venir auprès de luy : mais que c'étoit pour luy donner avis de l'arrivée du Roy Henry dans Bordeaux sous les habits d'un pelerin de Saint Jaques & qui s'étoit travestý de la sorte pour luy pouvoir plus aisément parler. Bertrand pensa tomber de son haut à cette nouvelle , s'étonnant comment il avoit osé se commettre si temerairement , & ne doutant point qu'il ne fût perdu sans ressource s'il étoit découvert & d'ailleurs représentant au Chevalier que ce Prince avoit fait un voyage inutile , puis qu'il ne sçavoit pas comment ils se pouroient parler. Le messager répondit que le Geolier

étant un homme mercenaire on pouroit avec de l'argent obtenir cette entreveüe de luy. Bertrand dit qu'il n'en avoit point sur luy : mais qu'il y avoit un Lombard dans la Ville qui prenoit le soin de ses affaires, & celuy de luy en donner quand il en avoit besoin. Là dessus il fit appeller le Geolier, & pour le mieux empaumer il luy exposa qu'il y avoit dans Bordeaux un Pelerin natif de Bretagne, & l'un de ses vassaux qu'il estimoit le plus : que cet homme allant à S. Jaques dans un esprit de devotion pour demander à Dieu la delivrance de son Seigneur, il étoit bien aise de reconnoître son bon cœur, en le regalant & l'assistant de quelque argent pour achever son voyage : que n'en ayant point sur luy, il le prioit d'aller demander de sa part quatre cens florins à son Lombard, & qu'il y en auroit cent pour luy. Le geolier se le tint pour dit, trouvant bien son compte à la proposition de Bertrand qui luy donna son cachet afin que le Lombard ne fit au geolier aucune difficulté de luy delivrer cette somme qui luy fut payée comptant sur ces enseignes.

Bertrand luy en laissa cent florins, après quoy l'on fit entrer le Roy Pelerin sur l'heure de midy qu'un grand répas étoit préparé pour le mieux recevoir. Ils s'aboucherent secrettement tous deux. Henry luy fit part du dessein qu'il avoit d'aller trouver le Duc d'Anjou dans l'esperance qu'il avoit que ce Prince ne l'abandonneroit pas dans le déplorable état de ses affaires. Bertrand goûta fort le party qu'il prenoit : mais il le pria qu'en parlant au Duc il ne luy proposât point d'offrir aucune somme au Prince de Galles pour sa delivrance : car dit-il *C'est le plus orgueilleux qui fut oncques né de mere, & ne oncques pour priere ne s'est voulu amollir.* Tandis qu'ils étoient dans cette conference secrette, l'Hôteisse les interrompit en leur venant dire que tout étoit prêt, qu'ils n'avoient plus qu'à se mettre à table, & que les viandes se refroidissoient. Ils se mirent aussitôt à manger : mais pendant qu'ils faisoient grand'chere, le Geolier tira sa femme à l'écart, & luy declara le soupçon qu'il avoit que ce Pelerin ne tramât quelque chose avec Bertrand contre le service du

Prince de Galles, & qu'il avoit envie d'aller de ce pas luy en donner avis. La femme apprehendant que la resolution que prenoit son mary n'attirât quelque affaire à Bertrand qu'elle consideroit, l'alla tout aussitôt avertir qu'il se tint sur ses gardes : parce que son Epoux le vouloit accuser de quelque trahison. Guesclin surpris de l'ingratitude du Geolier auquel il venoit de donner une assez grosse somme d'argent, ne luy donna pas le loisir de passer le guichet pour l'aller denoncer au Prince. Il luy déchargea sur la tête un si grand coup de bâton qu'il le fit tomber sur ses genoux, & luy tirant les clefs de sa poche il en ouvrit la porte à Henry & à ses deux compagnons qui s'évaderent aussitôt avec le Chevalier qui les avoit conduit dans ce lieu : Bertrand ne se contentant pas de cela referma vite la porte sur eux, de peur qu'on ne courût après, & se saisissant des clefs il revint au Geolier qu'il enferma dans une chambre après l'avoir tant battu qu'il ne put être sur ses pieds de huit jours, & sans son valet de chambre qui se trouva là fort à propos pour moderer un peu la furie de son Maître il l'auroit assommé.

La Geoliere qui luy avoit attiré tout ce mauvais traitement en revelant à Guesclin le mauvais tour qu'il avoit envie de luy faire, raccommoda tout. Le Geolier en fut quitte pour les coups de bâton qu'il avoit reçu, & les reproches que luy fit Bertrand de son ingratitude, & durant tout le temps qu'il fallut employer pour faire cette paix & remettre le geolier sur ses pieds, les pelerins eurent tout le loisir de sortir des terres du Prince de Galles. Quand Henry le vit hors de danger il quita son habit de Pèlerin prenant son chemin par le Languedoc, & s'arrêtant à Besiers il y rencontra le Frere du Besque de Vilaines qui le reconnut aussitôt, & luy faisant une profonde reverence, il offrit de le servir & de le suivre où bon luy sembleroit. Henry luy raconta toute la funeste aventure que le Prince de Galles luy avoit attirée, dont s'étoit ensuivie dans tous ses Etats une étrange revolution : qu'il al-

loit trouver le Duc d'Anjou pour tâcher de ménager auprès de ce Prince quelque ressource à son malheur & que s'il l'y vouloit accompagner, ils feroient le voyage ensemble avec moins de chagrin tous deux. Le Chevalier se fit honneur d'escorter ce Prince jusqu'à Villeneuve près d'Avignon. Ce fut là que le Roy Henry se presenta devant ce Duc qu'il trouva dans sa Chapelle comme il alloit entendre la Messe. Après qu'elle eut été célébrée le Duc prit ce Roy par la main, le mena dans ses appartemens, & le faisant asseoir sur un lit de repos, ils s'entretenrent à fonds de toutes choses.

Quand Henry luy eut fait la triste peinture de sa condition dont le Prince de Galles étoit le seul Auteur, le Duc luy témoigna qu'il n'étoit pas surpris des hostilitéz qu'il luy avoit faites, & que la maison de France en avoit ressenty toute la premiere de vives atteintes : que ce n'étoit pas d'aujourd'huy que la Couronne d'Angleterre étoit jalouse de celles de toute l'Europe, que le Prince de Galles avoit hérité d'Edouard III. son Pere la haine qu'il portoit aux Lys : mais qu'il esperoit que le Ciel, qui de tout temps en avoit été le Conservateur les feroit triompher des Leopards de la grande Bretagne & leur donneroit lieu de le retablir sur son Trône & de rompre les fers de Bertrand, du Besque de Vilaines & du Maréchal d'Andreghem. Henry répondit à ces honnêtetez avec toute la reconnoissance dont il fut capable. Le Duc luy fit ensuite un fort magnifique repas & le traita comme un Souverain. La table & son buffet étoient chargées de tant de vaisselles d'or & d'argent qu'on n'en avoit veu jamais de si riches, ny en si grand nombre. Henry ne pouvoit se lasser de la regarder avec admiration. Le Duc s'en appercevant dit qu'il luy faisoit present de tout ce qu'il voyoit pour luy payer sa bienvenue. Henry qui ne s'attendoit pas à ce compliment en fut tout transporté de joye d'autant plus qu'il en avoit un fort grand besoin dans la decadence de ses affaires. Ces deux Princes monterent en suite à cheval pour aller parler au Pape qui faisoit alors son séjour dans Avignon. Le Saint Pere sçachant leur venue

donna l'ordre à quelques Archevêques & Evêques de venir au devant d'eux. Il y envoya même toute la Compagnie de gendarmes pour leur faire honneur, & quand ils furent arrivez , il les reçut avec tout l'accueil imaginable & s'entretint fort secrettement avec eux de tout ce qui les pouvoit toucher.



## CHAPITRE XXVI.

*De la delivrance du Maréchal d'Andreghem & du Besque de Vilaines accordée par le Prince de Galles & de la reddition de Salamanque entre le mains d'Henry.*

UN jour que le Prince de Galles étoit de bonne humeur il fut si puissamment sollicité de rendre la liberté au Besque de Vilaines par les amis que celui-cy avoit à la Cour de ce Prince, qu'il s'avisa de le faire venir devant luy prevenu fort avantageusement en sa faveur. Il luy demanda quand il parut en sa presence s'il étoit ce redoutable Besque qui s'étoit tant de fois signalé dans les Guerres qui l'avoient mis aux mains avec les Anglois, auxquels il avoit si souvent fait sentir la force de son bras, jusques là qu'il avoit été contraint bien des fois de le souhaiter bien loin d'eux, Le Besque qui n'étoit pas moins bon Courtisan que brave Soldat, au lieu de s'entêter de cette louange, s'humilia davantage devant ce Prince en luy repondant qu'il n'étoit qu'un fort petit Chevalier, qui n'étoit point capable de faire de la peine à un Souverain comme luy qui par sa valeur sçavoit ôter, & donner les Couronnes à qui bon luy sembloit : que pour ce qui le regardoit en personne, il se piquoit moins de bravoure que de la fidelité qu'il devoit au Roy de France son Seigneur & que si le Ciel l'avoit fait

fait naître son Sujet, il auroit sacrifié sa vie pour luy comme il avoit fait pour son Maître. Un discours si soumis, & si engageant échauffa beaucoup la generosité du Prince de Galles, qui pour luy donner obligamment le change, luy dit en presence d'Hugues de Caurelay, de Jean de Chandos & des deux Seigneurs de Clifton, que si Philippe de Valois, & Jean son Fils eussent eu trois cens Chevaliers de la trempe & du caractère du Besque, le Roy Edoüard son Pere ne se seroit pas avisé de passer la Mer pour faire des conquêtes en France : mais il auroit pris le party de s'accommoder avec eux plutôt que de tout risquer en faisant la Guerre à des Princes servis par de si fameux Generaux.

Après qu'il l'eut cajolé de la sorte, il le mit luy & le Maréchal d'Andreghem à une rançon : mais il ne voulut point encore sitôt entendre parler de Bertrand. Aussitôt que le Besque eut recouvré sa liberté pour fort peu de chose, il alla trouver le Duc d'Anjou, qui le combla de caresses & de bienfaits & luy donna quelques Troupes à commander pour le service d'Henry, qui fortifié de ce secours alla se presenter devant Salamanque en Espagne & la serra de si près qu'elle fut obligée de se rendre. Il manda ce succès à la Reine sa Femme qui ne pouvoit se tenir de joye de voir que leurs affaires commençoient à reprendre un bon train. Elle donna mille benedictions au Duc d'Anjou de ce qu'il entroit avec tant de chaleur dans leurs interêts. Cette habile Princesse écrivit dans toutes les Terres de son obeïssance pour amasser des Troupes, dont elle fit un corps assez considerable. L'Archevêque de Toledé se rendit auprès de sa Personne avec ce qu'il put assembler de gens, pour luy donner des preuves de sa fidelité. La Reine fit sommer cette grande Ville de luy ouvrir ses portes sous de grosses menaces : mais le Gouverneur de la Citadelle qui tenoit pour le Roy Pierre appella tous les principaux Bourgeois devant luy, pour leur dire que si pas un d'eux branloit en faveur d'Henry, il le feroit pendre aussitôt en presence de tous les autres, & qu'il ne feroit quartier à personne. Ils luy répondirent qu'ils se-

E e

roient fidelles à leur Roy jusqu'au dernier soupir de leur vie : que si la famine les pressoit , ils mangeroient plutôt leurs chevaux que de penser à capituler & qu'il se reposât là dessus sur eux. Le Gouverneur fort satisfait de les voir dans une si bonne assiette d'esprit fit entrer dans sa Citadelle toutes les munitions necessaires de Guerre & de bouche pour se preparer de son mieux à se bien defendre. Henry sçachant que ceux de Toledé demeuroient fermes dans l'obeïssance de Pierre, & qu'il étoit impossible de s'en rendre maître que par un Siege dans les formes, jura que quand il y devroit employer une Armée toute entiere il la prendroit, ou d'assaut, ou par famine. Toutes les autres Villes ne luy furent pas si contraires. Madrid ne balança point à se donner à luy.

Ce Prince tourna donc toutes ses pensées du côté de Toledé dans la resolution de faire les derniers efforts contre cette Ville. Il enrôla sous ses étendars tous les gens de la campagne pour grossir son Armée, dont il donna l'Avantgarde à commander au Besque de Vilaines. Avant que d'ouvrir le Siege il fit sommer ce même Gouverneur de luy rendre la Place : mais celuy-cyny voulant aucunement entendre, il se mit à y travailler tout de bon. Le Besque se posta par delà la riviere & se trouvant assez près d'un bois il en fit couper un grand nombre d'arbres , dont il fit une haye tout au tour pour y enfermer tout son monde & s'y retrancher sans y laisser aucune ouverture que celle qui luy fut necessaire pour recevoir les vivres qui leur devoient venir. Henry se campa d'un autre côté pour serrer la Ville de toutes parts. Il avoit avec soy le Comte Ferrand de Castres, le Comte d'Auxerre, le Comte de Dampierre, le grand Maître de l'Ordre de Saint Jaques, Pierre de Sarmonte & l'Archevêque de Toledé qui s'étoit sauvé de cette Ville, après y avoir fait de fort inutiles remontrances à ses peuples en sa faveur. Henry s'acharna à ce Siege avec tant d'opiniâtreté, ne se souciant point d'y souffrir toutes les rigueurs de l'hyver, & toutes les chaleurs de l'Été, qu'il fit



consommer aux Affiegez tous leurs vivres , & manger jus-  
qu'à la chair de leurs chevaux. Cependant ils aimèrent  
mieux essayer toutes ces extrémités que de jamais parler  
de se rendre. Il y eut plus de trente mille hommes tant  
Juifs, que Sarrazins qui furent emportez par la faim. Ceux  
qui leur survécurent écrivirent au Roy Pierre qu'ils étoient  
aux abois , & qu'ils n'étoient plus en état de tenir, s'il ne  
leur envoyoit un fort prompt secours. Ce Prince leur man-  
da qu'ils perseverassent toujours dans la fidélité qu'ils luy  
avoient gardée, sans rien craindre & sans se relâcher &  
qu'il viendroit dans peu fondre sur les Affiegeans avec un  
secours tres-considerable, qu'il alloit tirer des Rois de Gré-  
nade , & de Belmarin. Tandis que le Siege se continuoît  
toujours avec la dernière vigueur , & qu'on se défendoit  
de même , Bertrand demouroit toujours dans les prisons  
de Bordeaux au desespoir de ne pouvoir être devant To-  
lede avec le Besque de Vilaines & les autres.

Il arriva pour lors une conjoncture qui facilita beaucoup  
sa delivrance. Le Prince de Galles ayant un jour fait grand  
chere avec les premiers Seigneurs de sa Cour , & s'étant  
au sortir de table retiré dans sa chambre avec eux , la con-  
versation tomba par hasard sur les Batailles qu'ils avoient  
gagnées , & les prisonniers qu'ils avoient faits. On y par-  
la de Saint Louis qui fut obligé de racheter à prix d'ar-  
gent sa liberté. Le Prince prit occasion de dire que quand  
une fois on s'est laissé prendre dans un combat , & qu'on  
s'est mis entre les mains de quelqu'un pour se rendre à luy  
de bonne foy , l'on ne doit point faire aucune violence  
pour sortir de prison : mais payer sa rançon de fort bonne  
grace , & qu'aussi celui qui la doit recevoir ne doit pas te-  
nir la dernière rigueur à son prisonnier , mais en user généreu-  
sement avec luy. Le Sire d'Albret qui vouloit ménager quelque  
chose en faveur de Bertrand, ne laissa pas tomber ces paroles  
à terre. Il prit la liberté de demander à ce Prince la per-  
mission de luy declarer ce qu'il avoit en son absence enten-  
du dire de luy , vous le pouvez, ajouta t'il , & je n'aurois pas

E e ij

sujet de me loïer d'aucun de mes Courtisâns, qui ne me rapporteroit pas tout ce qu'on auroit avancé quelque part contre mon honneur & ma reputation. D'Albret luy trancha le mot en luy declarant qu'on ne trouvoit pas qu'il fut juste de retenir dans ses prisons de gayeté de cœur un Chevalier sans vouloir recevoir le prix de sa rançon, ny même l'entendre là dessus. Ce discours fut appuyé par Olivier de Clifson, qui luy confirma qu'il en avoit entendu parler de la sorte. Le Prince se piqua d'honneur & voyant bien qu'on luy vouloit par là designer Bertrand, il commanda sur l'heure qu'on le fit venir disant qu'il le feroit luy même l'arbitre du prix de sa rançon, dont il ne payeroit que ce qu'il voudroit. Les gens qu'il envoya pour le tirer de la prison, le trouverent s'entretenant avec son valet de chambre pour se desennuyer. Il les reçut avec d'autant plus d'accueil & d'honnêteté, qu'il apprit d'eux qu'ils avoient ordre de luy annoncer une nouvelle qui ne luy déplairoit pas. Il fit aussitôt apporter du vin pour boire à leur santé, l'un d'eux luy dit qu'il avoit de fort bons amis à la Cour de son Maître, qu'ils avoient si bien cajolé le Prince en sa faveur, que c'étoit un coup sûr qu'il seroit bientôt élargy pour fort peu de chose, & qu'il avoit ordre de le mener à l'instant devant luy pour ce même sujet. Bertrand leur témoigna beaucoup de joye, de ce qu'enfin le Prince avoit pour luy des sentimens si genereux : mais que pour sa rançon bien loin de donner de l'argent, il n'avoit ny denier, ny maille pour se racheter, & que même il avoit emprunté dans Bordeaux plus de dix mille livres qu'il avoit dépensé dans sa prison, dont il auroit beaucoup de peine à s'aquiter. Ces deputez eurent la curiosité de luy demander à quel usage il avoit pû tant employer d'argent, à boire, à manger, à jouer, à faire quelques largesses & quelques aumônes, leur répondit-il, en les assurant qu'il ne seroit pas plutôt mis en liberté que ses amis ouvreroient leur bourse pour le secourir. L'un d'eux luy dit qu'il s'étonnoit comment il avoit si bonne opinion de ceux qu'il croyoit ses amis, & qui peut-être luy

pourroient bien manquer au besoin. Bertrand luy témoigna qu'il étoit de la gloire d'un brave Chevalier de ne jamais tomber dans le découragement & le desespoir pour quelque mauvaise fortune qui luy pût arriver, & de ne se jamais rebuter au milieu des plus grandes disgraces.

Après avoir tenu tous ces propos ensemble, ils arriverent au Palais du Prince de Galles, auquel ils presenterent Guesclin vêtu d'un gros drap gris & mal propre, comme un prisonnier qui dans son chagrin ne daigne pas prendre aucun soin de sa personne. Olivier de Clisson, Chandos, le Comte de Lisle, le Sénéchal de Bordeaux, Hugues de Caurelay, le Sire de Pommiers, & beaucoup d'autres Chevaliers étoient dans la chambre du Prince de Galles, qui se prit à rire quand il vit Bertrand dans un état si negligé luy demandant comment il se portoit, Sire, luy répondit-il *quand il vous plaira il me sera mieux, & ay ouy longtemps les souris & les rats : mais le chant des oiseaux n'ouïs-je point*. Le Prince luy dit qu'il ne tiendrait qu'à luy de sortir de prison le jour même s'il vouloit faire serment de ne jamais porter les armes contre luy pour la France, ny contre le Roy Pierre en faveur d'Henry : que s'il vouloit accepter cette condition qu'il luy proposoit, non seulement il ne luy coûteroit rien pour sa rançon, mais même on le renverroient quite & déchargé de toutes les debtes qu'il pouvoit avoir contractées depuis qu'il étoit prisonnier. Bertrand luy protesta qu'il aimoit mieux finir ses jours dans sa captivité que de jamais faire un serment qu'il n'auroit pas dessein de garder, que dès sa plus tendre jeunesse il s'étoit dévoué tout entier au service du Roy de France, des Ducs d'Anjou & de Bourgogne, de Berry & de Bourbon, qu'il avoit toujours porté les armes dans leurs Troupes, & qu'on ne luy reprocheroit jamais de s'être démenty là dessus : au reste il le conjura de luy donner la liberté : puis qu'il y avoit si longtemps qu'il le tenoit captif dans Bordeaux : & que sa première veüe quand il étoit fort de France, ne tendoit qu'à faire la guerre aux Sarrazins pour le salut de son ame & la gloire de la Religion Chrétienne, & pourquoy donc, luy dit

le Prince, n'avez-vous pas passé plus outre. Bertrand luy fit un long recit des justes motifs qui l'avoient arrêté dans l'Espagne, en luy représentant que le prétendu Roy Pierre étant pire qu'un Sarrazin : puis qu'il avoit commerce avec les Juifs, dont il étoit luy même originaire, & d'ailleurs ayant commis une execrable cruauté sur le noble Sang de Saint Louïs en la Personne de *Blanche de Bourbon* sa Femme qui décendoit en droite ligne de ce grand Roy, il avoit crû ne pouvoir mieux employer ses armes, ny son temps, que contre ce Tyran, qui ne meritoit pas de porter une Couronne qui n'étoit due qu'au Roy Henry, comme le plus legitime Heritier d'Alphonse, qui avoit fiancé sa Mere : qu'il étoit bien vray que les Armes Angloises avoient rétably ce Prince dans son Trône : mais qu'il devoit bien se souvenir qu'il n'avoit été payé que d'ingratitude : que les Troupes qu'il avoit fait passer en Espagne avoient pensé mourir de faim : qu'après s'être épuisées pour le service de ce malheureux & de cet impie, on les avoit congédiées & renvoyé dans la Navarre pour achever de les faire perir & qu'au lieu d'apporter les Tresors & les sommes immenses qu'il avoit promises à un si grand Prince, il l'avoit joué de gayeté de cœur se moquant tout ouvertement de luy, sans se mettre en peine de garder aucunement la parole qu'il luy avoit donnée

Le Prince de Galles fort persuadé de tout ce qu'il venoit de dire ne put se defendre d'avouer hautement que Bertrand avoit raison. Tous les Chevaliers qui l'environnoient convinrent qu'il n'avoit avancé que la verité toute pure, & que cet homme étoit d'une trempe & d'une franchise, qu'on ne pouvoit assez estimer. Enfin le Prince de Galles, se souvenant qu'on avoit publié par tout qu'il ne le retenoit prisonnier que parce qu'il le craignoit : Il luy déclara que pour faire voir qu'il ne l'apprehendoit aucunement, il luy donnoit la carte blanche, & qu'il n'avoit qu'à voir ce qu'il vouloit payer de rançon : Guesclin luy représenta que ses facultez étant fort petites & fort minces, il ne pouvoit pas faire un grand effort pour se racheter : que

sa Terre étoit engagée pour quantité de chevaux qu'il avoit acheté , & que d'ailleurs il devoit dans Bordeaux plus de dix mille livres : que s'il luy plaisoit enfin le relâcher sur sa parole il iroit chercher dans la bourse de ses amis dequoy le satisfaire. Le Prince touché de ses reparties si honnêtes , si sensées & si judicieuses , luy déclara qu'il le faisoit luy même l'arbitre de sa rançon : mais il fut bien surpris quand Bertrand au lieu de n'offrir qu'une modique somme , voulut se taxer à cent mille florins , que l'on appelloit *doubles d'or* , & regardant tous les Seigneurs qui l'environnoient : il dit , *cet homme se veut gaber de moy*. Bertrand craignant qu'il ne s'offensât , le pria de le mettre donc à soixante mille livres , le Prince en convint volontiers. Guesclin comptant sur sa parole luy fit connoître que le payement de cette somme ne l'embarrasseroit pas beaucoup : puisque les Roys de France & d'Espagne en payeroient chacun la moitié : qu'Henry qu'il avoit servy jusqu'alors avec tant de zele & tant de succès , ne balanceroit pas à sacrifier toutes choses pour le tirer d'affaire , & le mettre en état de reprendre les armes pour luy : que le Roy de France auroit tant de soin de le tirer de ses mains : que si ses finances étoient épuisées , il feroit filer toutes les filles de son Royaume , afin quelles gagnassent dequoy le racheter. Le Prince de Galles ne put dissimuler l'étonnement que luy donna l'assurance de cet homme & confessa qu'il l'auroit quitte pour dix mille livres.

Jean de Chandos qui connoissoit sa bravoure & sa valeur pour l'avoir souvent éprouvée , luy voulut donner des marques de son estime & de son amitié , s'offrant de luy prêter dix mille livres. Guesclin luy fcut bon gré de son honnêteté , le priant pourtant de trouver bon qu'il allât auparavant faire auprès de ses amis , toutes les diligences nécessaires pour recueillir cette somme entiere. La fierté que Bertrand fit paroître en se taxant à soixante mille livres fut bientôt sçue de toute la Ville. Chacun courut en foule au Palais pour regarder en face une homme si extraordinaire , & quand les gens du Prince virent tant de peuple assemblé

tout au tour, ils conjurerent Bertrand de contenter la curiosité des Bourgeois de Bordeaux, & de se rendre aux fenêtres pour se montrer & se faire voir. Il voulut bien avoir cette complaisance, & vint avec eux sur un balcon faisant semblant de s'entretenir avec quelques Officiers du Prince. Il ne pouvoit se tenir de rire de voir l'avidité de ses gens à le regarder, & à l'étudier avec tant d'empressement. Ils se disoient les uns aux autres que le Prince de Galles leur Seigneur ne luy devoit pas donner la liberté : car un tel ennemy luy feroit un jour de la peine. D'autres s'ennuyans de perdre leur temps à le voir, prirent le party de se retirer en disant dans le langage du quatorzième siecle. *Pourquoy avons nous icy musé & nôtre métier delaisié à faire, pour regarder un tel Damosel, qui est un laid Chevalier & mau taillié.* La mauvaise opinion qu'ils avoient de luy, leur fit croire qu'il pilleroit tout le plat Pais pour trouver dequoy payer sa rançon sans tirer un sol de sa bourse : mais il y en avoit aussi qui le defendoient, sçachans la reputation qu'il avoit acquise dans le monde, non seulement par sa valeur : mais aussi par ses genereuses honnêtetés. Ils asûroient qu'il ny avoit point de si forte Citadelle, dont il ne vint à bout, & qu'il étoit si estimé dans toute la France qu'il n'y avoit personne qui ne s'y cotisât volontiers pour le tirer d'affaire. Ce n'est pas sans raison que Quint-Curce a dit, que la reputation fait tout dans la Guerre : *famâ bella stant.*

En effet Bertrand devint si fameux, que la Princesse de Galles en ayant entendu parler, vint tout exprés d'Angoulême à Bordeaux pour le voir & pour le regaler, & ne se contentant pas de le faire asseoir à sa table, elle poussa si loin la bienveillance qu'elle avoit pour luy, qu'elle luy dit qu'elle vouloit contribuer de dix mille livres au payement de sa rançon. Bertrand comblé de tant de faveurs sortit de la Cour de Bordeaux avec joye. L'on avoit stipulé avec luy qu'il retourneroit dans un certain temps auprès de la personne du Prince pour apporter les deniers à quoy luy même ils'étoit taxé : que cependant il ne luy seroit pas permis de

porter

porter aucunes armes sur soy : que s'il n'avoit pas fait tout son argent dans le jour qu'on luy avoit marqué, les choses demeureroient comme non avenues & qu'il rentreroit en prison. Hugues de Caurelay son amy le voulut conduire bien loin pour luy faire honneur, & luy dit sur le chemin qu'ayant tous deux servy dans la dernière Guerre d'Espagne, qu'ils avoient entreprise en faveur d'Henry contre Pierre, ils avoient fait quelques butins ensemble, & qu'il croyoit luy être redevable de quelque chose, le partage n'ayant pas été fait au juste entr'eux deux. Bertrand luy témoigna là dessus un entier desintéressement ce qui servit de motif à Caurelay pour luy faire offre de vingt mille doubles d'or qui valoient une livre, ou vingt sols chacun. Guesclin ne pouvant assez reconnoître une si grande generosité l'embrassa tendrement & ces deux Braves tout intrepides qu'ils étoient, ne se purent separer sans pleurer.

Bertrand à peine avoit-il fait une lieüe de chemin, qu'il rencontra sur sa route un pauvre Cavalier qui vint à luy chapeau bas, pour le feliciter de ce qu'il le voyoit sur les champs sans être plus dans les mains du Prince de Galles. Il le reconnut aussitôt, pour avoir servy dans ses Troupes dans les dernières Guerres. Il luy demanda d'où venoit qu'il étoit à pied, quel étoit son sort, & où il alloit coucher. Cet homme luy répondit qu'il retournoit sur ses pas à Bordeaux pour se remettre en prison, faute d'avoir trouvé de l'argent pour payer sa rançon. Bertrand ayant pitié de ce misérable, & *combien te faut-il ?* luy dit-il. L'autre l'assûra qu'avec cent livres il seroit entierement quitte & déchargé. Bertrand commanda sur l'heure à son valet de chambre de luy compter non seulement cent livres : mais encore autres cent pour se monter & s'armer : disant qu'il connoissoit ce Cavalier pour être un bon vivant & qu'il le pouroit bien servir encore dans les Guerres à venir : qu'il le manderoit pour cet effet quand il en seroit temps. Le pauvre homme tout transporté de joye donna mille benedictions à son Libérateur, luy promit de le suivre jusqu'au bout du monde &

qu'il ne vouloit avoir à l'avenir aucun usage de la vie , que pour l'employer & la sacrifier à son service. Il l'assûra qu'en luy donnant cette somme dont il venoit de le gratifier , il l'avoit tiré des mains d'un bourreau qui l'avoit tenu quinze jours entiers les fers aux pieds.

Guesclin voulut sçavoir le lieu d'où il venoit. Il luy répondit que c'étoit de la Ville de Tarascon , devant laquelle le Duc d'Anjou avoit mis le Siege pour la prendre sur la Reine de Naples avec laquelle il étoit en guerre. Quoy que Bertrand ne pût pas manier aucunes armes , jusqu'à ce qu'il eût entierement payé sa rançon selon la parole qu'il en avoit donnée : cependant il ne laissa pas de se mettre en tête d'aller trouver le Duc & de l'assister au moins de ses conseils , s'il ne pouvoit pas luy prêter la force de son bras. Il fit tant de diligence , qu'il se vit bientôt auprès de Tarascon. Le Duc fut fort agreablement surpris de le voir , s'informant de luy en quelle assiette étoient ses affaires , Bertrand qui ne s'alarmoit jamais de rien , luy répondit qu'à sa rançon prés tout iroit fort bien. Ce Prince qui l'honoroit & l'estimoit beaucoup , l'assûra que s'il ne s'agissoit que de trente mille livres pour la payer , il la luy donneroit volontiers. Guesclin luy sçut bon gré de son honnêreté , luy témoignant qu'il n'oseroit pas refuser une grace qu'il luy offroit avec une sincérité si genereuse , après quoy le Duc l'entreteint du sujet de la Guerre qu'il avoit avec la Reine de Naples , qui pretendoit injustement avoir quelque droits sur la Ville d'Arles , & sur plusieurs autres Citadelles , & Forteresses , qui luy devoient appartenir bien plus legitimement qu'à elle , Bertrand qui naturellement avoit de l'inclination pour ce Prince , luy promit qu'il ne sortiroit point d'auprès de sa Personne , qu'il ne l'eût rendu Maître de Tarascon. Le Duc sensiblement touché de l'avance obligeante qu'il luy faisoit , le pria de ne se mettre aucunement en peine de sa rançon , puis qu'il en faisoit son affaire. Tandis qu'ils s'entretenoient ensemble , un Espion partit de la main pour aller de ce pas avertir le Gouverneur & les Bourgeois de Tarascon , qu'il



avoit veu le fameux & le redoutable Bertrand dans le Camp du Duc, & qu'il avoit amené deux cens hommes d'armes avec foy, gens intrepides & fort aguerris & nourris de tout temps dans les Batailles, & dans les assauts. Cette nouvelle étonna beaucoup les Assiegez qui voyoient bien que le Duc fortifié de ce secours n'avoit pas envie de les ménager : mais ils furent encore bien plus deconcertez, quand ils sçurent qu'Olivier Guesclin Frere de Bertrand, Olivier de Mauny, & Henry son Fils, Alain de Mauny, petit Cambray, Alain de la Houffaye, & son Frere Lescouët étoient arrivez à ce Siege, avec un grand renfort de Cavalerie. Bertrand les conjura de faire de leur mieux pour la satisfaction du Duc, dont la cause étoit la plus juste & qui ne laisseroit pas leurs services sans recompense, leur promettant qu'après la conquête de cette Ville, il les meneroit en Espagne pour faire la Guerre au Roy Pierre, en faveur d'Henry que les Anglois avoient chassé de ses Etats, & qu'ils auroient là de fort riches dépouilles à partager ensemble.

Tous ces Generaux s'attachèrent donc au Siege de Tarascon situé sur le Rhône. Le Duc avoit fait faire un pont de bateaux sur cette riviere, qu'il avoit rempli de gens pour arrêter ceux qui se feroient mis en devoir de la passer pour aller au secours de cette Place, & par ce stratageme il fit rebrousser chemin à toutes les Troupes que la Reine de Naples avoit envoyées pour se jeter dans Tarascon. Ce fut avec un grand acharnement que ce Prince en pressa le Siege. Il avoit pour ce sujet fait charrier devant la Place, dixhuit grosses Batteries, ou engins, dont on lançoit des pierres fort pesantes, avec lesquelles on nettoyoit les rampars de tous les Assiegez qui se presentoient dessus pour leur defense. Bertrand que rien n'étoit capable d'intimider se mêloit avec les Ingenieurs qui faisoient agir ces machines & les encourageoit à bien faire, ils luy témoignoient aussi que la presence d'un si grand Capitaine les animoit beaucoup, & qu'ils étoient sûrs de réussir dans leur manoeuvre : puis qu'un si brave General vouloit bien partager avec eux

F f ij

& le travail & le peril qu'ils alloient effuyer. On avoit déjà donné plusieurs Assauts à la Ville : mais sans aucun effet parce que la defense n'en étoit pas moins opiniâtre que l'attaque. Bertrand se mit en tête de s'aller presenter aux barrières de la Ville, pour en intimider le Gouverneur & les Bourgeois, & les obliger à se rendre. Il monta pour ce sujet à cheval sans oser mettre une épée à son côté, de peur de violer la parole qu'il avoit donnée de ne porter aucunes armes : mais tenant seulement une baguette dans sa main, dont il se servit comme d'un bâton de commandement. Il ne fut pas plutôt arrivé là, qu'il fit signe qu'il avoit à parler non seulement au Gouverneur : mais même aux principaux Bourgeois de la Ville. On alla leur en donner avis. Ils se rendirent de ce côté là, pour apprendre de luy ce qu'il avoit à leur dire. Bertrand leur representa qu'ils ne connoissoient pas leurs interêts, & qu'ils devoient ouvrir les yeux sur le danger qui les menaçoit tous sans excepter leurs femmes & leurs enfans, & que s'ils ne se rendoient au plutôt *que par Dieu & par S. Yves*, il planteroit le piquet devant Tarascon jusqu'à ce qu'il l'eût emporté d'Assaut, & qu'il feroit ensuite trancher la tête à tous les Bourgeois qu'il trouveroit dans cette Ville, & qu'à l'égard des moyennes gens, il les feroit tous dépouiller nuds comme la main par ses Bretons, qui n'avoient point accoutumé de faire quartier à personne : qu'ils devoient considerer que reconnoissant pour leur Souverain le Duc d'Anjou Frere du Roy de France, ils en auroient incomparablement plus d'appuy & de protection, que non pas de la Reine de Naples qui tenant sa Cour au bout de l'Italie, ne pouroit pas leur envoyer de si loin des forces pour les secourir.

Ces raisons étoient assez pressantes pour tenir en balance les esprits du Commandant & des Bourgeois de Tarascon. Quand ils furent rentrez dans la Ville, ils appellerent auprès d'eux ce qu'il y avoit de gens les plus distinguez dans la Place, & leur exposèrent les menaces que Bertrand leur avoit faites s'ils ne se rendoient pas incessamment, & le

danger dans lequel ils étoient de perdre leurs biens & leurs vies s'ils se laissoient prendre d'assaut. Ils furent tous d'avis de capituler, & comme ils étoient sur le point de le faire, les Provençaux vinrent se poster sur une montagne voisine pour attaquer l'Armée du Duc : mais les coups qu'ils tiroient ne portoient point sur les Assiegeans, & quand ils eurent jetté tout leur premier feu, Olivier de Mauny suivy de ses gens alla droit à eux, & les fit décamper de là à grands coups de sabres & d'épées. Les Assiegez voyant que le secours qui venoit pour les dégager avoit été défait entièrement, ne balancerent plus à prendre le party que Bertrand leur avoit inspiré. C'est la raison pour laquelle ils dépêchèrent auprès du Duc quatre des plus notables Bourgeois de Tarascon, pour luy declarer qu'ils étoient dans la resolution de luy ouvrir leurs portes, & de reclamer sa miséricorde.

Ils le trouverent dans sa Tente ayant auprès de soy l'Elite & la Fleur de toute sa Noblesse, le Sire de Rabasten, Perrin de Savoye Jaques de Bray, le Borgne de Melun Guillaume le Baveux, le Comte Robert d'Otindon, Robert Papillon & grand nombre d'autres Seigneurs environnoient ce Prince, quand les députez de Tarascon vinrent se mettre à genoux devant luy comme se voulans prosterner à ses pieds pour le fléchir encore davantage. Celuy qu'on avoit chargé de porter la parole, debuta par présenter les clefs de la Ville au Duc, luy disant que les cœurs de tous les Bourgeois de Tarascon luy seroient ouverts de même que leurs portes s'il luy plaisoit de leur pardonner, & qu'ils avoient plus de passion d'être ses Sujets qu'il n'en avoit d'être leur Souverain. Le Duc seignit de ne les pas écouter, & leur fit une réponse fort sèche : parce qu'il avoit perdu beaucoup de monde devant cette Place, dont la conquête luy avoit extrêmement coûté. Bertrand qui les avoit engagez à se rendre, se crut obligé de s'intéresser en leur faveur, & de prier ce Prince d'avoir pour eux quelques sentimens d'indulgence. Le Duc luy répondit qu'il le faisoit là dessus arbitre de tout, & que comme c'étoit par son ministère qu'ils s'étoient rendus : il

vouloit aussi que ce fût par son canal que se terminât toute cette affaire. Bertrand se voyant le Maître de tout, alla planter l'Etendard du Duc sur le haut du Donjon de la Ville. Il fit ensuite ouvrir les portes au Vainqueur. Les Bourgeois en sortirent en foule pour venir au devant de leur nouveau Seigneur, devant lequel ils se présenterent dans une posture fort humiliée pour témoigner le déplaisir qu'ils avoient d'avoir fait une si longue résistance. Les Dames les plus qualifiées s'attrouperent aussi pour paroître toutes aux yeux de ce Prince dans un air fort contrit & fort desolé. Le Duc de concert avec Bertrand reçut leurs hommages & leurs soumissions avec beaucoup de condescendance, conserva la Ville de Tarascon dans ses privilèges, & se contenta d'y coucher seulement une nuit après avoir établi dans la Place un Gouverneur qui luy étoit tout à fait affidé qu'il laissa dedans avec une fort bonne garnison.

Ce Prince leva le piquet dès le lendemain pour s'assurer de la Ville d'Arles, dans laquelle il avoit des intelligences, & qui le dispensa de mettre le Siege devant elle, ayant auparavant fait un traité secret avec ceux, auxquels il avoit donné caractère pour convenir de toutes les conditions qui seroient proposées pour faciliter la reddition d'une Ville si importante, & dont la prise, ou la cession luy paroïssoit si nécessaire au bien de ses affaires. Bertrand voyant qu'il n'avoit plus rien à faire auprès du Duc d'Anjou, prit la liberté de remontrer à ce Prince qu'il étoit nécessaire qu'il allât en Bretagne voir le Seigneur de Craon, & ce qu'il avoit d'amis dans cette Province pour amasser les sommes nécessaires au paiement de sa rançon qui n'étoit pas petite, & qu'il espéroit trouver en Espagne auprès d'Henry, dequoy leur rembourser l'argent dont ils l'auroient accommodé : puisque rien ne luy tenoit plus au cœur que le rétablissement de ce Prince qui l'attendoit au camp de Toledé, devant laquelle il avoit mis le Siege avec le Besque de Vilaines, & qu'après qu'il seroit tout à fait sorty d'affaire avec le Prince de Galles, il ne perdrait pas un moment de temps pour retourner

en Espagne, & seconder Henry dans la Guerre qu'il avoit entreprise. Le Duc d'Anjou goûta fort la conduite qu'il vouloit tenir : mais il l'assura qu'il ne se devoit pas si fort mettre en peine de sa rançon, dont il luy alloit faire compter vingt mille livres : qu'il ménageroit si bien les choses en sa faveur auprès du Pape, qu'il en obtiendrait encore autant pour luy de la Sainteté : qu'enfin le Roy de France son Frere seroit assez genereux pour faire le reste, & que si toutes ces sommes payées, il avoit encore besoin de quelque autre secours, il n'avoit qu'à s'adresser à luy : puisque sa bourse seroit toujours ouverte pour le garantir de tous les besoins, dans lesquels il pourroit tomber.

Bertrand n'eut point de paroles assez fortes pour marquer au Duc sa reconnoissance. Il eut donc l'esprit en repos de ce côté-là, tous ses soins étoient tournez du côté de l'Espagne. Il engagea ses Cousins germains, Olivier de Mauny & ses Freres à se tenir prêts pour s'y rendre quand il seroit temps de les y appeller, & prenant congé du Duc, il emporta les vingt mille livres dont ce Prince le gracieux : mais avant qu'il fût arrivé à Bordeaux, il avoit déjà dépensé toute cette somme : car il étoit si liberal & si genereux, que quand il rencontroit sur sa route quelque pauvre Cavalier démonté, qui n'avoit pas encore payé sa rançon, tout aussitôt il ordonnoit à son Tresorier de luy compter l'argent dont il avoit besoin pour se tirer d'affaire. Un jour il en trouva dix sur son chemin, qui luy parurent fort délabrez. Ils se disoient les uns aux autres les mauvais traitemens qu'on leur avoit fait souffrir à Bordeaux, dont on leur avoit permis de sortir sur leur parole pour aller chercher leur rançon. Les uns faisoient serment qu'ils ne s'aviseroient plus d'aller faire la Guerre en Espagne, de peur de retomber dans la peine & l'embarras où ils étoient alors : d'autres témoignoient qu'ils y retourneroient encore volontiers s'ils étoient sûrs de servir sous Bertrand, qui ne seroit jamais indifferant sur leurs miseres, & feroit genereusement les derniers efforts pour les en tirer.

Ces dix hommes en chemin faisant arriverent enfin dans une Hôtellerie. Leur air pauvre fit apprehender au Maître du logis qu'ils n'eussent pas dequoy payer leur souper & leur gist. Il balança quelque temps à leur faire tirer du vin, leur demandant s'ils avoient de l'argent pour le satisfaire? L'un d'eux répondit que son inquietude là dessus étoit prématurée, qu'il avoient encore assez dequoy le contenter: quoy qu'ils eussent eslué beaucoup de miseres à Bordeaux: dont ils venoient de sortir avec Bertrand qui s'étoit taxé luy même à soixante mille doubles d'or, & que la somme étant excessive il auroit assez de peine avec tout son credit de la trouver dans la bourse de ses amis. Quand l'Hôte les entendit parler de Bertrand pour lequel il avoit une veneration toute singuliere, il leur dit qu'il se saigneroit volontiers pour contribuer à le tirer d'affaire, qu'il avoit encore dix chevaux dans son écurie, cinq cens moutons dans ses bergeries, presque autant de pourceaux dans ses étables, & plus de trente muids dans sa cave: qu'il vendroit de bon cœur pour en assister ce brave General, *& par Dieu qui perna en Croix & le tiers jour suscita qu'il vendroit aussi tous les draps que sa Femme avoit aquatez quand ils furent mariez.* Enfin le nom de Guesclin mit cet Hôte de si belle humeur, qu'il dit à ces dix Avanturiers qu'il les vouloit regaler gratuitement pour l'amour de luy: qu'il leur feroit servir des pâtés, du rôty, & du meilleur vin sans qu'il leur en coûtât un denier, pour les recompenser du plaisir qu'ils luy faisoient de luy parler du plus genereux & du plus intrepide & fameux Capitaine qui fût dans toute l'Europe.

En effet il leur tint parole de fort bonne grace, & comme ils étoient tous à table, Bertrand vint par hasard descendre dans cette même Hôtellerie pour y dîner avec tout son monde. Aussitôt que ces dix prisonniers l'apperçurent ils se leverent par respect pour luy faire honneur. Il les reconnut aussitôt & les voyant si mal en ordre, il leur demanda s'ils avoient fait sur les chemins quelque mauvaise rencontre de voleurs qui les eussent mis dans un état si pitoyable

toyable : puis qu'il les avoit veûs à la Bataille de Navarette dans un assez bon équipage. L'un d'eux prit la parole pour les autres avoiant qu'ils avoient tous été faits prisonniers dans ce combat , & qu'ils étoient tombez dans les mains de gens qui les avoient traité comme des brigands & des meurtriers, & que leur misere étoit d'autant plus grande , que n'ayans pu trouver dans leur Pais dequoy se racheter , ils étoient obligez de retourner en prison dans Bordeaux, de peur de violer le serment qu'ils avoient fait de se remettre dans les mains de leur Geolier, s'ils ne payoient pas leur rançon : que bien loin d'avoir des sommes suffisantes pour recouvrer leur liberté , ils n'avoient pas même dequoy payer leurs Hôtes sur les chemins , & que celui-cy les avoit bien voulu recevoir & nourrir pour rien pour l'amour de luy, sur ce qu'ils avoient seulement prononcé son nom : leur ayant dit qu'il vendroit volontiers sa maison, ses meubles & ses Bestiaux pour le racheter.

Bertrand voyant le bon cœur de cet homme qu'il ne connoissoit point , ne se contenta pas de l'embrasser : mais il voulut aussi s'asseoir à la table & manger avec eux, & leur commanda de ne se point lever ny de faire aucune façon : puis qu'ils étoient ses Camarades , & qu'il vouloit les tirer de la peine où ils étoient, en leur donnant dequoy se racheter, & quand il leur eut fait raconter toutes leurs aventures, il leur demanda quelle somme il leur falloit à tous pour payer leur rançon, ils luy dirent après avoir entr'eux supputé le tout, que cela pouroit bien monter à quatre mille livres. Ce n'est pas une affaire leur repondit-il, je vous donneray de plus, deux autres mille livres pour vous remonter, vous équiper & vous defrayer sur les chemins, & ce bon Hôte qui vous à si bien regalé pour l'amour de moy, merite que je reconnoisse son affection. Là dessus il fit appeller son valet de chambre & luy commanda de donner mille livres au Cabaretier qui avoit rémoigné pour luy tant de zele. La generosité qu'il fit éclater à l'égard de ces dix prisonniers & de leur Hôte, augmenta beaucoup la reputation de Ber-

trand : car moins ingrats que les dix lepreux de l'Evangile , ils publierent par tout cette innocente profusion qu'il avoit faite en leur faveur. Cette conjoncture en fit naître une belle occasion : car ces dix hommes rentrans dans Bordeaux fort avantageusement montez & fort lestement équippez. On alla s'imaginer qu'il falloit qu'ils eussent détroussé les passans & fait quelque vol considerable sur les grands chemins , pour s'être sitôt remis en si bon état. On les menaça même de les accuser devant le Senéchal & de les faire pendre comme des scelerats.

Ils furent citez devant luy pour rendre compte de leur conduite , & comment il se pouvoit faire qu'en si peu de temps ils eussent trouvé tant d'argent. Ces gens luy revelerent le mystere , & luy firent un recit exact des honnêtetez que Bertrand leur avoit faites & un detail fort circonstancié de tout ce qui s'étoit passé chez leur Hôte , où il ne s'étoit pas contenté de manger indifferemment avec eux : mais même leur avoit donné dequoy payer leur rançon , se monter , s'armer , s'habiller & se defrayer. Ils ajoûterent que ses liberalitez s'étoient etendues jusqu'à leur Hôte même , auquel il avoit fait compter la somme de mille livres en leur presence : parce qu'il les avoit bien regalez pour l'amour de luy. Le Senéchal apprenant toutes ces honnêtetez de Bertrand , ne pouvoit comprendre comment un si laid homme pouvoit avoir une ame si bien faite , & se rendit de ce pas au dîner du Prince & de la Princesse de Galles , ausquels il fit part de cette nouvelle en presence de toute leur Cour qui les voyoit manger. Le rapport qu'il leur fit d'une si grande & si belle action , ne tomba pas à terre. La Princesse ne se put tenir de dire qu'elle ne plaignoit point l'argent quelle avoit donné à Bertrand , & qu'il en meritoit encore davantage , & le Prince avoua que ce Chevalier avoit de si grandes qualitez de valeur & de generosité , qu'il n'avoit point son semblable au monde.





## C H A P I T R E XXVII.

*De la rançon que paya BERTRAND au Prince de Galles , & du voyage qu'il fit en Espagne, pour se rendre avec tout son monde au Siege de Toledé , qui tenoit encore contre Henry.*

**B**ertrand poursuivant toujours sa premiere route dans le dessein d'arriver en Bretagne , pour chercher dans la bourse de ses amis dequoy payer la rançon qu'il devoit au Prince de Galles , n'eut pas beaucoup de peine à faire la somme entiere dont il avoit besoin : car le Seigneur de Craon , le Vicomte de Rohan , Robert de Beaumanoir, Charles de Dinan , l'Évêque de Rennes & ses autres amis se cotiserent tous pour le tirer d'affaire une bonne fois. Il reprit donc le chemin de Bordeaux avec cet argent : mais étant arrivé dans la Rochelle, il y trouva beaucoup de pauvres Chevaliers mal vêtus , qu'on y retenoit prisonniers. Ce spectacle le toucha si fort qu'il donna toutes les sommes qu'il avoit pour les racheter , ayant plus de soin de leurs personnes que de la sienne propre , aimant mieux demeurer engagé tout seul que de voir les autres dans la misere & la captivité. Il continua toujours son chemin pour aller à Bordeaux : mais comme il y arriva les mains vuides, il surprit fort le Prince de Galles, quand il luy dit qu'il ne luy restoit pas un denier de tout l'argent qu'il avoit apporté de Bretagne , & qu'il croyoit l'avoir fort utilement employé pour procurer la delivrance de tant de braves gens qu'il avoit vus dans les prisons de la Rochelle. Le Prince luy témoigna que c'étoit pecher contre le bon sens , & le jugement que d'en user de la sorte : puis qu'un prisonnier doit commencer par rompre ses chaînes , avant que de son-

G g ij

ger à briser celles des autres. Bertrand l'assûra que ses amis ne luy manqueroient pas au besoin : qu'il attendoit dans peu des nouvelles & esperoit que Dieu beniroit la charité qu'il avoit faite à ceux qu'il avoit tiré de la servitude & de la disgrâce, dans laquelle il les avoit trouvez.

Son attente ne fut pas vaine là dessus : car peu de temps après il arriva des gens à Bordeaux qui comptèrent toute la somme dont on étoit convenu pour la rançon de Guesclin. Le Prince demanda par curiosité d'où l'on avoit tiré si tôt tant d'argent. Le Tresorier répondit que la liberté de Bertrand étoit si precieuse & si necessaire : que s'il s'agissoit de dix millions pour le racheter, toute la France se seroit volontiers épuisée pour sa delivrance. Enfin Bertrand sortit de Bordeaux sans y laisser la moindre dette & remportant avec soy le regret & l'estime de toute la Cour, & de toute la Ville, il se rendit à Brest où il appella son Frere Olivier, les deux Mauny, le Chevalier de la Houffaye, Guillaume de Launoy. Ce fut là qu'il assembla bien mille combattans, à la tête desquels il se mit, & passant par Roncevaux il entra dans l'Espagne, & s'alla raffraichir avec eux quelque temps dans sa Comté de Molina.

De là sans perdre temps il se rendit à grandes journées devant Toledé au Camp du Roy Henry, qui n'avoit pas encore beaucoup avancé le Siege de la Place : quoy qu'il eût avec luy le Besque de Vilaines, & l'Archevêque de la Ville. La resistance des Assiegez avoit été jusques là fort opiniâtre : parce que le Gouverneur étoit tout à fait dans les interêts du Roy Pierre, & quand il sortoit de la Citadelle pour parler aux Bourgeois, il prenoit si bien ses précautions auprès d'eux, qu'avant que de descendre dans la Ville, il luy falloit donner en otage cinq, ou six des Principaux de Toledé : parce qu'il apprehendoit qu'ils ne se faussent de sa Personne, & ne l'obligeassent à se rendre. Pierre étoit cependant à Seville, où il s'étoit retiré depuis son retour du Royaume de Belmarin. Ce malheureux Prince y étoit allé dans le dessein d'en tirer du secours dans la decadence de ses affaires, &

pour l'obtenir, il ne rougit point de faire deux infâmes démarches. La première ce fut l'alliance qu'il n'eut point de scrupule de contracter avec un Roy infidelle : la seconde ce fut la promesse qu'il fit de renier la Foy même de JESUS-CHRIST, si l'on luy donnoit du secours. On s'obligea sous ces deux étranges conditions, de luy mener dix mille Sarrazins pour faire lever le Siege de Tolède. Les Assiegez sur l'avis qu'ils en eurent se proposerent de se partager en deux : que la moitié demurerait pour garder la Ville, & que l'autre iroit au devant du secours.

Le Besque de Vilaines ayant eu le vent de cette resolution se tenoit au guet pour les observer : il les apperçut sur la pointe du jour sortans de la Ville pour aller joindre le Roy Pierre, & pour soulager d'autant Tolède, où la famine commençoit à faire une étrange ravage. Le Besque s'alla poster dans une embuscade à dessein de les couper dans leur passage & de les tailler en pieces : il prit si bien là dessus ses mesures, qu'il les chargea lors qu'il y pensoient le moins, dont il en tua la meilleure partie : le reste fut pris, ou mis en fuite. Quand ceux qu'on avoit laissé dans la Ville, virent cette grande defaite, ils firent sonner le Tocsin pour courir aux armes. Leur porte étoit encore ouverte, & leur chaîne lâchée : ce qui donna cœur aux Assiegeans pour se présenter aux barrières, ayans le Roy Henry à leur tête, qui tenoit un dard dans sa main, le lançoit contre les Bourgeois, leur reprochant leur felonnie de l'avoir trahy de la sorte pour se donner à son ennemy qui venoit d'abjurer le Christianisme, & les menaçant de les faire tous pendre sans pardonner à pas un d'eux tous, s'ils se laissoient prendre d'assaut, & que pour ce qui regardoit les Juifs & les Sarrazins, il les feroit sans remission brûler tous vifs. Ce Prince poussant toujours son cheval & les gens contr'eux les recoigna jusques dans leurs portes.

Le Gouverneur encore plus aigry de toutes les tentatives d'Henry fit jeter une grêle de cailloux & de pierres sur luy criant à pleine tête que tous ses efforts étoient vains : puis qu'il étoit resolu de se faire ensevelir sous les ruines de

la Ville de Toledé plutôt que de la rendre : qu'ils mangeroient leurs chevaux pour vivre , & que quand cet aliment viendrait à leur manquer , ils se mangeroient eux mêmes : & qu'il n'y avoit que la mort du Roy Pierre qui pût le rendre Maître de la Ville. Henry ne se rebuta point de toutes ces rotomontades Espagnoles. Il fit recommencer l'assaut avec plus de chaleur , & le continua jusqu'à la nuit avec la dernière opiniâtreté : mais outre que les murailles de Toledé étoient fort hautes & fort épaisses , & les fosses fort profonds. Les Assiegez esperans du secours à tous momens se defendoient fort vigoureusement. Le Besque de Vilaines s'avisa d'un stratagème pour faire hâter la reddition de la Place en intimidant les Bourgeois. Il fit planter autant de potences à la veüe des Assiegez qu'il avoit de leurs prisonniers dans ses mains , & ne se contentant pas de cet appareil menaçant il en fit monter à l'échelle plus de deux douzaines qui passèrent par les mains des bourreaux. Ce spectacle horrible les épouvanta si fort , qu'un des plus riches Bourgeois de la Ville demanda de parler à Henry priant qu'on fit suspendre cette funeste execution , jusqu'à ce qu'il eût entretenu ce Prince sur une affaire importante qu'il avoit à luy communiquer. Il ne se fut pas plutôt présenté devant luy , qu'Henry luy demanda d'où venoit cet acharnement que ceux de Toledé avoient à luy résister. Ce Bourgeois, l'assura que s'il vouloit luy donner la vie il luy reveleroit un secret qu'il étoit nécessaire qu'il sçût. Ce Prince luy promit de bonne foy qu'il ne le feroit point mourir s'il luy disoit sans déguisement tout ce qu'il sçavoit. Cet homme luy dit que le Roy Pierre avoit obtenu de celui de Belmarin dix mille hommes qui venoient par mer à leur secours , & que Pierre luy même étoit en personne à la tête de vingt mille Sarrazins qui marchaient de nuit , & ne paroissent point de jour , se cachans dans les bois & dans les forêts , où ils vivoient des provisions qu'ils avoient apportées de chez eux , & qu'ils esperoient le surprendre & venir fondre sur luy devant Toledé , lors qu'il y penseroit le moins.

Henry voulant profiter d'un avis si essentiel, écrivit à Bertrand tout le détail de cette affaire, & le conjura de se rendre incessamment avec tout son monde auprès de luy, pour conférer ensemble sur les mesures qu'ils prendroient pour repousser Pierre. Bertrand monta tout aussitôt à cheval avec ce qu'il avoit de Bretons, tous gens d'élite & fort determinez. Il fit une si grande diligence, qu'Henry scût bientôt sa venue, dont il eut une grande joye : parce qu'il comptoit fort sur l'expérience & la valeur de Guesclin, qui ne fut pas plutôt arrivé, qu'il envoya des Espions pour observer le mouvement que l'Armée de Pierre pouvoit faire. Il apprit qu'il étoit sorti de Seville avec dix mille Espagnols, & qu'il avoit encore dans son Armée plus de vingt mille autres hommes tant Juifs que Sarrazins, & qu'il approchoit de Tolède. La nouvelle étoit sûre, & de plus l'Amiral du Roy de Belmarin venoit de débarquer avec dix mille hommes fort aguerris. Celuy-cy les présentant au Roy Pierre, luy déclara qu'il avoit ordre de luy dire de la part de son Maître qu'il luy envoyoit ce secours, à la charge qu'il garderoit fidèlement les deux paroles qu'il luy avoit données fort solennellement, dont la première étoit de renoncer de tout son cœur à la Foy de JESUS-CHRIST, & d'embrasser celle de Mahomet, & la seconde l'engageoit de prendre sa Fille en mariage, & de la faire couronner Reine d'Espagne, & qu'en exécutant ces deux conditions, on luy livreroit entre les mains la Personne d'Henry qu'il pouroit ensuite faire pendre comme un larron. Pierre luy promit qu'il exécuteroit ponctuellement tout ce que son Maître attendoit de luy sans se démentir là dessus, le priant que tout fût prêt : afin que marchans toute nuit, ils pussent surprendre ce Bâtard devant Tolède à la pointe du jour.

Bertrand étoit aux écoutes, & n'étoit qu'à deux lieues de là dans une embuscade. Il dépêcha des Couriers à Henry, pour luy dire qu'il luy conseilloit de laisser la Reine sa Femme & l'Archevêque avec quelques Troupes devant Tolède, & d'en décamper tout doucement & sans bruit avec ce qu'il

avoit de gens des plus determinez & des plus intrepides, pour venir sans sonner trompette, couper Pierre dans son chemin, tandis qu'il l'attaqueroit par derriere de son côté. Ce Prince goûta fort le conseil de Bertrand, & monta bientôt à cheval pour l'exécuter, le mouvement qu'il fit ne fut pas si secret, qu'un Espion n'en donnât bientôt la nouvelle à Pierre. Cela luy donna quelque chagrin : mais comme il n'étoit plus temps de faire un arriere-pied. Il voulut pousser jusqu'au bout le dessein qu'il avoit entrepris Il se mit donc en devoir d'encourager les gens au combat. Pierre étoit monté sur un Tygre dont le Roy de Belmarin luy avoit fait present & qu'il avoit eu du Roy de Damiette. C'étoit un fort beau cheval de Syrie, si vîte à la course qu'on ne pouvoit jamais atteindre le cavalier qui le montoit, & d'ailleurs si infatigable qu'il ne se ressentoit presque point de la marche de toute une journée. Les deux Armées s'étans rencontrées se choquerent toutes deux avec une égale vigueur, il falloit voir l'acharnement que les deux Freres avoient l'un sur l'autre. La haine & l'ambition dont ils étoient remplis tous deux les animoit encore à combattre avec plus de chaleur. Pierre s'élança tête baissée la lance à la main tout au travers de ses ennemis, renversant à droite & à gauche tout ce qui se presentoit devant luy.

Ce cheval fougueux sur lequel il étoit monté, faisoit plus de la moitié de l'exécution : le Belque de Vilaines arrêta toutes ses saillies, en se presentant devant luy la hache à la main. Sa contenance fut si fiere que ce Prince n'osant pas se commettre avec luy, prit le party de reculer & de rentrer dans le gros de ses Troupes, pour s'y mettre à couvert du bras de ce Chevalier qui faisoit un fort grand fracas dans cette mêlée. Henry payoit aussi fort bien de sa personne. L'Amiral de Belmarin qui tenoit pour Pierre, étoit aussi fort redouté, tout le monde s'ouvroit devant luy pour luy faire place au milieu du combat, tant ses coups étoient formidables, & les Troupes d'Henry commençoient à plier, quand Bertrand secondé de son Frere Olivier, des deux

deux Mauny, du Brave Carenloüet, & de tous ses Bretons rétablit le combat & vint fondre sur Pierre & sur ses Espagnols & ses Sarrazins avec tant de furie qu'il en éclaircit tous les rangs à grands coups de sabres & d'épées. Ce succès releva beaucoup le courage & les esperances d'Henry, qui s'attacha particulièrement à l'Amiral, qu'il perça d'outre en outre de sa lance. Ce coup mortel le fit tomber à terre, & les Sarrazins voyans leur General abbattu perdirent cœur à ce spectacle, & ne combattirent plus qu'avec beaucoup de tiédeur & de découragement. Ce Carenloüet dont nous avons parlé fit une action qui fut d'un grand poids pour les affaires d'Henry : car rencontrant sous sa main Jean de Mayeul principal Conseiller du Roy Pierre, & qui avoit tout son secret, il luy donna de sa hache un si grand coup sur l'épaule, qu'il le fendit presque par le milieu du corps, & le fit tomber mort à terre. Le Besque de Vilaines voyant la bravoure de Carenloüet, ne put s'empêcher de luy dire *benoite soit la Mere qui te porta.*

Pierre fut si touché de la perte de son Favory, qu'il ne se posséda plus du tout. La crainte & l'étonnement le saisirent si fort, qu'il s'alla cacher dans un bois fort épais & se mit à couvert de peur d'être assommé comme les autres. Il eut le déboire d'appercevoir de là, la déroute de tout son monde & la terre jonchée d'Espagnols, de Juifs, & de Sarrazins à qui l'on venoit de faire mordre la poussière. Cette défaite fut si grande, que de dix mille Sarrazins que l'Amiral avoit amenez, il n'en resta pas seulement cinq cens. Il ne s'agissoit plus pour achever cette victoire, que de dénicher Pierre de cette forêt dans laquelle il étoit entré fort avant pour s'y mieux garantir du danger qui le menaçoit : mais Bertrand craignant qu'il n'y eut là quelque embuscade n'osa pas entreprendre de l'y forcer. Il se contenta de détacher quelques coureurs auxquels il donna l'ordre de faire la Guerre à l'œil, & de voltiger au tour de la forêt pour voir s'ils ne découvroient rien. Pierre s'appercevant qu'on le cherchoit eut recours à la vitesse de son cheval que jamais on ne put

H h

atteindre, tant il gaignoit les devans sur ceux qui le poursuivoient. Il fit dessus une si grande traite qu'il arriva le soir à Montesclaire, dont il sortit bientôt après s'y être un peu raffraichy, tant il apprehendoit que Bertrand ne luy vint tomber sur le corps. Henry poulsuivant toujourns sa victoire arriva jusqu'à Montesclaire, & se presenta devant cette Ville enseignes déployées. Il trouva bon de mettre pied à terre pour se rendre aux barrières, & tâcher d'engager le Gouverneur à luy rendre la Place, se persuadant qu'après une si grande victoire cet homme se verroit obligé de ceder au torrent, il ne se trompa pas dans son esperance : car après qu'il l'eut un peu cajolé en disant qu'il luy scauroit bon gré s'il luy ouvroit ses portes, & reconnoitroit fort honnêtement l'obeissance qu'il attendoit de luy dans ce rencontre : qu'après avoir pris Toledé & gagné la Bataille sur Pierre, il se promettoit qu'il ne balanceroit pas à se donner à luy. Le Gouverneur se fit un merite de la necessité dans laquelle il se voyoit de ne luy pas disputer l'entrée de sa Ville, il vint au devant de luy, pour luy en presenter les clefs avec beaucoup de soumission. Ce Prince n'y voulant pas faire un fort long sejour n'y coucha qu'une nuit seulement, & pour recompenser le Besque de Vilaines qui l'avoit si bien servy jusqu'alors, il luy fit present du Domaine de cette Place.

Le lendemain toute l'Armée d'Henry, decampa de là pour continuer sa marche & s'asûrer de tous les Forts qu'elle pouroit recontrer sur sa route. Ce Prince encourageoit tout le monde à bien faire, promettant de grandes recompenses à ceux qui se signaleroient davantage & que personne n'auroit sujet de se plaindre de luy quand il auroit achevé cette Guerre. Tous ses Generaux l'asûrerent qu'ils poursuivroient Pierre jusqu'à la Mer, & qu'ils ne mettroient point les armes bas qu'ils ne l'eussent livré dans ses mains mort ou vif. Comme Henry se reposoit avec tous ses gens auprès d'une Abbaye fort riche : un Espion luy vint dire qu'il trouveroit Pierre à Montiardin, qu'il avoit veu tout auprès de la porte de cette Ville. Cette nouvelle les fit tous re-



monter à cheval pour aller après. Ce Prince fugitif avoit fait les derniers efforts pour s'emparer de cette Place : mais le Gouverneur luy en avoit fermé les portes en luy donnant mille maledictions & luy reprochant que ce n'étoit pas sans raison que tout le monde l'abandonnoit à cause de ses cruautéz & de son apostasie : qu'il étoit bien raisonnable qu'ayant renié JESUS-CHRIST, tout le monde le reniât aussi. Ce Commandant poussant encore plus loin l'indignation qu'il avoit contre luy, jura que tandis qu'il vivroit il ne souffriroit pas qu'il mît jamais le pied dans sa Ville, & que s'il ne se retiroit au plutôt il le feroit écraser sous une grêle de cailloux & de pierres. Cet infortuné Prince voyant qu'il perdoit son temps auprès de cet homme qu'il ne pouvoit fléchir, & plaignant son malheureux sort poursuivit tristement son chemin ne sçachant plus où donner de la tête, Mais il n'eut pas plutôt fait six lieües que rencontrant un Espagnol il luy demanda qui il étoit, & où il alloit, ce Cavalier luy répondit qu'il avoit ordre de le venir trouver de la part de Ferrand Comte de Castres & du grand Maître de Saint Jaques pour luy dire qu'ils approchoient avec quinze cens hommes d'armes pour le secourir.

Cette agreable aventure le fit respirer un peu dans sa disgrâce, voyant qu'il luy venoit une ressource à laquelle il ne s'attendoit pas. Il renvoya l'Espagnol sur ses pas pour dire à Ferrand Comte de Castres qu'il n'oublieroit jamais le bon office qu'il luy vouloit rendre, & qu'il le joindroit au plutôt pour assembler leurs forces contre leurs communs ennemis. Pierre fit tant de diligence qu'il trouva ce Comte qui se rafraichissoit avec toute sa Cavalerie dans un pré proche d'une fontaine, où ils avoient mis pied à terre, & fait leurs logemens de Feuillées pour se garantir de la grande chaleur. Le cheval Tygre sur lequel il étoit monté le fit aussitôt reconnoître. Il en descendit pour embrasser le Comte & le grand Maître de S. Jaques, auxquels il fit un triste recit de toutes les fâcheuses aventures qui luy avoient été suscitées par Henry, Bertrand, le Bef-

H h ij

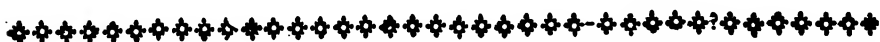
que de Vilaines & les autres. Le Comte luy témoigna qu'il entroit tout à fait dans ses peines & qu'ils n'étoient armez ny luy, ny les siens que pour l'en tirer. Tandis qu'ils s'entretenoient ainsi de leurs affaires, il vint un courier qui leur dit qu'il paroïssoit assez près de là, un petit corps de deux cens hommes d'armes, qui s'étoient approchez pour étudier la contenance qu'ils faisoient. Pierre s'imaginant que ce seroit un beau coup de filet que de faire tomber ce petit nombre de gens dans une embuscade, pria le grand Maître de Saint Jaques de prendre seulement cinq cens hommes pour les aller surprendre & les charger. Ce General se mit à la tête de pareil nombre de Gendarmes, & pour n'être pas découvert, il s'alla poster avec eux derriere une haye, & leur commanda de descendre de leurs chevaux, afin qu'on les aperçût moins.

Carenloüet qui marchoit à la tête de ces deux cens hommes, & qui ne se défioit pas du piege qu'on luy tendoit, donna justement dans l'embuscade, & comme il vit qu'il ne pouvoit pas éviter le combat, il s'y prepara de son mieux, en rangeant ses gens & les mettant en état de se bien defendre, & criant à haute voix *Guesclin*, sçachant que ce nom seul étoit si redoutable aux Espagnols qu'il ne falloit que le prononcer pour les faire trembler. Il ouvrit le combat le premier, en poussant son cheval contre le grand Maître de Saint Jaques, sur la tête duquel il déchargea son sabre avec tant de force & tant de fureur, qu'il abbattit par terre & le cheval & le Cavalier, après l'avoir fort dangereusement blessé. Carenloüet & ses gens n'eurent pas beaucoup de peine à l'achever & à le laisser mort sur le champ. Les Espagnols voyans leur General par terre s'acharnerent avec plus de rage sur ceux qui l'avoient tué. Le desir de la vengeance les rendit encore plus intrepides, & plus déchaînez sur les François qu'ils surpassoient si fort en nombre, qu'ils étoient pour le moins cinq contre deux. Ces derniers furent accablez par la multitude. Carenloüet voyant que tout son monde étoit battu sans ressource, se jetta luy neuvième à pied dans

les bois , & se coulant au travers des ronces & des épines, il s'ensanglanta le visage & les mains pour se cacher , & se garantir de la mort. Les Espagnols étant demeurez les maîtres du Champ du Combat , enleverent le corps du grand Maître de Saint Jaques & luy firent des funerailles proportionnées à sa qualité. Carenloüet demeura toujours tapy dans la forêt, jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirez & que le peril fût passé. Quand il ne vit plus personne là autour , il marcha toute nuit à pied à travers champ sans passer par les grands chemins , & se rendit enfin à l'Armée de Bertrand , auquel il compta la disgrace qu'il venoit desfuyr : mais aussi qui n'avoit pas peu coûté aux ennemis : puis qu'ils avoient perdu le grand Maître de Saint Jaques, Capitaine qui s'étoit aquis beaucoup de reputation dans la Guerre. Guesclin le consola beaucoup en luy disant que la mort de ce General étoit d'un plus grand poids au bien de leurs affaires , que la deroute de deux cens hommes & que les Armes étant journalieres , on ne pouvoit pas toujours reüssir , il détacha quelques coureurs ensuite pour observer la marche & la contenance de Pierre.

Aussitôt qu'il eût appris qu'il approchoit , il rangea son monde en Bataille pour aller au devant. La mêlée fut rude d'abord : mais Bertrand fit tant d'efforts , & paya si bien de sa Personne , qu'il fit plier les Troupes de Pierre , qui se vit contraint de prendre la fuite , & de se sauver à son tour dans les bois avec Ferrand Comte de Castres & quelques trois cens hommes. C'étoit à qui gagneroit au pied , & feroit plus de diligence pour s'evader. Le Comte Ferrand étoit au desespoir de ne pouvoir suivre le Roy Pierre qui le devançoit d'une lieüe tout entiere , à cause de la vireffe de son cheval. Quand il le vit bien loin sur une montagne ; il prit à l'instant la resolution de l'abandonner & de le laisser là , se souvenant que toutes les affaires étoient découës , & qu'il ne faisoit pas sûr pour luy d'être davantage dans ses interêts. Cette consideration luy fit aussitôt tourner bride du côté de la Galice , où il prit le party de se retirer , se contentant d'être à.

l'avenir le spectateur de la tragedie qui devoit faire perir le Roy Pierre, sans y vouloir faire aucun Personnage. Ce malheureux Prince après avoir couru quelque temps à perte d'haleine, tourna visage pour voir ce qui se passoit : mais il fut bien étonné, quand il s'aperçut que personne ne le suivoit, & qu'il restoit tout seul abandonné de tout le monde : il vomit mille blasphêmes, & donna mille maledictions à ce prétendu Bâtard qui le poursuivoit avec Bertrand & le Besque de Vilaines : mais son Tygre plus vîte qu'un Cert, & qui ne se lassoit jamais le tira d'affaire, & courut avec tant de force, qu'il le mena jusqu'à Monracut, petite Ville dans laquelle il n'osa pas coucher ny s'y enfermer, de peur d'être livré par les habitans à ses ennemis.



## CH A P I T R E XXVIII.

*De la grande Bataille que BERTRAND gagna sur le Roy Pierre, qui cherchant du secours chez les Sarrazins, tomba malheureusement entre les mains d'un Juif, auquel il fut vendu comme esclave.*

**C**E Prince infortuné n'osant pas entrer dans les Villes dans un équipage si triste & sans aucun cortège, & craignant de se donner à connoître, de peur d'être trahy, rodoit tout seul tout au tour des bois, & côtoyoit la Mer, dans le dessein d'y trouver quelque vaisseau pour s'embarquer, & se mettre à couvert par là de la poursuite de ses ennemis. Il se rendit tout exprès à un Port que l'on nommoit Orbrie. Ce fut là qu'il rencontra par hasard une Fregate qui devoit aller en Syrie. Pierre demanda de parler au Pilote, qu'il pria tres-humblement de luy vouloir sauver la vie, luy disant que s'il luy faisoit cette grace il luy donneroit plus d'argent que

né valloient toutes les marchandises dont il avoit chargé son vaisseau : le Pilote voulut sçavoir quel étoit l'homme qui luy parloit, *le plus malheureux* luy dit-il *qui fut jamais au monde, traînant par tout ma mauvaise fortune.* Cette réponse ne fit qu'augmenter la curiosité du Personnage, qui ne voulut pas se payer de ces vagues paroles. Il le pressa de ne le pas tenir plus longtemps en suspens, luy témoignant qu'il avoit bien la mine d'être quelqu'un des fuyards qui s'échappoient de la dernière Bataille. Pierre luy avoua de bonne foy que sa conjecture étoit véritable, & qu'il avoit été si malheureux que tous ses Gens l'avoient abandonné. Le Pilote voulut absolument qu'il luy dît le nom qu'il portoit, ajoutant qu'il luy paroïssoit homme à n'avoir pas toujours eu les pieds dans un boisseau : que le cheval sur lequel il étoit monté, le faisoit bien voir.

Tandis que ce pauvre Roy cherchoit à gagner l'esprit du Pilote, afin qu'il le reçût dans son vaisseau sans qu'il fût obligé de luy reveler, ny son nom, ny sa condition, tout l'enigme fut demêlé par un Juif natif de Seville, nommé Salomon, qui se presenta là pour s'embarquer avec les autres, & regardant Pierre au visage il le reconnut tout d'abord : il commença par le maltraiter de paroles, l'appellant cruel, inhumain, sanguinaire, abandonné du Ciel & de la Terre pour avoir fait mourir sa propre femme la meilleure Princesse du monde : Après qu'il se fut longtemps déchaîné contre Pierre en injures : il en vint des paroles aux effets, commandant à ses gens de le saisir au corps, & de le jeter vif dans la Mer, disant qu'après avoir perdu son Royaume, il avoit encore mérité de perdre la vie. Quatre valets se mirent aussitôt en devoir d'exécuter cet ordre severe : deux le prirent par les bras, & les deux autres par les jambes, & le tenoient déjà suspendu en l'air pour le plonger dans l'eau, quand ce malheureux cria qu'il donneroit tant d'or & tant d'argent à tous ceux qui s'étoient embarquez dans cette Fre-gate, qu'il les feroit riches pendant toute leur vie, s'ils luy vouloient sauver la sienne. Le Juif ouvrit l'oreille à ses plain-

tes, & se promettant de s'enrichir s'il avoit ce Prince en son pouvoir : il declara qu'il le vouloit acheter comme son esclave, & qu'il payeroit le prix de sa personne argent comptant : ce qui fut executé sur l'heure : si bien que par un juste châtiment de la Providence divine, ce malheureux Roy tomba tout d'un coup dans la servitude, & se vit sous l'obeissance d'un homme, qui devint maître de sa vie & de sa mort, le pouvant vendre, battre, & même tuer impunément.

Henry cependant étoit toujours avec la Reine sa Femme & l'Archevêque devant Toledé, dont ils n'avoient point abandonné le Siege tandis que Bertrand & le Besque de Vilaines, étoient aux mains avec Pierre. Ces deux Généraux après avoir remporté la Victoire, les vinrent rejoindre devant cette Place sans leur pouvoir donner aucunes nouvelles certaines de ce qu'étoit devenu ce malheureux Roy, ne sçachans s'il étoit encore mort ou vif. Ceux de Toledé étoient aux abois, les vivres leur manquoient, & les maladies emportoient beaucoup de soldats de leur Garnison, les Bourgeois mêmes n'en étoient pas exempts. Le secours qu'on leur avoit promis, & qu'ils attendoient avec la dernière impatience ne paroissoit point. Les uns étoient dans la résolution de se rendre : les autres intimidés par le Gouverneur, qui les avoit menacé de la mort, en cas qu'ils en parlaient, n'osoient pas ouvrir la bouche là dessus, dans l'incertitude où tout le monde étoit, quel party il y avoit à prendre, ou de se rendre, ou de se défendre. Un Sarrazin trouva le secret d'entrer dans la Ville par une poterne, pour leur dire en quelle affiette étoient les affaires. Grand nombre de Bourgeois s'assemblerent en foule auprès de luy pour en apprendre des nouvelles. Il leur declara qu'il venoit de Seville & que les gens des trois Loïs, c'est à dire les Chrétiens, Juifs, & Sarrazins, l'avoient chargé de leur dire que Pierre étoit allé jusqu'au Royaume de Belmarin, pour en amener un fort gros secours, & qu'il étoit même arrivé déjà dans Seville, tant de Sarrazins que toutes les Auberges & les Hôtelleries regorgeoient de soldats. Le Gouverneur  
tout

tout à fait devoüé à Pierre & qui fut present au rapport de cette nouvelle, encouragea les Bourgeois à ne point perdre patience , & les menaça de mettre plutôt le feu dans la Ville que de souffrir qu'on songeât seulement à capituler. La plupart des Habitans ne s'accommodoient pas de la persévérance de ce Commandant, & craignoient fort d'être pris d'assaut & d'essuyer la cruauté du soldat vainqueur, à qui l'on donne la licence de faire tout impunément : car Henry battoit toujours la Ville avec douze machines de Guerre qu'il avoit fait faire.

Cependant le Roy Pierre s'étant tiré de la servitude à force d'argent , s'étoit rendu dans Salamanque à grandes journées pour demander du secours au Roy de Belmarin ou de Leon. Quand ce dernier sçut sa venuë, il luy fit dire de luy venir parler. Pierre le trouva dans son Palais , assis au milieu d'une foule de Seigneurs qui luy faisoient fort respectueusement leur cour. Ce pauvre Roy luy fit une profonde reverence & luy fit de son mieux la peinture de ses malheurs. Il luy parla d'Henry, comme d'un Usurpateur qui l'avoit chassé de ses Etats par les armes d'un nommé Bertrand Chevalier Breton, qui s'étoit mis à la tête de tous les vagabonds de France, avec lesquels il avoit fait des incursions dans son Royaume , dont il luy avoit enlevé les plus belles Villes & pris les Fortereffes les plus importantes. Il le pria de le secourir dans le besoin pressant où il le voyoit. Ce Souverain luy répondit tout haut qu'il le feroit tres volontiers : mais qu'il falloit auparavant qu'il executât les deux promesses qu'il luy avoit faites, dont la premiere étoit d'abjurer la Foy de J E S U S - C H R I S T & de se faire Mahometan. La seconde étoit d'épouser l'une de ses deux Filles, dont il luy donnoit le choix étant toutes deux également belles, & là dessus il commanda qu'on les fit venir, afin qu'il vit laquelle seroit le plus à son gré , elles entrèrent dans la chambre se tenans toutes deux par la main , fort superbement parées, portans sur leurs têtes des couronnes d'un or arabe le plus pur & le plus fin, dans lesquelles étoient en-

châssées des pierres precieuses & des grosses Perles d'un prix inestimable. Le Roy leur Pere les fit asseoir toutes deux auprès de luy qui paroissoient dans cette Salle comme deux Idoles, à qui l'on alloit donner de l'encens. On fit toucher en leur presence les luts les violes & tous les autres instrumens de Musique, afin que l'oreille & les yeux recevant dans le même temps un égal plaisir, le Roy Pierre sentit en luy même un plus grand desir de posséder quelqu'une des deux, l'une s'appelloit *Mondame* & l'autre se nommoit *Marie*.

Tandis que ce Prince les contemploit toutes deux, avec une admiration toute particuliere, le Roy de Belmarin levant son Sceptre fort haut, luy dit, que puis qu'il étoit vray qu'un Bâtard l'avoit dépouillé de ses Etats, il étoit resolu de l'y retablir en dépit de tous les Ghrétiens & du Dieu dont ils étoient les adorateurs : qu'il luy donnoit pour Femme sa Fille Mondaine, dont la beauté ne se pouvoit regarder sans qu'on se recriât, & que de plus il les feroit tous deux mener en Espagne escortez d'une Armée de trente mille Sarrazins, toutes Troupes choisies, & des meilleures de tout son Royaume. Pierre se croyant au dessus de ses affaires & de ses ennemis, leva la main pour faire l'exécrable abjuration de sa premiere Foy, protestant qu'il y renonçoit de toute l'étendue de son cœur & sans aucun déguisement, & qu'il embrassoit la Religion de Mahomet, comme celle dans laquelle il vouloit à l'avenir vivre & mourir. Le Roy de Belmarin tout à fait content de la declaration sincere qu'il venoit de luy faire, l'assûra que son Fils conduiroit le secours, & que c'étoit le Cavalier le mieux tourné de tout son Royaume, quoy qu'il n'eût encore que vingt ans. Il fit ensuite équiper une fort belle Flote dans laquelle il fit entrer de fort bonnes Troupes avec toutes les munitions necessaires de Guerre & de bouche.

Cet appareil se fit avec tant de bruit & de fracas, qu'il sembloir que tout cet armement se faisoit pour la conquête de l'Europe. Il arriva par hasard que deux Pelerins Chrétiens & Gascons qui revenoient de la Terre Sainte, où ils a-



voient accomplir le vœu qu'ils avoient fait de se transporter auprès du S. Sepulchre, pour y donner au Fils de Dieu des preuves de leur zèle & de leur piété, vinrent coucher dans la Ville de *Belmarin*, l'un des deux s'appelloit *Pierre Floron*, & l'autre *la Reolle*. Ils furent surpris de voir tous les apprêts que l'on faisoit avec tant de tumulte & d'empressement, & demanderent par curiosité ce que tout cela vouloit dire : on leur en apprit le sujet. Cette nouvelle leur fit de la peine. Ils eussent bien souhaité pouvoir en donner avis à Bertrand, afin qu'il se tint sur ses gardes, & se préparât à soutenir tous les efforts de la Guerre qu'on tramoit de faire contre luy. Ces deux Pelerins se mirent en tête d'aller eux mêmes annoncer en Personne tout ce qui se brasloit contre les Chrétiens. Ils se jetterent aussitôt en mer, sur un petit Bâtiment que le vent poussa si favorablement qu'ils surgirent en fort peu de temps à un Port d'Espagne nommé *Monfusain*. Ces deux hommes avoient intérêt de ne se pas trop découvrir : parce qu'ils étoient les Vassaux du Prince de Galles, qui avoit fait de grands ravages dans ce même País, quand il y étoit entré pour reprendre sur Henry toutes les Villes qui avoient secoué le joug de Pierre son ennemy. C'est la raison pour laquelle ils s'aviserent pour mieux cacher leur jeu de demander l'aumône, afin de devenir par tout moins suspects, & d'y avoir aussi plus d'entrée sous un pretexte si specieux,

Il y avoit une Citadelle à *Monfusain*, dont la Gouvernante étoit une fort belle Dame, d'une naissance distinguée, fort charitable & fort aumôniere. Quand elle eut attentivement regardé ces deux pretendus Gueux & qu'elle les eut interrogé sur leur voyage, & sur le dessein qu'ils avoient eu de se transporter dans la Terre Sainte, pour obtenir la remission de leurs pechez. Il luy sembla que ces gens raisonnoient si juste, & luy parloient de si bon sens qu'il luy prit envie de les retenir. Elle voulut se donner le plaisir de les faire manger en sa presence pour contenter la curiosité qu'elle avoit, d'apprendre ce qui se passoit en Jerusalem. Elle leur

demanda si les Chrétiens étoient toujours fort maltraitez des Turcs. Ils luy répondirent qu'ils étoient plus acharnez contre eux que jamais , depuis qu'ils avoient entendu dire qu'un Breton nommé Bertrand, homme fort intrepide & fort expérimenté dans la Guerre, avoit juré leur ruine & resolu de les venir attaquer dans le centre de leurs États , aussitôt qu'il auroit mis ordre aux affaires qui troubloient la France & l'Espagne. La Dame leur dit qu'elle connoissoit ce Bertrand , & qu'il commandoit les Troupes d'Henry devant Toledé , qui ne pouvoit pas encore tenir longtemps : parce que les Habitans étoient encore plus aux prises avec la famine qu'avec leurs ennemis , & qu'ils attendoient vainement un secours du Roy Pierre, que l'on croyoit avoir été depuis peu noyé dans la mer.

Ces Pelerins la détromperent là dessus en l'assurant que Pierre étoit encore tout plein de vie, qu'ils l'avoient vu depuis peu dans la Ville de Belmarin, faisant sa cour au Roy des Sarrazins pour en obtenir du secours contre Henry, qu'il pretendoit faire decamper de devant Toledé : qu'il avoit si bien réussi dans toutes les tentatives qu'il avoit faites auprès de ce Prince , que non seulement il luy avoit donné la plus belle de ses deux Filles en mariage : mais il luy avoit confié ses plus grands secrets , & promis un gros Corps de Troupes que son propre Fils devoit commander en Personne pour faire dénichier de devant Toledé toute l'Armée d'Henry : que dans quinze jours au plus tard tout ce monde devoit partir pour cette grande expedition. Cette nouvelle étonna beaucoup cette Dame qui prenoit une fort grande part aux intérêts d'Henry , dont elle étoit assez proche Parente du côté de la Mere de ce Prince. Elle crut qu'il étoit important de luy en donner avis au plutôt. Elle congédia les Pelerins , auxquels elle donna cinquante Doubles d'or pour continuer leur voyage, & resolut d'aller elle même de son pied trouver Henry dans son Camp, pour l'avertir du peril qui le menaçoit , se persuadant que quoy que la nouvelle ne fût

pas agreable il luy sçauroit toujours bon gré de son zele, & de luy avoir appris elle même tout ce qui se tramoit contre luy, pour luy donner le loisir de se precautionner contre une irruption qu'il ne sçavoit pas, & qui l'alloit infalliblement accabler.

Elle s'habilla donc en Pelerine pour marcher avec plus de liberté & moins de soupçon, prenant seulement deux personnes avec elle pour l'accompagner & la servir sur les chemins. Elle fit tant de diligence, qu'en peu de temps elle arriva devant Toledé, dont Henry continuoit toujours le Siege. Elle commença par demander à parler à la Reine à laquelle elle se découvrit, & qui la voyant ainsi travestie, luy fit aussitôt donner des habits proportionnez à sa qualité. Quand elle se fut un peu raffraichie, la Reine la mena dans la tente d'Henry son Epoux qui tenoit conseil avec les principaux Officiers de l'Armée, dans le dessein de partager ses forces: d'en laisser toujours la moitié devant Toledé, & d'envoyer l'autre devant Seville: parce qu'on sçavoit de bonne part que les Bourgeois étoient fort partagez entr'eux, les uns se declarans pour Henry, & les autres pour Pierre: & l'on esperoit qu'on feroit pencher la balance entiere du côté d'Henry, si l'on faisoit approcher de cette Ville une Armée en sa faveur. Leur conference fut fort à propos interrompue par la presence de cette Dame, qui par son discours leur fit connoître qu'ils avoient à deliberer sur un sujet plus important. Quand Henry l'apperçut il la vint embrasser aussitôt, & l'appellant sa belle Cousine, il luy demanda par quelle favorable avanture il avoit le bonheur de la voir dans son Camp. Elle luy fit bientôt comprendre que ce n'étoit pas en vain qu'elle l'étoit venue trouver. Quand il apprit tout le détail que les Pelerins venoient de luy faire, & le dessein qu'on avoit de luy faire incessamment lever le Siege de Toledé par le nombreux secours que Pierre avoit obtenu du Roy de Belmarin.

Ce surprenant avis troubla fort Henry tout d'abord, voyant que ces Troupes étrangères alloient rompre toutes

ses mesures. Bertrand luy remit l'esprit en le conjurant d'avoir confiance en Dieu qui ne l'abandonneroit pas , & luy donneroit toute sa protection contre un Prince apostat qui l'avoit renié. Ce Brave General que rien n'étoit capable d'ébranler , l'assûra que plus ils auroient d'ennemis, plus la victoire qu'il en remporteroit seroit illustre & glorieuse & que le Ciel le feroit triompher de tous ces Infidelles. *Et par Dieu* continua t'il, *puis que les Sarrazins viennent à nous, il ne nous les faudra point aller querir en Syrie, ne Saint Pierre à Rome, quand nous le trouvons à nôtre huis.* Il luy conseilla d'envoyer des coureurs par tout pour battre l'estrade & reconnoître le mouvement & la contenance que pourroient faire les ennemis , & le Roy Henry renvoya sa belle Parente avec de fort riches presens & un bon cortège. Les Espions & les coureurs qu'on avoit détachez rapporterent que vingt mille Sarrazins venans de Grenade avoient débarqué tout récemment au port de Toledé, à trois lieues au dessous de cette Ville dans le dessein de la secourir. Cet avis obligea Bertrand de tirer les meilleures Troupes du Siege, & d'y en laisser quelques unes : afin que les Assiegez ne s'apercevans point de ce mouvement, ne songeassent point à faire de sorties. La Reine resta toujours devant la Place avec l'Archevêque, faisant toujours continuer les travaux & les attaques à l'ordinaire, & ce qui pouvoit encore faciliter le succès du Siege, c'est qu'on avoit dressé contre la porte de Toledé une fort grosse Batterie, dont on empêchoit à force de traits, les Bourgeois & les Assiegez de sortir. Bertrand se mit cependant à la tête de ses plus belles Troupes accompagné du Besque de Vilaines & des deux Mauny, marchant en fort belle ordonnance contre les Sarrazins qui ne s'attendoient pas à soutenir sitôt le choc de ce fameux & redoutable Capitaine. Il les chargea d'abord avec tant de furie qu'il en coucha sept mille par terre, & fit prendre la fuite au reste, qui courut à perte d'haleine jusqu'au port pour remonter sur les vaisseaux qu'ils y avoient laissez & se mettre à couvert d'un plus grand carnage à la faveur de la Mer, & des vents.

Le butin qu'ils laisserent fut grand , les François vainqueurs le partagerent entr'eux avec joye. La justice distributive y fut fort gardée les tentes les pavillons, le bagage les armes, l'or, l'argent, & toutes les autres dépouilles furent dispensées à chacun avec tant d'ordre, de sagesse & d'équité que tout le monde fut content. Ces Troupes victorieuses & toutes fieres d'un si grand succès retournerent au Siege, se promettans bien que la prise de Toledé seroit la suite infaillible de cette glorieuse Bataille. Les Sarrazins qui s'en étoient échappés au nombre de treize mille, & qui s'étoient embarquez, allerent porter à Seville la nouvelle de leur défaite. Ils y trouverent le Roy Pierre qui ramassoit beaucoup de Troupes du Pais de Grenade qui jointes à leur debris, pouvoient bien monter à cinquante-mille hommes tant Juifs, Sarrazins, que Chrétiens natifs de Seville. Le jeune Prince de Belmarin se voyant à la tête d'une si belle Armée, croyoit que toutes les forces de l'Europe ne feroient point capables de luy résister, & comme elle étoit composée de trois Nations différentes, de Juifs, de Sarrazins & de Chrétiens, il dit au Roy Pierre qu'il ne vouloit commander que les Payens tout seuls, qui ne s'acorderoient jamais avec ceux d'une autre secte que la leur, & qu'il luy conseilloit de conduire les Juifs & les Chrétiens, dont il connoissoit mieux les inclinations & le genie que luy, quoy qu'il fût persuadé que toutes ces precautions seroient inutiles : parce que leurs ennemis voyans fondre tant de Gens sur eux abandonneroient aussitôt le terrain qu'ils occupoient devant Toledé, & ne manqueroient pas de prendre la fuite. Pierre qui connoissoit mieux que luy le caractère d'Henry, de Bertrand, & du Besque de Vilames : l'assûra qu'il n'en iroit pas ainsi, qu'ils avoient à faire à des Gens nourris dans les Combats, qui ne sçavoient ce que c'étoit que de reculer, & qui vendroient bien cherement leur vie : particulièrement ce Bertrand qui sembloit n'être né que pour les Barailles, dont il sortoit toujours avec avantage, & même sçavoit trouver dans sa défaite dequoy s'attirer de la gloire : tant il avoit accou-

tumé de bien payer de sa Personne dans toutes les occasions heureuses ou malheureuses : qu'il falloit donc songer à bien combattre, & que c'étoit un coup sûr que Bertrand ne se retireroit pas sans rien faire.

Tandis que ces deux Princes s'entrenoient ensemble là dessus, un Espion se détacha pour venir donner avis à Henry de tout ce qu'il leur avoit entendu dire, & de l'apprehension qu'avoit le jeune Prince de Belmarin, que les Chrétiens ne s'enfuissent aussitôt qu'ils les verroient approcher d'eux. Henry fit part à Bertrand du dessein que les ennemis avoient de leur venir tomber sur le corps, & le pria de luy donner un bon conseil pour sçavoir le party qu'il luy falloit prendre dans la conjoncture presente contre tant de forces, qui devoient apparemment les accabler. Guesclin le pria d'avoir bon courage, luy disant que s'il vouloit suivre la pensée qu'il avoit dans l'esprit, il battoit ses ennemis, & prendroit Toledé. Ce Prince l'assura qu'il defereroit aveuglément à tous ses sentimens s'il vouloit luy en faire part. Bertrand luy témoigna qu'il étoit d'avis que l'on prit les trois quarts de l'Armée campée devant la Ville, pour aller au devant de leurs ennemis, & que ces trois quarts fussent remplacez des Milices de la Campagne & du plat Pais : que les Assiegez voyans toujours un semblable nombre de gens devant leur Place, ne s'appercevroient point de ce changement : qu'il falloit ensuite tirer toutes les Garnisons voisines pour renforcer l'Armée qui marcheroit au devant de celle des ennemis, qui toute nombreuse qu'elle fût, n'étoit pas trop à craindre : parce qu'elle étoit composée de gens, qui n'étoient pas de même Pais, ny de même secte, ne s'accorderoient jamais bien ensemble, & seroient plus aisez à défaire, *ha ha* dit Henry *comme tu es Preud'homme !* Le Besque de Vilaines, & tous les autres Generaux se rangerent tous à l'avis de Bertrand, tombans tous d'accord qu'on n'en pouvoit pas ouvrir un plus judicieux. On se mit donc en devoir, non seulement de le suivre : mais de l'exécuter ponctuellement comme il avoit été projeté. L'on tira tout ce qu'on

qu'on put de Troupes des Garnisons voisines. On fit marcher au Siege tout ce qu'il y avoit de Païsans capables de porter les armes, & l'on mit en campagne les trois quarts de l'Armée, qui furent encore grossis par la jonction de tout ce qu'on put amasser de soldats des plus aguerris, qu'on avoit jetté dans les Villes & les Citadelles pour les defendre.

Bertrand ayant fait tous ces preparatifs, se mit en marche pour venir à la rencontre du Roy Pierre, dont ayant découvert de loin les Bataillons & les Escadrons, & même ayant entendu le hannissement des chevaux, il détacha vingt cinq Coureurs pour les observer de plus près, & luy rapporter ce qu'ils auroient veu. Ces gens s'allèrent poster à l'orée d'un bois qu'on appelloit le bois des Oliviers. Ils étudièrent de là tout à loisir le nombre, l'ordonnance, la contenance de cette formidable Armée devant laquelle ils ne croyoient pas que Bertrand pût tenir : ils se disoient les uns aux autres, qu'ils seroient infailliblement battus si leurs Gens en venoient aux mains avec Pierre, dont les forces les accableroient par la multitude. Un de ces vingt cinq plus brave que les autres & Breton de nation, dit qu'il vouloit éprouver par un combat singulier qu'il vouloit faire avec quelque cavalier de l'Armée de Pierre, Chrétien, Juif, ou Sarrazin, si la Bataille seroit heureuse pour Henry pre-tendant qu'il en seroit de même de la journée que de l'as-saut qu'il alloit faire contre un particulier des ennemis, jurant que s'il n'en rencontroit point dans les champs, il iroit faire cette bravade & ce défi jusqu'à l'Armée de Pierre. Il trouva bientôt l'occasion de s'en épargner le chemin : car il apperçut au même instant trois Sarrazins qui s'étoient détachés de leur Gros, pour mettre leurs chevaux en haleine & les faisoient bondir au milieu des champs, avec beaucoup de faste & d'orgueil. Cet Ecuyer Breton les alla morguer luy tout seul, & quand il fut auprès d'eux, il passa son épée tout au travers du corps de celuy qui luy paroissoit le plus fier, & le jetta par terre. Il voulut aller aux deux autres : mais il fut bien payé de sa temerité : car l'un d'eux nommé

*Margalan*, luy déchargea sur le bras un si grand coup de sabre qu'il le luy coupâ tout entier, & le fit tomber à terre avec son épée. Il couroit grand risque d'être tué, si ceux de l'embuscade n'eussent piqué leurs chevaux jusques là pour le secourir. Les deux Sarrazins les voyans courir à eux prirent aussitôt la fuite, dont il y en eut un qui fut atteint & massacré : l'autre ayant échappé, s'en alla répandre l'alarme dans l'Armée de Pierre, auquel il conta toute cette triste aventure : luy disant qu'il y avoit des Gens d'Henry retranchez dans le Bois des Oliviers. Pierre se le tint pour dit, & défendit à son monde de s'écarter : afin que chacun se préparât à bien payer de sa Personne dans cette journée.



## CHAPITRE XXIX.

*De la dernière Bataille que gagna BERTRAND sur le Roy Pierre, qui perdit dans cette journée plus de cinquante mille hommes, & qui fut ensuite assiégé dans le Château de Montiel où il se retira.*

**H**ENRY parfaitement instruit par ses Espions & coureurs de tout ce qui se passoit dans l'Armée de Pierre, disposa toutes choses au Combat, allant de rang en rang exhorter ses gens à bien faire & leur remontrant qu'il falloit employer les derniers efforts pour prendre Pierre mort, ou vif : de peur que s'il leur échappoit, il ne leur fuscitât encore de nouveaux ennemis : qu'il falloit que cette journée fût la dernière & le couronnement de toutes les autres : qu'ils avoient à combattre un Prince apostat, qui s'étoit rendu l'horreur & l'exécration de toute la Terre par ses cruautés & ses impietez : que le Ciel ne beniroit jamais les Armes de ce Meurtrier, dont les Troupes étoient composées d'Infi-



delles & de Juifs, tous ennemis du nom Chrétien, qui marchoient sans discipline, & vivoient entr'eux sans intelligence : qu'ils auroient bon marché de toutes ces canailles qui n'avoient rien de bon que les dépouilles qu'ils en esperoient, & qu'il y avoit lieu de croire que cette journée les feroit tous riches : que ceux enfin qui viendroient à perdre la vie dans cette Bataille, ne pouvoient mourir plus glorieusement, ny plus saintement : puis que ce seroit pour une cause non seulement fondée sur la justice, mais aussi sur la Religion : qu'on ne pouvoit mourir qu'une fois, & que dans ce rencontre le merite & la piété se trouveroient mêlées dans un même trépas, qui seroit regardé devant Dieu comme un Sacrifice.

Un discours si fort & si touchant fut interrompu par la voix publique de toute l'Armée, qui luy témoigna n'avoir point de plus grand desir que d'en venir aux mains incessamment. On alla donc de ce pas aux ennemis. Henry fut un peu surpris de voir la belle ordonnance de l'Armée de Pierre & la fière contenance de ceux qui la composoient. Il ne put s'empêcher de le témoigner à Bertrand, auquel il montra l'Etendard du jeune Prince de Belmarin : luy disant que s'il pouvoit tomber dans ses mains, jamais homme n'auroit fait une si belle prise : car il en auroit pour sa rançon plus d'argent qu'il n'y en avoit dans tout le Royaume d'Espagne. Guesclin luy répondit qu'il ne falloit faire quartier à personne : qu'il assommeroit tous les Juifs & les Sarrazins qu'il prendroit avec autant de flegme qu'un boucher tuoit ses beufs & ses moutons, & qu'à moins qu'ils ne demandassent le Baptême pour se faire Chrétiens, il n'en échapperoit pas un seul : que c'étoit dans cet esprit qu'il alloit combattre, & qu'il avoit pensé de ranger leur Armée dans cet ordre, sçavoir que le corps de Bataille seroit au milieu commandé par le Roy, l'Aile droite par luy même, & l'Aile gauche par le Besque de Vikames. Il n'y avoit dans toute cette Armée pas plus de vingt mille hommes. Le Roy Pierre en comptoit dans la sienne plus de cinquante mille, dont il fit cinq Batailles.

Quand il les eut rangé en belle ordonnance , il conjura le Fils du Roy de Belmarin de se surpasser dans cette occasion , le priant d'affronter comme luy tous les perils dans cette journée : parce que s'il pouvoit une fois vaincre Henry , la Couronne d'Espagne seroit affermie sur sa tête pour toute sa vie. Le jeune Prince l'assura par avance de la victoire , étant tous deux incomparablement plus forts que leurs ennemis , qui n'étoient pas deux contre cinq.

Tandis qu'ils s'échauffoient l'un l'autre à bien faire : un Capitaine Sarrazin les interrompit en disant qu'il ne devoient point douter du succès du Combat qu'ils alloient donner , & que le corps de Troupes qu'il commandoit n'ayant jamais pâly devant les Chrétiens , & ne se sachant ce que c'étoit que de reculer il leur répondoit de la victoire , & qu'Henry leur feroit bientôt voir ses talons. Pierre ne parut pas bien persuadé de tous ces avantages dont il se flattoit , luy représentant qu'il y avoit avec Henry deux intrepides Chevaliers , Bertrand & le Besque de Vilaines , dont le premier avoit pour Armories un Aigle de sable en champ d'argent , & le second arboroit dans ses enseignes un quartier d'Espagne , à cause de la Comté de Ribodien , dont Henry luy avoit fait présent : que ces deux Generaux ne fueroient jamais & vendroient cherement leur vie : que s'ils pouvoient tomber prisonniers dans ses mains , il ne leur donneroit jamais la liberté pour quelque rançon qu'ils luy voulussent offrir. Après qu'il eut achevé ce discours , le jeune Prince de Belmarin fit faire un mouvement à ses Troupes qu'il fit marcher droit à Bertrand , qui les voyant venir , dit à ses Gens. *Or sus mes amis vuez ces Gars qui viennent , & par Dieu qui peina en Croix , & le tiers jour suscita ils seront déconfits & tous nôtres.* Il fit aussitôt sonner ses trompettes avec un tres grand bruit , & le Besque de Vilaines fit aussi de son côté la même contenance. Ils donnerent tous deux contre les Sarrazins. Henry se chargea d'attaquer Pierre son ennemy se promettant bien de le joindre dans la mêlée , pour le combattre corps à corps & vuider

tout leur differend aux dépens de la vie de l'un ou de l'autre. Comme on étoit sur le point d'en venir aux mains, tous les soldats des deux Armées se disoient adieu les uns aux autres, & faisoient leurs prieres en se frappant la poitrine & se recommandans à Dieu dans un peril si present & si eminent.

La Bataille s'ouvrit par les Gens de trait des deux côtez. Quand cette grêle qui dura quelque temps eut cessé, l'on s'approcha de plus près, & l'on combattit pied à pied le sabre & l'épée à la main. Le Besque de Vilaines ayant descendu de cheval avec tout son monde qui suivit son exemple, se mêla dans la presse tête baissée pour aller chercher le Neveu du Roy de Belmarin, sur lequel il s'acharna particulièrement & luy déchargea sur la tête un si grand coup d'une hache qu'il tenoit à deux mains, qu'il le renversa mort. Et pousant toujours sa pointe, il fit une grande boucherie des Sarrazins, dont il coucha par terre la premiere ligne & écarta le reste bien loin. L'un des fuyards vint tout éperdu donner avis au Prince de Belmarin que dans cette déroute, on avoit assommé son Cousin germain. Cette nouvelle le desola fort. La rage qu'il en eut, le fit jetter tout au travers de tous les dangers pour venger s'il pouvoit, cette mort sur le Besque de Vilaines, qui sans s'épouventer de cette furieuse temerité là luy fit payer chèrement : car se presentant à luy pour luy renir tête, il luy donna tant de coups & de si pesans sur le casque, que sa tête en devenant tout étourdie l'homme en tomba pâmé sur la place. Une foule de Sarrazins coururent à luy pour le secourir, & le relever & l'envelopperent : de peur que ne se pouvant plus tenir sur ses pieds on ne l'achevât. Le dépit qu'ils eurent de voir leur Maître abbattu, leur fit tourner tête contre le Besque qui les soutint avec une valeur extraordinaire : mais il auroit à la fin succombé sous la multitude, si Bertrand ne fût venu le dégager & se joindre à luy dans le reste du Combat : si bien qu'ils ne faisoient eux deux qu'un seul corps de Troupes, avec lequel ils chargerent les Sarrazins avec un courage invincible. Bertrand crioit à haut voix, *Guesclin pour*

donner chaleur à la mêlée. Ses Bretons à ce signal redoublèrent leurs coups, & faisoient des efforts incroyables pour seconder leur General. Le Besque de son côté payoit aussi fort bien de sa personne encourageant ses soldats à bien faire par son exemple. Il avoit à ses côtez un de ses Fils qui se signaloit beaucoup dans cette Bataille, & qui donna tant de preuves de son courage & de sa valeur que le Roy Henry le fit Chevalier tout au milieu de l'action.

Ce Prince qui ne s'endormoit pas tandis que Bertrand, & le Besque faisoient des merveilles, tourna toutes ses forces du côté de Pierre, avec lequel il vouloit éprouver ses forces & mesurer son épée seul à seul, s'il le pouvoit démêler au milieu de ses Troupes. Ce Prince renegat étoit suivy de beaucoup de Chrétiens, & de Juifs, moitié Cavalerie, moitié Infanterie, monté sur un des meilleurs chevaux de toute l'Espagne. On voyoit de loin sur sa cote d'armes les Lions de Castille arbores avec beaucoup d'éclat. Henry qui se pretendoit Souverain de la même Nation, portoit aussi les mêmes armories, c'est ce qui fit qu'ils se reconnurent tous deux. La haine qu'ils avoient l'un pour l'autre causée par la compétence du Sceptre & par le violent desir de voir cette querelle vuidée par la mort d'un des deux, les obligea de s'attacher l'un à l'autre avec un acharnement égal. Pierre commença par vomir cent injures contre Henry, l'appellant Bâtard & faux traître qui s'étoit revolté contre luy, pour luy ravir son Sceptre & sa Couronne, & le menaçant qu'il ne sortiroit point de ses mains qu'il ne luy eût ôté la vie & ne luy eût mangé le cœur: ajoutant qu'il étoit le fils de la Concubine de son Pere Alfonso, & qu'il ne meritoit que la corde. Henry luy répondit qu'il en avoit menty par sa gorge: que sa Mere avoit été Femme legitime d'Alfonse, qui l'avoit fiancée par le Ministère de l'Archevêque de Burgos, & dans la présence des Principaux Seigneurs de la Cour: qu'il étoit sorti de ce Mariage & que ce Prince avoit reconnu la Dame sa Mere pour sa propre Femme durant toute sa vie: si bien que c'étoit à tort qu'il vouloit décrier sa naissance, à laquelle

*on ne pouvoit pas trouver des taches comme à la sienne.*

Quand il eut achevé ces paroles, il poussa son cheval avec beaucoup de roideur contre Pierre, tenant l'épée haute sur luy. Ces deux Rois se chamaillèrent longtems avec une égale furie sans remporter aucun avantage l'un sur l'autre : car leurs armures étoient si épaisses, qu'ils ne les pouvoient entamer : mais à la fin Henry fit de si grands efforts contre son adversaire, qu'il luy fit vuider la selle, & l'abbattit à terre. Il l'alloit achever en luy perçant les flancs de sa lance : mais les Sarrazins parerent le coup, & s'assemblerent en foule en si grand nombre autour de luy, qu'ils eurent non seulement le loisir de le remonter : mais encore d'envelopper Henry de tous côtez, qui se défendant contr'eux tous, & ne voulant pas reculer, crioit à son Enseigne & à ses Gens. Le bruit de sa voix les fit courir à luy d'une grande force. Le Combat se renouvela donc avec plus de chaleur qu'auparavant. Les deux Princes se rapprocherent avec un grand acharnement l'un sur l'autre. Ils étoient tous deux de fort rudes joüeurs. Pierre avoit une épée dans sa main plus trenchante & plus affilée qu'un rasoir, dont il voulut atteindre Henry : mais le coup porta sur la tête de son cheval avec tant de vigueur & de force que non seulement il la trencha : mais il abbattit en même temps & le cheval & l'Ecuyer. Henry qui n'avoit aucune blessure n'eut pas beaucoup de peine à se relever, & ses gens aussitôt luy presenterent une autre monture. Quand il fut remis à cheval il rallia toutes ses Troupes & les mena contre celles de Pierre, qui déjà toutes fatiguées d'un si long combat ne purent soutenir davantage le choc des Chrétiens, qui se tenoient si serrez qu'il étoit tout à fait impossible de les ouvrir, ny de les rompre, & qui venans à tomber sur les Sarrazins recrus, blesez & dispersez, en firent un fort grand carnage. Bertrand du Guesclin, le Besque de Vilaines, Guillaume Boitel, Alain de la Houffaye, Billard des Hostels, Morelet de Mommor, Carenloüet & les deux Mauny se signalerent beaucoup dans cette memorable journée, qui rendit les affaires de Pierre toutes déplorées.

& retablit entierement celles d'Henry.

Ce Prince apostat ouvrit trop tard les yeux sur son malheur. Il vit bien que la main de Dieu l'avoit frappé pour le punir de son impieté. Ce fut alors qu'il témoigna le déplaisir extreme dont il étoit touché, d'avoir si lâchement abjuré sa Religion pour suivre celle de Mahomet qui luy avoit attiré la perte de tous ses Etats, & le danger de perdre la vie après avoir perdu la Foy. Quand le Fils du Roy de Belmarin s'aperçut que toutes ses Troupes étoient défaites & en fuite, il fut contraint de se jeter tout à travers champ, & de s'aller cacher dans une forêt avec le debris de sa déroute. Pierre eut de son côté recours à la vitesse de son cheval & se retira dans le Château de *Montiel* avec seulement quatre cens hommes qu'il put ramasser: les autres Sarrazins étoient errans, épars, & dispersez par les campagnes. Et quand ceux de Seville les virent ainsi fuir, ils sortirent de leurs murailles & coururent sur eux les blesant à grands coups de dards, & leur disant mille injures, il ny eut pas jusqu'aux Juifs de la même Ville qui se mêlerent avec les autres pour les insulter, & leur reprocher la felonnie qu'ils avoient commise à l'égard d'Henry leur Roy legitime qu'ils avoient lâchement trahy pour suivre le party de Pierre, sur qui la malediction de Dieu venoit de tomber avec tant de justice. Henry cependant n'avoit rien plus à cœur que de terminer cette grande affaire par la mort de son ennemy. C'est la confiance qu'il fit à Bertrand au Besque de Vilaines & à tous les autres Generaux que toute cette victoire quelque glorieuse qu'elle fût ne luy donneroit pas une entiere satisfaction tandis que Pierre seroit encore en vie. L'incertitude dans laquelle ils étoient tous du lieu de sa retraite, les tint en balance assez longtemps, ne sachans quelle route prendre pour le chercher & le trouver : quand un Avanturier les tira de peine en leur apprenant que ce malheureux Prince étoit entré dans Montiel à la tête de quatre cens hommes, & qu'il s'étoit enfermé dans cette Place dans le dessein de s'y bien défendre.

Cette

Cette nouvelle leur donna l'esperance de l'envelopper là dedans comme dans un filet. Ce fut la raison pour laquelle Henry par le conseil de Bertrand , fit publier par toute son Armée que chacun le suivît sous peine de la vie sans partager les dépouilles & le butin qu'on avoit fait , jusqu'à ce qu'on eût pris le Château de *Montiel* & l'Oiseau qui'en avoit fait la cage. Ceux qui ne respiroient qu'après la part qu'ils pretendoient dans la distribution des bagages, des équipages & de tout l'argent monnoyé que les ennemis avoient laissé sur le Champ de bataille ne s'accommodoient gueres de cet ordre si precipité qui les empêchoit de satisfaire leur convoitise : mais il y fallut obeïr. Henry pour ne les pas décourager fit garder tout le butin , par cinq cens hommes d'armes , avec défense d'y toucher jusqu'au retour de la prise de ce Château. La diligence qu'il fit pour gagner Montiel fut si grande , que Pierre se vit investy par un gros Corps de troupes lors qu'il y pensoit le moins. Il fut bien étonné de voir que les Chrétiens plantoient le piquet devant cette Place & distribuoiént les quartiers entr'eux comme pour faire un Siege dans les formes , & n'en pòint décamper qu'ils ne s'en fussent rendus les Maîtres. Cet infortuné Prince se voyant pris comme dans une ratiere étoit extremement en peine comment il pouroit s'évader. Il demanda conseil au Gouverneur pour sçavoir quelles mesures il luy falloit prendre pour se tirer d'un si mauvais pas , luy disant que s'il pouvoit une fois avoir la clef des champs , il reviendrait dans peu fortifié d'un si puissant secours , que tous ses ennemis ne pouroient pas tenir devant luy. Le Commandant luy répondit que la Place manquoit de vivres & qu'il n'y en avoit pas encore pour quinze jours , après quoy l'on ne pouroit pas se defendre de se rendre à la discretion d'Henry.

Ce fut pour lors que Pierre repassant dans son esprit toutes les cruautéz qu'il avoit exercées dans son regne , le meurtre detestable qu'il avoit commis sur la personne de sa propre Femme , la credulité superstitieuse qu'il avoit eüe

pour les Juifs , & le secours qu'il étoit allé chercher chez les Infidelles , dont il avoit embrassé la malheureuse secte. Il vit bien qu'il avoit comblé la mesure de ses iniquitez & que le Ciel pour le punir de toutes ses impietez , & de tous ses crimes l'alloit livrer entre les mains de son ennemy , qui bien loin de luy pardonner se feroit un plaisir de le faire mourir , pour n'avoir plus de Competiteur à la Couronne , & regner ensuite dans une securité profonde. Il faisoit reflexion sur l'état pitoyable auquel l'avoient réduit Bertrand , le Besque de Vilaines , & les autres Partisans d'Henry qui sans eux auroit succombé necessairement sous les forces qu'il avoit amenées du royaume de Belmarin. Ce malheureux Roy tomba dans une grande perplexité d'esprit voyant qu'à moins qu'il n'eût des aîles pour voler comme les oiseaux , il ne pouvoit aucunement échapper des mains de ses ennemis. Les vivres manquoient dans la Place , & les Assiegez n'étoient point en état de faire de sorties , ny de forcer aucun quartier. D'ailleurs pour rendre la prise de Pierre immanquable , Henry fit bâtir un mur assez haut tout autour du Château de Montiel , & les Assiegeans veilloient avec toutes les precautions imaginables afin que personne n'entrât dedans , ny n'en sortît. Pierre voyant que la Garnison pressée par la famine parloit secrettement de se rendre & de le livrer , il assembla les principaux Officiers qui commandoient sous luy dans ce Château , les conjura de tenir encore durant quinze jours & les assûra qu'avant que ce terme fut expiré , il leur ameneroit un secours si considerable qu'il tailleroit les Assiegans en pieces , & feroit lever le Siege de la Place. Ces Gens luy remontrèrent qu'il étoit absolument necessaire qu'il leur vint bientôt un renfort. parce qu'ils seroient aux abois avant quinze jours , & que dans ce besoin pressant ils seroient forcez de capituler avec Henry pour faire avec luy leur condition la meilleure qu'il leur seroit possible.

Pierre leur promit qu'il reviendrait si tôt , qu'il les tireroit de cet embarras. Il concerta donc avec eux qu'il partiroit



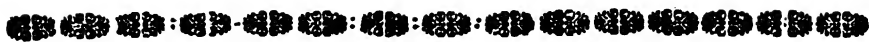
la nuit luy sixième, il fit charger sur des fourgons, son or, son argent & ses meubles les plus précieux dans le dessein de lever de nouvelles Troupes : quand même il devroit épuiser pour cela tous ses coffres. Les Assiegeans ne sçavoient pas que Pierre avoit la pensée de tenter une évasion : car ils avoient seulement appris qu'il y avoit dans la Place une grande disette. Cependant Bertrand croyant cette Place imprenable à moins que ce ne fût par assaut, voulut abréger chemin disant à Henry qu'il luy conseilloit d'envoyer un Trompette à Pierre pour le sommer de luy rendre la Place, & luy proposer un accommodement entr'eux qui seroit : que Pierre luy cederait la Couronne , à condition qu'Henry luy donneroit quelque Duché dans l'Espagne, pour avoir dequoy subsister honorablement. Ce conseil n'étoit pas fort agreable à Henry qui avoit tout à craindre de Pierre s'il avoit une fois la vie & la liberté : car il le connoissoit remuant, ambitieux & perfide : mais les obligations qu'il avoit à Bertrand luy firent avoir pour luy la complaisance de prêter l'oreille à cet avis , & de le suivre avec beaucoup de docilité : quoy que ce fût avec quelque repugnance. Il donna l'ordre à l'un de ses gens de s'aller presenter aux barrieres , pour faire à ce Prince une proposition qui luy devoit être fort agreable & fort avantageuse : puis qu'il étoit perdu sans ressource. Cet homme se coula jusques sous les murailles de la Place , & fit signe de son chapeau qu'il avoit à parler au Roy Pierre

Ce malheureux Prince ne pouvant s'imaginer que dans l'état où étoient les choses, Henry voulût avoir pour luy la moindre indulgence , regarda ce message comme un piege qu'on luy tendoit, & se persuada qu'il ne se faisoit, que pour appréhender au vray s'il étoit dans la Place en Personne. C'est ce qui le fit résoudre à se faire celer, commandant que l'on répondît qu'il y avoit longtemps qu'il en étoit sorti : car il se promettoit sur ce pied que les Assiegeans le croyans dehors leveroient le piquet de devant ce Château pour le chercher ailleurs, & qu'il pourroit par là s'évader ensuite à coup sûr. En effet

Ll ij

le Commandant vint parler au Trompette pour l'asûrer qu'il y avoit plus de douze jours que le Roy Pierre étoit party pour aller chercher du secours , pretendant revenir bientôt sur ses pas avec de si grandes forces, que les Assiegeans seroient trop foibles pour luy résister. Cette nouvelle étoit assez plausible pour y ajouter foy. Henry la croyant véritable , en tomba dans un grand chagrin , craignant d'avoir manqué le plus beau coup du monde , & dont l'occasion ne se pourroit de longtems recouvrer. Le Comte d'Aine comptant là dessus, luy conseilla de lever le Siege : mais Bertrand opina bien plus juste & plus judicieusement , quand il luy dit qu'il étoit persuadé que Pierre étoit encore là dedans , & que comme il apprehendoit de tomber vif entre ses mains, il avoit inventé cette ruse & ce mensonge pour le faire décamper de là : qu'il ne luy conseilloit pas de donner si bonnement dans ce panneau : car quand même la sortie de Pierre seroit véritable , il ne devoit pas abandonner pour cela le Siege qu'il avoit entrepris : puisque ce seroit faire un arriere-pied qui seroit capable de decréditer la reputation de ses Armes , qu'il falloit entretenir dans le public de peur qu'on ne vint à rabattre beaucoup de l'estime qu'on avoit de sa valeur. Ces raisons parurent si fortes à Henry , qu'il prit la resolution de ne jamais partir de là qu'il ne se fût rendu tout à fait Maître de Montiel , quand il se devoit morfondre devant avec toutes ses Troupes durant tout l'hyver. Voulant enfin trouver dans la mort & le supplice de Pierre le couronnement de tous ses desirs , & la fin de tous ses peines, il donna donc tous les ordres nécessaires , afin qu'on fit de nouveaux efforts contre cette Place , & qu'on employât toute la vigilance possible pour empêcher ce Prince apostat de sortir de Montiel , qu'il vouloit avoir vif ou mort : afin qu'il ne restât plus personne capable de luy disputer la Couronne qui luy appartenoit.





## CHAPITRE XXX.

*De la Prise du Roy Pierre par le Besque de Vilaines comme il sortoit furtivement du Château de Montiel pour se sauver.*

**L**E Roy Pierre demeurant toujours enfermé dans le Château de Montiel, & ne sçachant point comment en sortir sans tomber dans les mains de ses ennemis, choisit le temps de la nuit pour en faire celui de son evasion, se promettant de se dérober à leur vigilance, à la faveur des tenebres. Il ne voulut point s'embarrasser de son équipage; de peur que cela ne le fit découvrir : mais seulement partir luy sixième : afin que marchans tous ensemble à fort petit bruit, ils pussent plus facilement surprendre ceux qui les observoient, & se couler furtivement jusqu'au près des murailles, où ils sçavoient qu'il y avoit une brèche, dont l'ouverture leur devoit servir de porte pour gagner les Champs. Il se mit donc à pied avec les autres tenans tous, leurs chevaux par la bride, & descendans tout doucement de ce Château situé sur un haut rocher, ils arriverent sans aucun danger jusqu'à ce mur qu'on avoit fait nouvellement bâtir tout exprés pour fermer toutes les issues qui pouroient faciliter la fuite de Pierre. Ils n'avoient pas mal debuté jusques là : mais par malheur ils rencontrèrent quelques Gens du Besque de Vilaines qui se promenant au pied du Château, prêterent l'oreille à quelque bruit qu'ils entendirent, & furent aussitôt en donner avis au Besque, qui les renvoya sur leur pas avec ordre d'observer ce qui se passoit. Il fit en même temps armer tout son monde dans l'opinion qu'il avoit que les Assiegez avoient envie de faire une sortie. Ces Gens luy vinrent rapporter qu'ils avoient veu six hommes approcher d'un mur, où il y avoit un grand trou qui leur ouvroit le chemin de la Campagne tout à découvert : le Besque s'imaginant que ce pouvoit être le Roy

Ll iij

Pierre , se rendit aussitôt sur le lieu fort clandestinement , & suivant pas à pas un Cavalier qu'il ne pouvoit qu'entrevoir : il le saisit au corps comme il alloit passer la brèche en luy disant *je ne sçay qui vous êtes : mais vous ne m'echapperez pas*. Pierre se mit sur la defensive , & tâcha de luy donner d'un poignard dans le ventre : mais le Besque en ayant aperçû la lueur , le luy arracha des mains , en jurant que s'il ne se rendoit sur l'heure , il ne le marchanderoit pas , & que s'il faisoit encore la moindre resistance , il luy passeroit son épée jusqu'aux gardes au travers du corps.

Pierre se voyant pris , tâcha de fléchir le cœur du Besque en luy declarant sa misere & son infortune , & luy declinant ingenuement son nom , le pria de luy vouloir sauver la vie , luy promettant de luy donner trois Villes , douze Châteaux & douze mulets chargez d'or. Un autre plus interessé que le Besque se seroit laissé tenter à de si belles offres : mais toutes ces richesses ne furent point capables d'ébranler sa fidelité. Ce brave General luy répondit qu'il n'étoit point capable de faire une lâcheté semblable , & qu'il le meneroit à Henry. Ce fut alors que pour s'assurer davantage de sa Personne il le prit par le pan de sa robe. Le Vicomte de Rovergue arriva là dessus , & voulut mettre aussi la main sur luy de peur qu'il n'échappât , s'offrant de le lier d'une corde s'il en étoit besoin : mais le Besque le pria de le laisser tout seul avec sa capture , & dont il viendrait bien à bout sans le secours de personne. Le Vicomte indigné de ce que le Besque ne vouloit pas partager avec luy l'honneur de l'avoir pris , luy dit qu'il ne l'avait pas fait prisonnier de bonne Guerre : mais par artifice & par surprise. Le Besque le regardant fierement luy répondit que s'il pretendoit luy en faire un crime , & l'accuser de quelque supercherie dans cette prise il se feroit faire raison l'épée à la main quand il voudroit en vuident tous deux leur differend dans un duel. Le Vicomte le radoucit en luy témoignant qu'il ne trouveroit pas son compte à se battre avec luy. Le Besque mena donc cet illustre Captif dans la tente d'Alain de la Houffaye , qui s'esti-

ma fort honoré de ce qu'on l'avoit choisy pour garder un dépôt de certe importance, il felicita le Besque sur le bonheur qu'il avoit eu de faire une si riche proye : luy disant qu'on alloit souvent à la chasse sans trouver un gibier de cette consequence, & *qu'il avoit bien rencontré coutel pour sa gaine.* Vilaines appella sur l'heure un de ses veneurs nommé Gilles du Bois, qu'il envoya tout aussitôt avertir Henry, qu'il avoit dans ses mains le Prince apostat qui luy disputoit sa Couronne.

La joye que ce messager luy donna fut si grande, que pour le recompenser d'une si agreable nouvelle, il se dépouilla d'un fort beau manteau qu'il portoit & le luy mettant dans les mains, il luy dit que ce present qu'il luy faisoit n'approchoit pas du merite qu'il s'étoit fait auprès de sa Personne, en luy annonçant une chose qui l'alloit rendre heureux pendant toute sa vie. L'impatience qu'il avoit de voir son ennemy sous sa puissance le fit monter precipitamment à cheval sans se soucier, s'il étoit suivy de quelque cortège : quelques-uns de ses Officiers coururent pour le joindre, & ne le pas laisser seul. Il alla droit à la tente d'Alain de la Houssaye, dans laquelle il trouva le Besque de Vilaines, & beaucoup d'autres Seigneurs qui s'étoient assemblez là pour sçavoir ce qu'ils feroient de Pierre. Quand Henry l'aperçut dans leurs mains, l'impatience qu'il avoit de s'en défaire, & la colere qui luy fit monter le sang au visage luy firent porter la main sur une dague qu'il avoit sur soy pour en poignarder le malheureux Pierre : mais le Besque de Vilaines luy retint la main pour l'en empêcher en luy remontrant que Pierre étoit son prisonnier, & que les loix de la Guerre vouloient qu'on luy en payât la rançon devant qu'il sortît de ses mains, & que tandis qu'il seroit en sa puissance il ne souffriroit pas qu'on luy fit aucun outrage Henry luy promit de le satisfaire là dessus audelà même de son attente & qu'il luy feroit compter des sommes proportionnées à la qualité du prisonnier qu'il luy livreroit. Il n'en fallut pas davantage pour obliger le Besque à luy lâcher Pierre.

Aussitôt qu'Henry s'en vit le Maître , il commença par luy taillader le visage de trois coups de dague avec lesquels il le mit tout en sang. La honte & le déplaisir que ce pauvre Prince eut de se voir ainsi maltraité, luy fit faire un coup de desespoir & sans plus songer au déplorable état de sa condition qui le rendoit esclave de son ennemy, il se jetta sur luy le colleta d'une si grande force & avec tant de rage qu'ils tomberent tous deux à terre , Henry dessus luy.

Ce dernier qui ne s'étoit pas desaisy de sa dague, faisoit les derniers efforts pour luy donner de la pointe dans le petit ventre : mais Pierre avoit une cotte de mailles qui le mettoit à l'épreuve des coups qu'Henry luy portoit , & tachoit de luy arracher le poignard des mains : afin de l'en pouvoir percer à son tour. Bertrand arriva tandis qu'ils étoient ainsi l'un sur l'autre , & cria qu'on vint vite dégager le Roy de dessus ce Prince apostat qui devoit mourir avec infamie. Ce fut alors que le *Bâtard d'Anisse* Creature d'Henry courut à son Maître & le prenant par la jambe il le releva , Pierre resta couché par terre , & tiroit à la fin d'une blessure qu'il avoit reçue d'un coup qui n'avoit pas porté à faux comme les premiers , Quand Henry le vit en cet état , il commanda qu'on luy trenchât la tête. Un Ecuyer Espagnol se presenta là qui luy demanda la permission de l'expedier pour se venger d'un pareil supplice qu'il avoit fait souffrir à son Pere pour jôûir de sa Mere à coup sûr. Henry luy fit signe de l'exécuter au plutôt, le Cavalier luy separa la tête du corps en un moment en presence de tout le peuple qui se trouva là. Le tronc fut laissé sur la place. L'Espagnol ficha la tête au haut de la hache dont il s'étoit servy pour obeïr à l'ordre d'Henry qui fit couvrir le corps de son ennemy d'un méchant drap de bougran , & commanda qu'on le pendit à une des Tours de ce Château de Montiel qui luy ouvrit ses portes , & se rendit à luy dès qu'il sçut que Pierre pour lequel il tenoit , étoit demeuré prisonnier après sa défaite.

Le supplice de ce Prince apostat devoit rendre le calme  
à

à Henry , & le rétablir sur le Trône n'ayant plus de compétiteur qui le luy disputât. On luy conseilla de faire porter la tête de Pierre dans Seville : afin qu'en la montrant à tout le peuple de cette grande Ville il ne doutât plus de sa mort. La chose fut exécutée comme elle avoit été projetée. Les Bourgeois voyans cette tête odieuse qui avoit causé tant de troubles , ne se contenterent pas de se soumettre à l'obéissance d'Henry : Mais ils s'acharnerent avec tant de rage sur ce pitoyable reste de ce malheureux Prince qu'ils le jetterent dans la rivière : afin qu'ôtant de devant leurs yeux un objet si mal agreable , la memoire en fût abolie pour jamais. Henry ne croyoit pas qu'ils pousseroient si loin la haine qu'ils portoient à son ennemy , dont il vouloit faire voir la tête dans Toledé comme dans Seville : se promettant que les habitans ne balanceroient point à se rendre après ce spectacle qui feroit la decision de tout , & les obligeroit sur ce pied à ne plus reconnoître d'autre Souverain que luy seul. C'est la raison pour laquelle il eût fort souhaité d'avoir dans ses mains cette preuve infailible qui leveroit tous les doutes qui pourroient rester de la mort de son ennemy. Bertrand luy conseilla de retourner incessamment au Siege de Toledé pour finir toute cette Guerre par la prise de cette Ville qui tenoit encore pour Pierre. Toutes les Places qu'il rencontra sur sa route luy ouvrirent leurs portes , & toute la Noblesse du plat Pais luy vint presenter ses hommages. Toutes les Garnisons des Forteresses luy en venoient presenter les clefs , il ne restoit plus que Toledé , dont Bertrand meditoit la conquête pour couronner toutes celles qu'il avoit déjà faites en faveur d'Henry.

Tandis que ce fameux General y appliquoit toutes ses pensées , il vint un Gentilhomme de la part du Roy de France qui luy dit qu'il avoit ordre de son Maître de luy marquer qu'il eût à se rendre au plutôt en personne à sa Cour , & qu'il assemblât le plus de Troupes qu'il pourroit : parce que la France avoit un extreme besoin de secours contre les Anglois , qui ne se soucians point de garder la treve faite

M m

avec eux s'étoient répandus dans le Boulonnois , dans la Guienne , & dans le Poitou , qu'ils ravageoient avec des hostilités inouïes , & que Robert Knole s'étoit vanté de faire bientôt voir les Leopards d'Angleterre sous les murailles de Paris. Bertrand luy répondit qu'il étoit étonné comment un si grand Roy souffroit ces avanies dans le centre de ses Etats : ayant une si nombreuse & si belle Noblesse dans son Royaume , qu'il pouvoit faire monter à cheval contre ses ennemis. Le Gentilhomme l'assûra que c'étoit bien l'intention de sa Majesté : mais qu'elle le vouloit mettre à la tête de toutes ses Troupes : se persuadant qu'elle ne pouvoient être commandées par un General plus fameux , ny plus expérimenté que luy : que même son Maître avoit dessein de luy donner l'épée de Connétable : parce que le Seigneur de Fiennes qu'il avoit honoré de cette première dignité militaire , étoit si vieux & si cassé qu'il n'étoit plus en état d'en exercer les fonctions : enfin que la nouvelle qu'il luy annonçoit étoit si véritable qu'il la verroit confirmée par les patentes & les dépêches de sa Majesté dont il étoit porteur & qu'il avoit ordre de luy mettre en main. Bertrand ouvrit aussitôt le paquet, il trouva qu'il quadroit mot pour mot à tout ce que le Gentilhomme luy avoit avancé sur la lecture que luy en fit son Secrétaire : car Bertrand comme j'ay déjà dit ne sçavoit pas lire. Il régala cet agreable Deputé de fort beaux presens , & fit aussitôt récrire au Roy qu'il s'alloit disposer à faire tout ce que sa Majesté luy faisoit l'honneur de luy commander , & chargea le même Gentilhomme de luy porter cette réponse.

Henry qui n'étoit pas encore maître de Toledé , ne s'accommodoit pas de cette nouvelle que luy donna Bertrand. Il le pria devant que de songer à le quitter de vouloir couronner en sa faveur ce qu'il avoit si généreusement commencé : luy disant qu'il ne restoit plus rien à prendre que Toledé : afin qu'il luy fût redevable de sa Couronne entière. Guesclin brûloit d'envie d'aller au plutôt en France : mais il ne pouvoit honnêtement abandonner Henry qui le conjuroit de rester.



parce qu'il sçavoit que la presence & la reputation de Bertrand étoient d'un grand poids pour le succès de ce Siege. On tint donc conseil de Guerre pour deliberer sur les moyens de se rendre dans peu maître de Toledé. Bertrand fut d'avis qu'il falloit presenter devant cette Ville l'Etendard de Pierre : afin que les Bourgeois à ce spectacle ne doutassent plus de sa mort , ou de sa défaite. On suivit son conseil , & quand le Gouverneur de la Place apperçut cette enseigne , il demanda du haut des murs ce que tout cela vouloit dire. Henry se presenta pour démêler cet énigme en luy témoignant qu'on luy vouloit apprendre par là , que le Roy Pierre avoit été battu pris , & non seulement décapité : mais sa tête jettée dans un bras de Mer par les Habitans de Seville , qui n'avoient pû souffrir devant leurs yeux cet objet de leur execration. Le Gouverneur ne voulut point deferer à cette nouvelle : se persuadant que cette enseigne étoit contrefaite , & que c'étoit un piège qu'on luy avoit tendu pour l'obliger à se rendre sur ce leurre grossier. Il jura qu'il ne rendroit la Place qu'à son Maître Pierre. Henry se voyant pressé par Bertrand à qui les pieds brûloient , tant il avoit d'empressement d'aller en France , répondit à ce Commandant , que si dans quatre jours il ne luy apportoit les clefs de Toledé , il le feroit traîner mort sur la claye , tout au tour de la Ville comme il alloit ordonner qu'on fit de l'Etendard de Pierre. En effet après l'avoir fait promener longtemps sous les murailles de Toledé couché contre terre , il le fit déchirer aux yeux des Assiegez & jeter dans un fossé.

Ce spectacle qui devoit intimider ce Commandant , ne fit que l'endurcir encore davantage dans sa premiere obstination : car il declara qu'avant que de se rendre , les Assiegez mangeroient de cinq hommes l'un , pour se garantir de la famine qui commençoit à les travailler. Ils avoient en effet déjà consommé chiens , chats , chevaux , & toutes autres bêtes. Ils en étoient même réduits à sortir la nuit en cachette pour paître les méchantes herbes qui croissoient auprès des fosses. L'opiniâtreté de ce Gouverneur fut si grande

qu'il laissa perir plus de trente mille hommes tant Chrétiens, & Juifs, que Sarrazins, qu'une faim canine emporta du monde. Les Assiegans avoient tenté tous les artifices imaginables pour obliger la Garnison de Toledé à sortir sur eux, faisant par deux fois semblant de se retirer dans l'esperance que retournans tout d'un coup sur les Assiegez, ils pourroient rentrer avec eux pêle mèle dans la Ville & s'en rendre les Maîtres par ce stratageme : mais les Habitans de Toledé ne donnoient point dans tous ces pièges. Bertrand se lassant de toutes ces longueurs voulut prendre congé d'Henry, pour aller à Paris auprès du Roy son Souverain qui l'avoit mandé : mais Henry le conjura tant de rester encore jusqu'à ce que Toledé fût pris, qu'il ne put honnêtement s'en défendre, & pour expedier affaire, il opina là dessus d'une maniere si sensée, que tout le monde se rendit à son avis. Il dit qu'il falloit envoyer l'Archevêque dans cette Ville pour parler aux Bourgeois, dont il étoit le Père & le Pasteur, & leur faire serment la main sur la poitrine que Pierre étoit mort. Il estima que la parole d'un si grand Prelat feroit plus d'effet dans leurs esprits pour les engager à se rendre, que toutes les machines de Guerre qu'ils avoient employées contr'eux : & que si les Bourgeois ne vouloient pas deferer à l'autorité d'un homme dont le témoignage ne leur devoit point être suspect. Il falloit leur proposer de députer quelques-uns d'entr'eux pour aller à Seville s'informer de la verité du fait, si Pierre étoit mort ou non.

Cet expedient étoit toutafait bien trouvé. L'Archevêque eut ordre de s'aller presenter aux portes de la Ville qui luy furent aussitôt ouvertes pour le faire entrer. Il leur fit une remontrance si pathetique, & des sermens si sinceres & si grands, que le Gouverneur même n'osant plus douter de tout ce qu'il disoit, invita tous les Bourgeois à reconnoître Henry pour leur Maître & leur Souverain : puis que Pierre étoit mort. Chacun témoigna l'empressement qu'il avoit à luy rendre hommage. Henry fit son entrée dans Toledé où il fut reçu de ses nouveaux Sujets avec beaucoup

de respect & de joye. Le Commandant luy presenta les clefs de sa Place avec bien de la soumission, que ce Prince luy rendit genereusement en l'exhortant de luy être fidelle à l'avenir, comme il avoit esté au Roy Pierre. La reddition de Torlede mit Bertrand dans une entiere liberté de se rendre en France, & de prendre congé d'Henry, qui luy fit de fort beaux presens pour reconnoître les importans services qu'il luy avoit rendus, & qui n'alloient à rien moins qu'à luy remettre la Couronne sur la tête. Il le pria de trouver bon qu'il luy donnât quatre Chevaliers qui le suivroient jusqu'à la Cour de France, pour presenter à sa Majesté beaucoup de joyaux & de fort beaux bijoux qu'il avoit dessein de luy envoyer, l'assurant que quand il auroit conquis le reste de l'Espagne, il mettroit en Mer une fort belle Flote pour le secourir contre les Anglois, & comme Bertrand faisoit état de mener avec soy son Frere Olivier, les deux Mauny, la Houffaye, Carenloüet, & Guillaume Boitel pour l'expedition qu'il alloit faire en France, Henry luy témoigna qu'il luy feroit plaisir de luy laisser au moins le Besque de Vilaines, & son Fils: afin qu'il pût achever avec eux les conquêtes qu'il avoit à faire pour se rendre le Maître absolu de toute l'Espagne. Bertrand y donna les mains volontiers, & se separa de ce Prince avec toutes les demonstrations de tendresse, & d'amitié, ne pouvans tous deux retenir leurs larmes comme s'ils avoient un pressentiment de ne se revoir jamais plus.

Guesclín prit d'abord le chemin de sa Duché de Molina pour y mettre ordre à ses affaires avant que de partir pour France. Il dépêcha toujours en attendant, un Courier au Roy pour le prier de luy pardonner, s'il avoit jusqu'icy tardé si longtems à le venir joindre avec toutes les forces qu'il alloit amasser avec toute la diligence qui luy seroit possible, l'assurant qu'il entreroit au plutôt dans son Royaume par l'Auvergne, & par le Berry pour donner Bataille aux Anglois, & les dénicher de la France. Le Roy perdoit patience, & luy envoyoit Couriers sur Couriers: afin qu'il se

hâtât de venir incessamment. Enfin pour le presser encore davantage il dépêcha Messire Jean de Berguettes son grand Chambelan, pour luy venir donner avis qu'il n'y avoit point de temps à perdre : que la France avoit plus besoin que jamais d'un fort prompt secours, depuis qu'il étoit entré dans la Picardie plus de vingt mille Anglois sous la conduite de Robert Knole, & que Thomas de Grançon, Hugues de Cau-relay, Cressonval, Gilbert Guisfard, & Thomelin Tolisset, avec beaucoup d'autres Généraux avoient déjà percé jusques dans le fonds de la Champagne, & de la Brie : que d'ailleurs le Prince de Galles étoit en campagne à la tête de fort belles Troupes pour faire la Guerre au Duc d'Anjou, qui se trouvoit fort en peine de luy résister : & qu'enfin toute la France alloit devenir la proie des Anglois, un théâtre de tragedies où l'on alloit porter le fer, & le feu, s'il ne se dépêchoit de courir incessamment à son secours : que sa propre gloire & même son intérêt particulier, l'appelloient à cette expedition : puis qu'il ne seroit pas plutôt arrivé à la Cour, que sa Majesté luy mettroit entre les mains l'épée de Connétable. Bertrand luy répondit qu'un si grand Roy luy faisoit plus d'honneur qu'il n'en meritoit : qu'il alloit là dessus faire toutes les diligences imaginables pour le satisfaire : mais qu'il étoit nécessaire qu'il s'assurât auparavant de la Forteresse de Soria, devant laquelle il alloit mettre le Siege : & qu'aussitôt qu'il l'auroit prise, il passeroit par le Languedoc, pour prêter la main au Duc d'Anjou que le Prince de Galles harceloit, & que cela fait, il se rendroit à grandes journées auprès de sa Majesté, pour luy donner des preuves de son zèle & de son obéissance, & sacrifier sa vie même pour son service.

Ce fut dans cette veüe qu'il s'alla présenter devant cette Forteresse, où ses deux cousins Alain, & Jean de Beaumont faisoient les derniers efforts pour la prendre, & n'en pouvoient venir à bout, quelques assauts qu'ils eussent donnez : parce que les Assiegez se defendoient avec une opiniâtreté invincible. Ils avoient déjà passé deux moix en vain

devant cette Place : mais Bertrand se persuadant qu'on n'avoit pas bien pris toutes les mesures, ou qu'il y avoit trop de tiedeur du côté des Assiegeans, dit en son patois à ses deux Cousins, *A Dieu le veut & à Saint Yves ; nous avons des Gars, ainçois que repaïsons en France.* Il fit aussitôt sonner la charge, & tirer contre les Assiegez si fortement & si longtemps, que ceux des rampars n'osoient se découvrir toutafait : mais se contentoient de laisser tomber sur les Assiegeans qui se trouvoient au pied des murailles des pierres d'une prodigieuse grosseur, & des pièces de bois fort épaisses pour les accabler sous leur pesantour : si bien que beaucoup de soldats en étoient écrasés, ou du moins fort endommagés. Bertrand s'appervant que cela les rebutoit, leur faisoit reprendre cœur en leur disant que les bons vins étoient dans la Place : qu'il leur en abandonnoit le pillage s'ils la pouvoient prendre : qu'il y avoit là beaucoup d'or & d'argent qui seroit entr'eux partagé fort fidèlement : si bien qu'il n'y auroit pas un soldat qui ne retournât riche en France, avec chacun deux ou trois bons chevaux comme s'ils étoient Chevaliers. Ces amorces les firent retourner à la charge avec une nouvelle vigueur montans sur des échelles, & se couvrans la tête & le corps de leurs boucliers. Bertrand voulut aussi payer d'exemple se mêlant avec eux pour les encourager par sa présence. Tous les Braves voulurent être aussi de la partie. Le Seigneur de la Houffaye, les deux Mauny desirerent partager avec lui la gloire de cette action. Les Soldats voyans leurs Generaux tenter ce peril, coururent en foule au pied des murailles pour monter à l'assaut avec eux. Il y eut un Chevalier nommé Bertrand qui s'appelloit ainsi : parce qu'il avoit été tenu sur les fonds par Guesclin, qui ne voulant point degenerer de la valeur de son Parain demanda l'Enseigne de ce fameux General, & fut assez heureux pour monter au travers d'une grêle de coups sur le haut d'un mur, où il planta l'Etendard de Bertrand. Trois cens soldats le suivirent, & le joignirent sur le même rampart crians *Guesclin*. Les Assiegez voyans leurs ennemis sur leurs murailles, & croyans tous

perdu pour eux se mirent à genoux & crièrent *Misericorde*. Ils ne balancerent plus à faire l'ouverture de leurs portes à ce grand Capitaine qui se saisit de cette Place, dans laquelle il trouva beaucoup d'Espagnols qui avoient deserté le party d'Henry pour embrasser celui de Pierre. Il leur fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & les envoya dans cet état à ce Prince, qui se souvenant de leur defection les fit tous pendre aussitôt qu'ils furent arrivez à Burgos où il tenoit sa Cour.

Cette conquête fut la dernière de toutes celles que Bertrand fit en Espagne. Il ne songea plus qu'à se rendre au plutôt auprès du Roy de France, qui l'attendoit avec impatience : il congédia tout ce qu'il avoit d'Espagnols dans ses Troupes, & se reserva seulement les François & les Bretons. Il combla les premiers de largesses & de présents en les renvoyant en leur País, & promit aux seconds de grandes récompenses s'ils servoient bien leur Souverain contre les Anglois qui prétendoient se rendre Maîtres de la France, & y faisoient d'étranges hostilités. Comme il se disposoit à partir, le Maréchal d'Andreghem arriva de la part du Roy son Maître pour luy dire qu'il se hâtât, & que tout le Royaume luy tendoit les bras pour luy demander du secours contre ses ennemis qui l'alloient mettre à deux doigts de sa ruine s'il ne venoit en diligence rétablir les affaires par sa présence & par son courage. Bertrand avoua de bonne foy qu'il étoit tout confus de l'honneur que luy faisoit Sa Majesté d'avoir jetté les yeux sur luy plutôt que sur un autre pour une expedition de cette importance : qu'il étoit au desespoir de ce qu'il ne s'étoit pas rendu plutôt auprès de sa Personne : que c'étoit pour la fixième fois que ce sage Prince luy avoit envoyé du monde pour le solliciter de venir, & que sans des affaires importantes qu'il avoit fallu consommer auparavant, il auroit obey tout d'abord. Il ajouta qu'il s'étonnoit comment Sa Majesté n'avoit pas fait un bon Corps d'Armée pour repousser ces étrangers qui le venoient inquiéter jusques dans le centre de ses Etas. Le Maréchal luy répondit que c'étoit

voit l'intention du Roy son Maître qui l'attendoit avec impatience pour le mettre à la tête de toutes ses Troupes, & qu'on avoit laissé toutes choses en suspens jusqu'à son arrivée : que toute la Noblesse & les peuples de ce grand Royaume soupiroient après sa présence, & que même le Seigneur de Fiennes Connétable de France, ne pouvant plus à cause de son grand âge soutenir le poids de cette dignité vouloit l'abdiquer entre les mains du Roy : luy declarant qu'il ny avoit personne dans tous ses Etats plus capable de luy succeder dans cette grande Charge que Bertrand du Guesclin : que toute la France unanimement jettoit les yeux sur luy pour luy voir porter l'épée de Connétable, & la tirer de l'accablement dans laquelle elle étoit.

Guesclin voyant qu'on rendoit tant de justice à sa valeur & à son experience se fût fort bon gré de toutes les louanges que le Maréchal luy donna, & l'assûra qu'il iroit de ce pas en France avec luy : que pour cet effet il alloit faire charger son bagage, & son équipage : afin de ne plus retarder son départ, & qu'il étoit persuadé que si le Roy vouloit être bien servy dans la Guerre, il falloit commencer par bien payer les Soldats qui s'enrôleroient sous ses enseignes : & que si sa Majesté luy donnoit la dignité de Connétable, il n'en vouloit recevoir l'épée qu'à ce prix. Il fit ensuite un festin fort superbe à ce Maréchal, qu'il regala magnifiquement & montans à cheval ensemble, ils firent une si grande diligence qu'ils arriverent en peu de temps en la Comté de Foix. Bertrand n'étoit suivy que de cinq cens hommes : mais tous Gens de choix & d'élite. Le Comte leur fit toutes les honnêtetez imaginables jusques là même qu'ayant appris qu'ils venoient chez luy, il voulut aller au devant d'eux pour leur faire honneur. Il ne se contenta pas de les avoir bien regalez, il poussa la civilité jusqu'à les conduire en personne jusqu'à *Motendour*. Il fit mille caresses à Bertrand, luy disant qu'il ne connoissoit point au monde un plus grand Capitaine que luy, dont il avoit tous les sujets du monde de se louer beaucoup : mais non pas de son

Frere aîné, qui servant sous le Comte d'Armagnac son ennemy, luy avoit causé beaucoup de dommage & de trouble,

Bertrand disculpa son Frere auprès de ce Prince en luy témoignant qu'il n'avoit fait que son devoir, & que quand un Gentilhomme avoit une fois embrassé le party d'un Maître, il le devoit soutenir jusqu'au bout & que s'il en uisoit autrement on auroit sujet de le blâmer & de l'accuser même de lâcheté. Le Comte se le tint pour dit, & sçachant qu'un tel Capitaine luy seroit d'un fort grand secours dans la Guerre qu'il avoit à soutenir contre le Comte d'Armagnac, il essaya de l'engager à son service en luy promettant un mulet chargé d'autant d'or qu'il en pourroit porter. Guesclin luy fit connoître qu'ayant des engagements avec le Roy de France, il ne pouvoit pas servir deux Maîtres : mais que ne pouvant pas luy prêter son bras, ny son épée, il luy offroit sa mediation pour l'accommoder avec le Comte d'Armagnac : & que si ce Prince ny vouloit pas entendre il retireroit son Frere aîné de son service, & le meneroit en France avec luy pour combattre contre les Anglois. Le Comte de Foix fut fort satisfait des honnêtetez de Bertrand qui se rendit à grandes journées dans le Languedoc, où il assembla dans fort peu de temps sept mille cinq cens hommes avec lesquels il s'empara de la Citadelle de *Brendonne*, de la Ville de *S. Yves* & du Château de *Mansenay* situé sur une eminence fort escarpée. Ces preliminaires rendirent son nom si fameux & si redoutable, que toutes les Villes & Châteaux qui se rencontroient sur la route luy venoient apporter leurs clefs, & Bertrand faisoit prêter aux Bourgeois le serment de fidelité pour le Roy de France. Sa reputation s'étendit si loin sur la nouvelle de ces premiers progrès ; que le Duc d'Anjou sur les terres duquel il passa, luy dit, qu'en quinze jours seuls il avoit donné plus d'alarmes aux Anglois qu'il ne pourroit faire luy même en un an tout entier. Il l'avertit qu'il étoit necessaire qu'il fit diligence : parce que Robert Knole marchoit droit à Paris à la tête de vingt mille Anglois, ayant déjà passé la riviere de



Seine au dessus de Troyes, & que le Roy l'attendoit pour luy donner l'épée de Connétable, sçachant qu'elle ne pouvoit tomber en de meilleures mains qu'en les siennes. Bertrand ne s'entêta point de toutes ces louanges : mais tâcha de soutenir de son mieux la reputation qu'il avoit aquisë & prenant congé du Duc avec le Maréchal d'Andreghem, il alla coucher à Pierregort, où il trouva *Galleran* Frere du Comte de *Jonas* qui luy fit un fort obligeant accueil & le regala fort magnifiquement.

Aussitôt qu'il se fut levé de table, commé il n'avoit dans l'esprit que la Guerre qu'il alloit entreprendre contre les Anglois, pour purger la France de ces dangereux ennemis, il s'avisa de monter au haut d'un donjon pour découvrir le clocher d'une Abbaye que les Anglois avoient fortifiée. Le Soleil qu'il faisoit, luy fit reconnoître leurs enseignes où les Leopards étoient semez d'or, & qui voltigeoient au tour de ce clocher. Il fut fort étonné d'apprendre que les Anglois étoient si voisins du lieu où il avoit couché, & qu'ils étoient si bien retranchez dans cette Abbaye, que depuis un an tout entier, on n'avoit pas pû les en dénicher. Il jura *S. Yves* qu'il ne sortiroit point de là qu'il n'eût emporté ladite Abbaye, dans laquelle il vouloit souper le soir même, & y rétablir les Religieux avec leur Abbé. Cet homme intrepide n'eut pas plutôt descendu de la Tour qu'il assembla tous ses gens, qu'il avoit dispersez dans les villages tout autour, & leur ordonna de se tenir prêts pour marcher au premier son de la trompette. Il leur commanda de faire provision de cent échelles au moins. *Galeran* voulut faire transporter par Charroy quelques machines de Guerre pour tâcher d'entamer les murailles épaisses de cette Abbaye : mais Bertrand luy declara qu'il n'en avoit pas de besoin : que cela les tiendrait trop longtemps & qu'il choisiroit une voye si courte, qu'il espéroit le soir même boire de fort bon vin dans la même Abbaye.

Sa maxime étoit avant que d'attaquer une Place, de parler toujours au Gouverneur : afin qu'en l'intimidant & le mê-

N n ij

naçant il pensât plus de deux fois au party qu'il avoit à prendre. Il s'approcha donc des barrières, & dit au Commandant qu'il eût à luy rendre le Fort au plutôt, & que s'il prétendoit arrêter une Armée Royale devant sa bicoque, il luy en coûteroit la vie qu'il luy feroit perdre sur un gibet. Le Commandant ne tint pas grand compte de tout ce discours & luy répondit fierement qu'il ne trouveroit pas à cueillir des lauriers en France si facilement qu'il avoit fait en Espagne : & que bien qu'il fût ce redoutable Bertrand, dont tout le monde parloit avec tant d'estime, il esperoit luy faire une résistance si forte, qu'on feroit à l'avenir moins prevenu en sa faveur. Cette repartie choqua fort Guesclin, qui fit aussitôt sonner la trompette, combler les fosses de terre & de fétilles, & cramponner des échelles contre les murs : afin que ceux qui se mettroient en devoir d'y monter s'y tinssent plus ferme. Quand toutes choses furent ainsi disposées : Guesclin dit à ses Gens dans son langage du quatorzième siecle *Or avant ma noble mesquie à ces ribaux Gars, à Dieu le veut ils mourront tous.* Et pour les encourager encore davantage il leur promit de leur donner tout le butin qu'ils feroient dans cette Abbaye, qu'ils pourroient ensuite partager entr'eux. Il ne se contenta pas de les exciter à bien faire : il leur en voulut montrer luy même l'exemple. Il prit une échelle de même que le moindre soldat, & monta dessus avec autant de flegme que s'il mettoit le pied sur les degrez d'un escalier. Galeran voyant cette action si extraordinaire fit le Signe de la  $\dagger$ , en disant au Maréchal d'Andreghem *Dieu, quel homme est-ce là !* Le Maréchal l'assûra qu'il ne s'en étonnoit aucunement : puis qu'il étoit né pour de semblables entreprises : & que si ce Bertrand étoit Roy de Jerusalem, de Naples, ou de Hongrie, tous les Payens ne seroient point capables de luy résister, & que la France étoit bienheureuse d'avoir trouvé dans la conjoncture présente un Defenseur de cette bravoure.

Les autres Generaux eurent honte de voir Bertrand dans le peril sans le partager avec luy. Jean de Beaumont, les

deux Mauny , le Maréchal & Galeran s'exposèrent aussi comme luy. Les Assiegez jettoient sur eux des barres de fer toutes rouges , de la chaux vive & des barrils tout remplis de pierre : mais toute cette résistance quelque vigoureuse qu'elle fût , ne les empêcha pas de monter & d'entrer dans la Place , où Bertrand rencontrant le Gouverneur , luy fendit la tête en deux d'un grand coup de hache. Cet affreux spectacle épouvanta si fort toute la Garnison Angloise qu'elle se rendit aussitôt à discrétion. Bertrand se laissa fléchir aux prières de ces malheureux : il se contenta d'en donner la dépouille à ses soldats , & de la voir partager devant luy. Le soir même il voulut souper comme il avoit dit dans la même Abbaye , dans laquelle il rétablit les Moines dès le lendemain. Après qu'il y eut séjourné deux jours pour mettre ordre à tout , & jetté de bonnes Troupes dans tous les Forts qu'il avoit conquis , il renvoya le Maréchal en Cour , qui vint à grandes journées à Paris , & s'en alla mettre pied à terre à l'Hôtel de S. Paul , où Charles le Sage logeoit alors. Il luy fit un recit de la valeur extraordinaire de Bertrand , & de toutes les grandes actions qu'il luy avoit veu faire. Ce discours ne fit qu'irriter la démangeaison qu'avoit le Roy de voir un si grand homme , & de l'employer au plutôt contre Robert Knole : dont toutes les Troupes ravageoient tout le Gâtinois , & vinrent brûler des maisons jusques dans Saint Marceau , qui n'étoit pas alors un Fauxbourg de Paris : mais un village assez proche de là.

Tout Paris étoit en alarme : il y avoit bien dix mille hommes de Garnison dedans sans le grand peuple capable de porter les armes , outre quantité de Seigneurs qui s'étoient enfermés dans la Ville , dont étoient le Duc d'Orleans Oncle du Roy , les Comtes d'Auxerre , de Sancerre , de Tanquarville , de Soigny , de Dampmartin , de Ponthieu , de Harcourt & de Braine , Le Vicomte de Narbonne & son Frere les Seigneurs de Fontaine & de Sempy , Gauthier du Châtillon , Oudart de Renty , & Henry d'Estremel : si bien que tous ces Seigneurs pouvoient sortir de Paris à la tête de qua-

rante mille hommes, la Ville d'ailleurs suffisamment gardée : mais le Roy ne vouloit rien hasarder jusqu'à ce que Bertrand fût venu, voulant profiter de l'exemple des Rois Philippes de Valois & Jean ses Predecesseurs, qui pour avoir tout risqué fort mal à propos avoient mis la Couronne de France à deux doigts de sa ruine. Il laissa donc morfondre les Anglois devant Paris, qui manquant bientôt de fourrages & de vivres, furent contraints de se retirer & de tout abandonner. Ce sage Prince les fit côtoyer par ses Troupes qui prenoient bien à propos l'occasion de les charger : si bien qu'il en défit plus de cette maniere que s'il eût pris le party de les combattre en Bataille rangée.



## C H A P I T R E   X X X I .

*De la Ceremonie qui se fit en l'Hôtel de S. Paul à Paris par Charles le Sage Roy de France, en donnant l'épée de Connétable à BERTRAND, qui sous cette qualité donna le rendez-vous à toutes ses Troupes dans la Ville de Caën, pour combattre les Anglois.*

**B**ertrand sçachant que les Anglois jaloux de sa gloire & de sa valeur, le faisoient épier sur le chemin pour le surprendre, arriva seulement luy douzième à Paris vêtu d'un gros drap gris : afin d'être moins reconnu sur sa route. Cette nouvelle engagea le Roy Charles à luy envoyer son grand Chambellan qui s'appelloit *Hureau de la Riviere* pour luy faire honneur & venir au devant de luy. Ce Seigneur s'y fit accompagner de beaucoup de Chevaliers de marque pour rendre la ceremonie plus illustre, & comme il avoit un grand talent dans la science du monde, il s'acquita tres-dignement

de sa commission faisant à Bertrand toutes les honnêtetés imaginables , & luy rendant par avance tous les respects qui sont attachez à la dignité de Connétable qu'il alloit posséder. Toutes les avenues de Paris, toutes les rues & toutes les fenêtres de cette grande Ville regorgeoient de monde qui vouloit voir ce fameux Bertrand du Guesclin, dont la réputation s'étoit répandue dans toute l'Europe. Il alla descendre à l'Hôtel de S. Paul, où le Roy l'attendoit assis sur un fauteuil au milieu de ses Courtisans. Aussitôt qu'il fut entré dans sa chambre , Bertrand fléchit le genou devant son Souverain , qui ne le voulant pas souffrir dans cette posture luy commanda de se relever, & le prenant par la main luy dit qu'il étoit le bien venu : qu'il y avoit longtemps qu'il l'attendoit avec impatience ayant un extrême besoin de sa tête & de son épée pour repousser les Anglois qui faisoient d'étranges ravages par tout son Royaume , & même dans son voisinage , dont on pouvoit voir les tristes effets en montant au clocher de Sainte Genevieve devant Paris : que sachant sa bravoure, son bonheur, & son expérience dans la Guerre, il avoit jeté les yeux sur luy, pour luy confier le Commandement de ses Troupes , & que pour luy donner plus de courage à s'en bien acquiter, il avoit résolu de l'honorer de la plus éminente Dignité de son Royaume , en luy donnant l'épée de Connétable.

Bertrand qui n'étoit pas homme à se laisser éblouir d'une vaine esperance , prit la liberté de demander au Roy si le Seigneur de *Fiennes* n'étoit pas encore en possession de cette grande Charge. Sa Majesté luy répondit que son Cousin de *Fiennes* l'avoit fort bien servy : mais que sa caducité ne luy permettant plus de soutenir les fatigues de ce glorieux & pénible employ : il luy avoit rendu l'épée de Connétable en luy disant qu'il ne pouroit jamais trouver personne plus capable de luy succéder que Bertrand. Celuy cy fit voir son grand sens & son jugement dans la répartie qu'il fit à son Souverain : car quoy qu'il ne doutât pas qu'il n'en pût disposer in-

dependamment de tout autre : cependant comme il prévoyoit que cette eminente Dignité luy alloit attirer des jaloux, il fut bien aisé que le choix que sa Majesté faisoit de sa Personne fût autorisé de son Conseil même , composé des premieres têtes de tout son Royaume : c'est la grace qu'il prit la liberté de luy demander en la suppliant d'en faire le lendemain la proposition devant ceux qu'elle avoit accoutumé d'appeller auprès de sa Personne, pour prendre leurs avis dans les affaires les plus importantes. Ce sage Prince bien loin de se choquer d'une condition qui luy devoit sembler inutile : puisque tout dépendoit absolument de luy , voulut bien par condescendance deferer à l'avis de Bertrand, qu'il embrassa d'une maniere fort sincere, & qui marquoit le fonds de bienveillance qu'il avoit pour ce General. Il eut la bonté de le faire souper à sa table, & de luy donner un appartement dans son Hôtel, où l'on avoit fait tendre une chambre pour luy, fort richement tapissée, d'un drap tout semé de fleurs de lys d'or.

Le lendemain ce Prince après avoir entendu la Messe assembla son Conseil, où se rendirent plusieurs Ducs, Comtes, Barons & Chevaliers, le Prevôt de Paris & des Marchands & grande partie des plus notables Bourgeois de cette Capitale : il leur representa les hostilités que les Anglois faisoient dans ses Etats, & le besoin pressant dans lequel on étoit d'y apporter un prompt remede : qu'il n'en avoit point imaginé de plus Souverain pour arrêter le cours de tant de malheurs que de choisir au plutôt un Connétable, qui pût par sa valeur & son experience rétablir les affaires de son Royaume : qu'ils n'étoient tous que trop persuadés, qu'il n'avoit pas besoin de leur consentement pour disposer de cette Charge : puis qu'il le pouvoit faire de sa pleine puissance & autorité Royale : mais qu'il avoit bien voulu faire ce Connétable de concert avec eux : que le Seigneur de Fiennes n'en pouvant plus faire les fonctions à cause de son grand âge, luy en avoit fait une abdication fort sincere, en presence des premiers Seigneurs de sa Cour, en luy té-

moignant

moignant que dans le pitoyable état où la France étoit réduite alors, il n'y avoit personne plus capable de la relever de son accablement que Bertrand du Guesclin. Ce Prince n'eut pas plutôt prononcé son nom, que tout son Conseil opina comme luy : mais avec une si grande predilection pour Bertrand, que le choix de sa Personne fut fait tout d'une voix. Le Roy le fit donc venir en leur présence, & luy presenta devant cette illustre Assemblée l'épée de Connétable. Bertrand la reçut avec beaucoup de soumission : mais il protesta que c'étoit à condition *que si aucun traître en son absence par trahison, ou lakerie rapportoit aucun mal de luy, il ne croiroit point le rapport ; ne jà ne luy en feroit pis, jusqu'à ce que les paroles fussent relatées en sa présence.* Le Roy luy promit qu'il luy réserveroit toujours une oreille pour entendre ses justifications contre les calomnies qu'on voudroit tenter contre luy.

Bertrand satisfait de toutes les honnêtetez de Sa Majesté, ne songea plus qu'à remplir dignement les devoirs de sa Charge. Tous les Officiers de l'Armée vinrent luy rendre leurs respects, & le saluer sous cette nouvelle qualité de Connétable : & comme l'argent est le nerf de la Guerre, il commença par demander au Roy de quoy payer la montre de quinze cens hommes d'armes pour deux mois, luy remontrant qu'il étoit nécessaire d'ouvrir ses coffres pour lever incessamment beaucoup de Troupes capables de tenir tête à plus de trente mille Anglois : & que quand elles étoient mal payées, non seulement elles avoient beaucoup de tiédeur pour le service : mais ne songeoient qu'à piller, & ruinoient tout le plat-Païs sous le specieux pretexte de n'avoir point reçu leur solde. Ce brave General ayant ainsi disposé l'esprit de son Maître à ne rien épargner pour la conservation de sa Couronne & de ses Etats s'en alla droit à Caën, comme au rendez-vous qu'il avoit marqué pour y assembler un gros Corps de Troupes. Chacun courut en foule pour le joindre : tant on avoit d'empressement de servir sous un si fameux Capitaine. Il tendoit les bras à tous ceux qui vouloient s'en-

Oo

gager, & bien que sa Majesté luy eût donné peu d'argent pour faire des levées : quand il en eut employé les deniers, il vendit sa Vaiselle & tous les Bijoux & Joyaux d'or & d'argent qu'il avoit apporté d'Espagne, pour soutenir la dépense qu'il falloit faire pour enrôler beaucoup de soldats.

Tous les Generaux les plus distinguez se rendirent auprès de luy comme à l'envy les uns des autres. Les Comtes du Perche, d'Alençon, le Maréchal d'Andreghem, Olivier de Clisson dont le bras étoit si fort redouté des Anglois, qu'ils l'appelloient le *Boucher de Clisson*, Messire Jean de Vienne Amiral, Jean & Alain de Beaumont & Olivier du Guesclin, Frere du Connétable, vinrent tous à Caën pour recevoir ses ordres & conferer avec luy sur l'état present des affaires. Il les regala magnifiquement, & ce qui rendit encore le festin plus agreable, ce fut la presence de sa Femme qui se trouva là, dont tout le monde admira la sagesse, la beauté, les reparties judicieuses & spirituelles, étant comme nous avons dit universelle en toute sorte de sciences : & même elle avoit une connoissance presque infallible de l'avenir, dont elle donna quelques preuves quand elle avertit son mary que le jour de la Bataille d'Aüray, dans laquelle il fut pris, devoit être malheureux pour luy. Bertrand donna le lendemain les ordres, à ce que chacun se tint prêt pour venir dans trois jours à *Vire* avec luy pour une prompte expedition qu'il avoit dans l'esprit. Tout le monde se mit en état de le suivre, & se prepara de son mieux : afin que le service se fit au gré de ce nouveau Connétable, dont les preliminaires étoient si beaux, & qui promettoit de fort grands progrès dans la suite. Etant sur le point de monter à cheval, il prit congé de la Dame sa Femme, à laquelle il donna le choix, ou de rester à Caën, ou de s'aller retirer en Bretagne à sa Seigneurie de la Roche d'Arien : la conjurant de se souvenir de luy dans ses prieres, & de recommander à Dieu sa Personne & la justice de la cause pour laquelle il alloit combattre. La Dame le supplia de ne se point commettre dans les jours auxquels elle luy avoit témoigné qu'il y a-



voit quelque fatalité attachée. Guesclin luy promit d'y faire les reflexions nécessaires plutôt par la complaisance qu'il avoit pour elle, que pour la foy qu'il eût pour toutes ces sortes de prediCTIONS. Il partit de Caën à la tête de beaucoup de Troupes fort lestes & dans une fort belle ordonnance, & le soleil dardant sur leurs casques & leurs cuirasses causoit une reverberation qui faisoit un fort bel effet à la veüe.

Toutte cette Armée vint camper tout auprès de Vire où les Generaux se logerent, tandis que Bertrand faisoit alte là, les Anglois étoient à *Ponvallain* commandez par Thomas de Granfon Lieutenant du Connétable d'Angleterre. Il avoit dans son Armée beaucoup de Chevaliers qui s'étoient aquis une grande reputation dans la Guerre, *Hugues de Caurelay*, *Cressonval*, *Gilbert Guiffard*, *David Hollegrave*, *Hennequin*, *Acquet*, *Geoffroy Ourselay*, *Thomelin Folisset*, *Richard de Remes*, *Eme*, *Nocolon de Bordeaux*, *Alain de Bouchen*, & *Mathieu de Rademain* tenoient les premiers rangs sous ce General, qui n'osant pas rien entreprendre à leur insçu trouva bon de les consulter sur ce qu'il avoit à faire, leur témoignant que quoy qu'il eût le commandement sur eux : il étoit persuadé qu'ils avoient tous incomparablement plus d'experience que luy dans la Guerre, & que c'étoit dans cet esprit qu'il les avoit tous assemblez pour prendre leurs avis sur l'état present de leurs affaires ayans à combattre le fameux Bertrand du Guesclin, qui s'étoit rendu la terreur de toutte l'Europe par les memorables expeditions qu'il y avoit faites, & dont le nom seul étoit si redoutable qu'il jettoit toujours la frayeur & la crainte dans l'ame de ses ennemis. Il ajoûta qu'il avoit appris de bonne part qu'Olivier de Clisson marchoit avec luy pour leur donner Combat, & que ce dernier étoit un autre Bertrand en valeur, & qu'on n'appelloit pas sans raison *le Boucher de Clisson* : parce que c'étoit un Capitaine qui faisoit un étrange carnage quand il étoit aux mains dans une mêlée : qu'il avoit abandonné le party du Prince de Galles, dont il s'étoit aupara-

Oo ij

vant reconnu vassal par l'hommage qu'il luy avoit fait , & que cette perfide defection diminueoit beaucoup les forces de leur party , où la presence de Clisson avoit toujours été d'un grand poids.

Hugues de Caurelay prenant le premier la parole avoua que Bertrand étoit le premier Capitaine de son siecle , dont il avoit éprouvé cent fois la valeur & l'expérience pour avoir souvent partagé les perils de la Guerre avec luy , qu'ils avoient toujours eu durant tout ce temps de grandes liaisons d'intelligence & d'amitié : mais que les interets de son Prince luy devans être plus chers que ceux de son amy particulier, il falloit songer aux moyens de vaincre un ennemy si redoutable : & que pour y parvenir il croyoit qu'il étoit important de tirer de toutes les Garnisons voisines le plus qu'ils pourroient de soldats pour renforcer leurs Troupes : afin de se mettre en état de faire un plus grand effort contre les François : & que *Cressonval* & luy pourroient fort bien faire cette manœuvre tandis qu'on enverroient un Trompette à Bertrand pour luy demander Bataille , & marquer un jour de concert avec luy dans lequel les deux Armées en viendroient aux mains. Cet avis étoit si judicieux & si sensé qu'il fut universellement reçu de tout le monde. Thomas de Grançon fut le premier à le goûter , & tous les Seigneurs y donnerent ensuite les mains. *Cressonval* avec Hugues de Caurelay furent secrettement détachés pour aller dans les Places , assembler le plus qu'ils pourroient de monde & l'en tirer pour grossir leur Armée qui étoit aux champs. Hugues de Caurelay pour amuser Bertrand , cependant qu'il feroit de son côté toutes les diligences nécessaires pour amasser tout ce secours & ce renfort envoya l'un de ses gardes à Vire avec ses dépêches pour demander Bataille à Bertrand & convenir avec luy d'un jour pour cet effet. Le garde arriva bientôt devant cette Place qu'il vit environnée d'enseignes , de tentes & de hutes toutes couvertes de feüillées. Tout y retentissoit du bruit des trompettes , & le Camp luy paroissoit remply de tant de soldats , qu'il ne croyoit pas que les Anglois fussent

en assez grand nombre pour mesurer leurs forces avec celles des François.

Tandis que ce Cavalier avança chemin, il apperçut un autre Trompette qui portoit les Armes de Guesclin sur sa casaque, & qui revenoit du Mans, où son Maître l'avoit envoyé. Celuy-cy voyant que l'Anglois avoit aussi sur sa cotte d'armes celles de Thomas Granson General de ennemis. La curiosité luy fit naître l'envie de l'approcher pour sçavoir quel étoit le motif qui l'amenoit en ces quartiers. L'autre luy répondit qu'il luy donnoit à deviner quel étoit le sujet de son message : c'est apparemment pour demander Bataille, luy dit le garde de Guesclin, comptez que vous l'aurez, ajoutant dans son patois *car je connois Monseigneur a tel qu'il ne vous en faudra, ne que Mars en Carême*. Ces deux hommes s'étant ainsi joints, continuèrent leur route devisans toujours ensemble sur la valeur & le courage de leurs Maîtres : ils arrivèrent enfin jusqu'à Vire, dont on leur ouvrit le Château pour les faire parler à Bertrand qu'ils trouvèrent se promenant dans la Cour de ce Lieu, s'entretenant avec tous les Chefs & les principaux Seigneurs de l'Armée, dont étoient le Comte de S. Paul & son Fils, le Seigneur de Raineval, & Routequin son Fils, Oudard de Renty, le Maréchal d'Andreghem, Olivier de Clisson, Jean de Vienne & les deux Mauny. Le Trompette de Bertrand presenta celui de Thomas de Granson, disant à son Maître qu'en revenant du Mans où il luy avoit commandé d'aller, il avoit rencontré dans son chemin ce Garde dont il avoit appris que le General Anglois l'envoyoit auprès de luy pour quelque affaire d'importance qu'il avoit à luy communiquer de sa part, & qu'il l'avoit prié de le luy presenter.

Bertrand se disposant à l'écouter, le Trompette Anglois luy fit son compliment avec beaucoup de respect & de soumission commençant par le louer de sa valeur & de sa réputation qu'il avoit acquise dans les Armes, dont le bruit étoit répandu dans toute l'Europe. Après qu'il eut établi ces beaux préliminaires, il luy témoigna qu'il se presentoit une belle

occasion de couronner toutes les grandes actions qu'il avoit faites en acceptant le défi qu'il venoit luy faire de la part de Thomas Granfon qui luy demandoit qu'il luy marquât un jour auquel les deux Armées pourroient en venir aux mains en Bataille rangée : que s'il refusoit de prendre ce party , l'intention de son Maître étoit de l'attaquer de nuit ou de jour, sans garder aucunes mesures avec luy. Le Trompette ayant achevé ces paroles luy mit entre les mains , la dépêche de Thomas de Granfon qui ne chantoit que la même chose. Quand Bertrand en eut entendu la lecture, il en fut piqué jusqu'au vif, & jura qu'il ne mangeroit qu'une fois jusqu'à ce qu'il eût veu les Anglois. Il s'informa du Trompette en quel endroit ils étoient campez , il luy répondit que c'étoit auprès de Ponvallain, qu'ils étoient déjà bien quatre mille hommes d'armes , sans un grand renfort qu'ils attendoient, & que Cressonval étoit allé tirer des Garnisons voisines & qu'avec ce secours les Anglois avoient grand desir de le voir en Bataille. *Par Dieu* dit Bertrand *ils me verront plutôt que besoin ne leur fut :* & pour témoigner la joye que luy donnoit cette nouvelle , il fit une largesse de quatorze marcs d'argent au Trompette Anglois & commanda qu'on le fit bien boire & bien manger , & qu'on luy donnât ensuite un bon lit pour reposer jusqu'au lendemain qu'il le vouloit renvoyer aux Anglois, pour leur annoncer de sa part qu'il feroit plus de la moitié du chemin pour les aller voir au plutôt. On regala tant le Trompette durant toute la nuit qu'au lieu de partir à la pointe du jour il luy fallut dormir pour cuver son vin.

Bertrand se servit de cette favorable occasion pour surprendre les Anglois qui n'avoient point encore reçu de nouvelles de leur Messager qu'ils attendoient avec impatience. Il commanda secrettement que chacun s'armât & montât à cheval , & que qui l'aimeroit le suivît sans perdre de temps : parce qu'il ne vouloit reposer ny jour ny nuit, jusqu'à ce qu'il eût combattu les Anglois. On eut beau luy remontrer qu'il alloit faire un contretemps , & qu'il prenoit

mal ses mesures : puis qu'il vouloit partir à l'entrée de la nuit au travers des vents , & de la pluye qui devoient beaucoup fatiguer ses Troupes , & les mettre hors d'œuvre quand il faudroit combattre : qu'il valoit mieux attendre au lendemain que de s'engager si precipitamment dans l'exécution d'un dessein, qui mal entendu & mal entrepris pouroit traîner après soy de fâcheuses suites. Il ne se paya point de toutes ces raisons dans lesquelles il ne voulut point entrer , jurant qu'il ne descendroit point de cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé les Anglois , auxquels il mouroit d'envie de donner Bataille : & que ceux qui ne le suivroient pas seroient reputés pour traîtres , & pour infames auprès de sa Majesté qui leur feroit sentir toute son indignation. Il n'eut pas plutôt fait ce serment qu'il se mit en devoir de partir sur l'heure , n'ayant d'abord que cinq cens hommes d'armes à sa suite. Il faisoit si noir & si sombre, qu'on ne pouvoit pas voir cinq pieds devant soy , ny sçavoir quelle route il falloit prendre pour se bien conduire , & d'ailleurs une grosse pluye secondée d'un vent froid & piquant , les mettoit tous dans un desordre étrange. Jean de Beaumont prit la liberté de représenter à Bertrand qu'il falloit au moins sonner la trompette pour s'assembler , & prendre des flambeaux pour s'éclairer au milieu des tenebres : mais Guesclin ne goûtant point cet expedient, insista que c'étoit donner aux Anglois des nouvelles du mouvement qu'ils alloient faire , & que le bruit des trompettes , & la clarté des flambeaux alloient tout reveler à leurs ennemis , que quelque Espion ne manqueroit pas d'informer de tout.

Chacun le suivit donc au travers de l'orage & de la nuit du mieux qu'il luy fut possible. Les uns tomboient dans des fossés : d'autres s'imaginans aller leur droit chemin marchaient à travers champ , & leurs chevaux heurtoient souvent les uns contre les autres en se rencontrant. Le Maréchal d'Andreghem vit avec peine partir Bertrand du Guesclin sans le suivre , & pour exhorter les autres à l'imiter il témoigna qu'on ne devoit pas abandonner un General que le Ciel leur avoit

donné pour retablir les Fleurs de lys dans leur premier lustre, & qui n'avoit point son semblable dans toute l'Europe. Ces paroles furent prononcées avec tant de force, & de poids, que chacun se mit aussitôt en devoir de partir. Le Maréchal commença le premier à faire un mouvement à la tête de cinq cens hommes d'armes, le Comte du Perche, le Maréchal de Blainville, Olivier de Clisson *qui fut depuis Connétable de France*, le Vicomte de Rohan, Jean de Vienné, le Sire de Rolans *depuis Amiral*, les Seigneurs de la Hunaudaye de Rochefort & de Tournemines, se mirent aussi tous en marche pour seconder Bertrand dans la dangereuse expedition qu'il alloit entreprendre : mais comme la grande obscurité ne leur permettoit pas de se reconnoître, ils sortoient de leurs rangs sans s'en appercevoir, & se rencontroient de buissons en buissons, se choquans sans y penser & faisant mille imprecations & contre la nuit & contre celui qui leur faisoit faire ce desagréable manège. Il y eut beaucoup de chevaux crevez dans cet embarras, & Bertrand en perdit deux des meilleurs de son écurie dans cette seule nuit. Chacun luy reprochoit le mal qu'il souffroit, & la perte qu'il faisoit de ses Gens qui s'égaroient dans toute cette confusion tumultueuse. Il tâcha de consoler tout le monde en disant que les Anglois avoient assez d'or & d'argent pour les dédommager, & qu'après qu'on les auroit battus on trouveroit dans leurs dépouilles dequoy se récompenser au centuple de tout ce qu'on auroit perdu dans l'effort qu'on faisoit pour les surprendre.

Il avoit dans ses Troupes toute la belle jeunesse de Normandie, de la Bretagne, du Mans & du Poitou, qui ne demandoient qu'à jouer des mains avec les Anglois : & Bertrand les entretenoit toujours dans cette noble chaleur de combattre, & tandis qu'il les animoit tous à bien faire, les tenebres se dissipèrent, les vents se calmerent, les pluies cessèrent, & le jour parut, qui leur fit connoître qu'ils n'étoient pas loin de Ponvallain. Tous les soldats étoient trempés comme s'ils fussent sortis du bain. Bertrand pour se delasser

fer avec eux , & les faire un peu respirer , fit faire halte au milieu d'un pré pour reconnoître tout son monde , & le rassembler. Il ne trouva pas plus de cinq cens hommes qui l'avoient suivy : mais jettant les yeux plus loin , il aperçut sur une chaussée beaucoup d'autres Troupes qui filioient & le venoient joindre. Cette découverte releva ses espérances , & l'engagea d'exhorter ses gens à reprendre cœur en leur représentant qu'ils alloient tomber sur les Anglois , qui seroient surpris , & ne s'attendoient pas à cette irruption : qu'il ne s'agissoit seulement que de faire un peu bonne contenance pour vaincre des ennemis que leur seule présence alloit intimider : que Dieu qui de tout temps avoit été le Protecteur des Lys leur inspireroit le courage & les forces dont ils auroient besoin pour triompher de ces étrangers : qu'ils ne seroient pas les seuls à les attaquer : puis qu'il voyoit déjà paroître Olivier de Clisson , le Vicomte de Rohan , le Seigneur de Rochefort , Jean de Vienne & le Sire de Trye qui venoient avec le Maréchal de Blainville pour les renforcer. Ils étoient tous si mouillés & si fatiguez , & leurs chevaux si recrus & si las , qu'à peine se pouvoient-ils soutenir.

Après avoir pris un peu de repos , & s'être sechez au soleil , ils mangerent & burent pour avoir plus de force à combattre , & montans sur leurs chevaux qu'ils avoient aussi fait repaître , ils se dirent adieu l'un à l'autre frappans leurs poitrines dans le souvenir de leurs déreglemens passez , & recommandans le soin de leurs ames à leur Createur , qu'ils esperoient devoir benir la justice de leurs Armes. A peine eurent-ils fait une lieüe , qu'ils virent tout à plain les Anglois dispersez çà & là par les champs , sans tenir aucun ordre ny discipline , & ne songeans point à la visite qu'on leur alloit rendre. Bertrand fit remarquer ce desordre à ses Troupes , & les encouragea de son mieux à leur aller tomber sur le corps , tandis qu'ils étoient ainsi separez & sans se tenir sur leurs gardes , leur promettant tout l'or , tout l'argent , tous les chevaux & toutes les richesses qu'ils trouveroient dans

P p

l'Armée des Anglois sans vouloir aucunement partager avec eux le butin qu'ils y pouroient faire. Il remarqua qu'ils étoient bien deux mille sur les champs qui vivoient avec beaucoup de relâchement & ne se défioient de rien : que leurs Generaux & leurs Capitaines étoient logez dans des villages, attendans toujours quelle nouvelle le Trompette de Thomas de Granfon leur devoit apporter. D'ailleurs Hugues de Caurelay & Cressonval qui devoient amener un fort grand renfort n'étoient point encore arrivez : il ny avoit que Thomas de Granfon leur General, qui se reposant sur le retour de son Trompette demouroit dans son Camp se divertissant sous sa tente avec une fort grande securité. Bertrand voyant que le coup étoit sûr de les attaquer, il s'approcha d'eux avec tant de précaution, qu'il ne se contenta pas de faire cacher sa Banniere & de ne point déployer ses Enseignes : mais il voulut que ses gens cachassent leur cuirasses sous leur habits, & que les trompettes se tussent : afin de surprendre ses ennemis avec plus de succès.

Il leur commanda de mettre pied à terre, aussitôt qu'ils se trouveroient à un demy trait d'arbalète près des Anglois. Cet ordre fut executé avec tant de secret : que ces derniers ne s'en apperçurent, que quand il fallut en venir aux mains avec les François, qui crièrent tout d'un coup *Montjoye Saint Denis* en montrans leurs cuirasses & leurs Etendards où les Lys étoient arbores ; & faisans retentir toute la campagne du bruit de leurs trompettes, ils chargerent les Anglois avec tant de furie, qu'ils en abbattoient autant qu'ils en frappoient : & les autres prenans la fuite jettoient l'épouventé dans toute leur Armée, se plaignans qu'ils étoient trahis. Thomas de Granfon tout consterné de cette camifade qu'on venoit de donner à ses Troupes, s'en prit à son Trompette, dont il croyoit avoir été mal servy, se persuadant qu'étant de concert avec Bertrand, il n'étoit pas revenu tout exprés, pour luy donner le loisir de faire cette entreprise pendant qu'on attendroit son retour. Il tâcha dans une si grande déroute de r'allier ses gens & de les assembler



autour de son drapeau, faisant sonner ses trompettes pour les avertir de se rendre tous à son étendard. Il s'en attroupa près de mille qui coururent à son Enseigne : mais Bertrand poursuivant toujours sa pointe avec ses plus Braves, se fit jour au travers des Anglois, renversa par terre toutes leurs tentes & leurs logemens. L'exécution fut si grande, qu'il en coucha plus de cinq cens sur le pré de ce premier coup. La bravoure de ce General étonna si fort les Anglois, que se regardans l'un l'autre ils se disoient reciproquement que jamais ils n'avoient vu dans la Guerre un si redoutable homme, ny qui sçût mieux s'aquiter du devoir de soldat & de Capitaine : & qu'on ne pouvoit pas comprendre comment avec une poignée de gens il faisoit un si grand fracas dans un Armée bien plus nombreuse & plus forte que la sienne.

Thomas de Grançon voulut avoir recours à un stratageme, en ordonnant à Geoffroy Ourfelay d'envelopper Bertrand avec huit cens hommes d'armes, & de l'attaquer par derriere dans la plus grande chaleur du Combat & de la mêlée. Ce Capitaine se déroba de la Bataille avec un pareil nombre de gens, & s'alla poster derriere une montagne pour venir charger Guesclin à dos quand il en trouveroit l'occasion favorable, se tenant là caché tout exprès pour étudier à loisir le temps & le moment propre pour l'accabler par une irruption subite & impreveuë. Bertrand faisoit toujours un merveilleux progrès contre les Anglois qui s'éclaircissoient & fuyoient devant luy comme des moutons, quand voulant achever la victoire qui se declaroit en sa faveur il apperçut l'étendard de Thomas de Grançon. Ce nouvel objet luy fit à l'instant commander à ses Gens de passer sur le ventre à tout ce qu'ils rencontreroient pour aller arracher cette Enseigne des mains de celuy qui la portoit, les assurant qu'aussitôt qu'elle seroit gagnée, la journée seroit entierement couronnée. Les François partirent à l'instant de la main pour se faire jour au travers des Anglois qui se defendoient & faisoient les derniers efforts pour les arrêter.

Pendant tout ce fracas de part & d'autre, Thomas de Gran-

son s'avisa de détacher un Cavalier pour aller à toute jambe à Ponvallain donner avis à David Hollegrave de venir incessamment à son secours avec les cinq cens hommes qu'il commandoit. Celui-cy par son arrivée rétablit un peu le combat & donna quelque exercice à Bertrand, qui fut obligé de renouveler ses premiers efforts pour se soutenir contre un renfort si inopiné. Cependant comme si la présence de ce peril eût redoublé l'ardeur de son courage, il se lançoit au milieu des Anglois écumant comme un Sanglier, frappoit d'estoc & de taille sur eux, les abbattoit & les renversoit perçant les uns au défaut de la cuirasse, & soulevant le juste au corps des autres : afin que son épée trouvât moins d'obstacle à les tuer, ne voulant faire quartier à pas un ny prendre personne à rançon. Le Comte de S. Paul, & son fils se signalerent dans cette chaude occasion, le Sire de Raineval, Galeran, & Roulequin ses fils, Oudard de Renty, Enguerrand d'Eudin, Alain & Jean de Beaumont, les deux Mauny, & les autres braves François y payerent tout à fait bien de leurs personnes. Thomas de Granfon de son côté faisoit de son mieux pour encourager ses Anglois à ne pas reculer leur promettant que pour peu qu'ils tinssent encore bon, la victoire leur seroit immanquable : parce que Geoffroy Ourselay s'en alloit sortir de son embuscade avec huit cens hommes pour envelopper Bertrand, & le charger à dos : & que si ce Capitaine tomboit dans ses mains comme il l'esperoit, il se feroit un merite de le presenter au Roy Edouïard son Maître, qui recevrait avec plaisir un si redoutable prisonnier, qu'il ne rendroit pas pour tout l'or de la France.

Ourselay pensoit faire son coup, & prenoit déjà son tour avec ses Gens, à la faveur d'un bois qui l'épauloit & le couvroit : mais il fut bien surpris quand il se vit coupé par quatorze cens Combattans qui luy tomberent sur le corps, & que menoit contr'eux Olivier de Clifson secondé des deux Maréchaux d'Andreghem, & de Blainville, & de Jean de Vienne. Comme la partie n'étoit pas égale, les Anglois

voyans qu'ils alloient être accablez par la multitude, commencerent à plier. Les François profitans de leur crainte en tuerent grand nombre, & le carnage ne cessa que par la prise d'Ourselay. Clifson luy demanda ce qu'étoit devenu Bertrand, & s'il en sçavoit des nouvelles, il luy répondit qu'il étoit aux prises avec les Anglois, sur lesquels il avoit déjà remporté de fort grands avantages, & que comme il l'alloit envelopper avec ses huit cens hommes. Il en avoit été par eux empêché sur le point qu'il l'alloit charger par derrière : qu'il ne sçavoit pas au vray s'il étoit mort ou vif depuis que l'on avoit commencé la mêlée. Clifson témoigna qu'il feroit au desespoir, & n'auroit jamais de joye dans sa vie s'il mesarrivoit de Bertrand, & le Maréchal d'Andreghem qui ny prenoit pas moins de part que luy, remontra qu'il ny avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit incessamment marcher à son secours. En effet ils ne pouvoient pas le luy donner plus à propos : car quand ils arriverent à l'endroit où les deux Armées étoient encore aux mains, ils trouverent Bertrand fort engagé dans le Combat & fort pressé par Thomas de Granson qui tout fier du renfort qu'il venoit de recevoir de David Hollegrave, & se prevalant du plus grand nombre comptoit déjà que Guesclin ne luy pourroit jamais échapper : mais son attente fut bien vaine : car ces quatorze cens combattans commandez par Clifson, vinrent tout à coup se jeter au travers des Anglois avec autant de furie que des loups affamez qui s'élancent dans un bercail pour en faire leur proye. Clifson fit voir en ce rencontre, que ce n'étoit pas sans raison qu'on l'appelloit *le Boucher de Clifson* : car il charpentoit à droit & à gauche tout ce qui se rencontroit sous la force & la pesanteur de son bras.

Le carnage fut si grand que David Hollegrave aima mieux se rendre que de se faire tuer. Thomas de Granson voyant toutes ses Troupes en desordre & à demy battues, r'allia tout ce qu'il avoit de meilleur pour faire encore bonne contenance & disputer à ses ennemis le terrain pied à pied. Il avoit encore bien douze cens Anglois dont il se promettoit

un assez grand effet : mais il y avoit déjà si longtemps qu'ils étoient aux mains avec Bertrand & ses François, que tous dégouttans de sueur & du sang qui couloit de leurs blessûres, ils ne pouvoient presque plus rendre de combat. Clisson, Andreghem & Vienne voulans achever la journée crioient pour encourager leurs gens *Nôtre Dame Guesclin* : & l'affaire étoit déjà si fort avancée que de tous les Anglois il n'en seroit pas échappé seulement un seul, quand Thomelin Folisset, Hennequin, Acquet & Gilbert Guiffart survinrent avec quelque renfort pour soutenir pendant quelque temps le choc des François : mais il leur fallut enfin céder à leurs efforts & à leur valeur : d'autant plus que le Comte du Perche, le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Rochefort & de la Hnaudaye arriverent fort à propos avec des gens tous frais, qui firent une si grande execution que Granson voyant toute la campagne jonchée de ses morts & les François mener battans le reste de ses Anglois qui n'avoit pas encore perdu la vie, tomba dans un si grand desespoir, qu'aimant mieux mourir que de survivre à sa honte & à sa défaite : il prit une hache à deux mains dont le tranchant étoit d'acier, & la levant bien haut, il l'alloit décharger sur la tête de Guesclin, si celui-cy se coulant sous le coup ne l'eût fait porter à faux en saisissant Granson par le corps, & le colletant avec tant de force, que non seulement il le jetta sous luy : mais luy arracha la hache qu'il tenoit dont il le pouvoit aisément assommer : il aima mieux genereusement luy donner la vie, pourveu qu'il se rendit à l'instant à luy. Granson ne balança point à le faire : & cela le mit à couvert d'un autre coup que luy alloit décharger Olivier de Clisson, si Bertrand ne l'eût paré en luy retenant le bras, & luy disant que Granson étoit son prisonnier.

Il ne restoit plus qu'à se saisir de Thomelin Folisset qui se moquoit de tous ceux qui se mettoient en devoir de le prendre en se defendant avec un baton à deux bouts, dont il se couvroit tout le corps. Personne n'en approchoit impunément : il y en eut même qui pour avoir voulu trop risquer

y laisserent la vie. Regnier de Sufanville fut un de ceux là. La mort de ce Chevalier que Clifson consideroit Beaucoup, alluma si fort sa colere, que se jettant sur ce Thomelin il luy fendit en deux avec sa hache son bâton à deux bouts. Celuy-cy se voyant desarmé d'un instrument, dont il ne sçavoit si bien servir, mit aussitôt l'épée à la main pour en percer Olivier de Clifson : mais le coup qu'il porta ne fit aucun effet : parce qu'il étoit si bien armé dessous ses habits, que l'épée trouvant une forte resistance se cassa en deux. Ce malheur obligea Thomelin de se jeter aux genoux de Clifson, pour luy demander la vie, le priant de le vouloir prendre pour son prisonnier. Hennequin, Acquet, Gilbert Guiffart, & plusieurs autres voyans que tout étoit perdu sans aucune ressource prirent le party de se rendre. Le butin fut grand pour les François. Il n'y eut pas jusqu'au moindre palfrenier & goujat qui n'eut son prisonnier, & dont il ne tirât une bonne rançon. Le debris de cette dérouté des Anglois s'alla jeter dans les Places voisines, les uns allerent se refugier dans la Ville de *Baux*, d'autres chercherent leur asyle dans celle de *Bressiere*, d'autres dans celle de *S. Maur* sur loire, où Cressonval étoit encore assemblant le plus de Gens qu'il pouvoit pour en renforcer l'Armée Angloise, dont il ne sçavoit pas la défaite. Guesclin voulut les y suivre, & les aller dénicher de ses Forts en les y Assiegeant sans perdre temps



## C H A P I T R E    X X X I I .

*De la Prise du Fort de Baux & de la Ville de Bressiere , & de la sortie que les Anglois firent de S. Maur sur Loire après y avoir mis le feu : mais qui furent ensuite battus par BERTRAND devant Bressiere.*

**G**UESCLIN s'étant allé délasser & rafraîchir avec les siens dans la Ville du Mans après une si memorable victoire, & sachant que les Anglois s'étoient retirez dans la Ville de Baux, il crut que la gloire qu'il avoit acquise dans cette journée ne seroit pas entiere, ny complete, s'il ne les alloit encore sieger dans cette Forteresse : Bertrand s'en approchant un peu trop près pour mieux reconnoître la Place, le Gouverneur luy demanda ce qu'il vouloit, & qu'elle étoit la raison de sa curiosité qui luy faisoit étudier ainsi l'assiette de son Fort. Guesclin luy répondit qu'il ne faisoit cette démarche que pour sçavoir son nom, dans l'esperance de se pouvoir ainsi aboucher avec luy. Ce Commandant luy témoigna qu'il étoit bien aise de le contenter là dessus, & qu'il s'appelloit *le Chevalier Gautier*. Bertrand l'exhorta de luy rendre sa Place sans se faire attaquer dans les formes ordinaires par une Armée Royale & victorieuse qu'il commandoit en personne en qualité de Connétable de France ayant avec soy tous les Braves de ce Royaume : dont étoient les deux Maréchaux d'Andreghem & de Blainville, Olivier de Clisson, le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Reths, de Rochefort, de la Hunaudaye, Jean & Alain de Beaumont, & toute l'élite & la fleur de la France. Ce Gouverneur l'assûra qu'il le connoissoit peu pour luy faire une semblable proposition, qu'il n'avoit jamais été capable d'une pareille

pareille lâcheté: que quand ses murs seroient tout percez comme un crible, ses gens tuez, & luy même tout couvert du sang de ses blessures, il ne songeroit pas encore à se rendre: & là dessus il luy fit commandement de se retirer au plutôt s'il ne vouloit se faire écraser sous un monceau de pierres qu'il luy feroit jetter sur la tête : *ha larron* luy dit Bertrand *tu es en son cuidier : mais par la foy que dois à Dieu jamais ne mangeray ne ne bauray tant que je t'aye pris ou mis en mon dangier.*

Le Gouverneur se moqua de luy bien loin de luy témoigner qu'il fût alarmé de toutes ces menaces, & se prepara de son mieux à se bien defendre, se persuadant que Guesclin ne feroit que blanchir dans l'entreprise qu'il feroit sur sa Place. Bertrand s'étant mis à l'écart vint retrouver ses gens pour les exhorter à tirer raison de l'insolence de ce Commandant qui l'avoit bravé jusqu'à luy faire insulte, leur disant qu'il falloit aller dîner dans cette Place où il y avoit de bonnes viandes, & de fort bon vin qui les y attendoient, & que chacun se tint prêt pour monter à l'assaut. Il fit mettre pied à terre aux Gendarmes & leur ordonna de descendre dans le fossé pour s'attacher ensuite à la muraille, dans laquelle ils fichoient entre deux pierres leurs dagues & leurs poignards, dont ils se faisoient des degrez & des échelons pour monter, tandis que les Arbalétriers favorisoient à grands coups de traits les efforts qu'ils faisoient pour se rendre au haut des murs sans en être repoussez par les Assiegez, qui n'osoient paroître sur les rampars à cause de cette grêle de flèches & de dards que les François leur lançoient du bord du fossé. Routequin de Raineval fut fait Chevalier sur le champ de la main de Bertrand pour avoir osé le premier monter à l'échelle : la précipitation qui faisoit aller les soldats à l'assaut en faisoit beaucoup tomber les uns sur les autres : mais l'ardeur qu'ils avoient de se rendre Maîtres de la Place, faisoit qu'ils s'entraidoient à se relever. Bertrand craignant que les fatigues ne refroidissent leur courage, leur promettoit de les récompenser largement, & les excitoit de son mieux à ne se point

relâcher. Il y eut un soldat Breton qui fit enfin de si grands efforts qu'il monta sur le mur, & se battant en désespéré contre les Anglois qui le vouloient repousser, il fraya le chemin aux autres en criant *Guesclin, S. Paul, le Perche, Raimerval, Renty*. Ils monterent tous à la file, & s'étans rendus les plus forts, ils chassèrent les ennemis du poste qu'ils occupoient auparavant, & s'étant répandus ensuite dans la Ville, ils y jetterent tant de frayeur, & firent une si cruelle boucherie des Anglois, que le Commandant s'estima bienheureux de s'évader par une poterne dont il s'étoit réservé la clef. La Ville se rendit aussitôt, où les soldats firent un butin fort considérable, & trouverent beaucoup de vivres & de vins pour s'y rafraîchir & s'y délasser de toutes les fatigues que leur avoit coûté cette conquête.

Bertrand ne se contentant pas de ce premier succès, dépêcha par tout des coureurs pour sçavoir où les fuyards s'étoient refugiez après leur défaite à *Ponvallain*. Ce General apprit que le debris de cette Armée battue s'étoit retiré dans *S. Maur* sur Loire, & que les Anglois ne s'y croyoient pas en sûreté depuis qu'ils avoient sçu que la Forteresse de Baux avoit été prise d'assaut. Cette surprenante nouvelle les y fit tenir sur leurs gardes avec plus de précaution que jamais : car le seul nom de Bertrand les faisoit pâlir, & quand ils entendoient le moindre bruit, ils s'imaginoient le voir aussitôt à leurs portes. Leur terreur ne fut pas vaine ny panique : car ils furent investis par les François qui planterent le piquet devant leur Place avec beaucoup d'ordre & de discipline, faisant mine d'y vouloir établir un Siege dans toutes ses formes. Bertrand avant que de rien entreprendre contre une Place si forte d'assiette, trouva bon de tenir conseil avec les Seigneurs qui commandoient dans son Armée. Ce fut dans cet esprit qu'il appella Guillaume de Launoy, Carenloüet Capitaine de la Rocheposay, Guillaume le Baveux, Ivain de Galles, & un autre Chevalier que l'on nommoit *le Pour-suivant d'amours*. Il les consulta tous sur les mesures qu'il avoit à prendre dans une occasion de cette consequence leur



representant que la Place devant laquelle ils étoient postez, n'étoit pas une affaire d'un jour, & qu'il étoit important de s'en assurer avant que d'entrer plus avant dans le País : de peur que Cressonval qui commandoit dedans, ne les harcelât par derriere, ayant une tres-forte garnison d'Anglois, qui pouroient faire des courses sur eux, & les troubler dans les expeditions qu'il leur falloit entreprendre pour dénicher leurs ennemis du Royaume de France.

Les avis furent fort partagez dans ce conseil. Les uns estimoient qu'une Forteresse de cette consequence située sur la riviere de Loire, & bien fortifiée, meritoit bien qu'on l'assiégeât par degrez & dans toutes les formes : d'autres vouloient qu'on l'insultât sans la marchander davantage : mais le sentiment de Bertrand prevalut sur celui des autres, & fut universellement suivy quand il opina qu'il croyoit qu'il étoit necessaire avant toutes choses de pressentir Cressonval Gouverneur de S. Maur qu'il connoissoit de longue main pour avoir fait la guerre avec luy pendant plusieurs années en Espagne. Il envoya donc un Heraut de sa part à S. Maur pour prier Cressonval de luy venir parler & luy mettre un saufconduit ou passeport entre les mains, pour le guerir de tout le soupçon que ce message luy pouroit donner. Il ne balança point à sortir de sa Place sur de si bonnes sûretés, ordonnant à son Lieutenant de bien veiller sur tout, de peur d'être surpris en son absence. Quand Guesclin le vit approcher, il luy dit, *bienvegnant sire, par S. Maurice dînez avec moy, & buvez de mon vin ainçois que partiez : car vous avez été mon amy de pieça.* Il le cajola de son mieux de la sorte, le faisant souvenir de tous les travaux qu'ils avoient essuyez ensemble en Espagne quand ils faisoient la Guerre en faveur d'Henry contre Pierre, & qu'il ne l'avoit quité, que parce que le service du Prince de Galles son Maître l'appelloit ailleurs, ainsi que doit faire tout bon Sujet & fidelle vassal. Il ajouta qu'il avoit pris la liberté de le faire venir pour renouveler leur ancienne amitié le verre à la main sans faire préjudice au service commun de leurs Maîtres les Rois de France & d'Angleterre.

Qq ij

Cressonval luy témoigna que les liaisons particulieres, qu'il avoit avec luy, ne seroient jamais capables de luy faire trahir la fidelité qu'il devoit à son Prince : aussi Guesclin luy fit connoître qu'un repas fait entre deux amis Sujets de deux Souverains ennemis ne leur pouroit attirer aucune affaire auprès de leurs Maîtres : puis que chacun d'eux se mettroit en devoir de les bien servir quand l'occasion s'en presenteroit : enfin Cressonval se rendant à des raisons si specieuses & si fortes n'osa pas refuser la priere qu'il luy faisoit avec tant d'honnêteté de vouloir bien manger avec luy. Bertrand le regala fort splendidement. Ils s'entretenirent durant leur dîner des perils qu'il avoient essuyez ensemble, & de quelques engagements de cœur qu'ils avoient eu pour les Dames tandis qu'ils étoient en Espagne. Quand le repas fut achevé Guesclin tira Cressonval à l'écart, & luy dit qu'il n'avoit souhaité toute cette entreveüe que pour luy faire voir le danger dans lequel il s'alloit plonger s'il pretendoit defendre S. Maur contre une Armée si forte que la sienne, composée de tant de Gens aguerris & tout fiers des victoires qu'ils avoient remportées jusqu'à lors : qu'il n'avoit pas voulu l'attaquer d'abord dans le dessein qu'il avoit de le menager comme son amy : mais que s'ils'opiniâtroit à vouloir soutenir un Siege, il en auroit risque d'être pris & de perdre la vie luy & tout son monde. Il le conjura de faire une forte reflexion sur tout ce qu'il luy disoit l'assurant que s'il ne deferoit pas à son amy, il auroit tout le loisir de s'en repentir.

Cressonval ne donna point d'abord dans un piège si specieux. Il convint avec luy que jamais Place ne seroit attaquée par un plus fameux Capitaine que luy, ny par des Troupes plus braves ny plus intrépides : mais il le pria de vouloir bien songer qu'il devoit être fort jaloux de son honneur, & de la fidelité qu'il devoit au Prince de Galles qui luy avoit confié la garde d'une Citadelle tres forte d'assiette remplie d'une tres bonne Garnison, & bien pourvue de toutes les munitions necessaires de guerre & de bouche.

& qu'il étoit de son devoir de la défendre au peril de sa vie, & de se faire ensevelir sous ses ruïnes plutôt que de commettre la lâcheté qu'il luy proposoit, & qu'il sçavoit être tout-à-fait indigne d'un Gentilhomme qui se doit piquer d'avoir le cœur bien placé. Bertrand qui ne s'accommodoit pas d'une repartie qui reculoit la reddition de S. Maur sur Loire fronça le sourcil, & jura disant à Cressonval, *que par Dieu qui fut peiné en Croix & le tiers jour suscita, & par S. Yves s'il attendoit qu'il mît trefs ne tentes devant son Fort, il le feroit pendre aux fourches.* le Gouverneur tout tremblant de peur à ce serment & le connoissant homme à luy tenir parole à ses dépens, le pria de trouver bon qu'il remontât à cheval pour s'en retourner à S. Maur, & représenter tout ce qu'il venoit de luy dire aux Bourgeois, & à la Garnison de sa Place. Bertrand le voyant disposé à se rendre donna d'autant plus volontiers les mains à sa priere. Cressonval ne fut pas plutôt arrivé qu'il fit assembler dans l'Hôtel de Ville les plus notables Bourgeois, & les principaux Officiers de la Garnison pour leur donner avis du serment qu'avoit fait Guesclin de les faire tous pendre s'ils tomboient dans ses mains après la prise de la Place.

Ce discours les alarma si fort qu'ils vouloient déjà prendre le party de s'enfuir sans attendre que Bertrand commençât le Siege : mais Cressonval essaya de les rassurer en leur disant qu'il avoit stipulé par avance qu'ils auroient tous leurs biens & leurs vies sauves en se rendans dans un certain jour : & qu'il valloit mieux en passer par là, que de s'exposer à une mort certaine qu'ils ne pouroient jamais éviter, si la Place étoit une fois prise ou par Siege, ou par famine, ou par assaut. La crainte de la mort les faisoit presque tous donner dans ce sentiment, quand un Chevalier Anglois fort brave de sa personne prit la parole pour représenter à la compagnie qu'une reddition si précipitée ne les garantiroit jamais du soupçon que le Prince de Galles pouroit avoir de leur perfidie, s'ils venoient à faire une démarche si honteuse sur de simples menaces qu'un General leur auroit fait pour

les intimider. Cette genereuse remontrance ne leur inspira point le courage & la resolution de se bien defendre : mais les rendit encore plus timides. Cressonval faisant reflexion sur ce qu'avoit dit le Chevalier Anglois, & craignant que tout le reproche de cette defection ne tombât sur luy seul ouvrit les yeux sur le pas qu'il avoit medité de faire, & jura qu'il feroit bien voir par la conduite qu'il alloit tenir, qu'il n'étoit point capable de la trahison dont on avoit pretendu l'accuser. Il commanda donc à chacun de se preparer à sortir, & d'emporter ses meubles son argent & tout ce qu'il avoit de plus precieux : parce qu'aussitôt qu'ils auroient gagné la porte, il avoit envie de mettre le feu dans la Place & de la reduire en cendres : afin que Bertrand n'en eût que les ruïnes & que par là tout le monde fût éloigné de croire qu'il eût été là dessus corrompu par argent. Il leur marqua que quand ils seroient hors des portes ils eussent à se retirer dans *Bressiere* où dans *Moncontour*.

Cet ordre fut ponctuellement executé de la même maniere qu'il l'avoit projeté. Les bourgeois & les soldats chargerent leurs épaules de tout ce qu'ils purent emporter, & quand ils eurent gagné la prairie, Cressonval fit aussitôt mettre le feu par tout par ses gens sans pardonner même aux Eglises, dont la flamme & la fumée se voyoient de fort loin : le vent même qui souffloit alors, en porta les étincelles à plus de deux lieues de là. Ce spectacle étoit fort pitoyable. La nouvelle en vint bientôt à Bertrand qui fut averty par un Courier qu'on appelloit *Hasequin*, que les Anglois venoient de sortir de S. Maur. après y avoir mis le feu : qu'ils prenoient la route de *Bressiere* & de *Moncontour* chargez de toutes les dépouilles de la Ville, & qu'il étoit aisé de courir après, & de les atteindre : parce que le fardeau qu'ils portoient les contraignoit de marcher lentement. Bertrand fort déconcerté de cette nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas, fit mille imprecations contre l'infidelité pretendue de Cressonval qui avoit violé la parole qu'il luy avoit donnée de luy remettre la Place entre les mains. Le Maréchal d'Andre

ghem luy dir qu'il n'avoit pas tout le tort du monde : puis qu'il luy avoit laissé les portes ouvertes : mais comme il n'en voyoit plus que les cendres & les ruïnes , il resolut de se venger de cette tromperie , commandant sur l'heure à tous ses gens de monter à cheval pour courir après les Anglois , tandis qu'ils étoient encore errans & vagabonds dans les champs ou les investir dans Bressiere , & les y prendre avec tout leur bagage & les meubles qu'ils avoient emportez. Comme les François étoient en marche à la suite de Bertrand , les uns se plaignoient que ce General étoit trop remuant , & ne les laissoit jamais en repos , ne leur donnant pas le loisir de manger ny de dormir , d'autres le disculpotent en avoiant que les siècles precedens n'avoient jamais fait naître un tel homme , ny qui eût de si grands talens pour la Guerre , & qu'il falloit un Capitaine de cette trempe & de ce caractère pour relever la France de l'ascablement où les Anglois l'avoient reduite.

Quand ces derniers se presenterent devant Bressiere , ils trouverent les portes fermées & les ponts levez sur eux : car ceux de la Ville apprehendoient si fort Bertrand , qu'ils n'osoient pas se declarer pour ces fuyards : de peur de s'attirer un Siege qui degenereroit bientôt dans le carnage de leurs Habitans & le sac entier de Bressiere : tandis que les Anglois tout attenüez de fatigues , & pouvans à peine respirer sous le faix dont ils étoient chargez , demeuroient arrêtés aux portes de cette Ville sans y pouvoir entrer , & craignoient que Bertrand qui les poursuivoit ne les atteignît bientôt , le Commandant de la Place homme de bon sens & d'experience les appella du haut des murailles leur demandant ce qu'ils faisoient là , s'ils étoient Anglois ou François , & quel étoit le lieu dont ils étoient sortis. Un de ces Anglois prit la parole pour les autres , & le pria de leur ouvrir les portes : parce qu'ils venoient de S. Maur sur Loire , qu'ils avoient mieux aimé mettre en cendres que de souffrir qu'elle fût prise par Guesclin , qui tout écumant de rage & de fureur les poursuivoit avec tout son monde pour

affouvir sur eux son ressentiment. Il ajouta pour le toucher encore davantage , qu'ils étoient tous Anglois naturels & Sujets du même Prince que les Habitans de Bressiere : que les François leurs ennemis commandez par Bertrand leur marchaient déjà sur les talons , & qu'ils alloient être tous assommés sans qu'il en pût échapper un seul , s'il ne leur faisoit la charité de les mettre à couvert du danger qui les menaçoit en leur donnant retraite dans sa Place. Ce Gouverneur apprehendant que le Prince de Galles ne luy fit un jour quelque reproche de son inhumanité s'il laissoit ainsi ce peu d'Anglois à la discretion de leurs ennemis, leur promit qu'il leur ouvreroit ses portes à condition qu'ils passeroient cinquante à cinquante , & ne coucheroient point dans Bressiere. Les Anglois furent trop heureux d'accepter ces offres : mais il n'en fut pas plutôt entré quarante que le tocsin sonna de la Tour , & le Guetteur crioit à pleine tête *trahy, trahy, fermez la porte, voicy Bertrand qui vient ! ces Anglois fugitifs nous ont vendus.*

En effet il y avoit quelque vraysemblance de trahison : car on appercevoit du Beffroy, où coururent les Bourgeois en foule tous les Etendards de Guesclin, d'Olivier de Clisson, des Maréchaux d'Andreghem & de Blainville, d'Alain de Beaumont, du Vicomte de Rohan, du Sire de Rochefort, de Carenloüet & de toute l'élite de la France. Ces Bourgeois ne se possédans point à la veüe de tout cet appareil de Guerre qui les menaçoit, s'allèrent imaginer que ces pauvres Anglois qui demandoient un asyle chez eux, étoient d'intelligence avec les François & n'avoient souhaité l'entrée de leur Ville que pour les livrer à leurs ennemis.

Dans cette fausse préoccupation d'esprit ils se jetterent sur ces refugiez innocens : & sans avoir aucune indulgence pour eux, ils les tuèrent tous, ne voulans point prêter l'oreille à leurs justes plaintes, ny aux raisons dont ils s'efforçoient de justifier leur conduite : & fermerent ensuite leurs portes, & leverent leur pont sur le reste des Anglois, qui leur demandoient le passage. Bertrand vint fondre sur eux  
avec

avec tout son monde : ils se mirent d'abord en devoir de se bien défendre : mais leur résistance fut vaine : ils se virent bientôt accablés par la multitude & tous enveloppez. Ceux qui survécurent à leur défaite furent arrêtés prisonniers. Guesclin tâcha de garder la justice distributive dans le partage des dépouilles : mais il n'en put venir à bout, & la difficulté fut encore plus grande quand il fallut régler à qui véritablement les prisonniers appartenoient : & la contestation ne finit qu'aux dépens de la vie de ces pauvres Anglois : car pour vider tout le différent que les François victorieux avoient là dessus les uns contre les autres, Guesclin & Clisson trouverent que c'étoit un chemin bien plus court de les faire tous massacrer, afin de faire tout égal : si bien qu'il se fit aux portes de Bressiere un carnage de plus de cinq cens Anglois qui demeurans couchés par terre & tout ensanglantés des coups qu'ils avoient reçus devoient beaucoup épouventer les Habirans de cette Ville, qui pouvoient voir de leur Donjon toute cette boucherie. Bertrand voulant profiter de leur consternation, s'approcha du pont levis : & voyans quelques soldats qui faisoient le guet, il leur commanda d'aller avertir leur Gouverneur : parce qu'il desiroit s'aboucher avec luy pour traiter de paix à l'amiable ensemble. Ce Commandant s'étant présenté pour luy parler, debuta par luy dire des injures donnant mille maledictions au jour qui l'avoit mis au monde pour être le fléau des Anglois : il luy reprocha que depuis quatre mois il avoit fait contr'eux plus d'hostilitez que tous les autres ennemis de leur Nation n'en avoient fait dans un siecle entier : & que n'étant pas content d'avoir trempé ses mains dans le sang de leurs freres qu'il venoit d'assommer, il pretendoit peut-être encore qu'il luy rendit la Ville de Bressiere sur une simple sommation.

Bertrand luy promit que s'il vouloit desferer à son commandement, il luy donneroit la vie sauve & la liberté d'emporter son or son argent, & tout son bagage & feroit la même grace aux soldats de la Garnison. Le menaçant que s'il refu-

soit d'obeïr, il les traiteroit tous comme ces Anglois qu'il voyoit renverlez morts ; & nager dans leur sang tout autour des fosses de sa Place. Le Gouverneur luy répondit que quand il luy donneroit dix mille marcs d'or, il ne feroit point capable de commettre une semblable lâcheté : qu'il avoit une Ville bien munie, bien fortifiée : qu'il servoit un Prince assez puissant pour luy envoyer du secours en cas de besoin : que s'il luy rendoit les clefs de sa Place sans Siege & sans assaut, il meriteroit que son Maître le fit pendre comme un traître. Il le prit même à témoin de ce qu'il feroit luy même si le Roy de France luy avoit confié la garde d'une Ville aussi bien conditionnée que la sienne, revêtuë de bonnes murailles, bien pourvue de bleds, de vin, de lards & de chairs salées, & toute remplie d'une bonne Garnison composée de soldats les plus aguerris de sa Nation. Bertrand s'appercevant que cet homme avoit des sentimens si nobles avoua de bonne foy que s'il étoit à sa place, il ne se rendroit jamais qu'on n'eût pris d'assaut sa Forteresse, ou du moins par un Siege qui fût dans les formes : & le loüant de ce qu'il avoit le cœur si bien placé, luy promit de le laisser en repos, & de passer outre avec tous les Gens, à condition qu'il leur fourniroit des vivres pour un jour en payant. Cet homme au lieu de le prendre au mot, & de s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché luy fit une réponse indiscrète & brutale : luy disant qu'il luy donneroit volontiers des vivres pour rien, s'il croyoit qu'en les mangeant il en pût étrangler avec tous ses François qu'il menoit avec luy. Cette parole incivile & malhonniête piqua Guesclin jusqu'au vif : *ah selon portier* ; luy dit-il ; *par tous les Saints vous serez pendu par votre ceinture* : & quand il eut lâché ce mot il alla de ce pas trouver les autres Generaux François, & leur fit le recit de l'insolence de ce Gouverneur, & des paroles outrageantes avec lesquelles il avoit reçu la demande qu'il luy avoit faite de leur donner des vivres pour de l'argent : jurant qu'il en falloit au plutôt tirer raison d'une manière si sanglante qu'elle servît d'exemple aux autres Gouverneurs qu'ils pourroient



rencontrer dans le cours de leur marche. Le Maréchal d'Andreghem , Olivier de Clifson , le Vicomte de Rohan , & les autres Seigneurs entrèrent tous dans son ressentiment. Il y eut là même un jeune Chevalier nommé *Jean du Bois* qui fit serment de porter l'étendard de Bertrand le jour même sur la Tour de Bressiere , ou qu'il luy en coûteroit la vie , s'il ne le faisoit pas.

Tous ces Generaux monterent à cheval pour reconnoître l'assiette de la Place où il y avoit Ville & Citadelle , & pour étudier l'endroit qui seroit le plus propre pour la bien attaquer. Quand Bertrand eut bien observé le fort & le foible de cette Place , il revint à ses gens pour leur dire qu'ils se missent aussitôt sous les armes , & qu'il ny avoit point d'autre party à prendre que celui de donner un assaut le plus vigoureux qu'ils pourroient : qu'il falloit d'abord se couvrir pour se garantir d'une grêle de dards & de flèches , que les Assiegez ne manqueroient pas de leur tirer de leurs murailles pour en defendre les approches : mais que quand ils auroient jetté tout leur feu là dessus , & que les coups de trait viendroient à cesser : ils devoient tête baissée descendre tous dans le fossé pour s'attacher au mur & le monter avec des échelles de corde & d'autres instrumens. Les François voulans venger l'affront que le Gouverneur de Bressiere avoit fait à leur General s'acharnerent à cet assaut avec une vigueur incroyable , fichans leurs dagues & leurs poignards entre les pierres & le mortier : afin de se faire dans les jointures, des degrez & des échelons pour monter à la cime des murs. Les Anglois leur lâchoient de dessus leurs rampars des tonneaux remplis de pierres & de cailloux , & ceux sur lesquels ils tomboient , demeuroient écrasés sous leur chute. Toutes ces disgraces ne faisoient que redoubler l'ardeur de ceux qui n'en étoient point atteints , & sans s'effrayer de la veüe de ceux qui culbutoient dans les fosses , ils gagnerent le haut du rampart en grand nombre. Celui qui portoit l'étendard de Bertrand le vint poser au pied du mur en criant *Guesclin* : pour braver encore davantage les ennemis qui commençoient à perdre

cœur au milieu de tant de François qu'ils voyoient affronter le peril avec tant d'intrepidité. Un Anglois s'efforça d'enlever cette enseigne par la pointe de la pique qui la soutenoit : mais Jean du Bois qui la portoit la poussant contre luy , luy perça l'œil droit , & luy fit prendre le party de se retirer avec sa blessure. Le Maréchal d'Andreghem fit des choses incroyables dans cet assaut , qui luy coûtèrent enfin la vie : car trois fois il monta sur le mur , dont il fut repoussé par trois fois & renversé dans les fosses. Toutes ces chûtes jointes aux coups qu'il avoit reçus en se chamaillant contre les Anglois, luy froissèrent tellement le corps qu'il ne put survivre longtemps à cette dernière expédition. Bertrand & Clisson furent aussi fort maltraitez : mais avec un moindre danger : car s'étant tirez à l'écart pour reprendre un peu leurs esprits, ils revinrent ensuite à la charge avec plus de rage & plus de fureur.

Guesclin crioit à ses soldats, que la viande dont ils devoient souper , étoit dans cette Place & qu'il falloit nécessairement ou la prendre, ou mourir de faim. Il commanda pour lors à ce Jean du Bois son Port'enseigne qu'il levât haut son Etendard : afin qu'il fût planté le premier sur les rampars comme un signe de la victoire qu'il alloit remporter , & de la prise de Bressiere. Les Anglois avoient beau jetter des barils remplis de pierres sur les François , tout ce fracas ne les épouventoit point & ne fut pas capable de refroidir leur courage , & cette martiale obstination qui les faisoit monter les uns après les autres. Les Generaux en monstroient l'exemple les premiers, Alain & Jean de Beaumont, Guillaume le Baveux, les Seigneurs de Rochefort de Reths de Vantadour, de la Hunaudaye, Jean de Vienne, Carenloüet, le Chevalier qu'on appelloit le poursuivant d'amours, Alain de Taillecol dit *l'Abbé de male paye* se surpassèrent dans cette chaude occasion faisant de grands trous dans les vieilles murailles avec leurs piques, & donnans tant de coups dedans que les pierres se deboiterent & croûlerent les unes sur les autres. La brèche fut ensuite fort facile à faire :

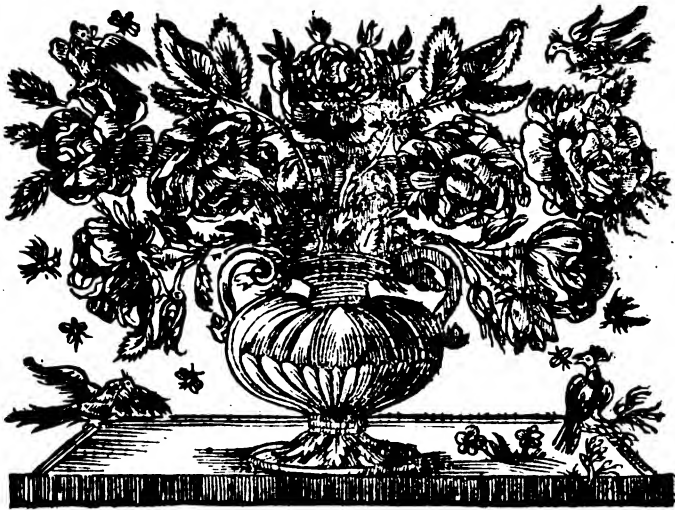
Guesclin pour achever cette journée crioit à ses Gens *allons mes enfans ces Gars sont suppeditez.* A cette parole les François firent un dernier effort & se jetterent comme des Lions déchaînez dans la Ville au travers de cette brèche, & joignans ceux qui s'étoient emparez déjà du haut des rampars, ils ne trouverent plus aucune résistance. Il y eut quelques cinquante Anglois qui voulurent se sauver par une poterne, dont ils avoient gardé la clef tout exprés : mais ils tomberent dans les mains du Maréchal d'Andreghem qui les fit rentrer à grands coups d'épée, dont il en tua dix. Bertrand s'étant emparé des murailles où l'on avoit planté son Etendard se voyant à la tête de plus de cinq cens Braves, fit faire main basse sur tous les Anglois qui se trouverent dans la Ville : si bien que ceux qui se purent sauver dans la Citadelle s'estimerent beaucoup heureux. Les François qui s'étoient rendus maîtres de la Ville, coururent vite aux portes pour les ouvrir au reste de l'Armée qui fit son entrée dans Breffiere, en marchant sur un monceau de morts qui demeuroient étendus dans les rues.

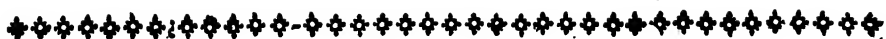
Guesclin vouloit qu'on attaquât la Citadelle : mais les Troupes étoient si fatiguées de l'expédition violente qu'elle venoient de faire, qu'elles n'étoient plus en état de rien entreprendre, & le Maréchal d'Andreghem tout moulu des coups qu'il avoit reçus en mourut quelque temps après. Les Vainqueurs partagèrent entr'eux le butin qu'ils firent & donnans toute la nuit au repos dont ils avoient un fort grand besoin, se presenterent le lendemain devant la Citadelle qui profitant de l'exemple de la Ville qui venoit d'être prise, d'assaut, aima mieux prendre le party de capituler que de s'offrir le même sort. Bertrand après un si memorable succès reprit le chemin de Saumur d'où il étoit party pour cette expedition. Il y passa quinze jours pour s'y rafraîchir & s'y délasser, & y faire les obseques du pauvre Maréchal, dont il avoit fait transporter le corps en cette Ville pour l'y inhumer. La perte d'un si grand homme fut fort regrettée. Tandis que Guesclin prenoit le soin de celebrer ces funerailles avec le

plus de pompe & de piété qu'il pouvoit, il vint un Courier luy donner avis que Robert Knole general Anglois étoit au Château de Derval : qu'il avoit donné les ordres nécessaires pour faire repasser la Mer à ses gens, sous la conduite de Robert de Neuville : & que si l'on pouvoit les surprendre au passage, on pouroit s'en promettre de fort riches dépouilles : parce qu'ils emportoient avec eux un considerable butin qu'ils avoient fait en pillant tout le plat-Païs. Bertrand ne voulant pas negliger cet avis important prit la resolution de les attaquer, & fit même sonner la trompette : afin que chacun se tint prêt pour marcher. Olivier de Clifson le pria de vouloir bien souffrir qu'il luy en épargnât la peine & qu'il se chargeât tout seul de cette entreprise. Il luy representa qu'il étoit nécessaire qu'il restât pour observer les démarches que Chandos pouroit faire avec un grand nombre de Troupes Angloises qui tenoient Garnison dans Poitiers, & qui n'attendoient que ses ordres pour faire quelque mouvement au premier jour, & que tandis qu'en qualité de Connétable il auroit l'œil aux occasions les plus importantes & d'un plus grand poids, il pouroit se reposer sur luy de cette petite expedition qui se presentoit, & dont il esperoit sortir avec succès : parce qu'il connoissoit le Païs & les defilez par où les Anglois devoient nécessairement passer.

Bertrand luy voulant faire naître l'occasion d'acquiescer de la gloire dans une action dont il souhaitoit d'avoir le commandement, ne balançoit point à l'en laisser le maître tout seul. Clifson dans le pressentiment qu'il avoit qu'il triompheroit des Anglois se mit à la tête de tout son monde avec une joye incroyable & surprit les ennemis comme ils étoient sur le point de s'embarquer dans leurs vaisseaux, & profitant du desordre dans lequel ils étoient, & de l'alarme qu'il leur donna les vint charger en criant *Guesclin & Clifson à mort traitres recreans jamais en Angleterre ne rentrerez sans mortel encombrer.* La reputation d'un si grand Capitaine dont ils redoutoient la valeur, & qu'ils appelloient Clifson le Boucher : parce qu'il coupoit bras & jambes dans les com-

bats, leur donna tant de crainte & tant de frayeur qu'ils se laisserent hacher en pieces, & ne firent qu'une legere defense. Olivier en fit un si grand carnage, que de onze cens qu'ils étoient, il n'en resta pas deux cens. Le General qui les commandoit & qui s'appelloit Robert de Neuville, fut trop heureux de se rendre & de se constituer prisonnier dans les mains de Clisson qui le menant à Bertrand ne luy put pas donner une preuve plus évidente de la victoire qu'il avoit remportée, qu'en luy présentant captif le Chef des Anglois, il luy témoigna même qu'il ne devoit pas posséder tout seul la gloire de cette journée : puis que le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Reths & de Rochefort, le Sire de Beaumanoir, & Geoffroy Cassinel avoient merité par leurs belles actions de la partager avec luy.





## C H A P I T R E   X X X I I I .

*De la défaite & de la Prise du Comte de Pembroc devant la Rochelle par les Flotes de France & d'Espagne , dont la premiere étoit commandée par Ivain de Galles.*

**L**E Prince de Galles étant attaqué d'une maladie mortelle qui le minoit & le consumoit peu à peu prit le party de retourner en Angleterre , & de laisser le soin des affaires de cette Couronne en Guienne au Duc de Lancastre , au Captal de Buc à Thomas Tiftons & au Senéchal de Bordeaux : afin d'être alerte & de veiller sur les entreprises de Bertrand , qui donnoit beaucoup d'exercice aux Anglois & les harceloit. Un jour que ce grand Capitaine attendoit à Saumur des nouvelles du Roy son Maître pour avoir dequoy payer toutes les Troupes qu'il avoit levées pour son service , il arriva de Paris un Courier qui se presentant devant luy pour luy faire la reverence fut aussitôt prevenu par Guesclin , qui sans attendre qu'il ouvrît la bouche pour luy declarer le sujet de sa commission , luy demanda brusquement où étoient les sommes que sa Majesté luy devoit faire tenir incessamment pour payer son Armée , qui ne pouroit à l'avenir subsister que de rapines , & qu'en desolant tout le plat-Païs. Cet homme luy répondit que bien loin d'avoir de l'argent , il seroit luy même contraint de vendre son cheval , & de retourner à pied s'il n'avoit la bonté de luy donner dequoy faire les frais de son voyage qui le rapelloit à Paris , & dans le même temps , il luy presenta la depêche du Roy que Bertrand ouvrit & fit lire par son Secrétaire : parce que comme nous avons dit , il ne sçavoit pas lire luy même. Elle luy donnoit ordre de licencier ses Troupes & de se rendre

dre au plutôt à Paris pour conférer avec sa Majesté sur les mesures qu'il y avoit à prendre pour la campagne prochaine. Cette nouvelle desola beaucoup Bertrand, qui donnant à sa colere toutes ses faillies s'écria : *grand Dieu qu'est-ce que de service de Roy !* se frapant soy-même & se tourmentant comme un enragé : disant que ce Prince, s'il luy avoit tenu parole, auroit déjà fait la conquête de toute la Guienne, & que faute d'ouvrir ses coffres il courroit risque de tout perdre : qu'il avoit soutenu la Guerre quelque temps à ses propres dépens par la vente de sa vaisselle d'or & d'argent : & que bien loin d'en recevoir le remboursement, il voyoit bien selon le train que prenoient les affaires, que les Troupes demeureroient sans payement.

Tandis que son indignation luy faisoit lâcher ces paroles, il luy vint un autre Courier de la part d'Henry Roy d'Espagne qu'il avoit si bien servy contre Pierre, qui luy presenta les lettres de son Maître. La lecture qu'il en fit faire : luy donna tout autant de joye que l'autre dépêche luy avoit donné de tristesse. Elles luy apprirent que le Roy d'Espagne pour luy témoigner sa reconnoissance des bons services qu'il luy avoit rendus, luy envoyoit deux mulets chargés d'or, d'argent & de pierreries, l'assurant qu'il ne perdrait jamais la memoire de tout ce qu'il avoit fait pour le rétablir sur le Trône : & que depuis son départ il avoit éprouvé le besoin qu'il auroit eu de luy, pour avoir essuyé beaucoup de rebellions de ses Sujets, qu'il n'avoit pu surmonter que par les conseils & le bras du Besque de Vilaines qu'il luy avoit laissé, dont il s'étoit tout à fait bien trouvé. Il le prioit aussi dans cette dépêche d'employer le credit qu'il avoit auprès du Roy son Maître, pour que le Besque de Vilaines & son Fils Pierre luy restassent : afin que par leur secours il pût calmer tous les troubles de son Royaume qui n'étoient pas encore appaîsez : promettant au Roy de France qu'après qu'il auroit pris *Carmone*, *Somone*, & *Thouars*, il mettroit en Mer une Flote de vingt deux Vaisseaux fournis de tout leur amarrage pour combattre les An-

Sf

glois & travailler de concert avec luy pour les dénicher de la France : à condition que si la paix se faisoit ensuite entre ces deux Nations, il luy enverroient des Troupes pour le servir en Espagne, & qu'il payeroit fort grassement. Il arrive quelquefois dans la vie que de grandes joyes succedent à de grandes tristesses. Cet evenement parut tout à fait dans la conjoncture presente : puisque Bertrand se voyant comblé de richesses dans le temps qu'il se croyoit dans la dernière disette, témoigna tout ouvertement la grande satisfaction que luy donnoit la reconnoissance & la liberalité du Roy d'Espagne.

Il regala fort cet agreable Messager, qui déchargeant les mulets étala dans sa Salle de fort riches presens entre lesquels il y avoit un petit vaisseau de fin or, des couronnes & des tasses de même metal artistement façonnées, grands nombres de pierreries, & beaucoup d'or & d'argent monnoyé. La veüe de ces richesses n'excita point l'avarice de Bertrand, & ne le fit point penser à la conservation de tous ces tresors pour les laisser à sa famille : au contraire elle luy fit naître l'occasion de faire éclater sa generosité : car l'argent luy ayant manqué pour payer ses Troupes, il invita tous les Capitaines qui servoient sous luy de venir dîner avec luy, les traita de son mieux & leur distribua toutes ces pierreries, ces joyaux, cet or & cet argent pour les satisfaire auparavant que de les licencier, pour executer l'ordre qu'il avoit reçu là dessus, & ne se reserva que le Vaisseau d'or pour en faire present au Roy qu'il alloit trouver. Il les pria tous avant que de se separer d'avec eux de ne pas quitter le Service, jusqu'à ce qu'il leur donnât de ses nouvelles après son retour de Paris : leur promettant qu'il ménageroit si bien les choses auprès du Roy, qu'ils auroient tous sujet de se louer de sa conduite : & que si sa Majesté ne deferoit pas aux raisons qu'il avoit à luy dire pour luy faire ouvrir ses coffres, il luy remettroit entre les mains l'épée de Connétable, & retourneroit en Espagne pour servir le Roy Henry. Quand il les eut ainsi congédiez avec le plus d'honnêteté



qu'il luy fut possible , il renvoya le Courier en Espagne , & le chargea de bien témoigner à son Maître combien il étoit sensible à la munificence qu'il venoit de faire éclater en sa faveur , & de luy dire que si les affaires du Royaume de France le luy pouvoient permettre , il iroit au plutôt le trouver en personne pour le servir encore contre ses ennemis.

Ce Courier s'en retourna fort content du succès de sa commission , & des dons que Bertrand luy fit avant que de le laisser partir. Ce General ne songea donc plus qu'à prendre le chemin de Paris où le Roy l'appelloit : mais avant son départ , il mit ordre à toutes choses. Il laissa de bonnes Garnisons dans les Places qu'il avoit conquises. Il établit Carenloüet dans la *Roche-posay* , laissa dans *Saumur* Alain & Jean de Beaumont , Olivier de Mauny , Guillaume le Baveux , Ivain de Galles & plusieurs autres Chevaliers pour veiller à tout durant son absence. Il se mit ensuite en chemin sans avoir avec luy que fort peu de gens. Le Courier que le Roy luy avoit envoyé , le prévint : & se rendant à grandes journées à Paris , il alla descendre à l'Hôtel de S. Paul sur le soir , pour rendre compte à Sa Majesté de tout ce qu'il avoit fait , & de tout ce qu'il avoit vu , luy rapportant que Bertrand en execution de ses ordres avoit licencié ses Troupes avec beaucoup de repugnance : se plaignant hautement de ce que les fonds luy avoient manqué pour les payer , & declarant que si le Roy n'apportoit un prompt remede à ce mal , il quitteroit le Service , & luy rendroit l'épée de Connétable pour aller en Espagne reprendre les armes en faveur du Roy Henry qui luy avoit envoyé de grandes richesses. Il ajouta que Guesclin bien loin de retenir pour luy ces Tresors les avoit genereusement distribuez à ses Capitaines , pour les recompenser des montres qu'ils n'avoient pas reçues : qu'il avoit été le témoin de tout ce qu'il prenoit la liberté d'avancer à Sa Majesté , qui verroit Bertrand dans trois jours dont elle apprendroit la confirmation de tout ce qu'il venoit de luy dire. Cette nouvelle surprit un peu le Roy , qui voyant l'interêt qu'il avoit à la con-

servation de cet homme, sur qui rouloient toutes ses espérances & le succès de toutes ses affaires, mit la main sur l'épaule de *Hureau de la Riviere* son grand Chambellan qu'il aimoit beaucoup, & qui passoit dans toute la France pour son Favory : luy disant *Hureau, nous ne pourrons pas nous défendre d'ouvrir nos coffres, & de donner de l'argent à Bertrand : de peur que nous ne venions à perdre un si grand Capitaine, & qu'il ne nous échappe.* Ce Favory luy répondit qu'il étoit de la dernière importance de satisfaire un si grand homme, & que s'il abandonnoit le Service, tout son Royaume courroit grand risque d'être bientôt conquis par les Anglois : que luy seul étoit capable de rétablir les affaires, quand même elles seroient sur leur dernier penchant : & qu'enfin l'on ne devoit rien épargner pour le contenter. Le Roy prêta beaucoup d'oreille à cette judicieuse remontrance, & luy promit de profiter de son avis.

Trois jours après Guesclin se rendit à la Cour luy dixième, vêtu fort simplement faisant peu de cas de se mettre sur son propre pour paroître devant son Maître, & même affectant de porter par tout des habits fort communs. *La Riviere* vint au devant de luy pour le disposer à ne point s'écarter du respect quand il parleroit au Roy, craignant que le chagrin dans lequel il étoit, ne luy fit faire quelque écart. Ce fut dans cet esprit qu'il le prévint de mille caresses, luy témoigna qu'il venoit de laisser sa Majesté dans de fort bonnes intentions de luy donner toute la satisfaction qu'il pouvoit attendre d'elle. Il le mena donc devant le Roy qui luy fit un fort bon visage, & luy tendit la main, pour luy faire voir qu'il avoit pour luy des considérations toutes particulières : luy disant qu'il étoit le fort bien venu : qu'il auroit toujours pour luy des égards distinguez : & qu'il le devoit aimer luy seul plus que tous ses autres Sujets. Bertrand qui ne se payoit gueres de vent ny de fumée, ne put dissimuler ce qui luy tenoit au cœur *Sire* luy dit-il *je m'en apperçoy malheureusement : car vous m'avez ôté tout mon ébat, & maudit soit l'argent qui se tient ainsi coy, plutôt que de le de-*

*partir à ceux qui guerroyent vos ennemis.* Le Roy craignant qu'il ne s'émancipât, l'interrompit en luy promettant qu'il alloit ouvrir ses coffres pour le contenter & luy donner de quoy payer les Troupes qu'il commanderoit au printemps.

Bertrand à ce discours prit la liberté de luy demander de quoy donc vivoient les Garnisons qu'il avoit laissé dans les Places pour garder la Frontiere, & si sa Majesté pretenoit quelles pillassent les pauvres païsans de la campagne pour trouver de quoy subsister. Bertrand, ajouta le Roy, vous aurez vingt mille francs dans un mois. Hé quoy *Sire* s'écria Guesclin. *Ce n'est pas pour un déjeuner ! je voy bien qu'il me faudra departir de France : car je ne m'y sçay chevir, si me convient renoncer à l'office que j'ay.* Le Roy tâchant de le radoucir en luy declarant qu'il ne pouvoit pas lever de grandes sommes dans son Royaume sans beaucoup fouler ses Sujets : il luy repondit plaisamment *hé Sire que ne faites vous saillir ces deniers de ces gros chaperons fourrez, c'est à sçavoir Prelats & Avocats qui sont des mangeurs de Chrétiens.* Le Roy fit la justice à Bertrand d'entrer dans ses sentimens. Il luy fit compter tout l'argent qu'il luy demanda pour payer les Troupes & le renvoya sur la Frontiere aussi satisfait qu'il étoit venu mécontent à Paris.

Le Besque de Vilaines qui n'avoit point quité le service d'Henry Roy d'Espagne, eut moins de chagrin que Bertrand : car outre que les Armées qu'il commandoit étoient regulierement bien payées, il le recompensa d'ailleurs de la Comté de Ribedieu dont il luy fit present pour reconnoître les dangers qu'il avoit tant de fois essuyez pour le rétablir sur le Trône. Il est vray qu'on ne doit pas accuser Charles le Sage d'avarice, parce qu'il n'envoyoit pas à Guesclin tout l'argent dont il avoit besoin pour soutenir la Guerre : c'est que ce bon Prince apprehendoit de fouler ses Sujets par de nouveaux subsides & tiroit le moins qu'il pouvoit sur ses peuples. Quand Henry se vit au dessus de ses ennemis & de ses affaires & Maître absolu de toute l'Espagne, il ne songea plus qu'au secours qu'il avoit promis à la France con-

tre les Anglois. Il fit équiper une Flote de vingt deux voiles & remplit ses vaisseaux de beaucoup d'Archers & d'Arbalétriers Espagnols, qui se promettoient de faire sur Mer une grande execution contre ces insulaires & contre ceux de Bordeaux leurs Sujets. En effet ils se rendirent si redoutables sur l'Océan que nul Bâtiment n'osoit se presenter devant eux, & quand ils rencontroient Flamands, Brabançons, Picards ou Normands ils les pilloient tous, & ne faisoient point de scrupule de les jeter dans la Mer après les avoir mis en chemise. Charles le Sage de son côté mit sur Mer auprès d'Harfleur une Flote de douze gros vaisseaux, dans lesquels il fit embarquer cinq cens hommes d'armes, & trois cens Archers, avec ordre d'aller joindre celle d'Espagne : mais les François ayant été repoussez par les vents ne purent à jour nommé faire le trajet qu'ils avoient medité. Tandis qu'ils étoient sur les Mers, ils apperçurent devant eux l'Isle de *Greneſay* qui relevoit du Roy d'Angleterre. Yvain de Galles qui commandoit la Flote François & qui ne demandoit qu'à se venger de l'outrage qu'il pretendoit avoir reçu de son Maître, qui l'avoit dépouillé de tous les biens qu'il possédoit en son País, voulut descendre dans cette Isle pour s'y dédommager de toutes ses pertes. Il alla donc débarquer au port Saint Pierre. Ceux de l'Isle crièrent aux armes, & se mirent en devoir de se bien defendre.

Il y avoit là quelques six vingt Anglois qui chargez d'un gros butin qu'ils menoient à Londres se rafraichissoient dans cette Isle qu'ils regardoient comme un entrepoſt, en attendant qu'ils cinglassent en Angleterre, pour y transporter toutes les dépouilles qu'ils avoient amassées en écumant & piratant sur toutes les Mers. Les François les attaquerent vivement, & les pousſerent avec tant de vigueur, qu'ils les obligerent de se refugier dans un Château. Cet asyle pretendu ne leur fut pas d'un grand secours, & n'empêcha pas que cet Isle ne fût pillée, saccagée, dépouillée de tout ce qu'elle avoit de meilleur & de plus riche. Yvain de Galles y fit un fort bon butin qui servit à le.

consoler un peu de la misere, où l'injustice de son Roy l'avoit mis. Les François après avoir fait le sac de Grenesay se presenterent devant une autre Isle qui relevoit encore des Anglois, & qui craignant d'essuyer le même sort que la premiere, aima mieux se saigner & fournir de grosses sommes pour se racheter du pillage qu'elle ne pouvoit pas autrement éviter. Ivain de Galles se remit en mer après s'être enrichy luy & ses François de la dépouille de ces deux Isles, & cinglant toujours dans le dessein de joindre la Flote Espagnole, il rencontra seize vaisseaux qui avoient mouillé l'ancre. Il s'imagina d'abord que c'étoient les Anglois, & se promettoit bien de les battre & d'y faire un riche butin : mais quand il fut aux approches il découvrit que c'étoient des vaisseaux marchands qui venoient d'Espagne, & qui se reposoient là, dans l'attente d'un vent favorable pour retourner en Flandres, à Anvers & dans le Brabant. Les François firent quelque mine de les attaquer ne les voulans pas reconnoître pour Marchands : mais Ivain de Galles leur remontra que ce seroit violer le droit des Gens, que de courre sus à ceux, dont la profession les met sous la foy publique.

Cet Amiral ayant empêché qu'on ne leur fit aucune insulte, se contenta de recevoir quelques vivres qu'ils luy presenterent, & de leur demander si dans le cours de leur navigation ils n'avoient point découvert quelques Bâtimens Anglois. Ces Marchands luy répondirent qu'ils avoient rencontré dans la Mer de Bordeaux une belle Flote composée de dix-huit grosses Ramberges & de quinze autres moindres Vaisseaux : & que le Comte de Pembroc qui la commandoit y avoit chargé beaucoup d'or & d'argent qu'il avoit apporté de Londres pour payer les Troupes que le Roy d'Angleterre entretenoit en Guienne contre les François : parce que ce Prince apprehendoit fort que les Gascons ne secouassent le joug de son obeissance, & ne se donnassent à leur premier Maître, & que la Rochelle suivant leur exemple ne luy échappât. Il ajoûterent que le Comte de Pembroc alloit droit à cette Place pour s'en asûrer dans la crainte qu'il avoit que

Bertrand ne le prevint , & qui avoit déjà fait des tentatives pour débaucher les Rochelois de la fidelité qu'ils devoient à leur Souverain. Quand Ivain de Galles eut tiré de ces Marchands tous les éclaircissemens dont il avoit besoin : il se promit bien d'en profiter , & les remercia : les assurant qu'ils pouvoient demeurer en paix , & qu'il ne leur seroit fait aucun tort. Il fit voile ensuite pour aller à la découverte de tout ce que luy avoient dit ces Marchands , qui le voyans partir luy donnerent mille benedictions , & se regarderent les uns les autres comme des gens qui venoient d'échapper d'un fort grand peril : en disant *ce ne fut le gentil Ivain de Galles, ces felons François nous eussent tout mairdis.*

Cet Amiral après avoir fait un voyage d'assez long cours : enfin surgit au port de Saint André en Espagne , où l'on preparoit une fort belle Flote pour l'envoyer au secours des François contre les Anglois. Ce fut là que se joignirent ces deux Armées navales pour faire sur Mer quelque importante expedition contre leurs communs ennemis. Le Comte de Pembroc en fut l'objet bientôt. Elles le rencontrèrent sur la route qu'il prenoit vers la Rochelle. Les Espagnols se servirent d'un artifice qui pour lors étoit assez rare pour brûler les grosses Ramberges du Comte de Pembroc. Ils jetterent à l'eau de petits bateaux tout remplis de bois qu'ils avoient graissé d'huyle & d'autres ingrediens pour en rendre la matiere plus combustible. Ils avoient entr'eux des plongeurs fort experimentez dans l'art de conduire ces sortes de barques , & de les faire couler toutes brûlantes & tout allumées sous ces grosses Ramberges , auxquelles le feu de ces Bateaux venant à se communiquer , y causoit un embrasement dont il étoit impossible de se garantir. Ce stratageme , dont les Espagnols se servirent fit un si grand effet contre les Anglois , qu'ils leur brûlerent treize gros Bâtimens : & tandis que les Anglois se mettoient en devoir d'éteindre ce feu , les François & les Espagnols profitans du desordre de l'alarme & de la consternation dans laquelle il les avoient jettez , vinrent les charger à grands coups de dards & de

& de flèches heurterent le vaisseau du Comte de Pembroc avec tant de roideur ayant le vent sur luy, que ce gros Bâtiment venant à s'ouvrir fit eau de tous côtez, & contraignit cet Amiral Anglois de se rendre à la discretion de ses ennemis avec *Huard d'Angle*, & *Jean d'Arpedenne* qui furent forcez de suivre son exemple avec plus de trois cens autres prisonniers des plus riches de toutte l'Angleterre, sans compter plus de huit cens hommes qui perirent dans cette journée par le feu, par le fer & par l'eau du côté des Anglois. Les Vainqueurs trouverent dans les Bâtiments qui tomberent sous leur puissance beaucoup d'or & d'argent monnoyé qu'on avoit apporté de Londres pour payer les Troupes qui servoient le Roy d'Angleterre dans sa Province de Guienne contre les François : & même ils ne purent voir sans étonnement le grand nombre de chaînes que les Anglois avoient chargé dans leurs vaisseaux pour mettre les Rochelois aux fers, & les traiter comme des rebelles Sujets, ausquels les François firent voir les patentes & les provisions tout expédiées pour établir dans la Rochelle d'autres Officiers de justice, que ceux du País.

Ces lettres étoient toutes scellées & remplies du nom des Anglois que l'on vouloit mettre à leur place, les uns en qualité de Baillifs, les autres sous celle de Prevôts, d'autres comme Receveurs, & d'autres comme Capitaines : si bien que les Rochelois voyans qu'on n'avoit apporté d'Angleterre que des chaînes pour eux & que toutes les charges & tous les emplois étoient destinez pour des étrangers, ils n'eurent point de regret d'ouvrir leurs portes aux Vainqueurs, & de redevenir François selon la pente qu'a naturellement chaque Nation d'obeïr à un Prince qui soit de son País. Les Espagnols ayant rendu ce service à la France se retirerent avec leurs prisonniers, & leurs dépouilles au port de S. André. Quand Yvain de Galles aperçut le Comte de Pembroc au milieu des autres prisonniers, il luy fit mille reproches, & luy dit mille injures se plaignant qu'il avoit été le seul Auteur de sa disgrâce, & de son in-

fortune par les pernicious conseils qu'il avoit donné au Roy d'Angleterre son Maître contre luy. Il poussa même si loin son ressentiment, qu'il protesta que s'il avoit été son prisonnier, il l'auroit fait mourir avec infamie pour se venger des outrages qu'il luy avoit faits. Le Comte luy déclara qu'il n'avoit aucune part à la disgrâce qu'il avoit encourue & dont il se plaignoit, & qu'il avoit grand tort d'insulter à un malheureux qui ne luy avoit jamais fait aucun prejudice & dont il devoit plutôt déplorer la condition que luy faire injure. Enfin les Espagnols enchaînerent leurs prisonniers Anglois des mêmes chaînes que ceux cy avoient destiné pour les Rochelois, & ne leur rendirent la liberté qu'après leur avoit fait exactement payer leur rançon.





•••••

## CHAPITRE XXXIV.

*De plusieurs Places conquises par BERTRAND sur les Anglois, & de la reddition qui luy fut faite de celle de Randan, devant laquelle il mourut après qu'on luy en eut porté les clefs.*

**L**Es François sous la conduite de Bertrand poussèrent toujours leurs Armes victorieuses après s'être rendu les Maîtres de S. Jean d'Angely & de Xaintes, qui ne purent tenir long temps contre les efforts d'un si grand Capitaine, dont le nom seul étoit devenu la terreur des Anglois. Il alla planter ensuite le piquet devant *Cisay*, après avoir pris la precaution de s'assurer de Montreuil Bauny qu'il luy falut prendre d'assaut. Tandis qu'il dispoisoit toutes choses pour le succès de ce Siege, les Seigneurs de Clisson, de Laval, & de Rohan qui s'étoient attachez à celui de *la Roche sur Ton*, luy manderent qu'il eût à se tenir sur ses gardes : parce que les Anglois s'assembloient en grand nombre à *Niort* dans le dessein de secourir ou la Place qu'il assiegeoit, ou celle devant laquelle ils étoient postez. Guesclin les remercia du soin qu'ils avoient pris de luy donner un avis si judicieux & si salutaire, & leur témoigna que pour en profiter il alloit se tenir alerte pour prevenir l'insulte qu'on luy pouroit faire. En effet il fit environner son Camp de fosses & de pieux pour en defendre les approches, & ne se contentant pas d'aller au devant des entreprises que les ennemis pouroient faire pour troubler la continuation de son Siege, il envoya des ordres à Alain de Beaumont de se cantonner & de se retrancher comme luy : de peur que les Anglois ne luy vinssent tomber sur le corps tandis qu'il seroit devant Lusignan qu'il tenoit serré de fort près. Alain

T t ij

ne manqua pas de prendre là dessus les mêmes precautions que Bertrand. Ces trois Sieges de *Cisay*, de *la Roche sur Ton* & de *Lusignan* qui se faisoient tous dans un même temps, partageoient beaucoup les forces des François, qui toutes rassemblées les eussent mis en état de faire de plus grands efforts & de réussir avec plus de succès. Bertrand perdoit son temps & ses peines devant *Cisay* qui souffrit plusieurs assauts sans qu'on en pût venir à bout. Il tâcha d'en corrompre le Gouverneur à force de presens : mais sa fidelité fut inébranlable : car bien loin de prêter l'oreille à ses persuasions, il ne le paya que de railleries.

Tandis qu'il se morfondoit devant cette Place, les Anglois tenoient conseil dans Niort pour delibérer entr'eux à laquelle des trois Villes Assiégées ils pourroient donner du secours. Le Sire d'Angoris le plus fameux & le plus expérimenté Capitaine d'entr'eux, opina que c'étoit à Bertrand qu'il falloit aller : parce que de sa défaite dépendoit la reputation de leurs Armes : & s'ils le pouvoient une fois dénicher de devant *Cisay* par une Bataille qu'ils pourroient gagner sur luy, tout le reste des François ne tiendrait pas longtemps contre une Armée qui viendrait de triompher d'un si grand Capitaine. *Jacomel* qui ne connoissoit pas la valeur de Bertrand, jura devant toute cette assemblée qu'il l'iroit attaquer en personne, & qu'il le leur ameneroit mort, ou vif. Il s'avisa même d'y proposer un expedient qui seroit capable d'intimider beaucoup les François en cas qu'on le voulut suivre. C'étoit de porter tous des chemises de soie au dessus de leurs armes, & d'y faire coudre au milieu, des croix rouges devant & derriere. Tout le monde goûta fort cet avis, & l'on resolut aussitôt de le suivre. Tandis que les Anglois étoient sur le point de se mettre en campagne avec ce bel épouvantail, il leur vint une recrue de quatre cens hommes qui leur demanderent la permission de se joindre à eux pour combattre les François ensemble, qu'ils devoient tous regarder comme leurs communs ennemis. Ce renfort les rendant encore plus fiers, ils partirent tous de Niort avec leurs habits

de toile & leurs croix rouges en fort belle ordonnance sous la conduite de Jacannel , qui croyant déjà Bertrand dans ses mains avoit ordonné qu'on tendît fort proprement une chambre , & qu'on y préparât un fort grand repas pour bien recevoir dans Niort , & y regaler ce Connétable de France qu'il comptoit d'y amener dès le soir même. Ils se promettoient de remporter une victoire si complète dans cette journée , qu'ils avoient déjà résolu de faire passer tous les François au fil de l'épée sans faire quartier qu'à trois seulement , à *Guesclin à Messire Maurice du Parc , & à Geoffroy de Cassinél*, tous chevaliers Bretons, dont ils esperoient tirer une rançon considérable.

Toutte cette Troupe composée de quelque quipze cens Anglois vint rabattre dans sa marche tout auprès d'un bois. Tandis qu'ils y faisoient alte , ils apperçurent deux charettes de vin qu'on menoit au Camp devant Cifay , on les avoit tirées de Montreuil Belay , qui est la meilleure vinée qui croisse dans tout le Poitou. Les Anglois alterez de la grande chaleur du jour , en defoncerent tous les muids & s'en donnerent à cœur joye sans en laisser aucune goutte. Tandis que les fumées du vin leur montoient à la tête , ils se faisoient une haute idée de la victoire qu'ils alloient remporter sur les François , se promettans les uns aux autres de n'en pas laisser échapper un seul , & de répandre plus de sang qu'ils n'avoient versé de cette liqueur dans leurs gosiers : *debellaturi supra mensam Alexandrum*, dit Quint Curce de Bessus. & de ses soldats , qui comptoient pour rien la valeur d'Alexandre contre lequel ils alloient combattre , tandis qu'ils étoient à table éloignez du danger , & qu'ils ne voyoient l'ennemy qu'en idée , que la force du vin qui les échauffoit leur faisoit paroître fort petite.

Tandis que leur imaginaire intrepidité les rendoit ainsi fort contents d'eux mêmes : les gens de Bertrand prirent un Breton qui depuis quatre ans étoit dans le party des Anglois , & le menerent devant luy. Guesclin qui le regardoit comme un deserteur , donna tout aussitôt les ordres pour

le faire pendre. Celuy-cy se disculpa fort bien du crime dont on le soupçonnoit, en disant que les Anglois s'étoient saisis de sa Personne, & l'avoient retenu malgré luy dans leurs Troupes, & que depuis il avoit toujours cherché l'occasion de s'échapper d'eux : mais qu'elle ne s'étoit jamais présentée plus favorable pour cet effet, que tout récemment : qu'il les avoit quitez pour se ranger du côté de ceux de sa Nation & reveler à Bertrand une nouvelle de la dernière conséquence. Celuy-cy le prenant toujours pour un transfuge & pour un Espion, le menaça de le faire à l'instant brancher au premier arbre, s'il venoit à découvrir en luy la moindre supercherie. Ce Breton l'assura qu'il luy parloit fort sincerement & de bonne foy, ne s'étant séparé des Anglois que pour luy donner avis du danger qui le menaçoit, & luy dire que les ennemis étoient fort près de luy tous vêtus de toile sur leurs armes & qu'ils portoient des croix rouges devant & derriere pour intimider les François par un spectacle si bizarre & si surprenant, & qu'ils avoient dessein de les surprendre de nuit, ou de jour. Bertrand à qui cet homme étoit encore suspect, luy témoigna que s'il étoit surpris en mensonge il luy en coûteroit la vie. Cependant il se trouva que le Breton n'imposoit aucunement à la verité : car les Anglois n'étoient qu'à un quart de lieüe de là cachez dans un bois, & qui n'attendoient que la nuit pour venir à coup sûr tomber sur le Camp des François.

Le coup étoit immanquable s'il eussent suivy leur premier dessein : mais la sorte vanité de Jean d'Evreux le fit avorter, qui voulant faire l'intrepide & le courageux pretendoit comme un autre Alexandre ne pas dérober la victoire à la faveur des tenebres : mais la remporter en plein jour, comme si les Anglois n'avoient pas assez de cœur & de bravoure pour défaire les François en combattant contre eux dans les formes. Il leur representa que la gloire de leur Nation vouloit qu'on n'imputât pas leur victoire à une surprise qui auroit un air de trahison, d'autant plus qu'étant deux contre un, les François seroient obligés de céder à la mul-

titude. Cet avis ayant été suivy de tout le monde on ne songea plus qu'à l'exécuter : mais avant que de faire le premier mouvement là dessus, on envoya quelques Coureurs pour reconnoître auparavant en quelle assiette étoient les François : car les Anglois avoient tant de fierté, qu'ils apprehendoient que si leurs ennemis avoient le vent de leurs approches, ils ne levasse aussitôt le Siege de Cifay pour prendre la fuite. Ils marcherent donc dans une fort belle ordonnance au nombre de douze cens.

Le spectacle de toutes ces toiles blanches & de ces croix rouges dont ils étoient vêtus, jettoit un éclat par toute la campagne. Ils avoient outre cela quatre cens Archers montrez à l'avantage, ayant chacun le casque en tête, & la lance au poing vêtus de croix rouges & de toile comme les fantassins. Leurs Drapeaux que le vent agitoit au soleil contribuoient beaucoup à rendre leur contenance plus brave & plus fiere. Tout cet appareil jettâ quelque étonnement dans l'ame des François, qui croyoient n'avoir pas des forces suffisantes pour résister à tant d'ennemis. Bertrand s'aperçut de leur crainte & pour leur relever le courage, il leur dit dans son langage du quatorzième siècle, *je octroye qu'on me tienne les membres se vous ne bées aujourd'huy l'orgueil des Anglois trebuchier*. Cette parole prononcée d'un ton fort hardy les rassura dans le même instant. Il partagea ses Troupes en trois bandes. Il mit à l'Aile droite *Geoffroy Cassinel* Capitaine fort brave & fort estimé qui étoit son Eleve, *Maurice du Parc* eut ordre de conduire la gauche : il se reserva le commandement du Corps de bataille, & pour ne pas abandonner le Siege de Cifay dont la Garnison qui viendrait à sortir le pourroit charger par derriere tandis qu'il seroit aux mains avec les Anglois, il laissa devant cette Place Jean de Beaumont pour tenir toujours les Assiegez en haleine avec quelques Troupes qui faisoient mine de vouloir entreprendre un assaut.

Tandis que Bertrand rangeoit ainsi tout son monde pour marcher contre ses ennemis avec discipline, il vint un

Trompette Anglois luy faire une bravade en le sommant ou de lever le Siege , ou de donner Bataille. Guesclin luy commanda de se retirer au plus vite, luy disant que les Anglois auroient bientôt de ses nouvelles. Le Trompette les vint avertir que Bertrand dispoſoit toutes choses au combat. Au lieu d'être alerte aussi de leur côté, ils s'aviserent en attendant, de se coucher tous sur le pré les jambes croisées comme des cōûturiers ne doutans point de battre les François, tant ils avoient une haute opinion de leur bravoure, & qui leur étoit inspirée par le vin dont ils étoient pris & qu'ils n'avoient pas encore bien cuvé. Bertrand se voulant prevaloir de la fiere negligence de ses ennemis sortit aussitôt de ses retranchemens & fit montre de ses François en pleine campagne en marchant droit aux Anglois, qui ne bougerent point de leur place & demeurèrent toujours dans la même posture jusqu'à ce qu'on fût auprès d'eux. Ceux de Cifay voyans les François décamper de devant leur Ville firent une sortie sur les Troupes de Jean de Beaumont: mais qui les reçurent si bien, qu'ils les taillerent en pieces & les recoignerent bientôt dans leurs murailles. Bertrand ayant appris cette heureuse nouvelle avant l'ouverture du combat prit l'occasion d'en faire part à ses Gens pour les encourager encore d'avantage.

Comme on étoit sur le point d'en venir aux mains, un Anglois se detacha de son gros, par ordre de Jean d'Evreux pour dire aux François qu'il paroissoit bien qu'ils apprehendoient de se battre: puis qu'ils employoient tant de temps à se preparer: que s'ils vouloient épargner leurs vies, il leur conseilloit de demander la paix aux Anglois & que s'ils vouloient prendre ce party, il travailleroit volontiers à la leur procurer. Guesclin le renvoya plus fierement que le premier, avec ordre d'asſûrer ses Maîtres qu'il avoit entre ses mains Robert Miton Gouverneur de Cifay dont la sortie luy avoit été fort funeste: puis qu'après avoir été battu par Jean de Beaumont avec tous ses Gens, il avoit encore été fait prisonnier, & qu'il esperoit qu'il en iroit de même

même de la Bataille que du Siege. Il luy commanda de plus de faire assembler les Anglois aussitôt qu'il les auroit joints , & de les avertir qu'ils se levassent sur leurs pieds : parce qu'il ne daignoit pas les attaquer tandis qu'ils demeuroient ainsi couchez sur le pré. L'Anglois retournant sur ses pas exhorta les siens à bien faire , & leur apprit la défaite de Miton & des Assiegez. Ils se leverent aussitôt en criant *Saint George* & se rangeans en bataille, ils vinrent au petit pas contre les François. Leurs Archers ouvrirent le combat en tirant une grêle de flèches qui fit plus de bruit que d'effet : parce que comme elles tomboient sur les casques des François, elles n'en pouvoient percer le fer ny l'acier. Les Archers ayant fait leur décharge firent place aux Gendarmes , à qui Jean d'Evreux ordonna qu'après qu'ils auroient fait les derniers efforts pour ouvrir les François avec la pointe de leurs lances , ils les jettassent aussitôt par terre pour mettre l'épée à la main & les combattre de plus près, esperant que s'ils pratiquoient bien cette discipline, ils marcheroient à une victoire assurée. Les Anglois se mirent en devoir de bien executer cet ordre qu'ils reçurent de leur General, & d'abord ils chargerent les François avec tant de vigueur qu'ils leur firent faire un arriere-pied de plus de vingt pas.

Bertrand tout surpris de voir ses Gens plier de la sorte & sur le point de se rompre bientôt, les fit retourner à la charge & leur commanda de disputer le terrain pied à pied à leurs ennemis sans sortir chacun de sa place. Les François rentrerent donc en lice , & la mêlée recommença de part & d'autre avec plus de chaleur, les Anglois les surpassoient en nombre : la présence de leur General leur tenant lieu de tout, les faisoit combattre avec un courage invincible. Bertrand qui veilloit à tout & couroit par tout leur crioit de frapper à grands coups de sabres, de haches & de marteaux de fer pour assommer leurs ennemis, dont ils ne pouvoient percer les corps avec leurs épées : parceque les armes dont ils étoient couverts en rebouchoient la pointe.

V u

Les François s'acharnans à suivre exactement cet ordre, renversoient par terre tous les Anglois qu'ils pouvoient atteindre & déchargeoient sur eux de si grands coups qu'ils leur faisoient plier les genoux. Cet effort qu'ils firent sur les premiers rangs fit bientôt reculer les seconds. Bertrand voyant que ce jeu de main faisoit tout l'effet qu'il en attendoit, fit avancer aussitôt les deux Ailes de son Armée, qui faisant la même manoeuvre abbattoient têtes, bras, épaules, & jambes sur le pré. Leurs haches enfonceoient le casque des Anglois dans leur tête, & crioient en signe de victoire *Montjoye Saint Denis*. Leurs ennemis faisoient les derniers efforts pour se r'allier : mais ils ne leur en donnoient pas le loisir à force de les charpenter & de les hacher comme des beufs. Toutte la campagne étoit affreuse à voir étant toutte couverte de têtes, de bras, de casques renversez, & tout ensanglantez, & d'épées rompuës. Ce pitoyable objet donna tant de terreur aux Anglois, qu'ils ne rendirent presque plus de combat. Chacun d'eux chercha pour lors à se garantir de la mort par la fuite. *Jacomel* au desespoir de voir la déroute des siens qui s'ouvroient, plioient, se débandoient & commençoient à lâcher le pied, s'en vint s'attacher sur Bertrand avec une rage qui le faisoit écumer comme un Sanglier & déchargeant un grand coup de sabre sur son casque, le fer ne fit que glisser à côté. Bertrand luy voulant donner là dessus le change à l'instant, le prit par la visière & le soulevant un peu, il luy passa sa dague dans la tête & luy perça l'œil droit. Les Anglois voyant la fâcheuse aventure qui venoit d'arriver à l'un de leurs Generaux, gagnèrent au pied & laisserent le champ de bataille aux François qui compterent plus de cinq cens de leurs ennemis qu'ils trouverent morts couchez par terre.

Jean d'Evreux, le Sire d'Angois & plusieurs autres Chevaliers y demurerent prisonniers. Il n'y avoit pas jusqu'au moindre goujat qui n'en eût quelque un dont il comptoit d'avoir une bonne rançon : mais comme il y avoit entre les François de la contestation pour savoir auquel appartenoit



chaque prisonnier. Guesclin pour les accorder leur commanda de les mettre tous au fil de l'épée : si bien qu'il n'y eut que les Chefs Anglois qui furent épargnez. Ceux de Cifay voyans la défaite entiere de ceux qui venoient à leur secours ne balancerent point à ouvrir leurs portes aux Vainqueurs. Bertrand qui ne se lassoit jamais de combattre & de vaincre , voulut de ce pas marcher à Niort , disant qu'il y vouloit souper & que chacun se mît en devoir de le suivre. Il se servit d'un artifice qui luy réussit, commandant à ses Gens de se revêtir des habits des Anglois & de porter leurs mêmes Drapeaux. Ceux de Niort voyans ces Croix rouges avec ces chemises de toile, & les Leopards d'Angleterre arborer sur leurs Enseignes, s'imaginerent que c'étoient les Anglois qui revenoient victorieux. Les François pour les faire encore donner d'avantage dans le piege qu'ils leur tenoient s'approcherent des portes de leur Ville en criant *Saint George*. Les Bourgeois ne manquerent pas de les leur ouvrir aussitôt : mais cette credulité leur fut beaucoup pernicieuse : car les François entrèrent dedans comme dans une Ville prise d'assaut , y firent toutes les hostilités dont ils s'aviserent , mirent à mort tout ce qui voulut résister & prirent à rançon tous ceux qui voulurent se rendre : si bien que tout le Poitou revint à l'obéissance des Lys & secoua le joug des Leopards.

Bertrand après s'être emparé de toutes les Places de cette Province, en établit Alain de Beaumont Gouverneur, & s'en alla droit à Paris pour rendre compte au Roy son Maître de la situation dans laquelle il avoit laissé les affaires. Charles le Sage le reçut avec toutes les demonstrations d'une joye parfaite & luy fit tout l'accueil qu'un General victorieux doit attendre d'un Prince qu'il a bien servy. Guesclin ne fit pas un fort long séjour à la Cour, & comme le Duc d'Anjou demandoit du secours au Roy son Frere, on en donna le commandement à Bertrand, qui fit des choses incroyables en faveur de ce Prince avec le Maréchal de Sancerre , Ivain de Galles & d'autres Chevaliers

Vu ij

contre les Anglois auxquels ils enleverent plusieurs Places, & particulièrement le Château de la Bernardiere & Bergerac qu'ils remirent à l'obeïssance du Duc d'Anjou qui s'estima fort heureux de s'être servy de la tête & du bras d'un Capitaine si fameux que l'étoit Guesclin, dont le nom seul étoit si redoutable aux Anglois, qu'il ne falloit que le prononcer pour leur faire prendre la fuite. Le Duc après toutes ces conquêtes retourna dans sa Souveraineté d'Anjou, fort content du succès de ses Armes, dont Bertrand avoit rétably la reputation. Celuy-cy reprit le chemin de Paris, où le Roy ne luy laissa point prendre racine : mais le renvoya sur ses pas en Auvergne pour attaquer le Château de *Randan* qui n'étoit pas encore soumis à son obeïssance. Guesclin partit avec de fort belles Troupes esperant couronner toutes ses grandes actions par cette dernière expedition.

Ce fut en effet non seulement la fin de ses conquêtes : mais aussi celle de sa vie. Bertrand investit cette forte Citadelle avec tout son monde : mais avant que d'en venir à l'attaque il voulut pressentir le Gouverneur & le tâter pour l'engager à luy porter les clefs de sa Place : luy disant qu'il étoit resolu de n'en point décamper qu'il ne l'eût par assaut, ou par composition. Le Capitaine fut à l'épreuve de toutes ces menaces : il luy répondit fort honnêtement qu'il connoissoit la valeur & la reputation du General auquel il parloit, & la puissance du Roy qu'il servoit : mais qu'il seroit bien malheureux s'il étoit assez lâche pour rendre une Place bien forte d'assiette, bien fournie de vivres & remplie d'une fort bonne Garnison sur une simple sommation : que le Roy d'Angleterre qui luy en avoit confié la defense le regarderoit comme un traître, & le puniroit du dernier supplice s'il étoit capable d'une semblable perfidie : qu'enfin son honneur luy étant plus cher que sa vie, il vouloit risquer son propre sang pour conserver sa reputation. Guesclin s'apercevant que la fidelité de cet homme ne pouvoit être ébranlée par les persuasions & les remontrances, jura *que jamais ne partirait d'il-*

*lec, si auroit ledit Châtel à son plaisir.* Il donna donc tous les ordres nécessaires pour en venir à l'assaut qui fut fort violent : mais la résistance des Assiegez fut si vigoureuse que les gens de Bertrand furent repoussez avec quelque perte. Cette disgrâce le toucha si fort & luy donna tant de mortification, qu'il en tomba malade dans sa Tente, sans pourtant discontinuer le Siege qu'il avoit commencé ; ny lever le piquet de devant la Place. Le mal se rengregeant insensiblement luy fit bientôt connoître qu'il ne releveroit point de cette maladie.

Ce grand cœur qu'il avoit fait paroître dans toutes les occasions les plus dangereuses qu'il avoit essuyées dans sa vie, ne se démentit point dans cette dernière heure dont l'approche ne fut point capable de le faire pâlir : & comme il avoit toujours eu pour son Dieu des sentimens fort religieux n'étant pas moins bon Chrétien que fidèle sujet de son Prince, il se fit apporter le viatique après avoir purifié tous ses déreglemens passez par les larmes de sa penitence. Il édifia tous les Chevaliers dont son lit étoit environné par les dernières paroles qu'ils entendirent prononcer à ce grand Homme : car après avoir demandé le pardon de ses pechez à son Dieu d'un air fort contrit, il luy recommanda la Sacrée Personne de Charles le Sage son bon Maître, celle des Ducs d'Anjou, de Bourgogne & de Berry, celle aussi de sa chère Femme qui avoit pris un si grand soin de luy, & pour laquelle il avoit toujours eu des tendresses toutes singulieres. Il se souvint aussi de faire des vœux & des prières pour la conservation du Royaume de France, priant le Seigneur de luy donner un Connétable qui le sçût encore mieux défendre que luy. La douleur que son mal luy faisoit souffrir ne l'empêcha point de songer à couronner la fin de sa vie par un dernier service qu'il pouvoit encore rendre à son Maître. Ce fut dans cet esprit qu'il fit appeller le Maréchal de Sancerre & le pria d'aller dire au Gouverneur de *Randan*, que s'il pretendoit arrêter plus longtemps une Armée.

V u iij

Royale devant sa Place, il le feroit pendre à l'une de ses portes après l'avoir prise d'assaut. Le Commandant qui ne savoit pas que ce General étoit à l'extrémité luy répondit, que ny luy, ny les siens ne la rendroient qu'à Bertrand seul, quand il leur viendrait parler en personne. Le Maréchal eut la présence d'esprit de les assurer qu'il avoit juré de ne faire plus aucune tentative auprès d'eux pour les engager à se rendre, ny de leur en dire une seule parole. Il eut par là l'adresse de leur cacher sa maladie qui étoit déplorée. La seule crainte de son nom leur fit ouvrir leurs portes & le Commandant qui s'imaginait trouver Bertrand dans sa tente tout plein de vie, fut bien étonné de rendre les clefs de sa Place à un agonisant, qui pourtant eut encore assez de connoissance pour recevoir les soumissions & les hommages de ce Gouverneur : l'effort que cette cérémonie luy fit faire, luy fit rendre le dernier soupir. Sa mort fut également regrettée de ses amis, & de ses ennemis. Il ny eut là personne qui ne pleurât la perte d'un si grand Capitaine qui s'étoit signalé durant sa vie par tant de Conquêtes, & qui l'avoit finie par le gain d'une Place fort importante : comme si le Ciel eût voulu que ce dernier succès eût été le couronnement de tous les autres.

On dit qu'avant que d'expirer il demanda son épée de Connétable, & pria le Seigneur de Clifson de la prendre pour la remettre entre les mains du Roy, conjurant tous les Seigneurs qui se trouverent là presens de le bien servir & de luy témoigner de sa part qu'il avoit trouvé le Seigneur de Clifson fort capable de luy succéder. En effet Charles le Sage luy laissa dans les mains l'épée de Connétable qu'il luy voulut rendre. Ce grand Prince fut si touché de la mort de Bertrand, qui luy avoit pour ainsi dire remis la Couronne sur la tête, que les Anglois avoient taché de luy arracher : qu'ayant appris que ses parens avoient dessein de transporter son corps en Bretagne pour y faire ses funérailles, il voulut luy donner un Sepulchre plus glorieux, en commandant qu'il fut inhumé dans l'Abbaye Royale de

## DE BERTRAND DU GUESCLIN.

1433

Saint Denis, auprès du tombeau qu'il avoit déjà fait ouvrir & creuser pour luy même : afin que la posterité scût qu'un si fidelle Sujet ne devoit être jamais separé de son Souverain, non pas même après son trépas : & qu'après avoir si bien soutenu durant sa vie la gloire des Lys, il devoit être après sa mort enterré dans le même lieu destiné pour la sepulture des Rois qui en portent le Sceptre. La lampe qui brûle encore aujourd'huy sur le cercueil de ce grand Capitaine, nous fait voir que la succession des temps ne sera jamais capable d'éteindre la gloire qu'il s'est acquise par sa fidélité, par sa valeur, & par ses services.











Da

